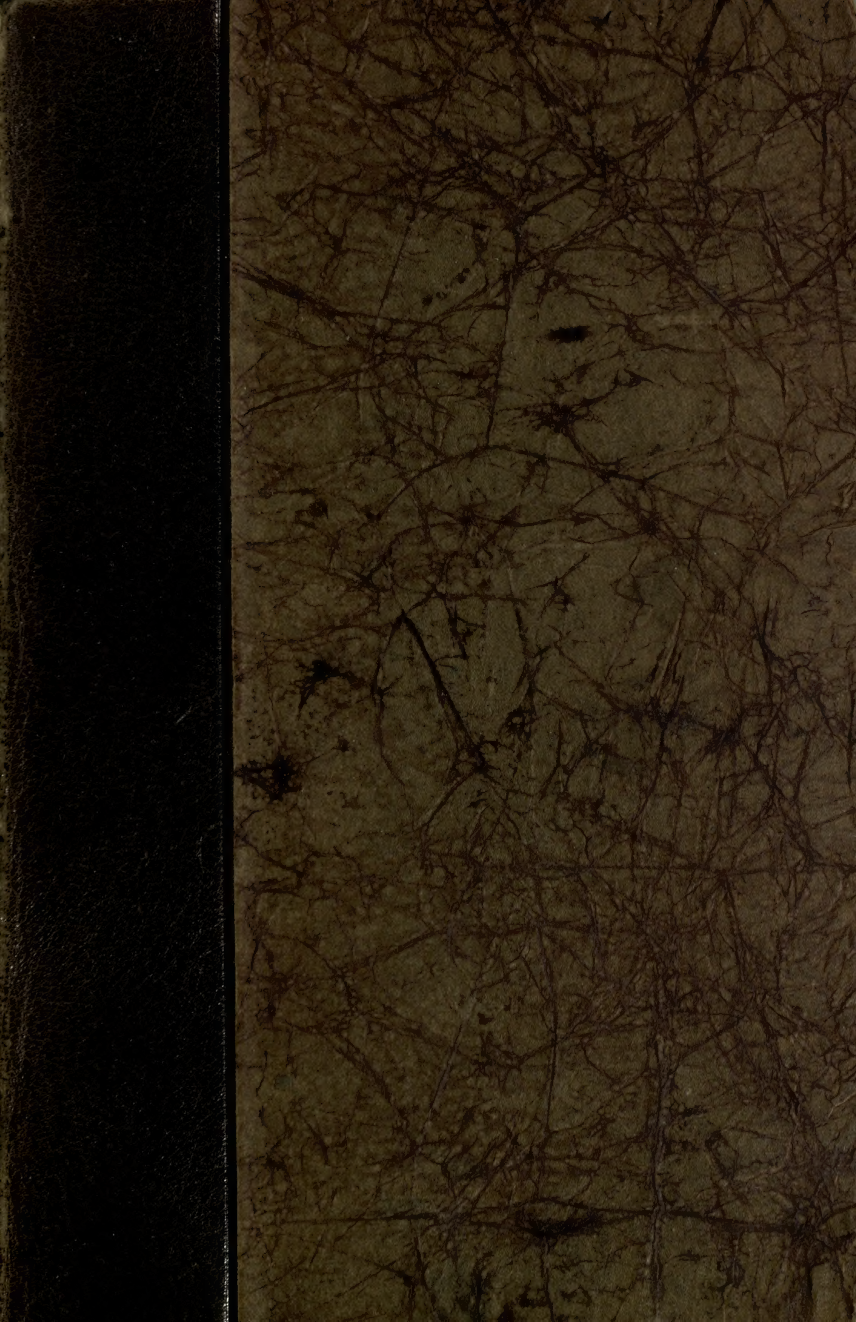


Jean-Christophe

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE OLLENDORFF

JEAN-CHRISTOPHE, 10 vol.

Jean-Christophe, 4 vol. in-18 :
I. *L'Aube*, 1 vol. — II. *Le Matin*, 1 vol. — III. *L'Adolescent*, 1 vol. — IV. *La Révolte*, 1 vol.

Jean-Christophe à Paris, 3 vol. in-18 :
I. *La foire sur la Place*, 1 vol. — II. *Antoinette*, 1 vol. — III. *Dans la Maison*, 1 vol.

La Fin du Voyage, 3 vol. in-18 :
I. *Les Amies*, 1 vol. — II. *Le Buisson ardent*, 1 vol. — III. *La nouvelle Journée*, 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

Théâtre de la Révolution (*Le 14 juillet*, *Danton*, *Les Loups*). 1 vol. in-16.

Les Tragédies de la Foi (*Saint-Louis*, *Aërt*, *Le Triomphe de la Raison*). 1 vol in-16.

Le Théâtre du Peuple (*Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau*). 1 vol. in-16.

Musiciens d'autrefois. 1 vol. in-16.

Musiciens d'aujourd'hui. 1 vol. in-16.

Vies des Hommes illustres, 3 vol. in-16 :
I. *Vie de Beethoven*, 1 vol. — II. *Vie de Michel-Ange*, 1 vol. — III. *Vie de Tolstoï*, 1 vol.

LIBRAIRIE FONTEMOING

Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti. 1 vol. in-8° (*épuisé*).

LIBRAIRIE ALCAN

Hændel, 1 vol. in-8° écu.

LIBRAIRIE PLON

Michel-Ange. 1 vol. in-8°.

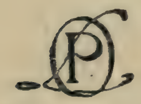
Romain Rolland. — *L'Homme et l'Œuvre*, par Paul Seippel. 1 vol.

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe

LA RÉVOLTE

(33e Édition)



PARIS

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

PRÉFACE A LA PREMIÈRE ÉDITION

Au seuil d'une nouvelle série de l'histoire de Jean-Christophe dont le caractère de critique un peu vive risquera bien souvent de blesser tour à tour les lecteurs de tous les partis, je prie mes amis et ceux de Jean-Christophe de ne jamais prendre nos jugements comme définitifs. Chacune de nos pensées n'est qu'un moment de notre vie. A quoi nous servirait de vivre si ce n'était pour corriger nos erreurs, vaincre nos préjugés, et élargir de jour en jour, notre pensée et notre cœur ? Patience ! Faites nous crédit, si nous nous trompons. Nous savons que nous nous trompons. Quand nous reconnaîtrons nos erreurs, nous les condamnerons plus durement que vous. Chaque jour, nous nous efforçons d'atteindre un peu plus de vérité. Lorsque nous serons au terme, vous jugerez ce que valait notre effort. Comme dit un vieux proverbe, « la fin loue la vie, et le soir le jour ».

R. R.

Novembre 1906.

I

SABLES MOUVANTS

Libre ! Il se sentait libre !... Libre des autres et de lui-même ! Le réseau de passions, dont il était lié depuis un an, venait brusquement de se rompre. Comment ? Il n'en savait rien. Les mailles avaient cédé à la poussée de son être. C'était une de ces crises de croissance, où les natures robustes déchirent violemment l'enveloppe morte de l'an passé, l'âme ancienne où elles étouffent.

Christophe respirait à pleins poumons, sans bien comprendre ce qui était arrivé. Un tourbillon de bise glacée s'engouffrait sous la grande porte de la ville, quand il rentra, venant d'accompagner Gottfried. Les gens baissaient la tête contre l'ouragan. Les filles qui allaient à l'ouvrage luttaient avec dépit contre le vent qui se jetait dans leurs jupes ; elles s'arrêtaient un moment pour souffler, le nez et les joues rouges, l'air rageur ; elles avaient envie de pleurer. Christophe riait de joie. Il ne pensait pas à la tourmente. Il pensait à l'autre tourmente, dont il venait de sortir. Il regardait le ciel d'hiver, la ville enveloppée de neige, les gens qui passaient en luttant ; il regardait autour de lui, en lui : rien ne le liait plus à rien. Il était seul... Seul ! Quel bonheur d'être seul, d'être à soi ! Quel bonheur d'avoir échappé à ses chaînes, à la

torture de ses souvenirs, à l'hallucination des figures aimées et détestées ! Quel bonheur de vivre enfin, sans être la proie de la vie, d'être devenu son maître !...

Il rentra dans sa maison, blanc de neige. Il se secoua gaiement, comme un chien. En passant près de sa mère, qui balayait le corridor, il l'enleva de terre, avec des cris inarticulés et affectueux, comme on en dit aux petits enfants. La vieille Louisa se débattait dans les bras de son fils, mouillé de neige qui fondait; et elle l'appela : « gros bête ! », en riant d'un bon rire enfantin.

Il monta dans sa chambre, quatre à quatre. Il pouvait à peine se voir dans sa petite glace, tant le jour était sombre. Mais son cœur jubilait. Sa chambre étroite et basse, où il avait peine à remuer, lui semblait un royaume. Il ferma la porte à clef, et rit de contentement. Enfin, il allait se retrouver soi-même ! Depuis combien de temps s'était-il perdu ! Il avait hâte de se plonger dans sa pensée. Elle lui apparaissait comme un grand lac qui se fondait au loin dans la brume dorée. Après une nuit de fièvre et de chaleur écrasante, il se trouvait au bord, les jambes baignées par la fraîcheur de l'eau, le corps caressé par la brise d'un matin d'été. Il se jeta à la nage ; il ne savait où il allait, et peu lui importait : c'était la joie de nager au hasard. Il se taisait, riant, écoutant les mille bruits de son âme : elle fourmillait d'êtres. Il n'y distinguait rien, la tête lui tournait ; il n'éprouvait qu'un bonheur éblouissant. Il jouit de sentir en lui ces forces inconnues ; et, remettant paresseusement à plus

tard de faire l'essai de son pouvoir, il s'engourdit dans l'orgueilleuse ivresse de cette floraison intérieure qui, comprimée depuis des mois, éclatait comme un printemps soudain.

Sa mère l'appelait à déjeuner. Il descendit, la tête étourdie, ainsi qu'après une journée au grand air ; mais une telle joie rayonnait en lui que Louisa lui demanda ce qu'il avait. Il ne répondit pas ; il la prit par la taille et la força à faire un tour de danse autour de la table, où la soupière fumait. Louisa, essoufflée, cria qu'il était fou ; puis elle frappa des mains :

— Mon Dieu ! fit-elle, inquiète. Je parie qu'il est de nouveau amoureux !

Christophe éclata de rire. Il lança sa serviette en l'air :

— Amoureux !... s'écria-t-il. Ah ! bon Dieu !... Non, non ! c'est assez ! Tu peux être tranquille. C'est fini, fini, pour toute la vie fini !... Ouf!

Il but un grand verre d'eau.

Louisa le regardait, rassurée, hochait la tête, souriait :

— Beau serment d'ivrogne ! dit-elle. Il y en a pour jusqu'au soir.

— C'est toujours cela de gagné, répondit-il, de bonne humeur.

— Bien sûr ! fit-elle. Alors, qu'est-ce que tu as qui te rend si content ?

— Je suis content. Voilà !

Les coudes sur la table, assis en face d'elle, il voulut lui conter tout ce qu'il ferait plus tard. Elle l'écoutait

avec un affectueux septicisme, et lui faisait remarquer doucement que la soupe refroidissait. Il savait qu'elle n'entendait pas ce qu'il disait; mais il n'en avait cure : c'était pour lui-même qu'il parlait.

Ils se regardaient en souriant : lui, parlant ; elle, n'écoutant guère. Bien qu'elle fût fière de son fils, elle n'attachait pas grande importance à ses projets artistiques; elle pensait : « Il est heureux : c'est l'essentiel. » — Tout en se grisant de ses discours, il regardait la chère figure de sa mère, avec son fichu noir soigneusement serré autour de la tête, ses cheveux blancs, ses yeux jeunes qui le couvaient d'amour, son beau calme indulgent. Il lisait toutes ses pensées en elle. Il lui dit, en plaisantant :

— Cela t'est bien égal, hein ? tout ce que je te raconte ?

Elle protesta faiblement :

— Mais non, mais non !

Il l'embrassa :

— Mais si, mais si ! Va, ne t'en défends pas. Tu as raison. Aime-moi seulement. Je n'ai pas besoin qu'on me comprenne, — ni toi, ni personne. Je n'ai plus besoin de personne, ni de rien, maintenant : j'ai tout en moi...

— Allons, fit Louisa, le voilà avec une autre folie, à présent !... Enfin, puisqu'il lui en faut une, j'aime encore mieux celle-là.

Bonheur délicieux de se laisser flotter sur le lac de sa pensée !... Couché au fond d'une barque, le corps baigné de soleil, le visage baisé par le petit air frais qui court à la surface de l'eau, il s'endort, suspendu sur le ciel. Sous son corps étendu, sous la barque balancée, il sent l'onde profonde ; sa main nonchalamment y plonge. Il se soulève ; et, le menton appuyé sur le rebord du bateau, comme quand il était enfant, il regarde passer l'eau. Il voit des miroitements d'êtres étranges, qui filent comme des éclairs... D'autres, et puis d'autres... Jamais ils ne sont les mêmes. Il rit au spectacle fantastique qui se déroule en lui ; il rit à sa pensée ; il n'a pas le besoin de la fixer nulle part. Choisir, pourquoi choisir dans ces milliers de rêves ? Il a bien le temps !... Plus tard !... Quand il voudra, il n'aura qu'à jeter ses filets, pour retirer les monstres qu'il voit luire dans l'eau. Il les laisse passer... Plus tard !...

La barque flotte au gré du vent tiède et du courant insensible. Il fait doux, soleil et silence.

Languissamment enfin, il laisse tomber les filets. Penché sur l'eau qui grésille, il les suit du regard, jusqu'à ce qu'ils aient disparu. Après quelques minutes de torpeur, il les ramène sans hâte ; à mesure qu'il les tire, ils deviennent plus lourds ; au moment de les sortir, il s'arrête pour prendre haleine. Il sait qu'il tient sa proie, il ne sait quelle est sa proie ; il prolonge le plaisir de l'attente.

Enfin, il se décide : les poissons aux cuirasses irisées apparaissent hors de l'eau ; ils se tordent comme un nid de serpents. Il les regarde curieusement, il les remue du doigt, il veut prendre les plus beaux, un instant, dans sa main ; mais à peine les a-t-il sortis de l'eau que leurs nuances pâlissent, ils se fondent entre ses doigts. Il les rejette dans l'eau, et recommence à en pêcher d'autres. Il est plus avide de voir, l'un après l'autre, tous les rêves qui s'agitent en lui, que d'en garder aucun : ils lui semblent plus beaux, quand ils flottent librement dans le lac transparent...

Il en pêchait de toutes sortes, tous plus extravagants les uns que les autres. Depuis des mois que les idées s'amassaient en lui, sans qu'il en tirât parti, il crevait de richesses à dépenser. Mais tout était pêle-mêle : sa

pensée était un capharnaüm, un bric-à-brac de juif, où étaient empilés dans la même chambre des objets rares, des étoffes précieuses, des ferrailles, des guenilles. Il ne savait pas distinguer ce qui avait le plus de prix : tout l'amusait également. C'étaient des frôlements d'accords, des couleurs qui sonnaient comme des cloches, des harmonies qui bourdonnaient comme des abeilles, des mélodies souriantes comme des lèvres amoureuses. C'étaient des visions de paysages, des figures, des passions, des âmes, des caractères, des idées littéraires, des idées métaphysiques. C'étaient de grands projets, énormes et impossibles, des tétralogies, des décalogies, ayant la prétention de tout peindre en musique et embrassant des mondes. Et c'étaient, le plus souvent, des sensations obscures et fulgurantes, évoquées subitement par un rien, un son de voix, une personne qui passait dans la rue, le clapotement de la pluie, un rythme intérieur. — Beaucoup de ces projets n'avaient d'autre existence que le titre ; la plupart se réduisaient à un ou deux traits, pas plus : c'était assez. Comme les très jeunes gens, il croyait avoir créé ce qu'il rêvait de créer.

Mais il était trop vivant pour se satisfaire longtemps de ces fumées. Il se lassa d'une possession illusoire, il voulut saisir ses rêves. — Par lequel commencer? Ils lui paraissaient tous aussi importants l'un que l'autre. Il les tournait et les retournait; il les rejetait, il les reprenait... Non, il ne les reprenait plus : ce n'étaient plus les mêmes, ils ne se laissaient pas attraper deux fois; constamment, ils changeaient; ils changeaient dans ses mains, sous ses yeux, tandis qu'il les regardait. Il fallait se hâter; et il ne le pouvait point : il était confondu par sa lenteur au travail. Il eût voulu tout faire en un jour, et il avait une difficulté terrible à exécuter le moindre ouvrage. Le pire était qu'il s'en dégoûtait, quand il était encore au commencement. Ses rêves passaient, et il passait lui-même; tandis qu'il faisait une chose, il regrettait de n'en pas faire une autre. Il semblait qu'il lui suffît d'avoir fait choix d'un de ses beaux sujets, pour que le beau sujet ne l'intéressât plus. Ainsi, toutes ses richesses lui étaient inutiles. Ses pensées n'étaient vivantes qu'à la condition qu'il n'y touchât point : tout ce qu'il réussissait à atteindre était déjà mort. C'était le supplice de Tantale :

à portée de sa main, des fruits qui devenaient pierre, aussitôt qu'il les prenait ; près de ses lèvres, une eau fraîche, qui fuyait quand il se baissait vers elle.

Pour apaiser sa soif, il voulut se désaltérer aux sources qu'il avait conquises, à ses œuvres anciennes... La dégoûtante boisson ! A la première gorgée, il la recracha en jurant. Quoi ! cette eau tiède, cette musique insipide, c'était là sa musique ? — Il relut la suite de ses compositions. Cette lecture l'atterra : il n'y comprenait plus rien, il ne comprenait même plus comment il avait pu les écrire. Il rougissait. Une fois, il lui arriva, après une page plus niaise que les autres, de se retourner pour voir s'il n'y avait personne dans la chambre, et d'aller se cacher la figure dans son oreiller, comme un enfant qui a honte. D'autres fois, le ridicule de ses œuvres lui semblait si bouffon qu'il oubliait qu'elles étaient de lui...

— Ah ! l'idiot ! criait-il, en se tordant de rire.

Mais rien ne l'affectait davantage que les compositions où il avait prétendu exprimer des sentiments passionnés : chagrins ou joies d'amour. Il bondissait sur sa chaise, comme si une mouche l'avait piqué ; il martelait sa table à coups de poing, et se frappait la tête, en hurlant de colère ; il s'apostrophait grossièrement, il se traitait de cochon, de triple gueux, de foutue bête et de paillasse. Il en avait pour quelque temps à égrener son chapelet. A la fin, il allait se planter devant sa glace, tout rouge d'avoir crié ; il s'empoignait le menton, et il disait :

— Regarde, regarde, crétin, quelle figure d'âne tu

as ! Je t'apprendrai à mentir, chenapan ! A l'eau, monsieur, à l'eau !

Il s'enfonçait la figure dans sa cuvette, et il la maintenait sous l'eau, jusqu'à ce qu'il étouffât. Quand il sortait de là, écarlate, les yeux hors de la tête, et soufflant comme un phoque, il allait précipitamment à sa table, sans prendre la peine d'éponger l'eau qui ruisselait autour de lui ; il saisissait les compositions maudites, et il les déchirait avec rage, en grognant :

— Tiens, canaille !... Tiens, tiens, tiens !...

Alors, il était soulagé.

Ce qui l'exaspérait surtout dans ces œuvres, c'était leur mensonge. Rien de senti. Une phraséologie apprise par cœur, une rhétorique d'écolier : il parlait de l'amour, comme un aveugle des couleurs ; il en parlait par ouï-dire, en répétant les niaiseries courantes. Et non seulement l'amour, mais toutes les passions lui avaient servi de thèmes à des déclamations. — Pourtant, il s'était toujours efforcé d'être sincère. — Mais il ne suffit pas de vouloir être sincère : il faut pouvoir l'être ; et comment le serait-on, quand on ne connaît encore rien de la vie ? Ce qui venait de lui dévoiler la fausseté de ces œuvres, ce qui avait creusé brusquement un fossé entre lui et son passé, c'était l'épreuve des six derniers mois. Il était sorti des fantômes ; il y avait maintenant en lui une mesure réelle, à laquelle il pouvait rapporter toutes ses pensées, pour en juger le degré de vérité ou de mensonge.

Le dégoût que lui inspirèrent ses compositions

anciennes, produites sans passion, fit qu'avec son exagération accoutumée il décida de ne plus rien écrire qu'il ne fût contraint d'écrire par une nécessité passionnée ; et, laissant là sa poursuite aux idées, il jura de renoncer pour toujours à la musique, si la création ne s'imposait à lui, à coups de tonnerre.

Il parlait ainsi, parce qu'il savait bien que l'orage venait.

Le tonnerre tombe où il veut, et quand il veut. Mais il y a des sommets qui l'attirent. Certains lieux — certaines âmes — sont des nids d'orages : ils les créent ou les aspirent de tous les points de l'horizon ; et, de même que certains mois de l'année, certains âges de la vie sont si saturés d'électricité que les coups de foudre s'y produisent — sinon à volonté — du moins à l'heure attendue.

L'être tout entier se tend. Souvent, pendant des jours, des jours, l'orage se prépare. Une ouate brûlante tapisse le ciel blanc. Pas un souffle. L'air immobile fermente, semble bouillir. La terre se tait, écrasée de torpeur. Le cerveau bourdonne de fièvre : toute la nature attend l'explosion de la force qui s'amasse, le choc du marteau qui se lève pesamment, pour retomber d'un coup sur l'enclume des nuées. De grandes ombres sombres et chaudes passent ; un vent de feu s'élève ; les nerfs frémissent par tout le corps, comme des feuilles... Puis, le silence retombe. Le ciel continue de couver la foudre.

Il y a à cette attente une angoisse voluptueuse. Malgré le malaise qui vous oppresse, on sent passer

dans ses veines le feu qui brûle l'univers. L'âme soûle bouillonne dans la fournaise, comme le raisin dans la cuve. Des milliers de germes de vie et de mort la travaillent. Qu'en sortira-t-il? Elle l'ignore. Comme la femme enceinte, elle se tait, le regard perdu en elle, elle écoute, anxieuse, le tressaillement de ses entrailles, et elle pense : « Que naîtra-t-il de moi ? »...

Quelquefois, l'attente est vaine. L'orage se dissipe, sans avoir éclaté ; et l'on se réveille, la tête lourde, déçu, énervé, écœuré. Mais c'est partie remise : il éclatera toujours ; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain ; plus il aura tardé, plus il sera violent...

Le voici !... Les nuages ont surgi de toutes les retraites de l'être, masses épaisses d'un bleu noir, que déchirent les saccades frénétiques des éclairs, ils s'avancent d'un vol vertigineux et lourd, cernant l'horizon de l'âme, et brusquement rabattant leurs deux ailes sur le ciel étouffé, éteignant la lumière. Heure de folie !... Les Éléments exaspérés, déchaînés de la cage où les tiennent enfermés les Lois qui assurent l'équilibre de l'esprit et l'existence des choses, règnent, informes et colossaux, dans la nuit de la conscience. On sent qu'on agonise. On n'aspire plus à vivre. On n'aspire plus qu'à la fin, à la mort qui délivre...

Et soudain, c'est l'éclair !

Christophe hurlait de joie.

Joie, fureur de joie, soleil qui illumine tout ce qui est et sera, joie divine de créer ! Il n'y a de joie que de créer. Il n'y a d'être que ceux qui créent. Tous les autres sont des ombres, qui flottent sur la terre, étrangers à la vie. Toutes les joies de la vie sont des joies de créer : amour, génie, action, — flambées de force sorties de l'unique brasier. Ceux même qui ne peuvent trouver place autour du grand foyer — ambitieux, égoïstes et débauchés stériles — tâchent de se réchauffer à ses reflets décolorés.

Créer, dans l'ordre de la chair, ou dans l'ordre de l'esprit, c'est sortir de la prison du corps, c'est se ruer dans l'ouragan de la vie, c'est être Celui qui Est. Créer, c'est tuer la mort.

Malheur à l'être stérile, qui reste seul et perdu sur la terre, contemplant son corps desséché et la nuit qui est en lui, dont nulle flamme de vie ne sortira jamais ! Malheur à l'âme qui ne se sent point féconde, lourde de vie et d'amour, comme un arbre en fleurs, au printemps ! Le monde peut la combler d'honneurs et de bonheurs : il couronne un cadavre.

Quand Christophe était frappé par le jet de lumière, une décharge électrique lui parcourait le corps; il tremblait de saisissement. C'était comme si, en pleine mer, en pleine nuit, il voyait tout à coup terre. Ou comme si, passant au milieu d'une foule, il recevait le choc de deux profonds yeux. Souvent, cela survenait après des heures de prostration où son esprit s'agitait désespérément dans le vide. Mais plus souvent encore, à des moments où il pensait à autre chose, causant avec sa mère, ou se promenant dans la rue. S'il était dans la rue, un respect humain l'empêchait de manifester trop bruyamment sa joie. Mais, à la maison, rien ne le retenait plus. Il trépignait; il sonnait une fanfare de triomphe. Sa mère la connaissait bien, et elle avait fini par savoir ce que cela signifiait. Elle disait à Christophe qu'il était comme une poule qui vient de pondre.

Il était percé de part en part par l'idée musicale. Tantôt, elle avait la forme d'une phrase isolée et complète ; plus fréquemment, d'une grande nébuleuse enveloppant toute une œuvre : la structure du morceau, ses lignes générales se laissaient deviner au travers d'un voile, que lacéraient par places des phrases éblouissantes, se détachant de l'ombre avec une netteté

sculpturale. Ce n'était qu'un éclair; parfois, il en venait d'autres, coup sur coup : chacun illuminait d'autres coins de la nuit. Mais d'ordinaire, la force capricieuse, après s'être manifestée une fois, à l'improviste, disparaissait pour plusieurs jours dans ses retraites mystérieuses, en laissant derrière elle un sillon lumineux.

Cette jouissance de l'inspiration était si vive que Christophe prit le dégoût de tout le reste. L'artiste d'expérience sait bien que l'inspiration est rare, et que c'est à l'intelligence d'achever l'œuvre de l'intuition ; il met ses idées sous le pressoir, et leur fait rendre jusqu'à la dernière goutte du suc divin qui les gonfle ; — (même, il ne craint point, à l'occasion, de les tremper d'eau claire.) — Christophe était trop jeune et trop sûr de lui-même pour ne pas mépriser ces misérables moyens. Il faisait le rêve impossible de ne rien produire qui ne fût entièrement spontané. S'il ne s'était aveuglé à plaisir, il n'eût pas eu de peine à reconnaître l'absurdité de son dessein. Sans doute, il était alors dans une période d'abondance intérieure où il n'y avait nul interstice, nul vide, par où le néant pût se glisser. Tout lui était un prétexte à cette fécondité intarissable : tout ce que voyaient ses yeux, tout ce qu'entendaient ses oreilles, tout ce que heurtait son être dans sa vie quotidienne ; chaque regard, chaque mot, faisait lever dans l'âme des moissons de rêves. Dans le ciel sans bornes de sa pensée, coulaient des millions d'étoiles laiteuses, des rivières de vivantes lueurs. — Et pourtant, même alors, il y avait des

moments où tout s'éteignait d'un coup. Et bien que la nuit ne durât point, bien qu'il n'eût guère le temps de souffrir encore des silences prolongés de l'âme, il n'était pas sans un secret effroi de cette puissance inconnue, qui venait le visiter, le quittait, revenait, disparaissait... pour combien de temps, cette fois? Reviendrait elle jamais? — Son orgueil repoussait cette pensée, et disait : « Cette force, c'est moi. Du jour où elle ne sera plus, je ne serai plus : je me tuerai. » — Il ne laissait pas de trembler ; mais c'était une jouissance de plus.

Toutefois, s'il n'y avait aucun danger, pour l'instant, que la source tarît, Christophe pouvait se rendre compte déjà que jamais elle ne suffisait à alimenter une œuvre tout entière. Les idées apparaissaient presque toujours à l'état brut : il fallait les dégager péniblement de la gangue. Et toujours elles se présentaient sans suite, par bonds et par saccades ; pour les relier entre elles, il fallait y mêler un élément d'intelligence réfléchie et de volonté froide, qui forgeaient avec elles un être nouveau. Christophe était trop artiste pour ne point le faire ; mais il n'en voulait pas convenir ; il mettait de la mauvaise foi à se persuader qu'il se bornait à transcrire son modèle intérieur, quand il était forcé de le transformer plus ou moins pour le rendre intelligible. — Bien plus : il arrivait qu'il en faussât entièrement le sens. Avec quelque violence que le frappât l'idée musicale, il lui eût été impossible souvent de dire ce qu'elle signifiait. Elle faisait irruption des souterrains de l'Être, bien au delà

des frontières où commence la conscience ; et, dans cette Force toute pure, qui échappait aux mesures communes, la conscience ne parvenait à reconnaître aucune des préoccupations qui l'agitaient, aucun des sentiments humains qu'elle définit et qu'elle classe : joies, douleurs, ils étaient tous mêlés en une passion unique, et inintelligible, parce qu'elle était au-dessus de l'intelligence. Cependant, qu'elle la comprît ou non, l'intelligence avait besoin de donner un nom à cette force, de la rattacher à une des constructions logiques que l'homme élève infatigablement dans la ruche de son cerveau.

Ainsi, Christophe se convainquait — il voulait se convaincre — que l'obscure puissance qui l'agitait avait un sens précis, et que ce sens s'accordait avec sa volonté. Le libre instinct, jailli de l'inconscience profonde, était, bon gré, mal gré, contraint à s'accoupler, sous le joug de la raison, avec des idées claires qui n'avaient aucun rapport avec lui. Telle œuvre n'était ainsi qu'une juxtaposition mensongère d'un de ces grands sujets que l'esprit de Christophe s'était tracés, et de ces forces sauvages qui avaient un tout autre sens, que lui-même ignorait.

Il allait à tâtons, tête baissée, emporté par les forces contradictoires qui s'entrechoquaient en lui, et jetant au hasard dans des œuvres incohérentes une vie fumeuse et puissante, qu'il ne savait pas exprimer, mais qu'il sentait avec une joie orgueilleuse.

La conscience de sa vigueur nouvelle fit qu'il osa regarder en face pour la première fois tout ce qui l'entourait, tout ce qu'on lui avait appris à honorer, tout ce qu'il respectait sans l'avoir discuté ; — et il le jugea aussitôt avec une liberté insolente. Le voile se déchira : il vit le mensonge allemand.

Toute race, tout art a son hypocrisie. Le monde se nourrit d'un peu de vérité et de beaucoup de mensonge. L'esprit humain est débile ; il s'accommode mal de la vérité toute pure : il faut que sa religion, sa morale, ses hommes d'État, ses poètes, ses artistes, la lui présentent enveloppée de mensonges. Ces mensonges s'accommodent à l'esprit de chaque race ; ils varient de l'une à l'autre : ce sont eux qui rendent si difficile aux peuples de se comprendre, et qui leur rendent si facile de se mépriser mutuellement. La vérité est la même chez tous ; mais chaque peuple a son mensonge, qu'il nomme son idéalisme ; tout être l'y respire, de sa naissance à sa mort : c'est devenu

pour lui une condition de vie ; il n'y a que quelques génies qui peuvent s'en dégager, à la suite de crises héroïques, où ils se trouvent seuls, dans le libre univers de leur pensée.

Une occasion insignifiante révéla brusquement à Christophe le mensonge de l'art allemand. S'il ne l'avait point vu jusque-là, ce n'était pas faute de l'avoir toujours eu sous les yeux ; mais il en était trop près, il manquait de recul. Maintenant, la montagne lui apparaissait, parce qu'il s'en était éloigné.

Il était à un concert de la *Städtische Tonhalle*. Le concert avait lieu dans une vaste halle, occupée par dix ou douze rangées de tables de café, — environ deux ou trois cents. Au fond, la scène, où se tenait l'orchestre. Autour de Christophe, des officiers sanglés dans leurs longues redingotes sombres, — larges faces rasées, rouges, sérieuses et bourgeoises; des dames qui causaient et riaient avec fracas, étalant un naturel exagéré; de braves petites filles, qui souriaient d'un sourire qui montrait toutes leurs dents; et de gros hommes enfoncés dans leurs barbes et leurs lunettes, qui ressemblaient à de bonnes araignées aux yeux ronds. Ils se soulevaient à chaque verre pour porter une santé; ils mettaient à cet acte un respect religieux; leur visage et leur ton changeaient à ce moment: ils semblaient dire la messe, ils s'offraient des libations, ils buvaient le calice, avec un mélange de solennité et de bouffonnerie. La musique se perdait au milieu des conversations et des bruits de vaisselle. Cependant, tout le monde s'efforçait à parler et à manger bas. Le *Herr Konzertmeister*, grand vieux homme voûté, avec une barbe blanche qui lui pendait comme une queue au menton, et un long nez recourbé, muni de lunettes, avait l'air d'un philologue. — Tous ces

types étaient depuis longtemps familiers à Christophe. Mais il avait une tendance, ce jour-là (il ne savait pourquoi), à les voir en caricatures. Il y a comme cela des jours où, sans raison apparente, le grotesque des êtres et des choses, qui, dans la vie ordinaire, passe inaperçu, nous saute aux yeux tout à coup.

Le programme d'orchestre comprenait l'ouverture d'*Egmont*, une valse de Waldteufel, *le Pèlerinage de Tannhäuser à Rome*, l'ouverture des *Joyeuses Commères* de Nicolai, la marche religieuse d'*Athalie*, et une fantaisie sur *l'Étoile du Nord*. L'orchestre joua avec correction l'ouverture de Beethoven, et la valse avec furie. Pendant le *Pèlerinage de Tannhäuser*, on entendait déboucher des bouteilles. Un gros homme, assis à la table voisine de Christophe, marquait la mesure des *Joyeuses Commères*, en mimant Falstaff. Une dame âgée et corpulente, en robe bleu de ciel, avec une ceinture blanche, un pince-nez en or sur son nez écrasé, des bras rouges, et une vaste taille, chanta d'une voix puissante des *Lieder* de Schumann et de Brahms. Elle levait les sourcils, faisait les yeux en coulisse, battait des paupières, hochait la tête à droite, à gauche, souriait d'un large sourire figé dans sa face de lune, dépensait une mimique exagérée et qui eût risqué par moment d'évoquer le café-concert, sans la majestueuse honnêteté qui resplendissait en elle ; cette mère de famille jouait la petite folle, la jeunesse, la passion ; et la poésie de Schumann prenait vaguement ainsi une odeur fade de *nursery*. Le public était dans l'extase. — Mais l'attention devint solennelle, quand

parut la Société chorale « des hommes allemands du Sud » (*Suddeutschen Männer Liedertafel*), qui tour à tour susurrèrent et mugirent des morceaux d'orphéons, pleins de sensibilité. Ils étaient quarante qui chantaient comme quatre ; on eût dit qu'ils se fussent appliqués à effacer de leur exécution toute trace de style proprement choral : c'était une recherche de petits effets mélodiques, de petites nuances timides et pleurardes, de *pianissimo* expirants, avec de brusques sursauts tonitruants, comme des coups de grosse caisse ; un manque de plénitude et d'équilibre, un style doucereux : on pensait à Bottom :

« *Laissez-moi faire le lion. Je rugirai aussi doucement qu'une colombe à la becquée. Je rugirai à faire croire que c'est un rossignol.* »

Christophe écoutait, depuis le commencement, avec une stupeur croissante. Rien de tout cela n'était nouveau pour lui. Il connaissait ces concerts, cet orchestre, ce public. Mais tout lui paraissait faux, brusquement. Tout : jusqu'à ce qu'il aimait le mieux, cette ouverture d'*Egmont*, dont le désordre pompeux et la correcte agitation le blessaient, en cet instant, comme un manque de franchise. Sans doute, ce n'était pas Beethoven ni Schumann qu'il entendait, c'étaient leurs ridicules interprètes, c'était leur public ruminant, dont l'épaisse sottise se répandait autour des œuvres, comme une lourde buée. — N'importe, il y avait dans les œuvres, même dans les plus belles, quelque chose d'inquiétant que Christophe n'y avait

encore jamais senti... Quoi donc ? Il n'osait l'analyser, estimant sacrilège de discuter ses maîtres bien-aimés. Mais il avait beau ne pas vouloir voir : il avait vu. Et, malgré lui, il continuait de voir ; comme la *Vergognosa* de Pise, il regardait entre ses doigts.

Il voyait l'art allemand tout nu. Tous — les grands et les sots — étalaient leurs âmes avec une complaisance attendrie. L'émotion débordait, la noblesse morale ruisselait, le cœur se fondait en effusions éperdues ; les écluses étaient lâchées à la redoutable sensibilité germanique ; elle diluait l'énergie des plus forts, elle noyait les faibles sous ses nappes grisâtres : c'était une inondation : la pensée allemande dormait au fond. Et quelle pensée, parfois, que celle d'un Mendelssohn, d'un Brahms, d'un Schumann, et, à leur suite, de toute cette légion de petits auteurs de *Lieder* emphatiques et pleurnicheurs ! Toute en sable. Point de roc. Une glaise humide et informe. — Tout cela était si niais et si enfantin, souvent, que Christophe ne pouvait croire que le public n'en fût pas frappé. Il regardait autour de lui ; mais il ne vit que des figures béates. Convaincus à l'avance de la beauté de ce qu'ils entendaient et du plaisir qu'ils devaient y prendre, comment ces gens se fussent-ils permis de juger par eux-mêmes ? Ils étaient pleins de respect pour ces noms consacrés. Que ne respectaient-ils point ? Ils étaient respectueux devant leur programme, devant leur verre à boire, devant eux-mêmes. On sentait que, mentalement, ils donnaient de « l'Excellence » à tout ce qui, de près ou de loin, se rapportait à eux.

Christophe considérait alternativement le public et les œuvres : les œuvres reflétaient le public, le public reflétait les œuvres, comme une boule de jardin. Christophe sentait le rire le gagner, et il faisait des grimaces. Il se contenait pourtant. Mais quand « les hommes du Sud » vinrent chanter avec solennité l'*Aveu* rougissant d'une jeune fille amoureuse, Christophe n'y tint plus. Il éclata de rire. Des « chut ! » indignés s'élevèrent. Ses voisins le regardèrent avec effarement ; ces bonnes figures scandalisées le mirent en joie : il rit de plus belle, il rit, il pleurait de rire. Pour le coup, on se fâcha. On cria : « A la porte ! » Il se leva, et partit, en haussant les épaules, le dos secoué par un accès de fou rire. Cette sortie fit scandale. Ce fut le début des hostilités entre Christophe et sa ville.

A la suite de cette épreuve, Christophe, rentré chez lui, s'avisa de relire les œuvres des musiciens « consacrés ». Il fut consterné, en s'apercevant que certains des maîtres qu'il aimait le mieux avaient *menti*. Il s'efforça d'en douter d'abord, de croire qu'il se trompait. — Mais non, il n'y avait pas moyen... Il était saisi de la somme de médiocrité et de mensonge qui constitue le trésor artistique d'un grand peuple. Combien peu de pages résistaient à l'examen !

Dès lors, ce ne fut plus qu'avec un battement de cœur qu'il aborda la lecture d'autres œuvres, qui lui étaient chères... Hélas ! Il était comme ensorcelé ; partout, la même déconvenue. A l'égard de certains maîtres, ce fut un déchirement de cœur pour lui ; c'était comme s'il perdait un ami bien-aimé, comme s'il apercevait soudain que cet ami, en qui il avait mis toute sa confiance, le trompait depuis des années. Il en pleurait. La nuit, il ne dormait plus ; il continuait de se tourmenter. Il s'accusait lui-même : est-ce qu'il ne savait plus juger ? Est-ce qu'il était devenu tout à fait idiot ?... Non, non, plus que jamais il voyait la beauté rayonnante du jour, il sentait avec plus de fraicheur et d'amour que jamais l'abondance généreuse de la vie : son cœur ne le trompait point...

Longtemps encore, il n'osa pas toucher à ceux qui étaient pour lui les meilleurs, les plus purs, le Saint des Saints. Il tremblait de porter atteinte à la foi qu'il avait en eux. Mais comment résister à l'impitoyable instinct d'une âme brave et véridique, qui veut aller jusqu'au bout et voir les choses comme elles sont, quoi qu'elle doive en souffrir? — Il ouvrit donc les œuvres sacrées, il fit donner la dernière réserve, la garde impériale... Dès les premiers regards, il vit qu'elles n'étaient pas plus immaculées que les autres. Il n'eut pas le courage de continuer. A certains moments, il s'arrêtait, il fermait le livre; comme le fils de Noé, il jetait un manteau sur la nudité de son père...

Il était, après, abattu, au milieu de ces ruines. Il eût mieux aimé perdre un bras que toucher à ses saintes illusions. C'était un deuil dans son cœur. Mais une telle sève était en lui, un tel renouveau de vie que sa confiance dans l'art n'en était pas ébranlée. Avec la présomption naïve du jeune homme, il recommençait la vie, comme si personne ne l'avait vécue avant lui. Dans la griserie de sa force neuve, il sentait — non sans raison, peut-être — qu'à peu d'exceptions près, il n'y a presque aucun rapport entre les passions vivantes et l'expression que l'art s'est évertué à en donner. Mais il se trompait en pensant que lui-même était plus heureux ou plus vrai, quand il les exprimait. Comme il était tout plein de ses passions, il lui était aisé de les retrouver au travers de ce qu'il écrivait; mais personne autre que lui ne les eût reconnues, sous le vocabulaire imparfait dont il les désignait. Beaucoup

des artistes qu'il condamnait étaient dans le même cas. Ils avaient eu et traduit des sentiments profonds ; mais le secret de leur langue était mort avec eux.

Christophe n'était point psychologue, il ne s'embarrassait pas de toutes ces raisons : ce qui était mort pour lui l'avait toujours été. Il revisait tous ses jugements sur le passé avec l'injustice sûre d'elle-même et féroce de la jeunesse. Il mettait à nu les plus nobles âmes, sans pitié pour leurs ridicules. C'était la mélancolie cossue, la fantaisie distinguée, le néant bien pensant de Mendelssohn. C'était la verroterie et le clinquant de Weber, sa sécheresse de cœur, son émotion cérébrale. C'était Liszt, père noble, écuyer de cirque, néo-classique et forain, mélange à doses égales de noblesse réelle et de noblesse fausse, d'idéalisme serein et de virtuosité dégoûtante. C'était Schubert, englouti sous sa sensibilité, comme sous des kilomètres d'eau transparente et fade. Les vieux des âges héroïques, les demi-dieux, les Prophètes, les Pères de l'Église, n'étaient pas épargnés. Même le grand Sébastien, l'homme deux ou trois fois séculaire, qui portait en lui le passé et l'avenir, — Bach, — n'était pas pur de tout mensonge, de toute niaiserie de la mode, de tout bavardage d'école. Cet homme qui avait vu Dieu, cet homme qui vivait en Dieu semblait parfois à Christophe d'une religion insipide et sucrée, style jésuite, rococo. On trouvait dans ses cantates des airs de langueur amoureuse et dévote — (des dialogues de l'Ame qui coquette avec Jésus). — Christophe en était écœuré : il croyait voir des chérubins joufflus, avec

des ronds de jambe et des draperies qui s'envolent. Puis, il avait le sentiment que le génial *Cantor* écrivait toujours dans sa chambre close : cela sentait le renfermé ; il n'y avait pas dans sa musique cet air fort du dehors qui souffle chez d'autres, moins grands musiciens peut-être, mais plus grands hommes, — plus hommes — tels Beethoven ou Hændel. Ce qui le blessait aussi chez les classiques, c'était leur manque de liberté : presque tout dans leurs œuvres était « construit ». Tantôt, une émotion était amplifiée par tous les lieux communs de la rhétorique musicale, tantôt c'était un simple rythme, un dessin ornemental, répété, retourné, combiné en tous sens, d'une façon mécanique. Ces constructions symétriques et rabâcheuses — sonates et symphonies — exaspéraient Christophe, peu sensible, en ce moment, à la beauté de l'ordre, des plans vastes et bien conçus. Elles lui semblaient l'œuvre de maçons plutôt que de musiciens.

Il ne faudrait pas croire qu'il en fût moins sévère pour les romantiques. Chose curieuse, et dont il était le premier surpris, — il n'y avait pas de musiciens qui l'irritassent davantage que ceux qui avaient prétendu être (qui avaient été réellement) le plus libres, le plus spontanés, le moins constructeurs, — ceux qui, comme Schumann, avaient versé, goutte à goutte, et minute par minute, dans leurs innombrables petites œuvres, leur vie tout entière. Il s'acharnait contre eux avec d'autant plus de colère qu'il reconnaissait en eux son âme adolescente et toutes les niaiseries qu'il s'était juré d'en

arracher. Certes, le candide Schumann ne pouvait être taxé de fausseté : il ne disait presque jamais rien qu'il n'eût vraiment senti. Mais, justement, son exemple amenait Christophe à comprendre que la pire fausseté de l'art allemand n'était pas quand ses artistes voulaient exprimer des sentiments qu'ils ne sentaient point, mais bien plutôt quand ils voulaient exprimer des sentiments qu'ils sentaient — *et qui étaient faux*. La musique est un miroir implacable de l'âme. Plus un musicien allemand est naïf et de bonne foi, plus il montre les faiblesses de l'âme allemande, son fond incertain, sa sensibilité molle, son manque de franchise, son idéalisme un peu sournois, son incapacité à se voir soi-même, à oser se voir en face. Ce faux idéalisme était la plaie, même des plus grands, — de Wagner. En relisant ses œuvres, Christophe grinçait des dents. *Lohengrin* lui paraissait d'un mensonge à hurler. Il haïssait cette chevalerie de pacotille, cette bondieuserie hypocrite, ce héros sans peur et sans cœur, incarnation d'une vertu égoïste et froide qui s'admire et qui s'aime avec prédilection. Il le connaissait trop, il l'avait vu dans la réalité, ce type du pharisien allemand, bellâtre, impeccable et dur, en adoration devant sa propre image à la divinité de laquelle il n'a point de peine à sacrifier les autres. *Le Hollandais Volant* l'accablait de sa sentimentalité massive et de son morne ennui. Les barbares décadents de la *Tétralogie* étaient, en amour, d'une fadeur écœurante. Siegmund, enlevant sa sœur, ténorisait une romance de salon. Siegfried et Brünnhilde, en bons mariés allemands, dans la *Gœtterdæm-*

merung, étalaient aux yeux l'un de l'autre, et surtout du public, leur passion conjugale, pompeuse et bavarde. Tous les genres de mensonge s'étaient donné rendez-vous dans ces œuvres : faux idéalisme, faux christianisme, faux gothisme, faux légendaire, faux divin, faux humain. Jamais convention plus énorme ne s'était affichée que dans ce théâtre qui prétendait renverser toutes les conventions. Ni les yeux, ni l'esprit, ni le cœur n'en pouvaient être dupes, un instant ; pour qu'ils le fussent, il fallait qu'ils voulussent l'être. — Ils le voulaient. L'Allemagne se délectait de cet art vieillot et enfantin, art de brutes déchaînées et de petites filles mystiques et gnangnan.

Et Christophe avait beau faire : dès qu'il entendait cette musique, il était repris, comme les autres, plus que les autres, par le torrent et par la volonté diabolique de l'homme qui l'avait déchaîné. Il riait, et il tremblait, et il avait les joues allumées, il sentait passer en lui des chevauchées d'armées ; et il pensait que tout était permis à ceux qui portaient en eux ces ouragans. Quels cris de joie il poussait quand, dans les œuvres sacrées qu'il ne feuilletait plus qu'en tremblant, il retrouvait son émotion d'autrefois, toujours aussi ardente, sans que rien vînt ternir la pureté de ce qu'il aimait ! C'étaient de glorieuses épaves qu'il sauvait du naufrage. Quel bonheur ! Il lui semblait qu'il sauvait une partie de lui-même. Et n'était-ce point lui-même ? Ces grands Allemands, contre lesquels il s'acharnait, n'étaient-ils pas son sang, sa chair, son être le plus précieux ? Il n'était si sévère pour eux que parce qu'il

l'était pour lui. Qui les aimait mieux que lui ? Qui sentait plus que lui la bonté de Schubert, l'innocence de Haydn, la tendresse de Mozart, le grand cœur héroïque de Beethoven ? Qui s'était réfugié plus religieusement que lui dans le bruissement des forêts de Weber, et dans les grandes ombres des cathédrales de Jean-Sébastien, dressant sur le ciel gris du Nord, au-dessus de la plaine allemande, leur montagne de pierre et leurs tours gigantesques aux flèches ajourées ? — Mais il souffrait de leurs mensonges, et il ne pouvait les oublier. Il les attribuait à la race, et leur grandeur à eux-mêmes. Il avait tort. Grandeur et faiblesse appartiennent également à la race dont la pensée puissante et trouble roule comme le plus large fleuve de musique et de poésie, où l'Europe vienne boire... Et chez quel autre peuple eût-il trouvé la pureté naïve, qui lui permettait en ce moment de le condamner si durement ?

Il ne s'en doutait point. Avec l'ingratitude d'un enfant gâté, il retournait contre sa mère les armes qu'il en avait reçues. Plus tard, plus tard, il devait sentir tout ce qu'il lui devait, et combien elle lui était chère...

Mais il était dans une période de réaction aveugle contre les idoles de son enfance. Il s'en voulait et il leur en voulait d'avoir cru en elles avec un abandon passionné. — Et il était bien qu'il en fût ainsi. Il y a un âge de la vie où il faut oser être injuste, où il faut oser faire table rase de toutes les admirations et de tous les respects appris, et tout nier — mensonges et vérités — tout ce que l'on n'a pas reconnu vrai par soi-même. Par toute son éducation, et par tout ce

qu'il voit et entend autour de lui, l'enfant absorbe une telle somme de mensonges et de sottises mélangés aux vérités essentielles de la vie que le premier devoir de l'adolescent qui veut être un homme sain est de tout dégorger.

Christophe passait par cette crise de robuste dégoût. Son instinct le poussait à éliminer de son être tous les éléments indigestes qui l'encombraient.

Avant tout, cette écœurante sensibilité, qui dégouttait de l'âme allemande comme d'un souterrain humide et sentant le moisi. De la lumière ! De la lumière ! Un air rude et sec, qui balayât les miasmes du marais, les fades relents de ces *Lieder*, de ces *Liedchen*, de ces *Liedlein*, aussi nombreux que les gouttes de pluie, où se déverse intarissablement le *Gemüt* germanique : ces innombrables *Sehnsucht* (Désir), *Heimweh* (Nostalgie), *Aufschwung* (Essor), *Frage* (Demande), *Warum ?* (Pourquoi ?), *an den Mond* (A la lune), *an die Sterne* (Aux étoiles), *an die Nachtigall* (Au rossignol), *an den Frühling* (Au printemps), *an den Sonnenschein* (A la clarté du soleil) ; ces *Frühlinsglied* (Chant du printemps), *Frühlingslust* (Plaisir du printemps), *Frühlingsgruss* (Salut du printemps), *Frühlingsfahrt* (Voyage de printemps), *Frühlingsnacht* (Nuit de printemps), *Frühlingsbotschaft* (Message de printemps) ; ces *Stimme der Liebe* (Voix de l'amour), *Sprache der Liebe* (Parole de l'amour), *Trauer der Liebe* (Tristesse de l'amour), *Geist der Liebe* (Esprit de l'amour), *Fülle der Liebe* (Plénitude de l'amour) ; ces *Blumenlied*

(Chant des fleurs), *Blumenbrief* (Lettre des fleurs), *Blumengruss* (Salut des fleurs) ; ces *Herzeleid* (Peine de cœur), *mein Herz ist schwer* (Mon cœur est lourd), *mein Herz ist betrübt* (Mon cœur est trouble), *mein Aug ist trüb* (Mon œil est trouble) ; ces dialogues candides et nigauds avec la *Röselein* (petite rose), avec le ruisseau, avec la tourterelle, avec l'hirondelle ; ces questions saugrenues : — « *Si l'églantier devrait être sans épines* », — « *Si c'est avec un vieil époux que l'hirondelle a fait son nid, ou si elle vient de se fiancer depuis un peu de temps* » : — tout ce déluge de tendresse fade, d'émotion fade, de mélancolie fade, de poésie fade... Que de belles choses profanées, de choses rares, usées à tout propos, et sans propos ! Car le pire était que tout cela était inutile : c'était une habitude de déshabiller son cœur en public, une propension affectueuse et niaise des bonnes gens allemands à se confier bruyamment. Rien à dire, et toujours parler ! Ce bavardage ne finirait-il jamais ? — Holà ! Silence aux grenouilles du marais !

C'était surtout dans l'expression de l'amour que Christophe sentait plus crûment le mensonge : car il était ici plus à même de le comparer avec la vérité. Cette convention des chants d'amour, larmoyants et corrects, ne répondait à rien ni des désirs de l'homme, ni du cœur féminin. Cependant, les gens qui avaient écrit cela avaient dû aimer, au moins une fois dans leur vie ! Etait-il possible qu'ils eussent aimé ainsi ? Non, non ! ils avaient menti, menti comme toujours, ils s'étaient menti à eux-mêmes : ils avaient voulu s'idéa-

liser... Idéaliser ! cela voulait dire : avoir peur de regarder la vie en face, être incapable de voir les choses en homme, comme elles sont. — Partout, la même timidité, le même manque de franchise virile. Partout, le même enthousiasme à froid, la même solennité pompeuse et mensongère, dans le patriotisme, dans la boisson, dans la religion. Les *Trinklieder* (chants à boire) étaient des prosopopées au vin ou à la coupe : « *Du herrlich Glas...* » (« Toi, noble verre... »). La foi — la chose du monde qui devait être la plus spontanée, jaillir de l'âme comme un flot imprévu et soudain — était un article de fabrique, une denrée courante. Les chants patriotiques étaient faits pour des troupeaux de moutons dociles et bêlant en mesure... — Hurlez donc !... Quoi ! Est-ce que vous continuerez à mentir — à « *idéaliser* » — jusque dans la soûlerie, jusque dans les tueries, jusque dans la folie !...

Christophe en était arrivé à prendre en haine tout idéalisme. Il préférait à ce mensonge la brutalité franche. — Au fond, il était plus idéaliste que les autres, et il n'avait pas — il ne devait pas avoir — de pires ennemis que ces réalistes brutaux, qu'il croyait préférer.

Il était aveuglé par sa passion. Il se sentait glacé par le brouillard, le mensonge anémique, « les Idées-fantômes sans soleil ». Il aspirait au soleil, de toutes les forces de son être. Il ne voyait pas, dans son mépris juvénile pour l'hypocrisie qui l'entourait, ou pour ce qu'il nommait tel, la haute sagesse pratique de la race,

qui s'était bâti peu à peu son grandiose idéalisme, pour dompter ses instincts sauvages, ou pour en tirer parti. Ce ne sont pas des raisons arbitraires, des règles morales et religieuses, ce ne sont pas des législateurs et des hommes d'Etat, des prêtres et des philosophes, qui transforment les âmes des races et leur imposent souvent une nouvelle nature : c'est l'œuvre des siècles de malheurs et d'épreuves qui forgent pour la vie les peuples qui veulent vivre.

Cependant, Christophe composait ; et ses compositions n'étaient pas exemptes des défauts qu'il reprochait aux autres. Car la création était chez lui un besoin irrésistible, qui ne se soumettait pas aux règles que son intelligence édictait. On ne crée pas par raison. On crée par nécessité. — Puis, il ne suffit pas d'avoir reconnu le mensonge et l'emphase inhérents à la plupart des sentiments, pour n'y plus retomber : il y faut de longs et pénibles efforts ; rien n'est plus difficile que d'être tout à fait vrai dans la société moderne, avec l'héritage écrasant d'habitudes paresseuses, transmis par les générations. Cela est surtout malaisé aux gens, ou aux peuples, qui ont la manie indiscrète de laisser parler leur cœur sans repos, quand il n'aurait rien de mieux à faire, le plus souvent, que de se taire.

Le cœur de Christophe était bien allemand, en cela : il n'avait pas encore appris la vertu de se taire ; d'ailleurs, elle n'était pas de son âge. Il tenait de son père le besoin de parler, et de parler bruyamment. Il en avait conscience, et il luttait contre ; mais cette lutte paralysait une partie de ses forces. — Il en soutenait une autre contre l'hérédité non moins fâcheuse qu'il tenait de son grand-père : une difficulté extrême

à s'exprimer exactement. — Il était fils de virtuose. Il sentait le dangereux attrait de la virtuosité : — plaisir physique, plaisir d'adresse, d'agilité, d'activité musculaire satisfaite, plaisir de vaincre, d'éblouir, de subjuguer par sa personne le public aux mille têtes ; plaisir bien excusable, presque innocent chez un jeune homme, mais néanmoins mortel pour l'art et pour l'âme : — Christophe le connaissait il l'avait dans le sang ; il le méprisait, mais tout de même il y cédait.

Ainsi, tiraillé entre les instincts de sa race et ceux de son génie, alourdi par le fardeau d'un passé parasite qui s'incrustait à lui et dont il ne parvenait pas à se défaire, il avançait en trébuchant, et il était beaucoup plus près qu'il ne pensait de ce qu'il proscrivait. Toutes ses œuvres d'alors étaient un mélange de vérité et de boursouflure, de vigueur lucide et de bêtise bredouillante. Ce n'était que par instants que sa personnalité arrivait à percer l'enveloppe de ces personnalités mortes qui ligotaient ses mouvements.

Il était seul. Il n'avait aucun guide qui l'aidât à sortir du bourbier. Quand il se croyait dehors, il s'y enfonçait de plus belle. Il allait à l'aveuglette, gaspillant son temps et ses forces en essais malheureux. Nulle expérience ne lui était épargnée ; et, dans le désordre de cette agitation créatrice, il ne se rendait pas compte de ce qui valait le mieux parmi tout ce qu'il créait. Il s'empêtrait dans des projets absurdes, des poèmes symphoniques, qui avaient des prétentions philosophiques et des dimensions monstrueuses. Son esprit était trop sincère pour pouvoir s'y lier long-

temps ; et il les abandonnait avec dégoût, avant d'en avoir esquissé une seule partie. Ou bien, il prétendait traduire dans des ouvertures les œuvres les plus inaccessibles de la poésie. Alors il pataugeait dans un domaine qui n'était pas le sien. Quand il se traçait lui-même ses scénarios, — (car il ne doutait de rien), — c'étaient de pures âneries ; et quand il s'attaquait aux grandes œuvres de Gœthe, de Kleist, de Hebbel ou de Shakespeare, il les comprenait tout de travers. Non pas manque d'intelligence, mais manque d'esprit critique ; il ne savait pas encore comprendre les autres, il était trop préoccupé de lui-même : c'était lui-même qu'il retrouvait partout, avec son âme naïve et boursouflée.

A côté de ces monstres qui n'étaient point faits pour vivre, il écrivait une quantité de petites œuvres, qui étaient l'expression immédiate d'émotions passagères, — les plus éternelles de toutes : des pensées musicales, des *Lieder*. Ici, comme ailleurs, il était en réaction passionnée contre les habitudes courantes. Il reprenait les poésies les plus célèbres, déjà traitées en musique, et il avait l'impertinence de vouloir faire autrement et plus vrai que Schumann et Schubert. Tantôt il tâchait de rendre aux figures poétiques de Gœthe : à Mignon, au Harpiste de *Wilhelm Meister*, leur caractère individuel, précis et trouble. Tantôt il s'attaquait à certains *Lieder* amoureux, que la faiblesse des artistes et la fadeur du public, tacitement d'accord, s'étaient habituées à revêtir de sentimentalité doucereuse ; et il les déshabillait : il leur soufflait une âpreté

fauve et sensuelle. En un mot, il prétendait faire vivre des passions et des êtres pour eux-mêmes, et non pour servir de jouets à des familles allemandes en quête d'attendrissements faciles, le dimanche, attablées à quelque *Biergarten*.

Mais d'ordinaire, il trouvait les poètes trop littéraires ; et il cherchait de préférence les textes les plus simples : des textes de vieux *Lieder*, de vieilles chansons spirituelles, qu'il avait lus dans un manuel d'édification : il se gardait bien de leur conserver leur caractère de choral : il les traitait de façon audacieusement laïque, libre et vivante. Ou bien c'étaient des paroles d'évangile, ou des proverbes, parfois même des mots entendus en passant, des bribes de dialogues populaires, des réflexions d'enfants : — des paroles souvent gauches et prosaïques, où transparaissait le sentiment tout pur. Là il était à l'aise, et il atteignait à une profondeur qu'il n'avait point dans ses autres compositions, et dont lui-même ne se doutait pas.

Bonnes ou mauvaises, et plus souvent mauvaises que bonnes, l'ensemble de ses œuvres débordait de vie. Tout n'en était pas neuf : tant s'en fallait. Christophe était maintes fois banal, par sincérité même ; il lui arrivait de répéter des formes déjà employées, parce qu'elles rendaient exactement sa pensée, parce qu'il sentait ainsi, et non pas autrement. Pour rien au monde il n'eût cherché à être original : il lui semblait qu'il fallait être bien médiocre pour s'embarrasser d'un pareil souci. Il cherchait à être lui-même et à dire ce qu'il sentait, sans se préoccuper si ce qu'il disait avait

été, ou non, dit avant lui. Il avait l'orgueil de croire que c'était encore la meilleure façon d'être original, et que Jean-Christophe n'avait été et ne serait jamais qu'une fois. Avec la magnifique impudence de la jeunesse, rien ne lui semblait fait encore : et tout lui semblait à faire — ou à refaire. Le sentiment de cette plénitude intérieure, d'une vie illimitée devant lui, le jetait dans un état de bonheur exubérant et un peu indiscret. Jubilation de tous les instants. Elle n'avait pas besoin de la joie, elle pouvait s'accommoder de la tristesse : sa source était dans son trop-plein de vie, dans sa force, mère de tout bonheur et de toute vertu. Vivre, vivre trop!... Qui ne sent point en lui cette ivresse de la force, cette jubilation de vivre, — fût-ce au fond du malheur, — n'est pas un artiste. C'est la pierre de touche. La vraie grandeur se reconnaît au pouvoir de jubiler, dans la joie et la peine. Un Mendelssohn ou un Brahms, dieux des brouillards d'octobre et de la petite pluie, n'ont jamais connu ce pouvoir divin.

Christophe le sentait en lui ; et il faisait montre de sa joie, avec une naïveté imprudente. Il n'y voyait point malice, il ne demandait qu'à la partager avec les autres. Il ne s'apercevait pas que cette joie était blessante pour la plupart des gens, qui ne la posséderont jamais et qui l'envieront toujours. Au reste, il ne s'inquiétait point de plaire ou de déplaire ; il était sûr de lui, et rien ne lui paraissait plus simple que de communiquer aux autres sa conviction, — de vaincre. Instinctivement, il comparait ses richesses à la pauvreté

générale des fabricants de notes ; et il pensait qu'il serait bien facile de faire reconnaître sa supériorité. Trop facile, même. Il n'avait qu'à se montrer.

Il se montra.

On l'attendait.

Christophe n'avait pas fait mystère de ses sentiments. Depuis qu'il avait pris conscience du pharisaïsme allemand qui ne veut pas voir les choses comme elles sont, il s'était fait une loi d'être d'une sincérité absolue, continuelle, intransigeante, appliquée à tout, sans égard pour aucune considération d'œuvre ou de personne. Et comme il ne pouvait rien faire sans le pousser à l'extrême, il allait jusqu'à l'extravagance ; il disait des énormités, et scandalisait des gens mille fois moins naïfs que lui. Il était d'une prodigieuse naïveté. Il confiait à tout venant ce qu'il pensait de l'art allemand, avec la satisfaction d'un homme qui ne veut pas garder pour lui des découvertes inappréciables. Il n'imaginait pas qu'on pût lui en savoir mauvais gré. Quand il venait de reconnaître l'ânerie d'une œuvre consacrée, tout plein de son sujet, il se hâtait d'en faire part à ceux qu'il rencontrait : musiciens de l'orchestre, ou amateurs de sa connaissance. Il énonçait les jugements les plus saugrenus, avec une figure rayonnante. D'abord, on ne le prit pas au sérieux ; on rit de ses boutades. Mais on ne tarda pas à trouver qu'il y revenait trop souvent, avec une insistance de mauvais goût. Il devint évident

que Christophe croyait à ses paradoxes ; et cela parut moins drôle. Il était compromettant ; il manifestait en plein concert sa bruyante ironie, ou il exprimait son dédain pour les maîtres glorieux, en quelque lieu qu'il se trouvât.

Tout se colportait dans la petite ville : aucun de ses mots n'était perdu. On lui en voulait déjà de sa conduite de l'an passé. On n'avait pas oublié la façon scandaleuse dont il s'était affiché avec Ada, et les heures troubles qui avaient suivi. Lui-même ne s'en souvenait plus ; les jours effaçaient les jours, il était bien loin maintenant de ce qu'il avait été, deux mois auparavant. Mais d'autres s'en souvenaient pour lui : ceux dont c'est la fonction sociale, dans toutes les petites villes, de prendre scrupuleusement note de toutes les fautes, de toutes les tares, de tous les événements tristes, laids, désobligeants qui concernent leurs voisins, afin que rien n'en soit perdu jamais. Les nouvelles extravagances de Christophe vinrent trouver place à côté des anciennes, dans le registre à son nom. Les unes éclairaient les autres: Aux ressentiments de la morale offensée s'ajoutèrent ceux du bon goût scandalisé. Les plus indulgents disaient de lui :

— Il cherche à se singulariser.

Mais la plupart affirmaient :

— *Total verrückt !* (Absolument fou.)

Une opinion non moins sévère et plus dangereuse encore commençait à se répandre — opinion dont l'illustre origine assurait le succès : — on se contait

qu'au château, où Christophe continuait d'aller régulièrement pour ses fonctions officielles, il avait eu le mauvais goût, parlant au grand-duc en personne, de s'exprimer avec une indécence révoltante sur le compte de maîtres vénérés ; il avait, disait-on, appelé l'*Elias* de Mendelssohn « des patenôtres de clergyman hypocrite », et traité certains *Lieder* de Schumann de « musique de *Backfisch* » : — et cela, quand les augustes princes venaient d'affirmer leurs préférences pour ces œuvres ! Le grand-duc avait mis fin à ces impertinences, en disant sèchement :

— On douterait parfois, Monsieur, à vous entendre, que vous soyez Allemand.

Ce mot vengeur, tombé de si haut, ne manqua point de rouler très bas ; et tous ceux qui croyaient avoir des sujets de ressentiment contre Christophe, soit à cause de ses succès, soit pour quelque autre raison plus personnelle, sinon plus cuisante, ne manquèrent point de rappeler qu'en effet il n'était pas un pur Allemand. Sa famille paternelle était — on s'en souvient — originaire de la Belgique. Rien de surprenant dès lors à ce que cet immigré dénigrât les gloires nationales. Cette constatation expliquait tout ; et l'amour-propre germanique y trouvait des raisons de s'estimer davantage, en même temps que de mépriser son adversaire.

A cette vengeance, toute platonique, Christophe vint, de lui-même, fournir des aliments plus substantiels. Il est bien imprudent de critiquer les autres, quand on est sur le point de s'exposer à la critique.

Un artiste plus habile et moins franc eût montré plus de modestie et plus de respect pour ses devanciers. Mais Christophe ne voyait aucune raison pour cacher son mépris de la médiocrité et son bonheur de sa propre force. Ce bonheur se manifestait d'une façon immodérée. Bien que Christophe eût, depuis l'enfance, l'habitude de se replier en soi, faute d'un être à qui se confier, il était pris, dans ces derniers temps, d'un besoin d'expansion. C'était trop de joie pour lui seul ; sa poitrine était trop petite pour la contenir ; il eût éclaté, s'il n'avait partagé son allégresse. A défaut d'ami, il avait pour confident son collègue à l'orchestre, le deuxième *Kapellmeister,* Siegmund Ochs, un jeune Wurtembergeois, bon enfant et sournois, qui lui témoignait une déférence débordante. Il ne se défiait pas de lui ; et, quand il s'en fût défié, comment aurait-il pu jamais penser qu'il y avait quelque inconvénient à confier sa joie à un indifférent, à un ennemi même ? Ne devaient-ils pas plutôt lui en être reconnaissants ? N'était-ce pas pour eux aussi qu'il travaillait ? Il apportait du bonheur pour tous, amis et ennemis. — Il ne se doutait pas qu'il n'y a rien de plus difficile à faire accepter aux hommes qu'un bonheur nouveau ; ils préféreraient presque un malheur ancien : il leur faut un aliment remâché depuis des siècles. Mais ce qui leur est surtout intolérable, c'est la pensée de devoir ce bonheur à un autre. Ils ne pardonnent cette offense que quand ils n'ont plus aucun moyen d'y échapper ; et ils s'arrangent, en tout cas, pour le faire payer chèrement.

Il y avait donc mille raisons pour que les confi-

dences de Christophe ne fussent pas accueillies de très bon cœur par qui que ce fût. Mais il y en avait mille et une pour qu'elles ne le fussent pas par Siegmund Ochs. Le premier *Kapellmeister*, Tobias Pfeiffer, ne devait plus tarder à se retirer; et Christophe, malgré sa jeunesse, avait toutes chances de lui succéder. Ochs était trop bon Allemand pour ne pas reconnaître que Christophe méritait cette place, puisque la cour était pour lui. Mais il avait trop bonne opinion de lui-même pour ne pas croire qu'il l'eût méritée davantage, si la cour l'eût mieux connu. Aussi accueillait-il d'un singulier sourire les effusions de Christophe, quand celui-ci arrivait au théâtre, le matin, avec une figure qui s'efforçait d'être grave, mais qui rayonnait malgré lui.

— Eh bien, lui disait-il, narquois, en passant près de lui, encore quelque nouveau chef-d'œuvre ?

Christophe lui prenait le bras :

— Ah ! mon ami ! celui-ci surpasse tout... Si tu l'entendais !... Le diable m'emporte ! c'est trop beau ! Rien de pareil n'existait encore. Dieu assiste les pauvres gens qui l'entendront ! On ne peut plus avoir qu'un désir dans l'âme, après : mourir.

Ces paroles ne tombaient point dans l'oreille d'un sourd. Au lieu d'en sourire, ou même de plaisanter amicalement cet enthousiasme enfantin, avec Christophe qui eût été le premier à en rire et à s'en excuser, si on lui en avait fait sentir le ridicule, Ochs s'extasiait ironiquement ; il excitait Christophe à lâcher d'autres énormités ; et il se hâtait, après l'avoir quitté,

de les colporter partout, en les rendant plus grotesques encore. On en faisait des gorges chaudes dans le petit cercle des musiciens, et chacun attendait impatiemment l'occasion de juger les malheureuses œuvres. — Elles étaient toutes jugées d'avance.

Enfin elles apparurent.

Christophe avait fait choix, dans le fatras de ses œuvres, d'une ouverture pour la *Judith* de Hebbel, dont la sauvage énergie l'avait attiré, par réaction contre l'atonie allemande; (il commençait déjà à s'en dégoûter un peu, ayant eu l'intuition de ce que Hebbel a de guindé dans son parti pris d'avoir du génie, toujours et à tout prix). Il y avait joint une symphonie, qui portait le titre emphatique du Bœcklin de Bâle : *Le Songe de la Vie,* et l'épigraphe : *Vita somnium breve.* Une suite de ses *Lieder* complétaient le programme, avec quelques œuvres classiques, et une *Festmarsch* de Ochs, que Christophe lui avait offert, par camaraderie, de joindre à son concert, quoiqu'il en sentît la médiocrité.

Peu de chose avait transpiré des répétitions. Bien que l'orchestre ne comprît absolument rien aux œuvres qu'il exécutait, et que chacun, à part soi, fût fort interloqué par les bizarreries de cette nouvelle musique, ils n'avaient pas eu le temps de se former une opinion; surtout, ils n'étaient pas capables de le faire, avant que le public eût prononcé. D'ailleurs, l'assurance de Christophe en imposait aux artistes, dociles et disciplinés, comme tout bon orchestre allemand. Les seules difficultés lui vinrent de la chanteuse. C'était la dame en bleu du concert de la

Tonhalle. Elle était une célébrité du chant en Allemagne : cette mère de famille interprétait Brünnhilde et Kundry, à Dresde et à Bayreuth, avec une ampleur de poumons indiscutable. Mais si elle avait appris à l'école wagnérienne l'art dont cette école est fière à bon droit, de bien articuler, en projetant les consonnes à travers l'espace, et assénant les voyelles, comme des coups de massue, sur le public béant, elle n'y avait pas appris — et pour cause — l'art d'être naturelle. Elle faisait un sort à chaque mot : tout était accentué ; les syllabes cheminaient avec des semelles de plomb, et il y avait une tragédie dans chaque phrase. Christophe la pria de modérer un peu sa puissance dramatique. Elle s'y appliqua d'abord d'assez bonne grâce ; mais sa lourdeur naturelle et le besoin de donner de la voix l'emportaient. Christophe devint nerveux. Il fit remarquer à la respectable dame qu'il avait voulu faire parler des êtres vivants, et non le serpent Fafner, avec son porte-voix. Elle prit — comme l'on pense — fort mal cette insolence. Elle dit qu'elle savait, Dieu merci ! ce que c'était que chanter, qu'elle avait eu l'honneur d'interpréter les *Lieder* de Maître Brahms, en présence de ce grand homme, et qu'il ne se lassait point de les lui entendre dire.

— Tant pis ! Tant pis ! cria Christophe.

Elle lui demanda, avec un sourire hautain, de vouloir bien lui expliquer le sens de cette exclamation énigmatique. Il répondit que Bramhs n'ayant jamais su, de sa vie, ce que c'était que le naturel, ses éloges

étaient les pires de tous les blâmes, et que bien que lui — Christophe — fût très peu poli parfois, ainsi qu'elle l'avait fait justement remarquer, jamais il ne se fût permis de lui dire quelque chose d'aussi désobligeant.

La discussion continua sur ce ton ; et la dame s'obstina à chanter à sa façon, avec un pathétique écrasant et des effets de mélodrame, — jusqu'au jour où Christophe déclara froidement qu'il le voyait bien : telle était sa nature, on n'y pouvait rien changer ; mais puisque les *Lieder* ne pouvaient être chantés comme ils devaient l'être, ils ne seraient pas chantés du tout : il les retirait du programme. — On était à la veille du concert, on comptait sur ces *Lieder* : elle-même en avait parlé ; elle était assez musicienne pour en avoir apprécié certaines qualités ; Christophe lui faisait un affront ; et comme elle n'était pas sûre que le concert du lendemain ne consacrerait point la renommée du jeune homme, elle ne voulut pas se brouiller avec un astre naissant. Elle plia donc soudain ; et, pendant la dernière répétition, elle se soumit docilement à tout ce que Christophe exigea d'elle. Mais elle était bien décidée — au concert — à n'en faire qu'à sa tête.

Le jour vint. Christophe n'avait aucune inquiétude. Il était trop plein de sa musique pour pouvoir la juger. Il se rendait bien compte que ses œuvres, par endroits, prêtaient au ridicule. Mais que lui importait ? On ne peut rien écrire de grand sans risquer le ridicule. Pour aller au fond des choses, il faut braver le respect humain, la politesse, la pudeur, le souci des mensonges sociaux, sous qui le cœur gît étouffé. Si l'on veut n'effaroucher personne et atteindre au succès, il faut se résigner, toute sa vie, à rester dans une moyenne convenue et ne donner aux médiocres que la vérité médiocre, mitigée, diluée, qu'ils sont capables d'assimiler ; il faut demeurer en deçà de la vie. On n'est grand que quand on a mis sous ses pieds cette inquiétude. Christophe marchait dessus. On pouvait bien le siffler : il était sûr de ne pas laisser indifférent. Il s'amusait des mines que feraient telles gens qu'il connaissait, en entendant telle ou telle page un peu risquée. Il s'attendait à des critiques aigres : il en souriait d'avance. En tout cas, il faudrait être aveugle — ou sourd — pour nier qu'il y eût là une force — aimable ou non, qu'importe ?... Aimable ! Aimable !... La force ! cela suffit. Qu'elle aille son chemin, et qu'elle emporte tout, comme le Rhin !...

Il eut une première déconvenue. Le grand-duc ne vint pas. La loge princière ne fut occupée que par des comparses : quelques dames d'honneur. Christophe en ressentit une sourde irritation. Il pensa : « Cet imbécile me boude. Il ne sait que penser de mes œuvres : il a peur de se compromettre. » Il haussa les épaules, feignant de ne pas se soucier d'une pareille niaiserie. D'autres y prirent garde davantage : c'était une première leçon donnée, et une menace pour l'avenir.

Le public ne s'était pas montré beaucoup plus empressé que le maître : un bon tiers de la salle était vide. Christophe ne pouvait s'empêcher de songer avec amertume aux salles combles de ses concerts d'enfant. Il ne se fût pas étonné du changement, s'il avait eu plus d'expérience ; il eût trouvé plus naturel qu'il y eût moins de monde pour venir l'entendre, quand il faisait de bonne musique, que quand il en faisait de mauvaise : car ce n'est pas la musique, c'est le musicien qui intéresse la majeure partie du public ; et il est de toute évidence qu'un musicien qui est un homme et ressemble à tout le monde offre bien moins d'intérêt qu'un musicien en jupe d'enfant, qui touche la sentimentalité et amuse la badauderie.

Christophe, après avoir attendu vainement que la salle se remplît, se décida à commencer. Il tâchait de se prouver que c'était mieux, ainsi : « Peu d'amis, mais bons. » — Son optimisme ne tint pas longtemps.

Les morceaux se déroulaient au milieu du silence. — Il y a un silence du public, que l'on sent gros

d'amour et prêt à déborder. Mais dans celui-ci, il n'y avait rien. Rien. Sommeil complet. Néant. On sentait que chaque phrase s'enfonçait dans des gouffres d'indifférence. Christophe, le dos tourné au public, occupé de son orchestre, n'en percevait pas moins tout ce qui se passait dans la salle, avec ces antennes intérieures, dont tout vrai musicien est doué, et qui lui permettent de savoir si ce qu'il joue trouve de l'écho au fond des cœurs qui l'entourent. Il continuait de battre la mesure et de s'exciter lui-même, glacé par le brouillard d'ennui qui montait du parterre et des loges derrière lui.

Enfin, l'ouverture finit ; et la salle applaudit. Elle applaudit poliment, froidement, et se tut. Christophe eût mieux aimé qu'elle le huât... Un sifflet ! Un seul sifflet ! Quelque chose qui fût un signe de la vie, de réaction au moins contre son œuvre !... — Il regarda le public. Le public se regardait. Ils cherchaient une opinion dans les yeux les uns des autres. Ils ne la trouvèrent pas et retombèrent dans leur indifférence.

La musique reprit. C'était au tour de la symphonie. — Christophe eut beaucoup de peine à aller jusqu'au bout. Plusieurs fois, il fut sur le point de jeter son bâton et de se sauver. Cette apathie le gagnait, il finissait par ne plus comprendre lui-même ce qu'il dirigeait, il ne pouvait plus respirer, il avait l'impression nette de la chute dans l'insondable ennui. Il n'y eut même point les chuchotements ironiques qu'il attendait, à certains passages : le public était plongé dans la lecture du programme. Christophe entendit

les pages se tourner toutes à la fois, avec un froissement sec ; et ce fut de nouveau le silence jusqu'au dernier accord, où les mêmes applaudissements polis attestèrent que l'on avait compris que l'œuvre était finie. — Cependant, trois ou quatre applaudissements isolés reprirent, quand les autres avaient cessé : mais ils n'éveillèrent aucun écho, et se turent, honteux : le vide en parut plus vide, et ce petit incident servit à éclairer faiblement le public sur l'ennui qu'il avait éprouvé.

Christophe s'était assis au milieu de son orchestre, il n'osait regarder ni à droite, ni à gauche. Il avait envie de pleurer ; et, en même temps, il frémissait de colère. Il eût voulu se lever et leur crier à tous : « Vous m'ennuyez ! Ah ! comme vous m'ennuyez ! Je n'en peux plus !... Allez-vous-en ! allez-vous-en, tous !... »

Le public se réveillait un peu : il attendait la chanteuse, — il était accoutumé à l'applaudir. Dans cet océan d'œuvres nouvelles, où il errait sans boussole, elle au moins lui était une certitude, une terre connue et solide, où il ne risquait pas de se perdre. Christophe discerna leur pensée ; et il eut un mauvais rire. La chanteuse n'eut pas moins conscience de l'attente du public : Christophe le vit à ses airs de reine, quand il vint l'avertir que c'était à son tour de paraître. Ils se dévisagèrent avec hostilité. Au lieu de lui offrir le bras, Christophe enfonça ses mains dans ses poches, et la laissa entrer seule. Elle passa, furieuse et décontenancée. Il la suivait, d'un air ennuyé. Aussitôt

qu'elle parut, la salle lui fit une ovation : c'était un soulagement pour tous ; les visages s'éclairaient, le public s'animait, toutes les lorgnettes étaient en joue. Sûre de son pouvoir, elle attaqua les *Lieder*, à sa manière, bien entendu, et sans tenir aucun compte des observations que Christophe lui avait faites, la veille. Christophe, qui l'accompagnait, blêmit. Il prévoyait cette rébellion. Au premier changement qu'elle fit, il tapa sur le piano, et dit avec colère :

— Non !

Elle continua. Il lui soufflait dans le dos, d'une voix sourde et furieuse :

— Non ! Non ! Ce n'est pas cela !... Pas cela !...

Énervée par ces grognements furibonds, que le public ne pouvait entendre, mais dont l'orchestre ne perdait rien, elle s'obstinait, ralentissant à outrance, faisant des pauses, des points d'orgue. Lui, n'en tenait pas compte et allait de l'avant : ils finirent par avoir une mesure d'écart. Le public ne s'en apercevait pas : depuis longtemps, il avait admis que la musique de Christophe n'était pas faite pour paraître agréable ni juste à l'oreille ; mais Christophe, qui n'était pas de cet avis, faisait des grimaces de possédé ; et il finit par éclater. Il s'arrêta net, au milieu d'une phrase :

— Assez ! cria-t-il à pleins poumons.

Emportée par son élan, elle continua, une demi-mesure, et s'arrêta, à son tour.

— Assez ! répéta-t-il sèchement.

Il y eut un moment de stupeur dans la salle. Après quelques secondes, il dit d'un ton glacial :

— Recommençons !

Elle le regardait, stupéfaite ; ses mains tremblaient ; elle songea à lui jeter son cahier à la tête ; elle ne comprit jamais, plus tard, comment elle ne l'avait point fait. Mais elle était écrasée par l'autorité de Christophe et son ton sans réplique : — elle recommença. Elle chanta tout le cycle de *Lieder*, sans changer une nuance, ni un mouvement : car elle sentait qu'il ne lui ferait grâce de rien ; et elle frémissait, à l'idée d'un nouvel affront.

Quand elle eut fini, le public la rappela avec frénésie. Ce n'étaient pas les *Lieder* qu'il applaudissait (elle en eût chanté d'autres qu'il eût applaudi de même) ; c'était la chanteuse célèbre et vieillie sous le harnois : il savait qu'il pouvait l'admirer, en toute sécurité. Il tenait d'ailleurs à réparer l'effet de l'algarade. Sans en être bien sûr, il avait vaguement compris que la chanteuse s'était trompée ; mais il trouvait indécent que Christophe l'eût fait remarquer. On bissa les morceaux. Mais Christophe résolument ferma le piano.

Elle ne s'aperçut pas de cette nouvelle insolence ; elle était trop troublée pour penser à recommencer. Elle sortit précipitamment, s'enferma dans sa loge ; et là, pendant un quart d'heure, elle se soulagea le cœur du flot de rancune et de rage qui s'y était accumulé : crise de nerfs, déluge de larmes, invectives indignées, imprécations contre Christophe, — rien n'y manqua. On entendait ses cris de fureur à travers la porte fermée. Ceux de ses amis qui réussirent à entrer racon-

tèrent partout, en sortant, que Christophe s'était conduit comme un goujat. L'opinion se répand vite dans une salle de spectacle. Aussi, lorsque Christophe remonta au pupitre pour le dernier morceau, le public était houleux. Mais ce morceau n'était pas de lui : c'était la *Festmarsch* de Ochs, que Christophe avait ajoutée amicalement à son programme. Le public, qui se trouvait à son aise dans cette plate musique, eut un moyen tout simple de manifester sa désapprobation pour Christophe, sans aller jusqu'à l'audace de le siffler : il acclama Ochs avec ostentation, redemandant deux ou trois fois l'auteur, qui ne manqua point de paraître. Et ce fut la fin du concert.

On se doute bien que le grand-duc et le monde de la cour — cette petite ville de province, cancanière et ennuyée — ne perdirent aucun détail de ce qui s'était passé. Les journaux amis de la cantatrice ne firent pas d'allusion à l'incident ; mais ils furent tous d'accord pour exalter l'art de la chanteuse, en se contentant de mentionner, à titre de renseignement, les *Lieder* qu'elle avait chantés. Sur les autres œuvres de Christophe, quelques lignes à peine, les mêmes à peu de chose près dans tous les journaux : « ... Science du contrepoint. Écriture compliquée. Manque d'inspiration. Pas de mélodie. Écrit avec sa tête et non avec son cœur. Absence de sincérité. Veut être original... » — Suivait un paragraphe sur la véritable originalité, celle des maîtres qui sont morts et enterrés, de Mozart, de Beethoven, de Lœve, de Schubert, de Brahms, « ceux qui sont originaux sans avoir pensé à l'être ».

— Puis on passait par une transition naturelle à la nouvelle reprise par le théâtre grand-ducal du *Nachtlager von Granada* de Konradin Kreutzer ; on rendait compte longuement de « cette délicieuse musique, fraîche et pimpante comme au premier jour ».

En résumé, les œuvres de Christophe rencontrèrent, chez les critiques les mieux disposés, une incompréhension totale et étonnée ; — chez ceux qui ne l'aimaient point, une hostilité sournoise, qui s'armait pour plus tard ; — enfin, dans le grand public, qu'aucun critique ami ou ennemi ne guidait, le silence. Laissé à ses propres pensées, le grand public ne pense rien.

Christophe fut atterré.

Son échec n'avait cependant rien de surprenant. Il y avait trois raisons pour une pour que ses œuvres déplussent. Elles étaient insuffisamment mûries. Elles étaient, en second lieu, trop avancées pour être comprises, du premier coup. Et enfin, on était trop heureux de donner une leçon à l'impertinent jeune homme. — Mais Christophe n'avait pas l'esprit assez rassis pour pouvoir admettre la légitimité de sa défaite. Il lui manquait surtout la sérénité que donne au vrai artiste l'expérience douloureuse d'une longue incompréhension des hommes et de leur incurable bêtise. Sa naïve confiance dans le public et dans le succès, qu'il croyait bonnement atteindre parce qu'il le méritait, s'écroula. Il eût trouvé naturel d'avoir des ennemis. Mais ce qui le stupéfiait, c'était de n'avoir plus un ami. Ceux sur qui il comptait, ceux qui jusqu'à présent avaient paru s'intéresser à ce qu'il écrivait, n'avaient pas, depuis le concert, un seul mot d'encouragement pour lui. Il essaya de les sonder : ils se retranchaient derrière des paroles vagues. Il insista, il voulut savoir leur véritable pensée : les plus sincères lui opposèrent ses œuvres précédentes, ses sottises des débuts. — Plus d'une fois, par la suite, il devait

entendre condamner ses œuvres nouvelles au nom de ses œuvres anciennes, — et cela, par les mêmes gens qui, quelques années avant, condamnaient ses œuvres anciennes quand elles étaient nouvelles : c'est la règle ordinaire. Christophe n'y était pas fait ; il poussa les hauts cris. Qu'on ne l'aimât point, très bien ! il l'admettait ; cela lui faisait même plaisir, il ne tenait pas à être l'ami de tout le monde. Mais qu'on prétendît l'aimer ou qu'on ne lui permît pas de grandir, qu'on voulût l'obliger à rester, toute sa vie, un enfant, cela passait les bornes ! Ce qui était bon à douze ans ne l'était plus à vingt ; et il espérait bien n'en pas rester là, changer encore, changer toujours... Les imbéciles qui voudraient arrêter la vie !... L'intéressant dans ses compositions d'enfance n'était pas ses niaiseries d'enfant, mais la force qui couvait pour l'avenir. Et cet avenir, ils voulaient le tuer !... Non, ils n'avaient rien compris jamais à ce qu'il était, jamais ils ne l'avaient aimé, pas plus hier qu'aujourd'hui ; ils n'aimaient que ce qu'il avait de faible, de vulgaire, ce qui lui était commun avec les médiocres, non ce qui était *lui*, vraiment : leur amitié n'était qu'un malentendu...

Il l'exagérait peut-être. Le cas est fréquent de braves gens, incapables d'aimer une œuvre neuve, qui l'aiment sincèrement quand elle a vingt ans de date. La vie nouvelle a une odeur trop forte pour leur tête débile : il faut que l'odeur s'évapore au souffle du temps. L'œuvre d'art ne commence à leur être intelligible que quand elle est recouverte de la crasse des ans.

Mais Christophe ne pouvait admettre qu'on ne le comprît pas quand il était *présent*, et qu'on le comprît quand il était *passé*. Il préférait croire qu'on ne le comprenait pas du tout, en aucun cas, jamais. Et il enrageait. Il eut le ridicule de vouloir se faire comprendre, de s'expliquer, de discuter, bien que cela ne servît à rien : il eût fallu réformer le goût du temps. Mais il ne doutait de rien. Il était résolu à faire, de gré ou de force, un nettoyage complet du goût allemand. La possibilité lui en manquait : ce n'était pas en quelques conversations où il avait peine à trouver ses mots, et où il s'exprimait avec une violence outrée sur le compte des grands musiciens, et même de ses interlocuteurs, qu'il pouvait convaincre personne; il ne réussissait qu'à se faire quelques ennemis de plus. Il lui eût fallu pouvoir préparer sa pensée à loisir, et forcer ensuite le public à l'entendre...

Et juste, à point nommé, son étoile — sa mauvaise étoile — vint lui en offrir les moyens.

Il était attablé au restaurant du théâtre, dans un cercle de musiciens de l'orchestre, qu'il scandalisait par ses jugements artistiques. Ils n'étaient pas tous du même avis ; mais tous étaient froissés par cette liberté de langage. Le vieux Krause, l'alto, brave homme et bon musicien, qui aimait sincèrement Christophe, eût voulu détourner l'entretien ; il toussait, ou guettait une occasion pour lâcher un calembour. Mais Christophe n'entendait pas ; il continuait de plus belle ; et Krause se désolait ; il pensait :

— Qu'a-t-il besoin de dire tout cela ? Que le bon Dieu le bénisse ! On peut penser ces choses ; mais on ne les dit pas, que diable !

Le plus curieux, c'est que « ces choses », lui aussi les pensait ; du moins, il en avait le soupçon, et les paroles de Christophe réveillaient en lui bien des doutes ; mais il n'avait pas le courage de se les avouer, ni surtout d'en convenir tout haut, — moitié par peur de se compromettre, moitié par modestie, par défiance de soi.

Weigl, le corniste, ne voulait rien savoir ; il voulait admirer, qui que ce fût, quoi que ce fût, bon ou mauvais, étoile ou bec de gaz : tout était sur le même

plan ; il n'y avait pas de plus et de moins dans son admiration : il admirait, admirait, admirait. C'était pour lui un besoin vital ; il souffrait, quand on voulait le limiter.

Le violoncelliste Kuh souffrait bien davantage. Il aimait de tout son cœur la mauvaise musique. Tout ce que Christophe poursuivait de ses sarcasmes et de ses invectives lui était infiniment cher : d'instinct, c'était aux œuvres les plus conventionnelles qu'allait son choix ; son âme était un réservoir d'émotion larmoyante et pompeuse. Certes, il ne mentait pas dans son culte attendri pour tous les faux grands hommes. C'était quand il se persuadait qu'il admirait les vrais, qu'il se mentait à lui-même, — en parfaite innocence. Il y a des « Brahmines » qui croient retrouver en leur dieu le souffle des génies passés : ils aiment Beethoven en Brahms. Kuh faisait mieux : c'était Brahms qu'il aimait en Beethoven.

Mais le plus indigné des paradoxes de Christophe était le basson Spitz. Ce n'était pas tant son instinct musical qui était blessé, que sa servilité naturelle. Un des empereurs romains voulait mourir debout. Spitz voulait mourir à plat ventre, comme il avait vécu : c'était là sa position naturelle ; il goûtait des délices à se rouler aux pieds de tout ce qui était officiel, consacré, « arrivé » ; et il était hors de lui qu'on voulût l'empêcher de faire le laquais, tout à son aise.

Ainsi, Kuh gémissait, Weigl faisait des gestes désespérés, Krause disait des coq-à-l'âne, et Spitz criait d'une voix aigre. Mais Christophe, imperturbable,

criait plus fort que les autres ; et il disait des choses énormes sur l'Allemagne et les Allemands.

A une table voisine, un jeune homme l'écoutait, en se tordant de rire. Il avait les cheveux noirs et bouclés, de beaux yeux intelligents, un nez volumineux, qui, arrivé près du bout, ne pouvait se décider à aller ni à droite ni à gauche, et plutôt que d'aller tout droit, allait des deux côtés à la fois, les lèvres grosses, et une physionomie spirituelle et mobile, qui suivait tout ce que disait Christophe, attachée à ses lèvres, reflétant chaque mot avec une attention sympathique et gouailleuse, se plissant de petites rides au front, aux tempes, aux coins des yeux, le long des narines et des joues, grimaçant de rire, le corps tout entier secoué, par moments, d'un accès convulsif. Il ne se mêla point à la conversation, mais il n'en perdit pas un mot. Il manifestait une joie particulière, quand il voyait Christophe, embourbé dans une démonstration et harcelé par Spitz, patauger, bredouiller, bégayer de fureur, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le mot qu'il cherchait, — un roc, pour écraser son adversaire. Et son plaisir était sans bornes, quand Christophe, emporté par la passion bien au delà de sa pensée, énonçait des paradoxes monstrueux, qui faisaient barrir son auditoire.

Enfin, ils se séparèrent, lassés de sentir et d'affirmer chacun sa supériorité. Au moment où Christophe, resté le dernier dans la salle, allait passer le seuil, il fut abordé par le jeune homme qui avait pris tant de plaisir à l'écouter. Il ne l'avait pas encore

remarqué. L'autre, poliment découvert, souriait, demandait la permission de se présenter :

— Franz Mannheim.

Il s'excusa d'avoir été assez indiscret pour suivre la discussion, et il le félicita de la *maestria* avec laquelle il avait pulvérisé ses adversaires. Il riait encore, en y pensant. Christophe le regarda, heureux, un peu méfiant :

— C'est sérieux ? demanda-t-il, vous ne vous moquez pas de moi ?

L'autre jura ses grands dieux. La figure de Christophe s'illuminait :

— Alors, vous trouvez que j'ai raison, n'est-ce pas ? Vous êtes de mon avis ?

— Écoutez, fit Mannheim, pour dire la vérité, je ne suis pas musicien, je ne connais rien à la musique. La seule musique qui me plaise, — (ce n'est pas trop flatteur, ce que je vais vous dire), — c'est la vôtre... Enfin, c'est pour vous montrer que je n'ai pourtant pas trop mauvais goût...

— Hé ! hé ! — fit Christophe, sceptique, flatté tout de même, — ce n'est pas là une preuve.

— Vous êtes difficile... Bon !... Je pense comme vous : ce n'est pas là une preuve. Aussi, je ne me risque pas à juger ce que vous dites des musiciens allemands. Mais c'est si vrai, en tout cas, des Allemands en général, des vieux Allemands, de tous ces idiots romantiques, avec leur pensée rance, leur émotion lacrymatoire, ces rabâchages séniles qu'on veut que nous admirions, « *cet éternel Hier, qui a toujours*

été, et qui sera toujours, et qui fera loi demain parce qu'il a fait loi aujourd'hui... ! »

Il récita quelques vers du passage fameux de Schiller :

« .... *Das ewig Gestrige*
Das immer war und immer wiederkehrt... »

— Et lui, tout le premier ! — s'interrompit-il au milieu de sa récitation.

— Qui ? demanda Christophe.

— Le pompier qui a écrit cela !

Christophe ne comprenait pas. Mais Mannheim continuait :

— Moi d'abord, je voudrais que, tous les cinquante ans, on procédât à un nettoyage général de l'art et de la pensée, qu'on ne laissât rien subsister de tout ce qui était avant.

— C'est un peu radical, dit Christophe, en souriant.

— Mais non, je vous assure. Cinquante ans, c'est encore trop ; il faudrait dire : trente... Et encore !... Mesure d'hygiène. On ne garde pas dans sa maison la collection de ses grands-pères. On les envoie, quand ils sont morts, poliment pourrir ailleurs, et on met des pierres dessus, pour être bien sûrs qu'il ne reviendront pas. Les âmes délicates mettent aussi des fleurs. Je veux bien, cela m'est égal. Tout ce que je demande, c'est qu'ils me laissent tranquille. Je les laisse bien tranquilles, moi ! Chacun de son côté : côté des vivants ; côté des morts.

— Il y a des morts qui sont plus vivants que les vivants.

— Mais non, mais non ! cela serait plus vrai, si vous disiez qu'il y a des vivants qui sont plus morts que les morts.

— Peut-être bien. En tout cas, il y a du vieux qui est encore jeune.

— Eh bien, s'il est encore jeune, nous le retrouverons de nous-mêmes... Mais je n'en crois rien. Ce qui a été bon une fois, ne l'est jamais une seconde fois. Il n'y a de bon que le changement. Ce qu'il faut avant tout, c'est se débarrasser des vieux. Il y a trop de vieux en Allemagne. Mort aux vieux !

Christophe écoutait ces boutades avec une grande attention, et se donnait beaucoup de mal pour les discuter ; il sympathisait en partie avec elles, il y reconnaissait certaines de ses pensées ; et, en même temps, il éprouvait une gêne de les entendre outrer d'une façon caricaturesque. Mais, comme il prêtait aux autres son propre sérieux, il se disait que peut-être son interlocuteur, qui semblait plus instruit que lui et parlait plus facilement, avait raison et qu'il tirait les conséquences logiques de ses principes. L'orgueilleux Christophe, à qui tant de gens ne pardonnaient pas d'avoir foi en lui-même, était au contraire d'une modestie naïve, qui le rendait souvent dupe, vis-à-vis de ceux qui avaient reçu une meilleure éducation que lui, — quand toutefois ils consentaient à ne pas s'en targuer pour éviter une discussion gênante. Mannheim, qui s'amusait de ses propres paradoxes, et qui, de

riposte en riposte, en arrivait à des cocasseries extravagantes dont il riait intérieurement, n'était pas habitué à se voir pris au sérieux ; il fut mis en joie par la peine que prenait Christophe pour discuter ses bourdes, ou même pour les comprendre ; et, tout en s'en moquant, il était reconnaissant de l'importance que Christophe lui attribuait : il le trouvait ridicule et charmant.

Ils se quittèrent fort bons amis ; et Christophe ne fut pas peu surpris de voir, trois heures plus tard, à la répétition du théâtre, surgir de la petite porte qui donnait accès à l'orchestre la tête de Mannheim, radieuse et grimaçante, qui lui faisait des signes mystérieux. Quand la répétition fut finie, Christophe alla à lui. Mannheim le prit familièrement par le bras :

— Vous avez un moment ?... Écoutez. Il m'est venu une idée. Peut-être que vous la trouverez absurde... Est-ce que vous ne voudriez pas, une fois, écrire ce que vous pensez de la musique et des musicos ? Au lieu d'user votre salive à haranguer quatre crétins de votre bande, qui ne sont bons qu'à souffler et râcler sur des morceaux de bois, ne feriez-vous pas mieux de vous adresser au grand public ?

— Si je ne ferais pas mieux ? Si je voudrais ?... Parbleu ! Et où voulez-vous que j'écrive ? Vous êtes bon, vous !...

— Voilà : j'ai à vous proposer... Nous avons, quelques amis et moi : — Adalbert von Waldhaus, Raphael Goldenring, Adolf Mai et Lucien Ehrenfeld, — nous avons fondé une Revue, la seule Revue intel-

ligente de la ville : le *Dionysos*... (Vous connaissez certainement ?...) Nous vous admirons tous, et nous serions heureux que vous fussiez des nôtres. Voulez-vous vous charger de la critique musicale ?

Christophe était confus d'un tel honneur : il mourait d'envie d'accepter ; il craignait seulement de n'en être pas digne : il ne savait pas écrire.

— Laissez donc, dit Mannheim, je suis sûr que vous savez très bien. Et puis, du moment que vous serez critique, vous aurez tous les droits. Il n'y a pas à se gêner avec le public. Il est bête comme pas un. Ce n'est rien d'être un artiste : un artiste, c'est une espèce de comédien, c'est celui qu'on peut siffler. Mais un critique, c'est celui qui a le droit de dire : « Sifflez-moi cet homme-là ! » Toute la salle se décharge sur lui de la difficulté de penser. Pensez tout ce que vous voudrez. Ayez l'air au moins de penser quelque chose. Pourvu que vous donniez à ces oies leur pâtée, peu importe laquelle : elles avaleront tout.

Christophe finit par consentir, en remerciant avec effusion. Il mit seulement comme condition qu'il aurait le droit de tout dire :

— Naturellement, naturellement, fit Mannheim. Liberté absolue ! Chacun de nous est libre.

Il vint le relancer au théâtre, une troisième fois, le soir, après le spectacle, pour le présenter à Adalbert von Waldhaus et à ses amis. Il l'accueillirent avec cordialité.

A l'exception de Waldhaus, qui appartenait à une des vieilles familles nobles du pays, tous étaient Juifs, et tous étaient fort riches : Mannheim, fils d'un banquier ; Goldenring, d'un propriétaire de vignobles renommés ; Mai, d'un directeur d'établissement métallurgique ; et Ehrenfeld, d'un grand bijoutier. Leurs pères étaient de la vieille génération israélite, laborieuse et tenace, attachés à l'esprit de leur race, élevant leur fortune avec une âpre énergie, et jouissant de celle-ci bien plus que de celle-là. Les fils semblaient faits pour détruire ce que les pères avaient édifié : ils persiflaient les préjugés familiaux et cette manie de fourmis économes et fouisseuses ; ils jouaient aux artistes, ils affectaient de mépriser la fortune et de la jeter par les fenêtres. Mais, en réalité, il ne s'en perdait guère hors de leurs mains ; et ils avaient beau faire des folies : ils n'arrivaient jamais à égarer tout à fait leur lucidité d'esprit et leur sens pratique. Au reste, les pères y veillaient, et leur serraient la bride. Le plus prodigue, Mannhein, eût fait sincèrement lar-

gesse de tout ce qu'il possédait : mais il ne possédait jamais rien ; et quoiqu'il pestât bruyamment contre la ladrerie de son père, en lui-même il en riait et trouvait qu'il avait raison. Au bout du compte, il n'y avait guère que Waldhaus, maître de sa fortune, qui y allât bon jeu, bon argent, et qui soutînt de ses fonds la Revue. Il était poète. Il écrivait des «Polymètres», dans le genre de Arno Holz et de Walt Whitman, des vers alternativement très longs et très courts, où les points, les doubles et triples points, les tirets, les silences, les majuscules, les italiques, et les mots soulignés, jouaient un très grand rôle, non moins que les allitérations et que les répétitions — d'un mot, d'une ligne, d'une phrase entière. Il y intercalait des mots dans toutes les langues. Il prétendait faire en vers (on n'avait jamais su pourquoi) du Cézanne. A vrai dire, il avait une âme assez poétique, qui sentait avec distinction des choses fades. Il était sentimental et sec, naïf et dandy ; ses vers laborieux affectaient une négligence cavalière. Il eût été un bon poète pour gens du monde. Mais ils sont trop de cette espèce, dans les revues et dans les salons; et il voulait être seul. Il s'était mis en tête de jouer le grand seigneur qui est au-dessus des préjugés de sa caste. Il en avait plus que personne. Il ne se les avouait pas. Il avait pris plaisir à ne s'entourer que de Juifs, à la Revue qu'il dirigeait, pour faire crier les siens, très antisémites, et pour se prouver à lui-même sa liberté d'esprit. Il affectait avec ses collègues un ton d'égalité courtoise. Mais au fond, il

avait pour eux un mépris tranquille et sans bornes. Il n'ignorait pas qu'ils étaient bien aises de se servir de son nom et de son argent ; et il les laissait faire, pour avoir la douceur de les mépriser.

Et ils le méprisaient aussi de les laisser faire ; car ils savaient très bien qu'il y trouvait son profit. Donnant, donnant. Waldhaus leur apportait son nom et sa fortune ; et eux lui apportaient leur talent, leur esprit d'affaires, et une clientèle. Ils étaient beaucoup plus intelligents que lui. Non pas qu'ils eussent plus de personnalité. Ils en avaient peut-être moins encore. Mais, dans cette petite ville, ils étaient, comme partout et toujours, — par le fait de la différence de leur race, qui depuis des siècles les isole et aiguise leur faculté d'observation railleuse, — ils étaient les esprits les plus avancés, les plus sensibles au ridicule des institutions vermoulues et des pensées décrépites. Seulement, comme leur caractère était moins libre que leur intelligence, cela ne les empêchait point, tout en raillant, de chercher beaucoup plus à profiter de ces institutions et de ces pensées, qu'à les réformer. En dépit de leurs professions de foi indépendantes, ils étaient, aussi bien que le gentilhomme Adalbert, de petits snobs de province, des fils de famille riches et désœuvrés, qui faisaient de la littérature par sport et par flirt. Ils étaient bien aises de se donner des allures de pourfendeurs ; mais ils étaient bons diables, et ne pourfendaient que quelques gens inoffensifs, ou qu'ils pensaient hors d'état de leur nuire jamais. Ils n'avaient garde de se brouiller avec une société, où ils savaient

qu'ils rentreraient un jour, pour y vivre tranquillement de la vie de tout le monde, en épousant tous les préjugés qu'ils avaient combattus. Et quand ils se risquaient à faire un coup d'éclat, ou de réclame, à partir bruyamment en guerre contre une idole du jour, — qui commençait à branler, — ils avaient soin de ne pas brûler leurs vaisseaux : en cas de danger, ils se rembarquaient. Quelle que fût d'ailleurs l'issue de la campagne, — quand elle était finie, il y en avait pour longtemps avant qu'on recommençât ; les Philistins pouvaient dormir tranquilles. Tout ce que cherchaient les nouveaux *Davidsbündler*, c'était à faire croire qu'ils auraient pu être terribles, s'ils avaient voulu : — mais ils ne voulaient pas. Ils préféraient tutoyer les artistes et souper avec les actrices.

Christophe se trouva mal à l'aise dans ce milieu. Ils parlaient surtout de femmes et de chevaux ; et ils en parlaient sans grâce. Ils étaient compassés. Adalbert s'exprimait d'une voix blanche et lente, avec une politesse raffinée, ennuyée, ennuyeuse. Adolf Mai, le secrétaire de la rédaction, lourd, trapu, la tête enfoncée dans les épaules, l'air brutal, voulait toujours avoir raison ; il tranchait sur tout, n'écoutait jamais ce qu'on lui répondait, semblait mépriser l'opinion de son interlocuteur et, encore plus, son interlocuteur. Goldenring, le critique d'art, qui avait des tics nerveux et des yeux perpétuellement clignotants derrière de larges lunettes, — pour imiter sans doute les peintres qu'il fréquentait, portait les cheveux longs, fumait silencieusement, mâchonnait des lambeaux de phrases qu'il

n'achevait jamais, et faisait des gestes vagues dans l'air avec son pouce. Ehrenfeld, petit, chauve, souriant, avec une barbe blonde, une figure fine et fatiguée, au nez busqué, écrivait dans la Revue les modes et la chronique mondaine. Il disait des choses très crues, d'une voix caressante ; il avait de l'esprit, mais méchant, et souvent ignoble. — Tous ces jeunes millionnaires étaient anarchistes, comme il convient : c'est le suprême luxe, quand on possède tout, de nier la société ; car on se dégage ainsi de ce qu'on lui doit. Tel, un voleur qui, après avoir détroussé un passant, lui dirait : « Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Va-t'en ! Je n'ai plus besoin de toi. »

Christophe, dans tout le groupe, n'éprouvait de sympathie que pour Mannheim : c'était assurément le plus vivant des cinq ; il s'amusait de tout ce qu'il disait et de tout ce qu'on disait ; bégayant, bredouillant, ânonnant, ricanant, disant des coq-à-l'âne, il n'était pas capable de suivre un raisonnement, ni de savoir au juste ce qu'il pensait lui-même ; mais il était bon garçon, sans fiel contre qui que ce fût, et sans l'ombre d'ambition. A la vérité, il n'était pas très franc : il jouait toujours un rôle ; mais c'était innocemment, et cela ne faisait de tort à personne. Il s'emballait pour toutes les utopies baroques — généreuses, le plus souvent. Il était trop fin et trop moqueur pour y croire tout à fait ; il savait très bien garder son sang-froid, même dans ses emballements, et il ne se compromettait jamais dans l'application de ses théories. Mais il lui fallait une marotte :

c'était un jeu pour lui, et il en changeait fréquemment. Pour l'instant, il avait la marotte de la bonté. Il ne lui suffisait pas d'être bon, naturellement ; il voulait paraître bon ; il professait la bonté, il la mimait. Par esprit de contradiction contre l'activité sèche et dure des siens et contre le rigorisme, le militarisme, le philistinisme allemand, il était Tolstoyen, Nirvânien, évangéliste, bouddhiste, — il ne savait trop lui-même, — apôtre d'une morale molle et désossée, indulgente, bénisseuse, facile à vivre, qui pardonnait avec effusion à tous les péchés, surtout aux péchés voluptueux, qui ne cachait point sa prédilection pour eux, qui pardonnait beaucoup moins aux vertus, — une morale qui n'était qu'un traité du plaisir, une association libertine de complaisances mutuelles, qui s'amusait à ceindre l'auréole de la sainteté. Il y avait là une petite hypocrisie qui ne sentait pas très bon pour les odorats délicats, et qui aurait pu même être franchement écœurante, si elle s'était prise au sérieux. Mais elle n'y prétendait pas ; elle s'amusait d'elle-même. Ce christianisme polisson n'attendait d'ailleurs qu'une occasion pour céder le pas à quelque autre marotte, — n'importe laquelle : celle de la force brutale, de l'impérialisme, des « lions qui rient ». — Mannheim se donnait la comédie ; il se la donnait de tout son cœur ; il endossait tour à tour tous les sentiments qu'il n'avait pas, avant de redevenir un bon vieux Juif comme les autres, avec tout l'esprit de sa race. Il était très sympathique et extrêmement agaçant.

Christophe fut, quelque temps, une de ses marottes. Mannheim ne jurait que par lui. Il cornait son nom partout. Il rebattait les oreilles des siens avec ses dithyrambes. A l'en croire, Christophe était un génie, un homme extraordinaire, qui faisait de la musique cocasse, qui surtout en parlait d'une façon étonnante, qui était plein d'esprit, — et beau, avec cela : une jolie bouche, des dents magnifiques. Il ajoutait que Christophe l'admirait. — Il finit par l'amener dîner, un soir, chez lui. Christophe se trouva en tête à tête avec le père de son nouvel ami, le banquier Lothar Mannheim, et avec la sœur de Franz, Judith.

C'était la première fois qu'il pénétrait dans un intérieur israélite. Bien qu'assez nombreuse dans la petite ville, et y tenant une place importante par sa richesse, sa cohésion, et son intelligence, la société juive vivait un peu à part de l'autre. Il existait toujours dans le peuple, à son égard, des préjugés tenaces et une secrète hostilité, bonasse, mais injurieuse. Ces sentiments étaient ceux de la famille de Christophe. Son grand-père n'aimait pas les Juifs ; mais l'ironie du sort avait fait que ses deux meilleurs élèves pour la musique — (l'un, devenu compositeur, l'autre, virtuose illustre) — étaient israélites ; et le brave homme

était fort malheureux : car il y avait des moments où il eût voulu embrasser ces deux bons musiciens ; et puis, il se souvenait avec tristesse qu'ils avaient mis Dieu en croix ; et il ne savait comment concilier ces sentiments inconciliables. En fin de compte, il les embrassait. Il inclinait à croire que Dieu leur pardonnerait, parce qu'ils avaient beaucoup aimé la musique. — Le père de Christophe, Melchior, qui faisait l'esprit fort, avait moins de scrupules à prendre l'argent des Juifs ; et il trouvait même cela très bien : mais il faisait d'eux des gorges chaudes, et il les méprisait. — Quant à sa mère, elle n'était pas sûre de ne pas commettre un péché, lorsqu'elle allait servir chez eux, comme cuisinière. Ceux à qui elle avait eu affaire étaient d'ailleurs assez rogues avec elle : pourtant, elle ne leur en voulait pas, elle n'en voulait à personne, elle était pleine de pitié pour ces malheureux, que Dieu avait damnés ; elle s'attendrissait parfois, en voyant passer la fille de la maison, ou en entendant les rires joyeux des enfants :

— Une si belle personne !... De si jolis petits !... Quel malheur !... pensait-elle.

Elle n'osa rien dire à Christophe, quand il lui annonça qu'il dînerait, le soir, chez les Mannheim ; mais elle eut le cœur un peu serré. Elle pensait qu'il ne fallait pas croire tout ce qu'on disait de méchant contre les Juifs — (on dit du mal de tout le monde) — et qu'il y a de braves gens partout, mais qu'il était mieux pourtant et plus convenable que chacun restât chez soi, les Juifs de leur côté, et les chrétiens d'un autre.

Christophe n'avait aucun de ces préjugés. Avec son esprit de réaction perpétuelle contre son milieu, il était plutôt attiré par cette race différente. Mais il ne la connaissait guère. Il n'avait eu quelques rapports qu'avec les éléments les plus vulgaires de la population juive : les petits marchands, la populace qui grouillait dans certaines rues entre le Rhin et la cathédrale, continuant à former, avec l'instinct de troupeau qui est dans tous les hommes, une sorte de petit ghetto. Il lui arrivait assez souvent de flâner dans ce quartier, épiant au passage d'un œil curieux et assez sympathique des types de femmes aux joues creusées, aux lèvres et aux pommettes saillantes, au sourire à la Vinci, un peu avili, et dont le parler grossier et le rire saccadé venaient malheureusement détruire l'harmonie de la figure au repos. Même dans la lie de la populace, dans ces êtres aux grosses têtes, aux yeux vitreux, aux faces souvent bestiales, trapus et bas sur pattes, ces descendants dégénérés de la plus noble des races, on voyait, jusque dans cette fange lourde et fétide, d'étranges phosphorescences qui s'allumaient, comme des feux follets qui dansent sur les marais : des regards merveilleux, des intelligences lumineuses, une électricité subtile qui se dégageait de la vase, et qui fascinait et inquiétait Christophe. Il pensait qu'il y avait là-dedans de belles âmes qui se débattaient, de grands cœurs qui cherchaient à sortir du bourbier ; et il eût voulu les rencontrer, leur venir en aide ; il les aimait sans les connaître, en les redoutant un peu. Mais jamais il n'avait eu d'intimité avec aucun d'entre eux. Jamais surtout il n'avait eu

l'occasion d'approcher l'élite de la société juive.

Le dîner chez les Mannheim avait donc pour lui l'attrait de la nouveauté, et, un peu, du fruit défendu. L'Ève qui lui présentait ce fruit le rendait plus savoureux. Depuis l'instant qu'il était entré, Christophe n'avait plus d'yeux que pour Judith Mannheim. Elle appartenait à une espèce différente de toutes les femmes qu'il connaissait jusque-là. Grande et svelte, un peu maigre, bien que solidement charpentée, la figure encadrée de cheveux noirs, peu abondants, mais épais, et plantés bas, qui couvraient les tempes et le front osseux et doré, un peu myope, les paupières grosses, l'œil légèrement bombé, le nez assez fort aux narines dilatées, les joues d'une maigreur intelligente, le menton lourd, le teint assez coloré, elle avait un beau profil, énergique et net ; de face, l'expression était plus trouble, incertaine, composite ; les yeux et les joues étaient inégaux. On sentait en elle une forte race, et, dans le moule de cette race, jetés confusément, des éléments multiples, disparates, de qualité douteuse et inégale, de très beaux et de très vulgaires. Sa beauté résidait surtout dans sa bouche silencieuse, et dans ses yeux, qui semblaient plus profonds à cause de leur myopie, et plus sombres, par l'effet de leur cernure bleuâtre.

Il eût fallu être plus habitué que Christophe à ces yeux, qui sont d'une race plus que d'un individu, pour lire sous leur voile humide et ardent l'âme réelle de la femme qui était devant lui. C'était l'âme du peuple d'Israël qu'il découvrait dans ces yeux brûlants et mornes, qui la portaient en eux, sans le savoir eux-

mêmes. Il y était perdu. Ce ne fut que beaucoup plus tard, peu à peu, après s'être bien souvent égaré dans de telles prunelles, qu'il apprit à retrouver sa route sur cette mer orientale.

Elle, le regardait ; et rien ne venait gêner la lucidité de son regard ; rien ne semblait lui échapper de cette âme chrétienne. Il le sentait. Il sentait sous la séduction de ce regard féminin une volonté virile, claire et froide, qui fouillait en lui avec une sorte de brutalité indiscrète. Cette brutalité n'avait rien de malveillant. Elle prenait possession de lui. Non pas à la façon d'une coquette, qui veut séduire, sans s'inquiéter de savoir qui elle séduit. Coquette, elle l'était plus que personne ; mais elle savait sa force, et elle s'en remettait à son instinct naturel de l'exercer de soi-même, — surtout quand elle avait affaire à une proie aussi facile que Christophe. — Ce qui l'intéressait davantage, c'était de connaître son adversaire (tout homme, tout inconnu était un adversaire pour elle, — un adversaire avec qui l'on pouvait plus tard, s'il y avait lieu, signer un pacte d'alliance). Elle voulait savoir ce qu'il y avait en lui. La vie étant un jeu, où le plus intelligent gagnait, il s'agissait de lire dans les cartes de son adversaire et de ne pas montrer les siennes. A y réussir, elle goûtait la volupté d'une victoire. Peu lui importait qu'elle pût ou non en tirer parti. C'était pour le plaisir. Elle avait la passion de l'intelligence. Non de l'intelligence abstraite, encore qu'elle eût le cerveau assez solide pour réussir, si elle eût voulu, en n'importe quelles sciences, et que, bien

mieux que son frère, elle eût fait le véritable successeur du banquier Lothar Mannheim. Mais elle préférait l'intelligence vivante, celle qui s'applique aux hommes. Elle jouissait de pénétrer une âme, de peser sa valeur — (elle y mettait autant d'attention scrupuleuse que la Juive de Matsys à peser ses écus) ; — elle savait, avec une divination merveilleuse, trouver en moins de rien le défaut de la cuirasse, les tares et les faiblesses qui sont la clef de l'âme, s'emparer des secrets : c'était sa façon de s'en rendre maîtresse. Mais elle ne s'attardait point à sa victoire ; et de sa prise elle ne faisait rien. Une fois sa curiosité et son orgueil satisfaits, elle ne s'y intéressait plus, et passait à un autre objet. Toute cette force restait stérile. Dans cette âme si vivante, il y avait quelque chose de mort. Elle portait en elle le génie de la curiosité et de l'ennui.

Ainsi, elle regardait Christophe, qui la regardait. Elle parlait à peine. Il lui suffisait d'un sourire imperceptible, au coin de la bouche : Christophe était hypnotisé par lui. Ce sourire s'effaçait, la figure devenait froide, les yeux indifférents; elle s'occupait du service et parlait au domestique, d'un ton glacial; il semblait qu'elle n'écoutât plus. Puis, les yeux s'éclairaient de nouveau : et trois ou quatre mots précis montraient qu'elle avait tout entendu et tout compris.

Elle revisait froidement le jugement de son frère sur Christophe : elle connaissait les hâbleries de Franz; son ironie avait eu beau jeu, quand elle avait vu paraître Christophe, dont son frère lui avait vanté la beauté et la distinction — (il semblait que Franz eût un don spécial pour voir le contraire de l'évidence ; ou peut-être prenait-il à le croire un amusement paradoxal). — Mais, en étudiant mieux Christophe, elle reconnut que pourtant tout n'était pas faux dans ce que Franz en avait dit ; et, à mesure qu'elle avançait à la découverte, elle trouvait en Christophe une force encore incertaine et mal équilibrée, mais robuste et hardie : elle y prenait plaisir, sachant, mieux que personne, la rareté de la force. Elle sut faire parler Christophe sur tout ce qu'elle voulut, dévoiler sa pensée, montrer lui-même les limites et les manques

de son esprit ; elle lui fit jouer du piano : elle n'aimait pas la musique, mais elle la comprenait ; et elle entrevit parfaitement l'originalité musicale de Christophe, bien que sa musique ne lui eût inspiré aucune sorte d'émotion. Sans rien changer à la froideur courtoise de ses manières, quelques remarques brèves, justes, nullement louangeuses, montrèrent l'intérêt qu'elle prenait de plus en plus à Christophe.

Christophe s'en aperçut ; et il en fut fier ; car il sentait le prix d'un tel jugement et la rareté de son approbation. Il ne cachait pas le désir qu'il avait de le conquérir ; et il y mettait une naïveté, qui faisait sourire ses trois hôtes : et il ne parlait plus qu'à Judith, et pour Judith ; il ne s'occupait pas plus des deux autres que s'ils n'avaient pas existé.

Franz le regardait parler ; il suivait toutes ses paroles des lèvres et des yeux, avec un mélange d'admiration et de blague ; et il pouffait, en échangeant des coups d'œil moqueurs avec son père et avec sa sœur, qui, impassible, feignait de ne pas les remarquer.

Lothar Mannheim — un grand vieillard, solide, un peu voûté, le teint rouge, les cheveux gris taillés en brosse, la moustache et les sourcils très noirs, une figure lourde, mais énergique et goguenarde, qui donnait l'impression d'une vitalité puissante — avait, lui aussi, étudié Christophe, pendant la première partie du dîner, avec une bonhomie narquoise ; et, lui aussi, avait reconnu sur-le-champ qu'il y avait « quelque chose » dans ce garçon. Mais il ne s'intéressait pas à la musique, ni aux musiciens : ce n'était pas là sa

partie, il n'y connaissait rien, et il ne le cachait pas ; il s'en vantait même : — (quand un homme de cette sorte avoue une ignorance, c'est pour en tirer vanité). — Comme Christophe, de son côté, manifestait clairement, avec une impolitessse dénuée de malice, qu'il pouvait sans regret se passer dela société de Monsieur le banquier, et que la conversation de Mademoiselle Judith Mannheim suffisait entièrement à occuper sa soirée, le vieux Lothar, amusé, s'était installé au coin de son feu ; et il lisait son journal, écoutant vaguement, d'une oreille ironique, les billevesées de Christophe et sa musique bizarre, qui le faisait rire parfois d'un rire silencieux, à la pensée qu'il pouvait y avoir des gens qui comprenaient cela et qui y trouvaient plaisir. Il ne se donnait même plus la peine de suivre la conversation ; il s'en remettait à l'intelligence de sa fille de lui dire ce que valait au juste le nouveau venu. Elle s'acquittait en conscience de sa tâche.

Quand Christophe fut parti, Lothar demanda à Judith :

— Eh bien, tu l'as assez confessé : qu'est-ce que tu en dis, de l'artiste ?

Elle rit, réfléchit un moment, fit son total, et dit :

— Il est un peu braque ; mais il n'est pas bête.

— Bon, fit Lothar : c'est aussi ce qu'il m'a semblé. Alors, il peut réussir ?

— Oui, je crois. Il est fort.

— Très bien, — dit Lothar, avec la logique magnifique des forts, qui ne s'intéressent qu'aux forts, — il faudra donc l'aider.

Christophe emportait, de son côté, l'admiration de Judith Mannheim. Il n'était pourtant pas épris, comme le croyait Judith. Tous deux — elle avec sa finesse, lui avec son instinct qui lui tenait lieu d'esprit — se méprenaient également l'un sur l'autre. Christophe était fasciné par l'énigme de cette figure et par l'intensité de sa vie cérébrale ; mais il ne l'aimait pas. Ses yeux et son intelligence étaient pris : son cœur ne l'était point. — Pourquoi ? — Il eût été assez difficile de le dire. Parce qu'il entrevoyait en elle quelque chose de douteux et d'inquiétant ? En d'autres circonstances, c'eût été là pour lui une raison de plus d'aimer : l'amour n'est jamais plus fort que quand il sent qu'il va à ce qui le fera souffrir. Si Christophe n'aimait pas Judith, ce n'était la faute ni de l'un, ni de l'autre. La vraie raison, assez humiliante pour tous deux, c'est qu'il était trop près encore de son dernier amour. L'expérience ne l'avait pas rendu plus sage. Mais il avait tant aimé Ada, il avait dans cette passion tant dévoré de foi, de force et d'illusions qu'il ne lui en restait plus assez, en ce moment, pour une nouvelle passion. Avant qu'une autre flamme s'allumât, il fallait qu'il se refît dans son cœur un autre bûcher : d'ici là, ce ne pouvaient être que quelques feux passagers, des restes de l'incendie,

échappés par hasard, qui ne demandaient qu'à brûler, jetaient une lueur éclatante et brève, et s'éteignaient, faute d'aliment. Six mois plus tard, peut-être, il eût aimé Judith aveuglément. Aujourd'hui, il ne voyait en elle rien de plus qu'un ami, — certes un peu troublant; — mais il s'efforçait de chasser ce trouble : ce trouble lui rappelait Ada ; c'était là un souvenir sans attrait : il aimait mieux n'y pas penser. Ce qui l'attirait en Judith, c'était ce qu'elle avait de différent des autres femmes, et non ce qu'elle avait de commun avec elles. Elle était la première femme intelligente qu'il eût vue. Intelligente, elle l'était des pieds à la tête. Sa beauté même — ses gestes, ses mouvements, ses traits, les plis de ses lèvres, ses yeux, ses mains, sa maigreur élégante — était le reflet de son intelligence ; son corps était modelé par son intelligence; sans son intelligence, elle eût passé inaperçue ; et même, elle eût paru laide sans doute à la plupart. Cette intelligence ravissait Christophe. Il la croyait plus large et plus libre qu'elle n'était ; il ne pouvait encore savoir ce qu'elle avait de décevant. Il éprouvait l'ardent désir de se confier à elle, de partager sa pensée avec elle. Il n'avait jamais trouvé personne qui s'intéressât à ses rêves, il était enfermé en soi : quelle joie c'eût été de rencontrer une amie ! Le manque d'une sœur avait été un des grands regrets de son enfance : il lui semblait qu'une sœur l'aurait compris, mieux que ne le pouvait jamais un frère. Après avoir vu Judith, il sentait renaître cet espoir enfantin et illusoire d'une amitié fraternelle. Il ne pensait pas à l'amour. N'étant

pas amoureux, l'amour lui semblait médiocre, au prix de l'amitié.

Judith ne tarda pas à sentir la nuance, et elle en fut blessée. Elle n'aimait pas Christophe, et elle excitait assez d'autres passions parmi les jeunes gens de la ville, riches et d'un meilleur rang, pour qu'elle ne pût éprouver une grande satisfaction à savoir Christophe amoureux. Mais, à savoir qu'il ne l'était pas, elle avait du dépit. Sans doute, elle lui savait gré de lui confier ses projets : elle n'en était pas surprise ; mais il était un peu mortifiant de voir qu'elle ne pouvait exercer sur lui qu'une influence de raison : (une influence de déraison a un bien autre prix pour une âme féminine) Elle ne l'exerçait même pas : Christophe n'en faisait qu'à sa tête. Judith avait l'esprit impérieux. Elle était habituée à pétrir à sa guise les pensées assez molles des jeunes gens qu'elle connaissait. Comme elle les jugeait médiocres, elle trouvait peu de plaisir à les dominer. Avec Christophe, il y avait plus d'intérêt, parce qu'il y avait plus de difficulté. Ses projets la laissaient indifférente ; mais il lui eût plu de diriger cette pensée neuve, cette force mal dégrossie, et de les mettre en valeur, — à sa façon bien entendu, et non à celle de Christophe, qu'elle ne se souciait pas de comprendre. Elle avait tout de suite vu que ce ne serait pas sans lutte ; elle avait noté dans Christophe toutes sortes de partis pris, d'idées qui lui semblaient extravagantes et enfantines : c'étaient, pour elle, de mauvaises herbes ; elle se faisait fort de les arracher. Elle n'en arracha pas une. Elle n'obtint même pas la plus

petite satisfaction d'amour-propre. Christophe était intraitable. N'étant pas épris, il n'avait aucune raison de lui rien céder de sa pensée.

Elle se piqua au jeu, et, d'instinct, pendant quelque temps, elle tenta de le conquérir. Il s'en fallut de bien peu que Christophe, malgré la lucidité d'esprit qu'il possédait alors, se laissât prendre de nouveau. Les hommes sont facilement dupes de ce qui flatte leur orgueil et leurs désirs ; et un artiste est deux fois plus dupe qu'un autre homme, parce qu'il a plus d'imagination. Il ne tint qu'à Judith d'entraîner Christophe dans un flirt dangereux, qui l'eût une fois de plus démoli, et plus complètement peut-être. Mais, comme d'habitude, elle se lassa vite ; elle trouva que cette conquête n'en valait pas la peine : Christophe l'ennuyait déjà, elle ne le comprenait plus.

Elle ne le comprenait plus, passé certaines limites. Jusque-là, elle comprenait tout. Pour aller plus loin, son admirable intelligence ne suffisait plus : il eût fallu du cœur, ou, à défaut, ce qui en donne, pour un temps, l'illusion : l'amour. Elle comprenait bien les critiques de Christophe contre les gens et les choses : elle s'en amusait, et elle les trouvait assez vraies ; elle n'était pas sans les avoir pensées elle-même. Mais ce qu'elle ne comprenait pas, c'était que ces pensées pussent avoir une influence sur sa vie pratique, quand leur application était dangereuse ou gênante. L'attitude de révolte, que Christophe prenait contre tous et contre tout, ne conduisait à rien : il ne pouvait s'imaginer qu'il allait réformer le monde... Alors ?... C'était perdre son

temps à battre de sa tête contre un mur. Un homme intelligent juge les hommes, les raille secrètement, les méprise un peu ; mais il fait comme eux, un peu mieux seulement : c'est le seul moyen de s'en rendre maître. La pensée est un monde, l'action en est un autre. Quelle nécessité de se rendre victime de ce qu'on pense ? Penser vrai : certes ! Mais à quoi bon dire vrai ? Puisque les hommes sont assez bêtes pour ne pouvoir supporter la vérité, faut-il les y forcer ? Accepter leur faiblesse, paraître s'y plier et se sentir libre dans son cœur méprisant, n'y a-t-il pas à cela une jouissance secrète ? Jouissance d'esclave intelligent ? Soit. Mais esclave pour esclave, puisque c'est toujours là qu'il faut en venir et qu'il ne sert à rien de protester, il vaut mieux l'être par sa propre volonté, et éviter des luttes ridicules et inutiles. Au reste, le pire des esclavages, c'est d'être esclave de sa pensée et de lui sacrifier tout. Il ne faut pas être dupe de soi. — Elle voyait nettement que si Christophe s'obstinait, comme il y semblait résolu, dans cette voie d'intransigeance agressive contre les préjugés de l'art et de l'esprit allemands, il tournerait contre lui tout le monde, et ses protecteurs mêmes : il allait fatalement à la défaite. Elle ne comprenait pas pourquoi il semblait s'acharner contre lui-même, se ruiner à plaisir.

Pour le comprendre, il eût fallu qu'elle pût comprendre aussi que le succès n'était pas son but, que son but était sa foi. Il croyait dans l'art, il croyait dans *son* art, il croyait en lui-même, comme en des réalités supérieures non seulement à toute raison d'intérêt, mais à

sa vie. Quand, un peu impatienté par ses observations, il le lui dit, avec une emphase naïve, elle commença par hausser les épaules : elle ne le prit pas au sérieux. Elle voyait là de grands mots, comme ceux qu'elle était habituée à entendre dire à son frère, qui, périodiquement, annonçait des résolutions absurdes et sublimes, qu'il se gardait bien de mettre à exécution. Puis, quand elle vit que Christophe était vraiment dupe de ces mots, elle jugea qu'il était fou, et elle ne s'intéressa plus à lui.

Dès lors, elle ne se donna plus aucune peine pour paraître à son avantage, et elle se montra ce qu'elle était : beaucoup plus Allemande, et Allemande moyenne, qu'elle ne semblait d'abord, et que peut-être elle ne pensait. — On reproche, à tort, aux Israélites de n'être d'aucune nation et de former d'un bout à l'autre de l'Europe un seul peuple homogène et imperméable aux influences des peuples différents chez qui ils sont campés. En réalité, il n'est pas de race qui prenne plus facilement l'empreinte des pays où elle passe ; et s'il y a bien des caractères communs entre un Israélite français et un Israélite allemand, il y a bien plus encore de caractères différents, qui tiennent à leur nouvelle patrie, dont ils épousent, avec une rapidité incroyable, les habitudes d'esprit : plus encore, à vrai dire, les habitudes que l'esprit. Mais l'habitude, qui est une seconde nature chez tous les hommes, étant chez la plupart la seule et unique nature, il en résulte que la majorité des citoyens autochtones d'un pays seraient fort mal venus à reprocher aux Israélites le manque

d'un esprit national, profond et raisonné, qu'ils n'ont eux-mêmes à aucun degré.

Les femmes, toujours plus sensibles aux influences extérieures, plus promptes à s'adapter aux conditions de la vie et à varier avec elles, — les femmes d'Israël prennent par toute l'Europe, souvent avec exagération, les modes physiques et morales du pays où elles vivent, — sans perdre toutefois la silhouette et la saveur trouble, lourde, obsédante, de leur race. Christophe en était frappé. Il rencontrait chez les Mannheim des tantes, des cousines, des amies de Judith. Si peu Allemandes que fussent certaines de ces figures aux yeux ardents et rapprochés du nez, au nez rapproché de la bouche, aux traits forts, au sang rouge sous la peau épaisse et brune, si peu faites qu'elles semblassent presque toutes pour être Allemandes, — toutes étaient plus Allemandes que de raison : c'était la même façon de parler, de s'habiller, parfois jusqu'à l'outrance. Judith leur était de beaucoup supérieure à toutes ; et la comparaison faisait ressortir ce qu'il y avait d'exceptionnel dans son intelligence, ce qui dans sa personne était son œuvre. Elle n'en avait pas moins la plupart des travers des autres. Beaucoup plus libre qu'elles — presque absolument libre — sur le terrain moral, elle ne l'était pas plus qu'elles sur le terrain social ; ou du moins, son intérêt pratique venait ici se substituer à sa raison libre. Elle croyait au monde, aux classes, aux préjugés, parce que, tout compte fait, elle y trouvait son avantage. Elle avait beau railler l'esprit allemand : elle était attachée à la mode allemande. Elle sentait

intelligemment la médiocrité de tel artiste reconnu ; mais elle ne laissait pas de le respecter, parce qu'il était reconnu ; et si, personnellement, elle était en relations avec lui, elle l'admirait : car sa vanité en était flattée. Elle aimait peu les œuvres de Brahms, et elle le soupçonnait en secret d'être un artiste de second ordre ; mais sa gloire lui en imposait ; et, comme elle avait reçu cinq ou six lettres de lui, il en résultait pour elle avec évidence qu'il était le plus grand musicien du temps. Elle n'avait aucun doute sur la valeur réelle de Christophe et sur la stupidité du premier lieutenant Detlev von Fleischer ; mais elle était plus flattée par la cour que celui-ci daignait faire à ses millions, que par l'amitié de Christophe : car un sot officier n'en est pas moins un homme d'une autre caste ; et il est plus difficile à une Juive allemande qu'à une autre femme d'entrer dans cette caste. Quoiqu'elle ne fût pas dupe de ces niaiseries féodales et qu'elle sût fort bien que si elle venait à épouser le premier lieutenant Detlev von Fleischer, c'était elle qui lui ferait un grand honneur, elle s'évertuait à le conquérir ; elle s'humiliait à faire les yeux doux à ce crétin et à flatter son amour-propre. La Juive orgueilleuse, et qui avait mille raisons de l'être, la fille intelligente et dédaigneuse du banquier Mannheim aspirait à descendre, à faire comme la première venue de ces petites bourgeoises allemandes, qu'elle méprisait.

L'expérience fut courte. Christophe perdit ses illusions sur Judith presque aussi vite qu'il les avait prises. Il faut rendre cette justice à Judith qu'elle ne fit rien pour qu'il les gardât. Du jour où une femme de cette trempe vous a jugé, où elle s'est détachée de vous, vous n'existez plus pour elle : elle ne vous voit plus, et elle ne se gêne pas davantage pour dévêtir son âme devant vous, avec une tranquille impudeur, que pour se mettre toute nue devant son chien, son chat, ou tel autre animal domestique. Christophe vit l'égoïsme de Judith, sa froideur, sa médiocrité de caractère. Il n'avait pas eu le temps d'être pris à fond. Ce fut assez déjà pour le faire souffrir, pour lui donner une sorte de fièvre. Sans aimer Judith, il aimait ce qu'elle aurait pu être — ce qu'elle aurait dû être. Ses beaux yeux exerçaient sur lui une fascination douloureuse : il ne pouvait les oublier; quoiqu'il sût maintenant l'âme morne, qui dormait au fond, il continuait de les voir, comme il voulait les voir, comme il les avait vus d'abord. C'était là une de ces hallucinations d'amour sans amour, qui tiennent tant de place dans les cœurs d'artistes, quand ils ne sont pas entièrement absorbés par leur œuvre. Une figure qui passe suffit à la leur donner; ils voient en elle toute la beauté

qui est en elle et qu'elle ignore elle-même, dont elle ne se soucie pas. Et ils l'aiment d'autant plus qu'ils savent qu'elle ne s'en soucie pas. Ils l'aiment comme une belle chose qui va mourir, sans que personne ait su son prix, ni même qu'elle vivait.

Peut-être s'abusait-il, et Judith Mannheim n'aurait-elle pu être rien de plus que ce qu'elle était. Mais Christophe, un instant, avait eu foi en elle; et le charme durait : il ne pouvait la juger d'une façon impartiale. Tout ce qu'elle avait de beau lui semblait n'être qu'à elle, être elle tout entière. Tout ce qu'elle avait de vulgaire, il le rejetait sur sa double race : la juive et l'allemande; et peut-être en voulait il plus à celle-ci qu'à celle-là, car il avait eu à en souffrir davantage. Comme il ne connaissait encore aucune autre nation, l'esprit allemand était pour lui une sorte de bouc émissaire : il le chargeait de tous les péchés du monde. La déception que lui causait Judith lui était une raison de plus de le combattre : il ne lui pardonnait pas d'avoir brisé l'élan d'une telle âme.

Telle fut sa première rencontre avec Israël. Il en avait beaucoup espéré. Il avait espéré trouver dans cette race forte et à part des autres un allié dans sa lutte. Il perdit cet espoir. Avec la mobilité d'intuition passionnée qui le faisait sauter d'un extrême à l'autre, il se persuada aussitôt que cette race était beaucoup plus faible qu'on ne le disait, et beaucoup plus ouverte — beaucoup trop ouverte — aux influences du dehors. Elle était faible de sa propre faiblesse et de toutes celles du monde, ramassées sur son chemin. Ce n'était

pas encore là qu'il pouvait trouver le point d'appui pour poser le levier de son art. Il risquait bien plutôt de s'engloutir avec elle dans le sable du désert.

Ayant vu le danger et ne se sentant pas assez sûr de lui-même pour le braver, il cessa brusquement d'aller chez les Mannheim. Il fut invité plusieurs fois, et s'excusa, sans donner de raisons. Comme il avait montré jusque-là un empressement excessif à venir, un changement aussi soudain fut remarqué : on le mit sur le compte de son « originalité » ; mais aucun des trois Mannheim ne douta que les beaux yeux de Judith n'y fussent pour quelque chose ; ce fut un sujet de plaisanterie, à table, de la part de Lothar et de Franz. Judith haussa les épaules, en disant que c'était une belle conquête ; et elle pria sèchement son frère « de ne pas lui monter de bateau ». Mais elle ne négligea rien pour que Christophe revînt. Elle lui écrivit, sous prétexte d'un renseignement musical que nul autre ne pouvait lui fournir ; et, à la fin de la lettre, elle faisait une allusion amicale à la rareté de ses visites et au plaisir qu'on aurait à le voir. Christophe répondit, donna le renseignement, prétexta ses occupations, et ne parut pas. Ils se rencontraient parfois au théâtre. Christophe détournait obstinément les yeux de la loge des Mannheim ; et il feignait de ne pas voir Judith, qui tenait prêt pour lui son plus charmant sourire. Elle n'insista pas. Comme elle ne tenait pas à lui, elle trouva inconvenant que ce petit artiste lui laissât faire tous les frais, en pure perte. S'il voulait revenir, il reviendrait. Sinon, — eh bien! on s'en passerait...

On s'en passa; et, en effet, son absence ne fit pas un grand vide aux soirées des Mannheim. Mais Judith, en dépit d'elle, garda rancune à Christophe. Elle trouvait naturel de ne pas se soucier de lui, quand il était là ; et elle lui permettait d'en témoigner du déplaisir ; mais que ce déplaisir allât jusqu'à rompre toutes relations lui semblait d'un orgueil stupide et d'un cœur plus égoïste qu'épris. — Judith ne tolérait point chez les autres ses propres défauts.

Elle n'en suivit qu'avec plus d'attention tout ce que Christophe faisait et tout ce qu'il écrivait. Sans en avoir l'air, elle mettait volontiers son frère sur ce sujet ; elle se faisait raconter ses conversations de la journée avec Christophe ; et elle ponctuait le récit d'observations ironiques et intelligentes, qui ne laissaient passer aucun trait ridicule et ruinaient peu à peu l'enthousiasme de Franz, sans qu'il s'en aperçût.

D'abord, tout avait été pour le mieux, à la Revue. Christophe n'avait pas encore pénétré la médiocrité de ses confrères; et eux, puisqu'il était des leurs, lui reconnaissaient du génie. Mannheim, qui l'avait découvert, répétait de tous côtés, sans avoir rien lu de lui, que Christophe était un critique admirable, qui s'était, jusque-là, trompé sur sa vocation, et que lui, Mannheim, la lui avait révélée. Ils annoncèrent ses articles à l'avance, en termes mystérieux, qui piquaient la curiosité ; et sa première chronique fut, en effet, dans l'atonie de la petite ville, comme une pierre qui tombe dans une mare aux canards. Elle était intitulée : *Trop de musique!*

— « Trop de musique, trop de boisson, trop de mangeaille, — écrivait Christophe. — On mange, on boit, on ouït, sans faim, sans soif, sans besoin, par habitude de goinfrerie. C'est un régime d'oie de Strasbourg. Ce peuple est malade de boulimie. Peu lui importe ce qu'on lui donne : *Tristan* ou le *Trompeter von Säckingen*, Beethoven ou Mascagni, une fugue ou un pas redoublé, Adam, Bach, Puccini, Mozart, ou Marschner : il ne sait pas ce qu'il mange ; l'important, c'est qu'il mange. Il n'y trouve même plus de plaisir. Voyez-le au concert. On parle de la gaieté allemande !

Ces gens-là ne savent pas ce que c'est que la gaieté : ils sont toujours gais! Leur gaieté, comme leur tristesse, se répand en pluie : c'est de la joie en pous sière ; elle est atone et sans force. Ils resteraient pendant des heures à absorber en souriant vaguement des sons, des sons, des sons. Ils ne pensent à rien, ils ne sentent rien : ce sont des éponges. La véritable joie ou la véritable douleur — la force — ne se distribue pas pendant des heures, comme la bière d'un tonneau. Elle vous prend à la gorge et vous terrasse ; et on n'a plus envie, après, d'absorber encore quelque chose : on a son compte!...

« Trop de musique! Vous vous tuez et vous la tuez. Que vous vous tuiez, cela vous regarde, je n'y peux rien. Mais pour la musique, — halte-là! Je ne permets pas que vous avilissiez tout ce qu'il y a de beau au monde, en mettant dans le même panier les choses saintes et les ignominies, en donnant, comme vous le faites couramment, le prélude de *Parsifal* entre une fantaisie sur *la Fille du régiment* et un quartett de saxophones, ou un adagio de Beethoven flanqué d'un air de cake walk et d'une ordure de Leoncavallo. Vous vous vantez d'être le grand peuple musical. Vous prétendez aimer la musique. Quelle musique aimez-vous ? Est-ce la bonne ou la mauvaise ? Vous les applaudissez de même. A la fin, faites un choix! Qu'est-ce que vous voulez, au juste ? Vous ne le savez pas vous-mêmes. Vous ne voulez pas le savoir : vous avez trop peur de prendre parti, de vous compromettre... Au diable votre prudence! — Vous êtes au-

dessus des partis, dites-vous? — Au-dessus : cela veut dire au-dessous... »

Et il leur citait les vers du vieux Gottfried Keller, le rude bourgeois de Zurich, — un des écrivains qui lui étaient le plus chers par sa vigoureuse loyauté et son âpre saveur du terroir :

Wer über den Partein sich wähnt mit stolzen Mienen,
Der steht zumeist vielmehr beträchtlich unter ihnen.

(« Qui se flatte avec de fières mines d'être au-dessus des partis, celui-là bien plutôt reste incommensurablement au-dessous. »)

— « Ayez le courage d'être vrais, continuait-il. Ayez le courage d'être laids. Si vous aimez la mauvaise musique, dites-le franchement. Montrez-vous, voyez-vous tels que vous êtes. Débarbouillez-vous l'âme du fard dégoûtant de tous vos compromis et de toutes vos équivoques. Lavez-la à grande eau. Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu vos traits dans un miroir ? Je m'en vais vous les montrer. Compositeurs, virtuoses, chefs d'orchestre, chanteurs, et toi, cher public, vous saurez une bonne fois qui vous êtes... Soyez tout ce que vous voudrez ; mais, par tous les diables ! soyez vrais ! Soyez vrais, dussent les artistes et l'art — dussé-je moi-même être le premier à en souffrir ! Si l'art et la vérité ne peuvent vivre ensemble, que l'art disparaisse ! La vérité, c'est la vie. La mort, c'est le mensonge. »

Cette déclamation juvénile, outrée, tout d'une pièce, et d'assez mauvais goût, fit naturellement crier. Pour-

tant, comme tout le monde était visé, mais comme aucun ne l'était d'une façon précise, personne n'eut garde de se reconnaître. Chacun est, se croit, ou se dit le meilleur ami de la vérité : il n'y avait donc pas de risques qu'on attaquât les conclusions de l'article. On fut seulement choqué du ton général ; on s'accordait à le trouver peu convenable, surtout de la part d'un artiste à demi officiel. Quelques musiciens commencèrent à s'agiter et protestèrent avec aigreur : ils prévoyaient que Christophe n'en resterait pas là. D'autres se crurent plus habiles, en félicitant Christophe de son acte de courage : ils n'étaient pas les moins inquiets sur les prochains articles.

L'une et l'autre tactique eurent même résultat. Christophe était lancé : rien ne pouvait l'arrêter ; et, comme il l'avait promis, tout y passa : les auteurs et les interprètes.

Les premiers sabrés furent les *Kapellmeister*. Christophe ne s'en tenait point à des considérations générales sur l'art de diriger l'orchestre. Il nommait par leurs noms ses confrères de la ville ou des villes voisines ; ou s'il ne les nommait point, les allusions étaient si claires que nul ne s'y trompait. Chacun reconnaissait l'apathique chef d'orchestre de la cour, Aloïs von Werner, vieillard prudent, chargé d'honneurs, qui craignait tout, qui ménageait tout, qui avait peur de faire une observation à ses musiciens et suivait docilement les mouvements qu'ils prenaient, qui ne hasardait rien sur ses programmes qui ne fût consacré par vingt ans de succès, ou, pour le moins,

couvert par l'estampille officielle de quelque dignité académique. Christophe applaudissait ironiquement à ses hardiesses; il le félicitait d'avoir découvert Gade, Dvorak, ou Tschaikowsky; il s'extasiait sur l'immuable correction, l'égalité métronomique, le jeu éternellement *fein-nuanciert* (finement nuancé) de son orchestre; il proposait de lui orchestrer pour son prochain concert l'*Ecole de la Vélocité* de Czerny; et il le conjurait de ne pas tant se fatiguer, de ne pas tant se passionner, de ménager sa précieuse santé. — Ou c'étaient des cris d'indignation à propos de la façon dont il avait conduit *l'Héroïque* de Beethoven :

— « Un canon! Un canon! Mitraillez-moi ces gens-là!... Mais vous n'avez donc aucune idée de ce que c'est qu'un combat, la lutte contre la bêtise et la férocité humaines, — et la force qui les foule aux pieds, avec un rire de joie... Et comment le sauriez-vous? C'est vous qu'elle combat! Tout l'héroïsme qui est en vous, vous le dépensez à écouter, ou à jouer sans bâiller *l'Héroïque* de Beethoven, — (car cela vous ennuie... Avouez donc que cela vous ennuie, que vous en crevez d'ennui!) — ou à braver un courant d'air, tête nue et le dos courbé, sur le passage de quelque Sérénissime. »

Il n'avait pas assez de sarcasmes pour ces pontifes de Conservatoires, interprétant les grands hommes du passé en « classiques ».

— « Classique! ce mot dit tout. La libre passion, arrangée et expurgée à l'usage des écoles! La vie, cette plaine immense balayée par les vents, — ren-

fermée entre les quatre murs d'une cour de gymnase ! Le rythme sauvage et fier d'un cœur frémissant, réduit au tic-tac de pendule d'une mesure à quatre temps, qui va tranquillement son petit bonhomme de chemin, clochant du pied et s'appuyant imperturbablement sur la béquille du temps fort !... Pour jouir de l'Océan, vous auriez besoin de le mettre dans un bocal, avec des poissons rouges. Vous ne comprenez la vie que quand vous l'avez tuée. »

S'il n'était pas tendre pour les « empailleurs », ainsi qu'il les nommait, il l'était moins encore pour les écuyers de cirque de l'orchestre, pour les *Kapellmeister* illustres qui venaient en tournée faire admirer leurs ronds de bras et leurs mains fardées, ceux qui exerçaient leur virtuosité sur le dos des grands maîtres, s'évertuaient à rendre méconnaissables les œuvres les plus connues, et faisaient des cabrioles à travers le cerceau de la *Symphonie en ut mineur*. Il les traitait de vieilles coquettes, de primadonnas de l'orchestre, de tziganes et de danseurs de cordes.

Les virtuoses lui fournissaient naturellement une riche matière. Il se récusait quand il avait à juger leurs séances de prestidigitation. Il disait que ces exercices de mécanique étaient du ressort du Conservatoire des Arts et Métiers, et que ce n'était pas une critique musicale, mais des graphiques enregistrant la durée, le nombre des notes, et l'énergie dépensée, qui pouvaient évaluer le mérite de ces travaux. Parfois, il mettait au défi un virtuose célèbre du piano, qui venait de surmonter, dans un concert de

deux heures, les difficultés les plus formidables, le sourire sur les lèvres, et la mèche sur les yeux, — d'exécuter un *andante* enfantin de Mozart. — Certes, il ne méconnaissait point le plaisir de la difficulté vaincue. Lui aussi l'avait goûté : c'était pour lui une des joies de la vie. Mais n'en voir que le côté le plus matériel, et finir par y réduire tout l'héroïsme de l'art, lui paraissait grotesque et dégradant. Il ne pardonnait pas aux « lions », ou aux « panthères du piano ». — Mais il n'était pas non plus très indulgent pour les braves pédants, célèbres en Allemagne, qui, justement soucieux de ne point altérer le texte des maîtres, répriment avec soin tout élan de la pensée, et, comme Eugène d'Albert et Hans de Bülow, quand ils disent une sonate passionnée, semblent toujours donner une leçon de diction.

Les chanteurs eurent leur tour. Christophe en avait gros sur le cœur à leur dire de leur lourdeur barbare et de leur emphase de province. Ce n'était pas seulement le souvenir de ses mésaventures récentes avec la dame en bleu. C'était la rancune de tant de représentations qui avaient été un supplice pour lui. On ne savait ce qui avait le plus à y souffrir, des oreilles ou des yeux. Encore Christophe ne pouvait-il avoir assez de termes de comparaison pour remarquer la laideur de la mise en scène, des costumes disgracieux, des couleurs qui hurlaient. Il était choqué par la vulgarité des types, des gestes et des attitudes, par le jeu sans naturel, par l'inaptitude des acteurs à revêtir des âmes étrangères, et par l'indifférence stupéfiante avec

laquelle ils passaient d'un rôle à un autre, pourvu qu'il fût écrit à peu près dans le même registre de voix. D'opulentes matrones, réjouies et rebondies, s'exhibaient tour à tour en Ysolde et en Carmen. Amfortas jouait Figaro. Mais ce qui, naturellement, était le plus sensible à Christophe, c'était la laideur du chant, surtout dans les œuvres classiques dont la beauté mélodique est un élément essentiel. On ne savait plus chanter en Allemagne la parfaite musique de la fin du XVIIIe siècle : on ne s'en donnait pas la peine. Le style net et pur de Gluck et de Mozart, qui semble, comme celui de Gœthe, tout baigné de lumière italienne, — ce style qui commence à s'altérer déjà, à devenir vibrant et papillotant avec Weber, — ce style ridiculisé par les lourdes caricatures de l'auteur du *Crociato,* — avait été anéanti par le triomphe de Wagner. Le vol sauvage des Walkyries aux cris stridents avait passé sur le ciel de la Grèce. Les lourdes nuées d'Odin étouffaient la lumière. Nul ne songeait plus maintenant à chanter la musique : on chantait les poèmes. On faisait bon marché des laideurs et des négligences de détail, des fausses notes même, sous prétexte que seul, l'ensemble de l'œuvre, la pensée importait...

— « La pensée ! Parlons-en. Comme si vous la compreniez !... Mais que vous la compreniez, ou non, respectez, s'il vous plaît, la forme qu'elle s'est choisie. Avant tout, que la musique soit et reste de la musique ! »

D'ailleurs, ce grand souci que les artistes allemands prétendaient avoir de l'expression et de la pensée pro-

fonde était, selon Christophe, une bonne plaisanterie. De l'expression ? De la pensée ? Oui, ils en mettaient partout, — partout, également. Ils eussent trouvé de la pensée dans un chausson de laine, aussi bien — pas plus, pas moins — que dans une statue de Michel-Ange. Ils jouaient avec la même énergie n'importe qui, n'importe quoi. Au fond, chez la plupart, l'essentiel de la musique était — prétendait-il — le volume du son, le bruit musical. Le plaisir de chanter, si puissant en Allemagne, était en quelque sorte un plaisir de gymnastique vocale. Il s'agissait de se bien gonfler d'air et de le rejeter avec vigueur, fort, longtemps, et en mesure. — Et il décernait à telle grande chanteuse, en guise de compliment, un brevet de bonne santé.

Il ne se contentait pas d'étriller les artistes. Il enjambait la rampe, et rossait le public, qui assistait, bouche bée, à ces exécutions. Le public, ahuri, ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher. Il avait tous les droits de crier à l'injustice : il avait pris bien garde de ne se mêler à aucune bataille d'art ; il se tenait prudemment en dehors de toute question brûlante ; et, de peur de se tromper, il applaudissait tout. Et voici que Christophe lui faisait un crime d'applaudir !... D'applaudir les méchantes œuvres ? — C'eût été déjà fort ! Mais Christophe allait plus loin : ce qu'il lui reprochait le plus d'applaudir, c'étaient les grandes œuvres :

— « Farceurs, leur disait-il, vous voudriez faire croire que vous avez tant d'enthousiasme que cela ?... Allons donc ! ne vous donnez pas tant de peine ! Vous

prouvez justement le contraire de ce que vous voulez prouver. Applaudissez, si vous voulez, les œuvres ou les pages, qui, dans quelque mesure, appellent l'applaudissement. Applaudissez les conclusions bruyantes, qui ont été faites, comme disait Mozart, « pour les longues oreilles ». Là, donnez-vous-en à cœur joie : les braiments sont prévus ; ils font partie du concert. — Mais après la *Missa Solemnis* de Beethoven!... Malheureux !... C'est le Jugement Dernier, vous venez de voir se dérouler le *Gloria* affolant, comme une tempête sur l'océan, vous avez vu passer la trombe d'une volonté athlétique et forcenée, qui s'arrête, se brise, se retient aux nuées, cramponnée des deux poings au-dessus de l'abîme, et se lançant de nouveau dans l'espace, à toute volée. La rafale hurle et se tord. Au plus fort de l'ouragan, une brusque modulation, un miroitement de ton troue les ténèbres du ciel et tombe sur la mer livide comme une plaque de lumière. C'est la fin : le vol furieux de l'ange exterminateur s'arrête net, les ailes clouées par trois coups d'éclairs. Tout bourdonne et tout tremble encore, autour. L'œil ivre regarde fixement devant soi. Le cœur palpite, le souffle s'arrête, les membres sont paralysés... Et à peine la dernière note a-t-elle résonné que vous êtes déjà gais et réjouis, vous criez, vous riez, vous critiquez, vous applaudissez !... Mais vous n'avez rien vu, rien entendu, rien senti, rien compris, rien, rien, absolument rien ! Les souffrances d'un artiste sont pour vous un spectacle. Vous jugez finement peintes les larmes d'agonie d'un Beethoven. Vous

crieriez : « *Bis !* » à la Crucifixion. Une grande âme se débat, toute sa vie, dans la douleur, pour divertir, pendant une heure, votre badauderie !... »

Ainsi, il commentait, sans s'en douter, la grande parole de Gœthe ; mais il n'avait pas encore atteint à sa hautaine sérénité :

« *Le peuple se fait un jeu du sublime. S'il le voyait tel qu'il est, il n'aurait pas la force d'en soutenir l'aspect.* »

S'il en fût resté là ! — Mais, emporté par son élan, il dépassa le public et s'en alla tomber, comme un boulet de canon, dans le sanctuaire, le tabernacle, le refuge inviolable de la médiocrité : — la Critique. Il bombarda ses confrères. L'un d'eux s'était permis d'attaquer le mieux doué des compositeurs vivants, le représentant le plus avancé de la nouvelle école, Hassler, auteur de symphonies à programme, à vrai dire assez extravagantes, mais pleines de génie. Christophe, qui lui avait été présenté, quand il était enfant, gardait toujours pour lui une tendresse secrète, en reconnaissance de l'enthousiasme et de l'émotion qu'il avait eus jadis. Voir un critique stupide, dont il savait l'ignorance, faire la leçon à un homme de cette taille, et le rappeler à l'ordre et aux principes, le mit hors de lui :

— « L'ordre ! L'ordre ! s'écria-t-il — vous ne connaissez pas d'autre ordre que celui de la police. Le génie ne se laisse pas mener dans les chemins battus. Il crée l'ordre, et érige sa volonté en loi. »

Après cette orgueilleuse déclaration, il saisit le

malencontreux critique, et, relevant toutes les âneries qu'il avait écrites depuis un certain temps, il lui administra une correction magistrale.

La critique tout entière sentit l'affront. Jusque-là, elle s'était tenue à l'écart du combat. Ils ne se souciaient point de risquer des rebuffades : ils connaissaient Christophe, ils savaient sa compétence, et ils savaient aussi qu'il n'était point patient. Tout au plus, certains d'entre eux avaient-ils exprimé discrètement le regret qu'un compositeur aussi bien doué se fourvoyât dans un métier, qui n'était pas le sien. Quelle que fût leur opinion (quand ils en avaient une), et si blessés qu'ils fussent par celle de Christophe, ils respectaient en lui leur propre privilège de pouvoir tout critiquer sans être eux-mêmes critiqués. Mais quand ils virent Christophe rompre brutalement la convention tacite qui les liait, aussitôt ils reconnurent en lui un ennemi de l'ordre public. D'un commun accord, il leur sembla révoltant qu'un tout jeune homme se permît de manquer de respect aux gloires nationales; et ils commencèrent contre lui une campagne acharnée. Ce ne furent pas de longs articles, des discussions suivies — (ils ne s'aventuraient pas volontiers sur ce terrain avec un adversaire mieux armé qu'eux : encore qu'un journaliste ait la faculté spéciale de pouvoir discuter, sans tenir compte des arguments de son adversaire, et même sans les avoir lus) ; — mais une longue expérience leur avait démontré que, le lecteur d'un journal étant toujours de l'avis de son journal, c'était affaiblir son crédit auprès de lui que faire même semblant de

discuter : il fallait affirmer, ou mieux encore, nier. (La négation a une force double de l'affirmation ; conséquence directe de la loi de la pesanteur : il est plus facile de faire tomber une pierre que de la lancer en l'air.) Ils s'en tinrent donc, de préférence, à un système de petites notes perfides, ironiques et injurieuses, se répétant, chaque jour, en bonne place, avec une obstination inlassable. Elles livraient au ridicule l'insolent Christophe, sans le nommer toujours, mais en le désignant d'une façon transparente. Elles déformaient ses paroles, de manière à les rendre absurdes ; elles racontaient de lui des anecdotes, dont le point de départ était vrai, parfois, mais dont le reste était un tissu de mensonges, habilement calculés pour le brouiller avec toute la ville, et plus encore, avec la cour ; elles s'attaquaient même à sa personne physique, à ses traits, à sa toilette, dont elles traçaient une caricature, qui finissait par paraître ressemblante, à force d'être répétée.

Tout cela eût été assez indifférent aux amis de Christophe, si leur Revue n'avait aussi reçu des horions dans la bataille. A la vérité, c'était plutôt en guise d'avertissement ; on ne cherchait pas à l'engager à fond dans la querelle, on visait bien plutôt à la séparer de Christophe : on s'étonnait qu'elle compromît ainsi son bon renom, et on laissait entendre que, si elle n'y avisait point, on serait contraint, quelque regret qu'on en eût, de s'en prendre également au reste de la rédaction. Un commencement d'attaques, assez anodines, contre Adolf Mai et Mannheim, mit l'émoi dans le guêpier. Mannheim ne fit qu'en rire : il pensait que cela ferait enrager son père, ses oncles, ses cousins, et son innombrable famille, qui s'arrogeaient le droit de surveiller tout ce qu'il faisait et de s'en scandaliser. Mais Adolf Mai le prit fort au sérieux, et il reprocha à Christophe de compromettre la Revue. Christophe l'envoya promener. Les autres, n'ayant pas été atteints, trouvaient plutôt plaisant que Mai, qui pontifiait avec eux, écopât à leur place. Waldhaus en ressentit une jouissance secrète : il dit qu'il n'y avait pas de combat sans quelques têtes cassées. Naturellement, il entendait bien que ce ne serait point la sienne ; il se croyait à l'abri des coups, par sa situation de famille et par ses rela-

tions ; et il ne voyait pas de mal à ce que les Juifs, ses alliés, fussent un peu houspillés. Ehrenfeld et Goldenring, indemnes jusque-là, ne se fussent pas troublés de quelques attaques : ils étaient capables de répondre. Ce qui leur était beaucoup plus sensible, c'était l'obstination avec laquelle Christophe s'acharnait à les mettre mal avec tous leurs amis, et surtout avec leurs amies. Aux premiers articles, ils avaient beaucoup ri et trouvé la farce bonne : ils admiraient la vigueur de Christophe à casser les carreaux ; ils croyaient qu'il suffirait d'un mot pour tempérer son ardeur combative, pour détourner au moins ses coups de ceux et de celles qu'ils lui désigneraient. — Point. Christophe n'écoutait rien : il n'avait égard à aucune recommandation, et il continuait, comme un enragé. Si on le laissait faire, il n'y aurait plus moyen de vivre dans le pays. Déjà, leurs petites amies, éplorées et furieuses, étaient venues leur faire des scènes, à la Revue. Ils usèrent toute leur diplomatie à persuader Christophe d'atténuer au moins certaines de ses appréciations : Christophe ne changea rien. Ils se fâchèrent : Christophe se fâcha, mais il ne changea rien. Waldhaus, diverti par l'émoi de ses amis, qui ne le touchait en rien, prit le parti de Christophe, pour les faire enrager. Peut-être était-il plus capable qu'eux d'apprécier la généreuse extravagance de Christophe, qui se jetait tête baissée contre tous, sans se réserver aucun chemin de retraite, aucun refuge pour l'avenir. Quant à Mannheim, il s'amusait royalement du charivari : ce lui semblait une bonne farce d'avoir introduit ce fou

parmi ces gens rangés, et il se tordait de rire, aussi bien des coups que Christophe assénait, que de ceux qu'il recevait. Bien qu'il commençât à croire, sous l'influence de sa sœur, que Christophe était décidément un peu timbré, il ne l'en aimait que mieux — (il avait besoin de trouver un peu ridicules ceux qui lui étaient sympathiques). — Il continua donc, avec Waldhaus, à soutenir Christophe contre les autres.

Comme il ne manquait pas de sens pratique, malgré tous ses efforts pour se donner l'illusion du contraire, il eut très justement l'idée qu'il serait avantageux à son ami d'allier sa cause avec celle du parti musical le plus avancé du pays.

Il y avait dans la ville, comme dans la plupart des villes allemandes, un *Wagner-Verein*, qui représentait les idées neuves contre le clan conservateur. — Et certes, on ne courait plus grand risque à défendre Wagner, quand sa gloire était partout reconnue et ses œuvres inscrites au répertoire de tous les Opéras d'Allemagne. Cependant, sa victoire était plutôt imposée par la force que consentie librement; et, au fond du cœur, la majorité restait obstinément conservatrice, surtout dans les petites villes, comme celle-ci, demeurée un peu à l'écart des grands courants modernes et fière d'un antique renom. Plus que partout ailleurs, régnait là cette méfiance, innée au peuple allemand, contre toute nouveauté, cette sorte de paresse à sentir quelque chose de vrai et de fort qui n'eût pas été ruminé déjà par plusieurs générations. On s'en apercevait, à la mauvaise grâce avec laquelle étaient accueillies — sinon les

œuvres de Wagner, qu'on n'osait plus discuter — toutes les œuvres nouvelles inspirées de l'esprit wagnérien. Aussi les *Wagner-Verein* auraient-ils eu une tâche assez utile à remplir, s'ils avaient pris à cœur de défendre partout les forces jeunes et originales de l'art. Ils le firent parfois, et Bruckner, ou Hugo Wolf, trouvèrent dans certains d'entre eux leurs meilleurs alliés. Mais trop souvent l'égoïsme du maître pesait sur ses disciples; et, de même que Bayreuth ne servait qu'à la glorification monstrueuse d'un seul, les *filiales* de Bayreuth étaient de petites églises, où l'on disait éternellement la messe en l'honneur du seul Dieu. Tout au plus, admettait-on dans les chapelles latérales les disciples fidèles, qui appliquaient à la lettre les doctrines sacrées, et adoraient, prosternés la face dans la poussière, la Divinité unique, aux multiples visages : musique, poésie, drame et métaphysique.

C'était précisement le cas du *Wagner-Verein* de la ville. — Cependant, il y mettait des formes ; il cherchait volontiers à enrôler les jeunes gens de talent, qui semblaient pouvoir lui être utiles ; et, depuis longtemps, il guettait Christophe. Il lui avait fait faire discrètement des avances, auxquelles Christophe n'avait pas pris garde, parce qu'il n'éprouvait aucunement le besoin de s'associer avec qui que ce fût ; il ne comprenait pas quelle nécessité poussait tous ses compatriotes à se grouper toujours comme des troupeaux, à ne pouvoir rien faire seuls : ni chanter, ni se promener, ni boire. Il avait l'aversion de tout *Vereinswesen*. Mais, à tout prendre, il était mieux disposé pour un *Wagner-*

Verein que pour tout autre *Verein* : c'était au moins un prétexte à de beaux concerts ; et bien qu'il ne partageât pas toutes les idées des Wagnériens sur l'art, il en était plus près que des autres groupements musicaux. Il pouvait, semblait-il, trouver un terrain d'entente avec un parti, qui se montrait aussi injuste que lui pour Brahms et les « Brahmines ». Il se laissa donc présenter. Mannheim fut l'intermédiaire : il connaissait tout le monde. Sans être musicien, il faisait partie du *Wagner-Verein*. — Le comité de direction n'avait pas manqué de suivre la campagne que Christophe menait dans la Revue. Certaines exécutions qu'il avait faites dans le camp opposé lui avaient paru témoigner d'une poigne vigoureuse, qu'il serait bon d'avoir à son service. Christophe avait bien aussi décoché quelques pointes irrespectueuses contre l'idole sainte ; mais on avait préféré fermer les yeux là-dessus ; — et, peut-être, ces premières attaques, assez inoffensives encore, n'avaient-elles pas été étrangères, sans que l'on en convînt, à la hâte que l'on avait d'accaparer Christophe, avant qu'il eût le temps de se prononcer davantage. On vint très aimablement lui demander la permission d'exécuter quelques-unes de ses mélodies à un des prochains concerts de l'Association. Christophe, flatté, accepta : il vint au *Wagner-Verein* ; et, poussé par Mannheim, il finit par s'y laisser inscrire.

A la tête du *Wagner-Verein* étaient alors deux hommes, dont l'un jouissait d'une certaine notoriété comme écrivain, et l'autre comme chef d'orchestre. Tous deux avaient en Wagner une foi mahométane. Le

premier, Josias Kling, avait fait un Dictionnaire de Wagner — *Wagner-Lexikon* — permettant de savoir, à la minute, la pensée du maître *de omni re scibili* : ç'avait été la grande œuvre de sa vie. Il eût été capable d'en réciter des chapitres entiers à table, comme les bourgeois de province française récitaient des chants de *la Pucelle*. Il publiait aussi dans les *Bayreuther Blätter* des articles sur Wagner et l'esprit aryen. Il va de soi que Wagner était pour lui le type du pur Aryen, dont la race allemande était restée le refuge inviolable contre les influences corruptrices du Sémitisme latin, et spécialement français. Il proclamait la défaite définitive de l'impur esprit gaulois. Il n'en continuait pas moins, chaque jour, âprement le combat, comme si l'éternel ennemi était toujours menaçant. Il ne reconnaissait qu'un seul grand homme en France : le comte de Gobineau. Kling était un petit vieillard, tout petit, très poli, et rougissant comme une demoiselle. — L'autre pilier du *Wagner-Verein*, Erich Lauber, avait été directeur d'une fabrique chimique, jusqu'à quarante ans ; puis il avait tout planté là, pour se faire chef d'orchestre. Il y était parvenu à force de volonté, et parce qu'il était très riche. Il était un fanatique de Bayreuth : on contait qu'il y était allé à pied, de Munich, en sandales de pèlerin. Chose curieuse que cet homme qui avait beaucoup lu, beaucoup voyagé, fait différents métiers, et montré partout une personnalité énergique, fût devenu en musique un mouton de Panurge ; toute son originalité s'était dépensée là à être un peu plus stupide que les autres. Trop peu sûr

de lui-même en musique pour se fier à son sentiment personnel, il suivait servilement les interprétations que donnaient de Wagner les *Kapellmeister* et les artistes patentés par Bayreuth. Il eût voulu faire reproduire jusqu'aux moindres détails de la mise en scène et des costumes multicolores, qui ravissaient le goût puéril et barbare de la petite cour de Wahnfried. Il était de l'espèce de ce fanatique de Michel-Ange, qui reproduisait dans ses copies jusqu'aux fissures de la muraille et aux moisissures, qui, s'étant introduites dans l'œuvre sacrée, étaient devenues, de ce fait, elles-mêmes sacrées.

Christophe ne devait pas goûter beaucoup ces deux personnages. Mais ils étaient hommes du monde, affables, assez instruits tous deux ; et la conversation de Lauber ne laissait pas d'être intéressante, quand on le mettait sur un autre sujet que la musique. C'était d'ailleurs un braque ; et les braques ne déplaisaient pas trop à Christophe : ils le changeaient de l'assommante banalité des gens raisonnables. Il ne savait pas encore qu'il n'y a rien de plus assommant qu'un homme qui déraisonne, et que l'originalité est encore plus rare chez ceux qu'on nomme, bien à tort, des « originaux », que dans le reste du troupeau. Car ces « originaux » sont de simples maniaques, dont la pensée est réduite à des mouvements d'horlogerie.

Josias Kling et Lauber, désireux de gagner Christophe, se montrèrent d'abord pleins d'égards pour lui. Kling lui consacra un article élogieux, et Lauber s'appliqua à suivre toutes ses indications pour ses œuvres

qu'il dirigea à un concert de la Société. Christophe en fut touché. Malheureusement, l'effet de ces prévenances lui fut gâté par l'inintelligence de ceux qui les lui faisaient. Il n'avait pas la faculté de se faire illusion sur les gens, parce qu'ils l'admiraient. Il était exigeant. Il avait la prétention qu'on ne l'admirât point pour le contraire de ce qu'il était; et il n'était pas loin de regarder comme des ennemis ceux qui étaient ses amis, par erreur. Aussi, il ne sut aucun gré à Kling de voir en lui un disciple de Wagner, et de chercher des rapprochements entre des phrases de ses *Lieder* et des passages de *la Tétralogie*, qui n'avaient rien de commun ensemble que certaines notes de la gamme. Et il n'eut aucun plaisir à entendre une de ses œuvres encastrée — côte à côte avec un pastiche sans valeur d'un scholar wagnérien — entre deux blocs énormes de drames wagnériens.

Il ne tarda pas à étouffer dans cette petite chapelle. C'était un autre Conservatoire, aussi étroit que les vieux Conservatoires, et plus intolérant, parce qu'il était plus nouveau venu dans l'art. Christophe commença à perdre ses illusions sur la valeur absolue d'une forme d'art ou de pensée. Jusque-là, il avait cru que les grandes idées portent partout avec elles leur lumière. Il s'apercevait à présent que les idées avaient beau changer, les hommes restaient les mêmes ; et, en définitive, rien ne comptait que les hommes : les idées étaient ce qu'ils étaient. S'ils étaient nés médiocres et serviles, le génie même se faisait médiocre, en passant par leurs âmes, et le cri d'affranchissement du

héros brisant ses fers devenait l'acte de servitude des générations à venir. — Christophe ne put se tenir d'exprimer ses sentiments. Il ne laissa point passer une occasion de dauber sur le fétichisme en art. Il déclarait qu'il ne fallait plus d'idoles, plus de classiques, d'aucune sorte, et que seul avait le droit de s'appeler l'héritier de l'esprit de Wagner celui qui était capable de fouler aux pieds Wagner pour marcher droit devant lui, en regardant toujours en avant et jamais en arrière, — celui qui avait le courage de laisser mourir ce qui doit mourir, et de se maintenir en communion ardente avec la vie. La sottise de Kling rendait Christophe agressif. Il relevait les fautes ou les ridicules qu'il trouvait chez Wagner. Les Wagnériens ne manquèrent pas de lui attribuer une jalousie grotesque à l'égard de leur dieu. Christophe, de son côté, ne doutait point que ces mêmes gens qui exaltaient Wagner, depuis qu'il était mort, n'eussent été des premiers à l'étrangler quand il était vivant : — en quoi il leur faisait tort. Un Kling et un Lauber avaient eu, eux aussi, leur heure d'illumination; ils avaient été de l'avant, il y avait quelque vingt ans ; puis, comme la plupart des gens, ils avaient campé là. L'homme a si peu de force qu'à la première montée il s'arrête époumonné ; bien peu ont assez de souffle pour continuer leur route.

L'attitude de Christophe lui aliéna promptement ses nouveaux amis. Leur sympathie était un marché : pour qu'ils fussent avec lui, il fallait qu'il fût avec eux ; et il était trop évident que Christophe ne céderait

rien de lui-même : il ne se laissait pas enrôler. On lui battit froid. Les éloges qu'il se refusait à décerner aux dieux et petits dieux, estampillés par le clan, lui furent refusés. On montra moins d'empressement à accueillir ses œuvres : et certains commencèrent à protester de voir son nom trop souvent sur les programmes. On se moquait de lui derrière son dos, et la critique allait son train ; Kling et Lauber, en laissant dire, semblaient s'y associer. On se fût bien gardé pourtant de rompre avec Christophe : d'abord parce que les cerveaux rhénans se plaisent aux solutions mixtes, aux solutions qui n'en sont point et qui ont le privilège de prolonger indéfiniment une situation ambiguë ; ensuite parce qu'on espérait bien, malgré tout, finir par faire de lui ce qu'on voulait, sinon par persuasion, du moins par lassitude.

Christophe ne leur en laissa pas le temps. Quand il croyait sentir qu'un homme avait de l'antipathie pour lui, mais n'en voulait pas convenir et cherchait à se faire illusion, afin de rester en bons termes avec lui, il n'avait pas de cesse qu'il n'eût réussi à lui prouver qu'il était son ennemi. Après une soirée au *Wagner-Verein*, où il s'était heurté à un mur d'hostilité hypocrite, il n'y tint plus et envoya à Lauber sa démission sans phrases. Lauber n'y comprit rien ; et Mannheim accourut chez Christophe, pour tâcher de tout arranger. Dès les premiers mots, Christophe éclata :

— Non, non, non, et non ! Ne me parle plus de ces êtres. Je ne veux plus les voir... Je ne peux plus, je ne peux plus... J'ai un dégoût effroyable des hommes ;

il m'est presque impossible d'en regarder un en face.

Mannheim riait de tout son cœur. Il pensait moins à calmer l'exaltation de Christophe qu'à s'en donner le spectacle :

— Je sais bien qu'ils ne sont pas beaux, dit-il ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui : que s'est-il donc passé de nouveau ?

— Rien du tout. C'est moi qui en ai assez... Oui, ris, moque-toi de moi : c'est entendu, je suis fou. Les gens prudents agissent d'après les lois de la logique et de la saine raison. Je ne suis pas ainsi ; je suis un homme qui n'agit que d'après ses impulsions. Quand une certaine quantité d'électricité s'est accumulée en moi, il faut qu'elle se décharge, coûte que coûte ; et tant pis pour les autres, s'il leur en cuit ! Et tant pis pour moi ! Je ne suis pas fait pour vivre en société. Désormais, je ne veux plus appartenir qu'à moi.

— Tu n'as pourtant pas la prétention de te passer de tout le monde ? dit Mannheim. Tu ne peux pas faire jouer ta musique, à toi tout seul. Tu as besoin de chanteurs, de chanteuses, d'un orchestre, d'un chef d'orchestre, d'un public, d'une claque...

Christophe criait :

— Non ! non ! non !...

Mais le dernier mot le fit bondir :

— Une claque ! Tu n'as pas honte ?

— Ne parlons pas de claque payée (quoique ce soit, à vrai dire, le seul moyen qu'on ait encore trouvé pour révéler au public le mérite d'une œuvre). — Mais il faut toujours une claque, une petite coterie

dûment stylée ; chaque auteur a la sienne : c'est à cela que les amis sont bons.

— Je ne veux pas d'amis !

— Alors, tu seras sifflé.

— Je veux être sifflé !

Mannheim était aux anges.

— Tu n'auras même pas ce plaisir longtemps. On ne te jouera pas.

— Eh bien, soit ! Crois-tu donc que je tienne à devenir un homme célèbre ?... Oui, j'étais en train de tendre à toute force vers ce but... Non-sens ! Folie ! Imbécillité !... Comme si la satisfaction de l'orgueil le plus vulgaire était une compensation aux sacrifices de toute sorte — ennuis, souffrances, infamies, avanies, avilissement, concessions ignobles — qui sont le prix de la gloire ! Que dix mille diables m'emportent, si de semblables soucis me travaillent encore le cerveau ! Plus rien de tout cela ! Je ne veux rien avoir à faire avec le public et la publicité. La publicité est une infâme canaille. Je veux être un homme privé, et vivre pour moi et pour ceux que j'aime...

— C'est cela, dit Mannheim, ironique. Il faut prendre un métier. Pourquoi ne ferais-tu pas aussi des souliers ?

— Ah ! si j'étais un savetier comme l'incomparable Sachs ! s'écria Christophe. Comme ma vie s'arrangerait joyeusement ! Savetier, les jours de la semaine, — musicien, le dimanche, et seulement dans l'intimité, pour ma joie et pour celle d'une paire d'amis ! Ce serait une existence !... — Suis-je un fou, pour sacri-

fier mon temps et ma peine au magnifique plaisir d'être en proie aux jugements des imbéciles? Est-ce qu'il n'est pas beaucoup mieux et plus beau d'être aimé et compris de quelques braves gens, qu'entendu, critiquaillé, ou flagorné par des milliers d'idiots?... Le diable de l'orgueil et du désir de la gloire ne me prendra plus aux cheveux : tu peux t'en fier à moi!

— Assurément, dit Mannheim.

Il pensait :

— Dans une heure, il dira le contraire.

Il conclut tranquillement :

— Alors, n'est-ce pas, j'arrange les choses avec le *Wagner-Verein?*

Christophe leva les bras :

— C'est bien la peine que je m'époumonne, depuis une heure, à te crier le contraire!... Je te dis que je n'y remettrai plus jamais les pieds! J'ai en horreur tous ces *Wagner-Vereine*, tous ces *Vereine,* tous ces parcs à moutons, qui ont besoin de se serrer les uns contre les autres, afin de bêler ensemble. Va leur dire de ma part à ces moutons : je suis un loup, j'ai des dents, je ne suis pas fait pour paître!

— C'est bon, c'est bon, on leur dira, fit Mannheim, s'en allant, enchanté de sa matinée. Il pensait .

— Il est fou, fou, fou à lier...

Sa sœur, à qui il s'empressa de raconter l'entretien, haussa les épaules, et dit :

— Fou? il voudrait bien le faire croire!... Il est stupide, et d'un orgueil ridicule...

Cependant, Christophe continuait sa campagne enragée dans la revue de Waldhaus. Ce n'était pas qu'il y trouvât plaisir : la critique l'assommait, et il était sur le point d'envoyer tout au diable. Mais il s'entêtait, parce qu'on s'évertuait à lui fermer la bouche : il ne voulait pas avoir l'air de céder.

Waldhaus commençait à s'inquiéter. Aussi longtemps qu'il était resté indemne au milieu des coups, il avait assisté à la mêlée avec le flegme d'un dieu de l'Olympe. Mais, depuis quelques semaines, les autres journaux semblaient perdre conscience du caractère inviolable de sa personne ; ils s'étaient mis à l'attaquer dans son amour-propre d'auteur, avec une rare méchanceté, où Waldhaus eût pu reconnaître, s'il avait été plus fin, la griffe d'un ami. C'était en effet à l'instigation sournoise de Ehrenfeld et de Goldenring que ces attaques avaient lieu : ils ne voyaient plus que ce moyen pour le décider à mettre fin aux polémiques de Christophe. Ils voyaient juste. Waldhaus, sur-le-champ, déclara que Christophe commençait à l'agacer ; et il cessa de le soutenir. Toute la Revue s'ingénia dès lors à le faire taire. Mais allez donc museler un chien en train de dévorer sa proie ! Tout ce qu'on lui disait ne faisait que l'exciter davantage. Il les appelait capons, et il

déclarait qu'il dirait tout — tout ce qu'il avait le devoir de dire. S'ils voulaient le mettre à la porte, libre à eux ! Toute la ville saurait qu'ils étaient aussi couards que les autres ; mais lui, ne s'en irait pas, de lui-même.

Ils se regardaient, consternés, reprochant aigrement à Mannheim le cadeau qu'il leur avait fait, en leur amenant ce fou. Mannheim, toujours riant, se fit fort de mater Christophe ; et il paria que, dès son prochain article, Christophe mettrait de l'eau dans son vin. Ils restèrent incrédules ; mais l'événement prouva que Mannheim ne s'était pas trop vanté. L'article suivant de Christophe, sans être un modèle de courtoisie, ne contenait plus aucune remarque désobligeante pour qui que ce fût. Le moyen de Mannheim était bien simple ; tous s'étonnèrent ensuite de n'y avoir pas songé plus tôt : Christophe ne relisait jamais ce qu'il écrivait dans la Revue ; et c'était à peine s'il lisait les épreuves de ses articles, très vite et fort mal. Adolf Mai lui avait fait plus d'une fois des observations aigres-douces à ce sujet : il disait qu'une faute d'impression déshonore une Revue ; et Christophe, qui ne regardait pas la critique tout à fait comme un art, répondait que celui dont il disait du mal le comprendrait toujours assez. Mannheim profita de l'occasion : il dit que Christophe avait raison, que la correction d'épreuves était un métier de prote ; et il offrit de l'en décharger. Christophe fut près de se confondre en remerciements ; mais tous lui assurèrent, d'un commun accord, que cet arrangement leur rendait service, en

évitant à la Revue une perte de temps. Christophe abandonna donc ses épreuves à Mannheim, en le priant de les bien corriger. Mannheim n'y manqua point : ce fut un jeu pour lui. D'abord, il ne se risqua prudemment qu'à atténuer quelques termes, à laisser tomber çà et là quelques épithètes malgracieuses. Enhardi par le succès, il poussa plus loin ses expériences : il commença à remanier les phrases et le sens ; il déployait à cet exercice une réelle virtuosité. Tout l'art consistait, en conservant le gros de la phrase et son allure caractéristique, à lui faire dire exactement le contraire de ce que Christophe avait voulu dire. Mannheim se donnait plus de mal pour défigurer les articles de Christophe qu'il n'en aurait eu à en écrire lui-même ; jamais il n'avait tant travaillé de sa vie. Mais il jouissait du résultat : certains musiciens, que Christophe poursuivait jusque-là de ses sarcasmes, étaient stupéfaits de le voir s'adoucir peu à peu et finir par célébrer leurs louanges. La Revue était dans la joie. Mannheim lui donnait lecture de ses élucubrations. C'étaient des éclats de rire. Ehrenfeld et Goldenring disaient parfois à Mannheim :

— Attention ! tu vas trop loin !

— Il n'y a pas de danger, répondait Mannheim.

Et il continuait de plus belle.

Christophe ne s'apercevait de rien. Il venait à la Revue, déposait sa copie et ne s'en inquiétait plus. Quelquefois, il lui arrivait de prendre Mannheim à part :

— Cette fois, je leur ai dit leur fait, à ces canailles. Lis un peu...

Mannheim lisait.

— Eh bien, qu'est-ce que tu en penses ?

— Terrible ! mon cher, il n'en reste plus rien !

— Qu'est-ce que tu crois qu'ils diront ?

— Ah ! ce sera un beau vacarme !

Mais il n'y avait pas de vacarme du tout. Au contraire, les visages s'éclairaient autour de Christophe ; des gens qu'il exécrait le saluaient dans la rue. Une fois, il arriva à la Revue, inquiet et renfrogné ; et, jetant sur la table une carte de visite, il demanda :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'était la carte d'un musicien qu'il venait d'éreinter. « *Avec tous ses remerciements.* »

Mannheim répondit en riant :

— Il fait de l'ironie.

Christophe fut soulagé :

— Ouf ! dit-il, j'avais peur que mon article ne lui eût fait plaisir.

— Il est furieux, dit Ehrenfeld ; mais il ne veut pas en avoir l'air : il fait l'homme supérieur, il raille.

— Il raille ?... Cochon ! fit Christophe, de nouveau indigné. Je vais lui faire un autre article. Rira bien qui rira le dernier !

— Non, non, dit Waldhaus, inquiet. Je ne crois point qu'il se moque. C'est de l'humilité, il est un bon chrétien : on le frappe sur une joue, il tend l'autre.

— Encore mieux ! dit Christophe. Ah ! le lâche ! Il la veut, il aura sa fessée !

Waldhaus voulait s'interposer. Mais les autres riaient.

— Laisse donc... disait Mannheim.

— Après tout... faisait Waldhaus, subitement rassuré. Un peu plus, un peu moins !...

Christophe s'en allait. Les compères se livraient à des gambades et des rires de démence. Quand ils étaient un peu apaisés, Waldhaus disait à Mannheim :

— Tout de même, il s'en est fallu de peu... Fais attention, je te prie. Tu vas nous faire pincer.

— Bah ! disait Mannheim. Nous avons encore de beaux jours. Et puis, je lui fais des amis.

II

L'ENLISEMENT

Christophe en était là de ses expériences maladroites pour réformer l'art allemand, quand vint à passer dans la ville une troupe de comédiens français. Il serait plus juste de dire : un troupeau; car, suivant l'habitude, c'était un ramassis de pauvres diables, pêchés on ne savait où, et de jeunes acteurs inconnus, trop heureux de se laisser exploiter, pourvu qu'on les fît jouer. Tous ensemble étaient attelés au chariot d'une comédienne illustre et âgée, qui faisait une tournée en Allemagne, et, de passage dans la petite capitale, y venait donner trois représentations.

A la Revue de Waldhaus, on en faisait grand bruit. Mannheim et ses amis étaient au courant de la vie littéraire et mondaine de Paris, ou ils prétendaient l'être; ils s'en répétaient les potins, cueillis dans les journaux des boulevards, et plus ou moins bien compris : ils représentaient l'esprit français en Allemagne. C'était enlever à Christophe le désir de le connaître davantage. Mannheim l'assommait avec ses éloges de Paris. Il y avait été plusieurs fois; il avait là une partie de sa famille : — il avait de la famille dans tous les pays d'Europe; et, partout, elle avait pris la nationalité et l'aspect du pays; cette tribu d'Abraham comptait un baronnet anglais, un sénateur de Belgique, un ministre

français, un député au Reichstag, et un comte du pape; et tous, bien qu'unis et respectueux de la souche commune dont ils étaient sortis, étaient sincèrement Anglais, Belges, Français, Allemands, ou papalins : car leur orgueil ne doutait point que le pays qu'ils avaient adopté ne fût le premier de tous. Mannheim était le seul, par paradoxe, qui s'amusât à préférer tous les pays dont il n'était point. Il parlait donc souvent de Paris, et avec enthousiasme; mais comme il n'en disait que des extravagances, et que, pour faire l'éloge des Parisiens, il les représentait comme des espèces de toqués, paillards et braillards, qui passaient leur temps à faire la noce et des révolutions, sans jamais se prendre au sérieux, Christophe était peu attiré par « la byzantine et décadente république d'outre-Vosges ». De bonne foi, il imaginait un peu Paris, comme le représentait une gravure naïve, qu'il avait vue en tête d'un livre récemment paru dans une collection d'art allemande : au premier plan, le Diable de Notre-Dame, accroupi au-dessus des toits de la ville, avec cette légende :

> « *Insatiable vampire l'éternelle Luxure*
> *Sur la grande Cité convoite sa pâture.* »

En bon Allemand, il avait le mépris des Velches débauchés et de leur littérature, dont il ne connaissait guère que quelques bouffonneries égrillardes, *l'Aiglon*, *Madame Sans-Gêne*, et des chansons de café-concert. Le snobisme de la petite ville, où les gens les plus notoirement incapables de s'intéresser à l'art s'empres-

sèrent d'aller s'inscrire bruyamment au bureau de location, le jeta dans une affectation d'indifférence dédaigneuse pour la grande cabotine. Il protesta qu'il ne ferait pas un pas pour aller l'entendre. Il lui était d'autant plus facile de tenir sa promesse que les places étaient à un prix excessif, qu'il n'avait pas les moyens de payer.

Le répertoire que la troupe française transportait en Allemagne comprenait deux ou trois pièces classiques ; mais il était composé, en majeure partie, de ces niaiseries, qui sont par excellence l'article parisien pour l'exportation : car rien n'est plus international que la médiocrité. Christophe connaissait *la Tosca*, qui devait être le premier spectacle de la comédienne en tournées; il l'avait entendue en traduction, parée de toutes les grâces légères que peut donner une troupe de petit théâtre rhénan à une œuvre française ; et il se disait bien aise, avec un rire goguenard, en voyant ses amis partir pour le théâtre, de n'être pas forcé d'aller la réentendre. Il n'en suivit pas moins, le lendemain, d'une oreille attentive, les récits enthousiastes qu'ils firent de la soirée : il enrageait de s'être enlevé jusqu'au droit de contredire, en ayant refusé de voir ce dont tout le monde parlait.

Le second spectacle annoncé devait être une traduction française d'*Hamlet*. Christophe n'avait jamais laissé une occasion de voir une pièce de Shakespeare. Shakespeare était pour lui, au même titre que Beethoven, une source inépuisable de vie. *Hamlet* lui avait été particulièrement cher dans la période de

troubles et de doutes tumultueux qu'il venait de traverser. Malgré la crainte qu'il avait de se revoir dans ce miroir magique, il était fasciné par lui ; et il tournait autour des affiches du théâtre, sans s'avouer qu'il brûlait d'envie d'aller prendre une place. Mais il était si entêté qu'après ce qu'il avait dit à ses amis, il n'en voulait pas démordre; et il fût resté chez lui, ce soir-là, comme le précédent, si, au moment où il rentrait mélancoliquement, le hasard ne l'avait mis en présence de Mannheim.

Mannheim l'attrapa par le bras, et lui raconta d'un air furieux, mais sans cesser de gouailler, qu'une vieille bête de parente, une sœur de son père, venait de tomber inopinément chez eux avec toute sa smala, et qu'ils étaient forcés de rester à la maison, pour les recevoir. Il avait essayé de s'esquiver; mais son père n'entendait pas raillerie sur les questions d'étiquette familiale et d'égards que l'on doit aux ancêtres; et comme il devait ménager son père, en ce moment, à cause d'une carotte qu'il se proposait de lui tirer, il avait fallu céder et renoncer à la représentation.

— Vous aviez vos billets? demanda Christophe.

— Parbleu! une loge excellente; et, pour comble, il faut que je l'aille porter — (et j'y vais, de ce pas) — à ce crétin de Grünebaum, l'associé de papa, pour qu'il s'y pavane avec la femme Grünebaum et leur dinde de fille. C'est gai!... Je cherche au moins quelque chose à leur dire de très désagréable. Mais cela leur est bien égal, pourvu que je leur apporte des bil-

lets, — quoiqu'ils aimeraient encore mieux que ces billets fussent de banque.

Il s'arrêta brusquemeut, la bouche ouverte, regardant Christophe :

— Oh!... Mais voilà... Voilà ce qu'il me faut!...

Il gloussa :

— Christophe, tu vas au théâtre?

— Non.

— Si fait. Tu vas au théâtre. C'est un service que je te demande. Tu ne peux pas refuser.

Christophe ne comprenait pas.

— Mais je n'ai pas de place.

— En voilà! fit Mannheim, triomphant, en lui fourrant de force le billet dans la main.

— Tu es fou, dit Christophe. Et la commission de ton père?

Mannheim se tordait :

— Il sera dans une colère! fit-il.

Il s'essuya les yeux, et conclut :

— Je le taperai demain matin, au saut du lit, avant qu'il sache encore rien.

— Je ne peux pas accepter, — dit Christophe, — sachant que cela lui serait désagréable.

— Tu n'as rien à savoir, tu ne sais rien, cela ne te regarde pas.

Christophe avait déplié le billet :

— Et que veux-tu que je fasse d'une loge de quatre places?

— Tout ce que tu voudras. Tu dormiras au fond, tu danseras, si tu veux. Amènes-y des femmes. Tu en as

bien quelques-unes ? Au besoin, on peut t'en prêter.

Christophe tendit le billet à Mannheim :

— Non, décidément. Reprends-le.

— Jamais de la vie, fit Mannheim, en reculant de quelques pas. Je ne peux pas te forcer à y aller, si cela t'ennuie ; mais je ne le reprendrai pas. Tu es libre de le jeter au feu, ou même, homme vertueux, de le porter aux Grünebaum. Cela ne me regarde plus. Bonsoir !

Il se sauva, plantant là Christophe, au milieu de la rue, son billet à la main.

Christophe était assez embarrassé. Il se disait bien qu'il serait convenable de porter les places aux Grünebaum ; mais cette idée ne l'enthousiasmait point. Il rentra, indécis ; et, quand il s'avisa de regarder l'heure, il vit qu'il n'avait plus que le temps de s'habiller pour aller au théâtre. Il eût été tout de même trop sot de laisser perdre le billet. Il proposa à sa mère de l'emmener. Mais Louisa déclara qu'elle aimait bien mieux aller se coucher. Il partit. Au fond, il avait un plaisir d'enfant. Une seule chose l'ennuyait : d'avoir ce plaisir, seul. Il n'éprouvait aucun remords, à l'égard du père Mannheim, ou des Grünebaum, dont il prenait la loge ; mais il en avait vis-à-vis de ceux qui auraient pu la partager avec lui. Il pensait combien cela aurait fait de joie à des jeunes gens, comme lui ; et il lui était pénible de ne pas la leur faire. Il cherchait dans sa tête, ne voyait pas à qui il pourrait offrir son billet. D'ailleurs, il était tard, il fallait se hâter.

Comme il entrait au théâtre, il passa près du guichet fermé, où un écriteau marquait qu'il ne restait plus une seule place au bureau. Parmi les gens qui s'en retournaient, dépités, il remarqua une jeune fille, qui ne pouvait se décider à sortir et regardait ceux qui entraient, d'un air d'envie. Elle était mise très simplement, en noir, pas très grande, la figure amincie, l'air délicat; et, sur le moment, il ne remarqua pas si elle était laide ou jolie. Il avait passé devant elle; il s'arrêta un moment, se retourna, et, sans prendre le temps de réfléchir :

— Vous n'avez pas trouvé de place, mademoiselle? demanda-t-il, à brûle-pourpoint.

Elle rougit, et dit, avec un accent étranger :

— Non, monsieur.

— J'ai une loge, dont je ne sais que faire. Voulez-vous en profiter avec moi?

Elle rougit plus fort, et remercia, en s'excusant de ne pouvoir accepter. Christophe, gêné par son refus, s'excusa de son côté et essaya d'insister; mais il ne réussit pas à la persuader, bien qu'il fût évident qu'elle en mourait d'envie. Il était très perplexe. Il se décida brusquement.

— Écoutez, il y a un moyen de tout arranger, dit-il : prenez le billet. Moi, je n'y tiens pas, j'ai déjà vu cela. — (Il se vantait.) — Cela vous fera plus plaisir qu'à moi. Prenez, c'est de bon cœur.

La jeune fille fut si touchée de l'offre, et de la façon cordiale dont elle était faite que les larmes lui en montèrent presque aux yeux. Elle balbutia, avec recon-

naissance, que jamais elle ne voudrait l'en priver.

— Eh bien, alors, venez, dit-il, en souriant.

Il avait l'air si bon et si franc qu'elle se sentit honteuse de lui avoir refusé; et elle dit, un peu confuse :

— Je viens... Merci.

Ils entrèrent. La loge des Mannheim était une loge de face, largement ouverte : impossible de s'y dissimuler. Il est inutile de dire que leur entrée ne passa pas inaperçue. Christophe fit placer la jeune fille au premier rang, et resta un peu en arrière, pour ne pas la gêner. Elle se tenait droite, raide, n'osant pas tourner la tête, horriblement intimidée; elle eût donné beaucoup pour ne pas avoir accepté. Afin de lui laisser le temps de se remettre, et ne sachant de quoi causer avec elle, Christophe affectait de regarder d'un autre côté. Où qu'il regardât, il lui était facile de constater que sa présence, avec cette compagne inconnue, au milieu de la brillante clientèle des loges, excitait la curiosité et les commentaires de la petite ville. Il lança des regards furieux à ceux qui le regardaient; il rageait qu'on s'obstinât à s'occuper de lui, quand il ne s'occupait pas des autres. Il ne pensait pas que cette curiosité indiscrète s'adressât à sa compagne encore plus qu'à lui, et d'une façon plus blessante. Pour montrer sa parfaite indifférence à tout ce qu'ils pourraient dire ou penser, il se pencha vers sa voisine et se mit à causer. Elle eut l'air si effarouchée de ce qu'il lui parlât, et si malheureuse d'avoir à lui répondre, elle eut tant de peine à s'arracher un : oui, ou un : non, sans

oser le regarder, qu'il eut pitié de sa sauvagerie et se renfonça dans son coin. Heureusement, le spectacle commençait.

Christophe n'avait pas lu l'affiche, et il ne s'était guère soucié de savoir quel rôle jouait la grande actrice : il était de ces naïfs, qui viennent au théâtre pour voir la pièce, et non pas les acteurs. Il ne s'était pas demandé si l'illustre comédienne serait Ophélie ou la Reine; s'il se l'était demandé, il eût opiné pour la Reine, vu l'âge des deux matrones. Mais ce qui n'aurait jamais pu lui venir à l'idée, c'est qu'elle jouât Hamlet. Quand il le vit, quand il entendit ce timbre de poupée mécanique, il fut un bon moment avant d'y croire; il se demanda s'il rêvait...

— Mais qui? Mais qui est-ce? se disait-il à mi-voix. Ce n'est pourtant pas...

Et quand il lui fallut constater que « c'était pourtant » Hamlet, il poussa un juron, qu'heureusement sa voisine ne comprit pas, parce qu'elle était étrangère, mais que l'on comprit parfaitement dans la loge à côté; car il lui en vint sur-le-champ l'ordre indigné de se taire. Il se retira au fond de la loge, pour pester à son aise. Il ne décolérait pas. S'il eût été juste, il eût rendu hommage à l'élégance du travesti et au tour de force de la nature et de l'art, qui permettait à cette femme sexagénaire de se montrer dans le costume d'un adolescent, et même d'y paraître belle, — au moins à des yeux complaisants. Mais il haïssait les tours de force, et tout ce qui violente et fausse la nature. Il aimait qu'une femme fût une femme, et un homme un

homme. (La chose n'est pas commune, aujourd'hui.) Le travesti enfantin et un peu ridicule de la Léonore de Beethoven ne lui était déjà pas agréable. Mais celui d'Hamlet passait tout ce qu'on pouvait rêver, en fait d'absurdité. Faire de ce robuste Danois, gras et blême, colérique, rusé, raisonneur, halluciné, une femme, — pas même une femme : car une femme qui joue l'homme ne sera jamais qu'un monstre, — faire d'Hamlet un eunuque, ou un louche androgyne,... il fallait toute la veulerie du temps, toute la niaiserie de la critique, pour que cette dégoûtante sottise eût pu être tolérée, un seul jour, sans sifflets !... La voix de l'actrice achevait de mettre Christophe hors de lui. Elle avait cette diction chantante et martelée, cette mélopée monotone, qui, depuis la Champmeslé et l'Hôtel de Bourgogne, semble avoir toujours été chère au peuple le moins poétique du monde. Christophe en était si exaspéré qu'il avait envie de marcher à quatre pattes. Il avait tourné le dos à la scène, et il faisait des grimaces de colère, le nez contre le mur de la loge, comme un enfant mis au piquet. Fort heureusement, sa compagne n'osait pas regarder de son côté ; car si elle l'avait vu, elle l'eût pris pour un fou.

Soudain, les grimaces de Christophe s'arrêtèrent. Il resta immobile, et se tut. Une belle voix musicale, une jeune voix féminine, grave et douce, venait de se faire entendre. Christophe dressa l'oreille. A mesure qu'elle parlait, il se retournait, intrigué, sur sa chaise, pour voir l'oiseau qui avait ce ramage. Il vit Ophélie. Certes, elle n'avait rien de l'Ophélie de Shakespeare. C'était

une belle fille, grande, robuste et élancée, comme une jeune statue grecque : Électre ou Cassandra. Elle débordait de vie. Malgré tous ses efforts pour s'enfermer dans son rôle, une force de jeunesse et de joie rayonnait de sa chair, de ses mouvements, de ses gestes, de ses yeux bruns qui riaient malgré elle. Tel est le pouvoir d'un beau corps, que Christophe, impitoyable l'instant d'avant pour l'interprétation d'Hamlet, ne songea pas un moment à regretter que l'Ophélie ne ressemblât guère à l'image qu'il s'en faisait ; et il sacrifia sans remords celle-ci à celle là. Avec l'inconsciente mauvaise foi des gens passionnés, il trouva même une vérité profonde à cette ardeur juvénile qui brûlait au fond de ce cœur de vierge chaste et trouble. Mais ce qui achevait le charme, c'était la magie de la voix, pure, chaude et veloutée : chaque mot sonnait comme un bel accord ; autour des syllabes dansait, enveloppé, comme une odeur de thym ou de menthe sauvage, l'accent riant du Midi, aux rythmes rebondissants. Étrange vision d'une Ophélie du pays d'Arles ! Elle apportait avec elle un peu de son soleil d'or et de son mistral fou.

Oubliant sa voisine, Christophe s'était assis à côté d'elle, sur le devant de la loge ; et il ne quittait pas des yeux la belle actrice, dont il ignorait le nom. Mais le public, qui ne venait point pour entendre une inconnue, ne lui prêtait aucune attention ; et il ne se décidait à applaudir que quand l'Hamlet femelle parlait. Ce qui faisait que Christophe grondait, et les appelait : « Ânes ! » — d'une voix basse qui s'entendait à dix pas.

Ce ne fut que lorsque le rideau fut tombé pour l'entr'acte, qu'il se rappela l'existence de sa compagne de loge ; et, la voyant toujours intimidée, il songea en souriant combien il avait dû l'effarer par ses extravagances. — Il ne se trompait pas : cette âme de jeune fille, que le hasard avait rapprochée de lui pour quelques heures, était d'une réserve presque maladive : il avait fallu qu'elle fût dans un état d'exaltation anormal pour qu'elle eût osé accepter l'invitation de Christophe. A peine avait-elle accepté, qu'elle eût souhaité, pour tout au monde, de pouvoir se dégager, trouver un prétexte, s'enfuir. Ç'avait été bien pis, quand elle s'était vue l'objet de la curiosité générale ; et son malaise n'avait fait que croître jusqu'à la fin, à mesure qu'elle entendait derrière son dos — (elle n'osait pas se retourner) — les sourdes imprécations et les grognements de son compagnon. Elle s'attendait à tout, de sa part ; et, quand il était venu s'asseoir à côté d'elle, elle avait été glacée d'effroi ; quelle excentricité n'allait-il pas encore faire ? Elle eût voulu être à cent pieds sous terre. Elle se reculait instinctivement ; elle avait peur de l'effleurer.

Mais toutes ses craintes tombèrent, lorsque, l'entr'acte venu, elle l'entendit lui dire avec bonhomie :

— Je suis un voisin bien désagréable, n'est-ce pas ? Je vous demande pardon.

Alors, elle le regarda, et elle lui vit son bon sourire, qui l'avait tout à l'heure décidée à venir.

Il continua :

— Je ne sais pas cacher ce que je pense... Mais

aussi, c'était trop fort!... Cette femme, cette vieille femme!...

Il fit de nouveau une grimace de dégoût.

Elle sourit, et dit tout bas :

— Malgré tout, c'est beau.

Il remarqua son accent, et demanda :

— Vous êtes étrangère?

— Oui, fit elle.

Il regarda sa modeste petite robe :

— Institutrice? dit-il.

Elle rougit, et dit :

— Oui.

— Quel pays?

Elle dit :

— Je suis Française.

Il fit un geste d'étonnement :

— Française? Je ne l'aurais jamais cru.

— Pourquoi? demanda-t-elle timidement.

— Vous êtes si... sérieuse! dit il.

(Elle pensa que ce n'était pas tout à fait un compliment dans sa bouche.)

— Il y en a aussi comme cela en France, dit-elle, toute confuse.

Il regardait son honnête petite figure, au front bombé, au petit nez droit, au menton fin, ses joues maigres qu'encadraient ses cheveux châtains. Il ne la voyait pas : il pensait à la belle actrice. Il répéta :

— C'est curieux que vous soyez Française!... Vraiment, vous êtes du même pays qu'Ophélie? On ne le croirait jamais.

Il ajouta, après un instant de silence :

— Comme elle est belle !

sans s'apercevoir qu'il avait l'air d'établir entre elle et sa voisine une comparaison désobligeante pour celle-ci. Elle la sentit très bien ; mais elle n'en voulut pas à Christophe : car elle pensait comme lui. Il essaya d'avoir d'elle quelques détails sur l'actrice ; mais elle ne savait rien ; on voyait qu'elle était très peu au courant des choses de théâtre.

— Cela doit vous faire plaisir d'entendre parler français ? demanda-t-il.

Il croyait plaisanter : il avait touché juste.

— Ah ! fit-elle avec un acent de sincérité qui le frappa, cela me fait tant de bien ! J'étouffe ici.

Il la regarda mieux, cette fois : elle crispait légèrement les mains et semblait oppressée. Mais aussitôt, elle songea à ce qu'il pouvait y avoir de blessant pour lui dans cette parole :

— Oh ! pardon, dit-elle, je ne sais pas ce que je dis.

Il rit franchement :

— Ne vous excusez donc pas ! Vous avez joliment raison. Il n'y a pas besoin d'être Français pour étouffer ici. Ouf !

Il leva les épaules, en aspirant l'air.

Mais elle avait honte de s'être ainsi livrée, et elle se tut désormais. D'ailleurs, elle venait de s'apercevoir que, des loges voisines, on épiait leur conversation ; et il le remarqua aussi avec colère. Ils s'interrompirent donc ; et, en attendant la fin de l'entr'acte, il sor-

tit dans le couloir du théâtre. Les paroles de la jeune fille résonnaient à son oreille ; mais il était distrait : l'image d'Ophélie occupait sa pensée. Elle acheva de s'emparer de lui, dans les actes suivants ; et lorsque la belle actrice arriva à la scène de la folie, aux mélancoliques chansons d'amour et de mort, sa voix sut y trouver des accents si touchants qu'il en fut bouleversé : il sentit qu'il allait se mettre à pleurer comme un veau. Furieux contre lui-même de ce qui lui semblait une marque de faiblesse — (car il n'admettait point qu'un vrai artiste pleurât), — et ne voulant pas se donner en spectacle, il sortit brusquement de la loge. Les couloirs, le foyer, étaient vides. Dans son agitation, il descendit les escaliers du théâtre et sortit, sans s'en apercevoir. Il avait besoin de respirer l'air froid de la nuit, de marcher à grands pas dans les rues sombres et à demi désertes. Il se retrouva au bord d'un canal, accoudé sur le parapet de la berge, et contemplant l'eau silencieuse, où dansaient dans l'ombre les reflets des réverbères. Son âme était pareille : elle était obscure et trépidante ; il n'y pouvait rien voir qu'une grande joie qui dansait à la surface. Les horloges tintèrent. Il lui eût été impossible de retourner au théâtre et d'entendre la fin de la pièce. Voir le triomphe de Fortinbras ? Non, cela ne le tentait pas... Beau triomphe ! Qui pense à envier le vainqueur ? Qui voudrait être lui, après qu'on a été gorgé de toutes les sauvageries de la vie féroce et ridicule ? Toute l'œuvre est un réquisitoire formidable contre la vie. Mais une telle puissance de vie bout en elle

que la tristesse devient joie et que l'amertume enivre...

Christophe revint chez lui, sans plus se soucier de la jeune fille inconnue, qu'il avait laissée dans sa loge, et dont il ne savait même pas le nom.

Le lendemain matin, il alla voir l'actrice, dans le petit hôtel de troisième ordre où l'impresario l'avait reléguée avec ses camarades, tandis que la grande comédienne était descendue au premier hôtel de la ville. On le fit entrer dans un petit salon mal tenu, où les restes du déjeuner traînaient, sur un piano ouvert, avec des épingles à cheveux et des feuilles de musique déchirées et malpropres. Dans la chambre à côté, Ophélie chantait à tue-tête, comme un enfant, pour le plaisir de faire du bruit. Elle s'interrompit un instant, quand on lui annonça la visite, pour demander, d'une voix joyeuse qui ne prenait nul souci de n'être pas entendue de l'autre côté du mur :

— Qu'est-ce qu'il veut, ce monsieur? Comment est-ce qu'il se nomme?... Christophe... Christophe quoi?... Christophe Krafft?... Quel nom!

(Elle le répéta deux ou trois fois, en faisant terriblement rouler les *r*.)

— On dirait un juron...

(Elle en dit un.)

— Est-ce qu'il est jeune ou vieux?... Gentil?... — C'est bon, j'y vais.

Elle se remit à chanter :

— Rien n'est plus doux que mon amour...

en furetant à travers la chambre, et pestant contre une épingle d'écaille qui se faisait chercher au milieu du fouillis. Elle s'impatienta, elle se mit à gronder, elle fit le lion. Bien qu'il ne la vît pas, Christophe suivait par la pensée tous ses gestes derrière le mur, et il riait tout seul. Enfin, il entendit les pas se rapprocher, la porte s'ouvrit impétueusement; et Ophélie parut.

Elle était à demi vêtue, dans un peignoir qu'elle serrait autour de sa taille, les bras nus dans les larges manches, les cheveux mal peignés, des boucles tombant sur les yeux et les joues. Ses beaux yeux bruns riaient, sa bouche riait, ses joues riaient, une aimable fossette riait au milieu de son menton. De sa belle voix grave et chantante, elle s'excusa à peine de se montrer ainsi. Elle savait qu'il n'y avait pas de quoi s'excuser, et qu'il ne pouvait lui en être que très reconnaissant. Elle croyait qu'il était un journaliste, qui venait l'interviewer. Au lieu d'être déçue, quand il lui dit qu'il venait uniquement pour son compte et parce qu'il l'admirait, elle en fut ravie. Elle était bonne fille, affectueuse, enchantée de plaire, et ne cherchant pas à le cacher : la visite de Christophe et son enthousiasme la rendaient tout heureuse : — (elle n'était pas encore gâtée par les compliments). — Elle était si naturelle dans tous ses mouvements et dans toutes ses façons, même dans ses petites vanités et dans le plaisir naïf qu'elle avait à plaire, qu'il n'éprouva pas le moindre instant de gêne. Ils furent tout de suite de vieux amis. Il baragouinait un peu de français, elle baragouinait quelques mots d'allemand : au

bout d'une heure, ils se racontaient tous leurs secrets. Elle ne pensait aucunement à le renvoyer. Cette Méridionale robuste et gaie, intelligente et expansive, qui eût crevé d'ennui, au milieu de ses stupides compagnons et d'un pays dont elle ne savait pas la langue, sans la joie naturelle qui était en elle, était heureuse de trouver à qui parler. Quant à Christophe, c'était un bien inexprimable pour lui de rencontrer, au milieu de ses petits bourgeois étriqués et peu sincères, cette libre fille du Midi, pleine de sève populaire. Il ne savait pas encore le factice de ces natures, qui, à la différence de ses Allemands, n'ont rien de plus dans l'esprit et dans le cœur que ce qu'elles montrent, — et souvent, ne l'ont pas. Mais au moins, elle était jeune, elle vivait, elle disait franchement, crûment, ce qu'elle pensait; elle jugeait tout, librement, d'un regard frais et neuf; on respirait en elle un peu de son mistral balayeur de brouillards. Elle était bien douée. Sans culture et sans réflexion, elle sentait sur-le-champ, et de tout son cœur, jusqu'à en être sincèrement émue, les choses qui étaient belles et bonnes; et puis, l'instant d'après, elle riait aux éclats. Certes, elle était coquette, elle jouait des prunelles, il ne lui déplaisait point de montrer ses bras et sa gorge nus, sous le peignoir entr'ouvert : elle eût aimé tourner la tête à Christophe; mais c'était pur instinct. Nul calcul de sa part; et elle aimait encore mieux rire, causer gaiement, être bon garçon, bon camarade, sans gêne et sans façons. Elle lui raconta les dessous de la vie de théâtre, ses petites misères, les susceptibilités

niaises de ses camarades, les tracasseries de Jézabel, — (elle appelait ainsi la grande comédienne), — qui était attentive à ne pas la laisser briller. Il lui confia ses doléances sur les Allemands : elle battit des mains et fit chorus avec lui. Elle était bonne, d'ailleurs, et ne voulait dire du mal de personne; mais cela ne l'empêchait pas d'en dire ; et, tout en s'accusant sincèrement de malignité, quand elle plaisantait quelqu'un, elle avait un fonds d'humeur railleuse et ce don d'observation réaliste et bouffonne, propre aux gens du Midi : elle n'y pouvait résister, et faisait des portraits à l'emporte-pièce. Elle riait joyeusement de ses lèvres pâles, qui découvraient ses dents de jeune chien ; et ses yeux cernés brillaient dans sa figure un peu blême, que le fard avait décolorée.

Ils s'aperçurent tout à coup qu'il y avait plus d'une heure qu'ils causaient. Christophe proposa à Corinne — (c'était son nom de théâtre) — de venir la reprendre dans l'après-midi, pour la piloter à travers la ville. Elle fut enchantée de l'idée ; et ils se donnèrent rendez-vous, aussitôt après le dîner.

A l'heure dite, il fut là. Corinne était assise dans le petit salon de l'hôtel et tenait un cahier, qu'elle lisait tout haut. Elle l'accueillit avec ses yeux riants, sans s'interrompre de lire, jusqu'à ce qu'elle eût fini sa phrase. Puis, elle lui fit signe de s'asseoir sur le canapé, auprès d'elle :

— Mettez-vous là, et ne causez pas, dit-elle, je repasse mon rôle. J'en ai pour un quart d'heure.

Elle suivait sur le manuscrit, du bout de l'ongle, en

lisant très vite et au hasard, comme une petite fille pressée. Il s'offrit à lui faire réciter sa leçon. Elle lui donna le cahier, et se leva pour répéter. Elle ânonnait, ou recommençait quatre fois une fin de phrase, avant de se lancer dans la phrase suivante. Elle secouait la tête en récitant son rôle; ses épingles à cheveux tombaient, tout le long de la chambre. Quand un mot obstiné refusait d'entrer dans sa mémoire, elle avait des impatiences d'enfant mal élevée; il lui échappait parfois un juron drolatique, ou même d'assez gros mots, — un très gros et très court, dont elle s'apostrophait elle-même. — Christophe était surpris de son mélange de talent et d'enfantillage. Elle trouvait des intonations justes et émouvantes; mais, au beau milieu de la tirade où elle semblait mettre tout son cœur, il lui arrivait de dire des mots qui n'avaient aucun sens. Elle récitait sa leçon, comme un petit perroquet, sans s'inquiéter de ce que cela signifiait : et c'étaient alors des coq-à-l'âne burlesques. Elle ne s'en affectait point ; quand elle s'en apercevait, elle riait à se tordre. A la fin, elle dit : « Zut! », elle lui arracha le cahier des mains, le lança à la volée dans un coin de la chambre, et dit :

— Vacances! L'heure est sonnée!... Allons nous promener!

Un peu inquiet au sujet de son rôle, il demanda, par scrupule :

— Vous croyez que vous saurez?

Elle répondit avec assurance :

— Bien sûr. Et le souffleur, pourquoi est-ce qu'il serait fait alors?

Elle passa dans sa chambre, pour mettre son chapeau. Christophe, en l'attendant, s'assit devant le piano et tapota quelques suites d'accords. De l'autre pièce, elle cria :

— Oh! qu'est-ce que c'est que cela ? Jouez encore! Que c'est joli !

Elle accourut, en se piquant son chapeau sur la tête. Il continua. Quand il eut fini, elle voulut qu'il continuât encore. Elle s'extasiait, avec ces petites exclamations mièvres et menues, dont les Françaises sont coutumières, et qu'elles prodiguent aussi bien à propos de *Tristan* que d'une tasse de chocolat. Christophe riait : cela le changeait des exclamations énormes, emphatiques et massives de ses Allemands. Deux exagérations contraires : l'une tendait à faire d'un bibelot une montagne, l'autre faisait d'une montagne un bibelot ; celle-ci n'était pas moins ridicule que celle-là ; mais elle lui semblait, pour l'instant, plus aimable, parce qu'il aimait la bouche d'où elle sortait. — Corinne voulut savoir de qui était ce qu'il jouait ; et quand elle sut que c'était de lui, elle poussa des cris. Il lui avait bien dit, dans leur conversation du matin, qu'il était compositeur ; mais elle n'y avait fait aucune attention. Elle s'assit auprès de lui et exigea qu'il jouât tout ce qu'il avait composé. La promenade fut oubliée. Ce n'était pas simple politesse de sa part : elle adorait la musique, et elle avait un instinct admirable, qui suppléait à l'insuffisance de son instruction. D'abord, il ne la prit pas au sérieux, et lui joua ses mélodies les plus faciles. Mais quand, par hasard,

ayant été amené à jouer une page à laquelle il tenait davantage, il vit, sans qu'il lui en eût rien dit, que c'était celle aussi qu'elle préférait, il eut une joyeuse surprise. Avec le naïf étonnement des Allemands, quand ils rencontrent un Français qui est bon musicien, il lui dit :

— C'est curieux. Comme vous avez le goût bon ! Je n'aurais jamais cru...

Corinne lui rit au nez.

Il s'amusa dès lors à faire choix d'œuvres de plus en plus difficiles à comprendre, pour voir jusqu'où elle le suivrait. Mais elle ne semblait pas déroutée par les hardiesses expressives ; et, après une mélodie particulièment neuve, dont Christophe avait presque fini par douter, parce qu'il n'avait jamais réussi à la faire goûter en Allemagne, quel fut son étonnement, quand Corinne le supplia de recommencer, et, se levant, se mit à chanter les notes de mémoire, sans presque se tromper ! Il se retourna vers elle et lui saisit les mains avec effusion :

— Mais vous êtes musicienne ! cria-t-il.

Elle se mit à rire, et expliqua qu'elle avait débuté comme chanteuse dans un Opéra de province, mais qu'un impresario en tournées avait reconnu ses dispositions pour le théâtre poétique et l'avait poussée de ce côté. Il s'exclamait :

— Quel dommage !

— Pourquoi ? fit-elle. La poésie est aussi une musique.

Elle se fit expliquer le sens de ses *Lieder ;* il lui di-

sait les mots allemands, et elle les répétait avec une facilité simiesque, copiant jusqu'aux plissements de sa bouche et de ses yeux, en prononçant les mots. Quand il s'agissait ensuite de les chanter de mémoire, elle faisait des erreurs bouffonnes; et, quand elle ne savait plus, elle inventait des mots, aux sonorités gutturales et barbares, qui les faisaient rire tous deux. Elle ne se lassait pas de le faire jouer, ni lui de jouer pour elle et d'entendre sa jolie voix, qui ne connaissait point les roueries du métier et chantait un peu de la gorge, à la façon d'une petite fille, mais qui avait un je ne sais quoi de fragile et de touchant. Elle lui disait franchement ce qu'elle pensait. Bien qu'elle ne sût pas expliquer pourquoi elle aimait ou n'aimait pas une chose, il y avait toujours dans ses jugements une raison cachée. Chose curieuse, c'était dans les pages les plus classiques et les plus appréciées en Allemagne qu'elle se trouvait le moins à l'aise : elle faisait quelques compliments, par politesse; mais on voyait que cela ne lui disait rien. Comme elle n'avait pas de culture musicale, elle n'avait pas ce plaisir, que procure inconsciemment aux amateurs et même aux artistes le *déjà entendu* et qui leur fait souvent reproduire à leur insu, ou aimer dans une œuvre nouvelle, des formes ou des formules qu'ils ont aimées déjà dans des œuvres anciennes. Elle n'avait pas non plus le goût allemand pour la sentimentalité mélodieuse; (ou, du moins, sa sentimentalité était autre : il n'en connaissait pas encore les défauts); elle ne s'extasiait point sur les passages d'une fadeur un peu molle, qu'on

préférait en Allemagne; elle ne distingua point le plus médiocre de ses *Lieder*, — une mélodie qu'il eût voulu pouvoir détruire, parce que ses amis ne lui parlaient que de cela, trop heureux de pouvoir le complimenter pour quelque chose. L'instinct dramatique de Corinne lui faisait préférer les mélodies qui retraçaient avec franchise une passion précise : c'étaient aussi celles auxquelles il attachait le plus de prix. Toutefois, elle ne laissait pas de manifester son peu de sympathie pour certaines rudesses d'harmonies qui semblaient naturelles à Christophe : elle éprouvait un heurt à les rencontrer; elle s'arrêtait devant, et demandait « si vraiment c'était comme ça ». Quand il disait que oui, alors elle se décidait à sauter le pas difficile; mais ensuite, elle faisait une petite grimace de la bouche qui n'échappait point à Christophe. Souvent même, elle aimait mieux passer la mesure. Alors, il la refaisait au piano.

— Vous n'aimez pas cela? demandait-il.

Elle fronçait le nez.

— C'est faux, disait-elle.

— Non pas, faisait-il en riant, c'est vrai. Réfléchissez à ce qu'il dit. Est-ce que ce n'est pas juste, ici?

(Il montrait son cœur.)

Mais elle secouait la tête :

— Peut-être bien; mais c'est faux, là.

(Elle se tirait l'oreille.)

Elle se montrait aussi choquée par les grands sauts de voix de la déclamation allemande :

— Pourquoi est-ce qu'il parle si fort? demandait-

elle. Il est tout seul. Est-ce que vous ne craignez pas que ses voisins ne l'entendent? Il a l'air... (Pardon ! vous ne vous fâcherez pas?)... il a l'air de héler un bateau.

Il ne se fâchait pas; il riait de bon cœur, et reconnaissait qu'il y avait là quelque chose de vrai. Ces observations l'amusaient; personne ne les lui avait encore faites. Ils convinrent que la déclamation chantée déforme le plus souvent la parole naturelle, à la façon d'un verre grossissant. Corinne demanda à Christophe d'écrire pour elle la musique d'une pièce, où elle parlerait sur l'accompagnement de l'orchestre, avec quelques phrases chantées de temps en temps. Il s'enflamma pour cette idée, malgré les difficultés de réalisation scénique, que la voix musicale de Corinne lui semblait propre à surmonter; et ils firent des projets pour l'avenir.

Il n'était pas loin de cinq heures, quand ils pensèrent à sortir. A cette saison, la nuit tombait tôt. Il ne pouvait plus être question de se promener. Le soir, Corinne avait répétition au théâtre; personne n'y pouvait assister. Elle lui fit promettre de revenir la prendre dans l'après-midi du lendemain, pour faire la promenade projetée.

Le lendemain, la même scène faillit se renouveler. Il trouva Corinne devant son miroir, juchée sur un haut tabouret, les jambes pendantes : elle essayait une perruque. Il y avait là son habilleuse et un coiffeur de la ville, auquel elle faisait des recommandations au sujet d'une boucle qu'elle voulait plus relevée. Tout en se regardant dans la glace, elle y regardait Christophe, qui souriait derrière son dos : elle lui tira la langue. Le coiffeur partit avec la perruque, et elle se retourna gaiement vers Christophe :

— Bonjour, ami! dit-elle.

Elle lui tendait la joue, pour qu'il l'embrassât. Il ne s'attendait pas à être si intime; mais il n'eut garde de n'en pas profiter. Elle n'attachait pas tant d'importance à cette faveur : c'était pour elle un bonjour comme un autre.

— Oh! je suis contente! dit-elle, ça ira bien, ce soir. — (Elle parlait de sa perruque.) — J'étais si désolée! Si vous étiez venu, ce matin, vous m'auriez trouvée malheureuse comme les pierres.

Il demanda pourquoi.

C'était parce que le coiffeur parisien s'était trompé dans ses emballages, et qu'il lui avait mis une perruque qui ne convenait pas au rôle.

— Toute plate, disait-elle, et tombant tout droit, bêtement. Quand j'ai vu cela, j'ai pleuré, pleuré comme une Madeleine. N'est-ce pas, madame Désirée?

— Quand je suis entrée, dit celle-ci, Madame m'a fait peur. Madame était toute blanche. Madame était comme morte.

Christophe rit. Corinne le vit dans la glace :

— Cela vous fait rire, sans cœur? dit-elle, indignée.

Elle se mit à rire aussi.

Il lui demanda comment avait été la répétition de la veille.

— Tout avait très bien marché. Elle eût voulu seulement qu'on fît plus de coupures dans les rôles des autres, et qu'on n'en fît pas dans le sien... Ils causèrent si bien qu'une partie de l'après-midi y passa. Elle s'habilla, longuement; elle s'amusait à demander l'avis de Christophe sur ses toilettes. Christophe loua son élégance, et lui dit naïvement, dans son jargon franco-allemand, qu'il n'avait jamais vu personne d'aussi « luxurieux ». — Elle le regarda d'abord, interloquée, puis poussa de grands éclats de rire.

— Qu'est-ce que j'ai dit? demanda-t-il. Ce n'est pas comme cela qu'il faut dire?

— Si! Si! cria-t-elle, en se tordant de rire. C'est justement cela.

Ils sortirent enfin. Sa toilette tapageuse et sa parole exubérante attiraient l'attention. Elle regardait tout avec ses yeux de Française railleuse, et ne se préoccupait pas de cacher ses impressions. Elle pouffait devant les étalages de modes, ou devant les magasins

de cartes postales illustrées, où l'on voyait pêle-mêle des scènes sentimentales, des scènes bouffes et grivoises, les cocottes de la ville, la famille impériale, l'empereur en habit rouge, l'empereur en habit vert, l'empereur en loup de mer, tenant le gouvernail du navire *Germania* et défiant le ciel. Elle s'esclaffait devant un service de table orné de la tête revêche de Wagner, ou devant une devanture de coiffeur où trônait une tête d'homme en cire. Elle manifestait une hilarité peu décente devant le monument patriotique, qui représentait le vieil empereur, en pardessus de voyage et casque à pointe, en compagnie de la Prusse, des États allemands, et du génie de la Guerre tout nu. Elle happait au passage tout ce qui, dans la physionomie des gens, leur démarche, ou leur façon de parler, prêtait à la raillerie. Ses victimes ne pouvaient s'y tromper, au coup d'œil malicieux qui cueillait leurs ridicules. Son instinct simiesque lui faisait même parfois, sans qu'elle y réfléchît, imiter des lèvres et du nez leurs grimaces épanouies ou renfrognées ; et elle gonflait les joues pour répéter des fragments de phrases ou de mots, qu'elle avait saisis au vol, et dont la sonorité lui paraissait burlesque. Il en riait de tout son cœur, nullement gêné par ses impertinences, car il ne se gênait pas davantage. Heureusement, sa réputation n'avait plus grand'chose à perdre ; car une telle promenade était faite pour la couler à jamais.

Ils visitèrent la cathédrale. Corinne voulut grimper jusqu'au faîte de la flèche, malgré ses talons hauts et sa robe trop longue, qui balayait les marches et finit

par se prendre à un angle de l'escalier; elle ne s'en émut pas, tira bravement sur l'étoffe qui craqua, et continua de grimper, en se retroussant gaillardement. Peu s'en fallut qu'elle ne sonnât les cloches. Du haut des tours, elle déclama du Victor Hugo, auquel il ne comprit rien, et chanta une chanson populaire française. Après quoi, elle fit le muezzin. — Le crépuscule tombait. Ils redescendirent dans l'église, d'où l'ombre épaisse montait le long des murs gigantesques, au front desquels luisaient les prunelles magiques des vitraux. Christophe vit, agenouillée dans une des chapelles latérales, la jeune fille qui avait été sa compagne de loge, à la représentation d'*Hamlet*. Elle était si absorbée dans sa prière qu'elle ne le vit point; elle avait une expression douloureuse et tendue, qui le frappa. Il eût voulu lui dire quelques mots, la saluer au moins; mais Corinne l'entraîna dans son tourbillon.

Ils se quittèrent peu après. Elle devait se préparer pour la représentation, qui commençait de bonne heure, suivant l'usage d'Allemagne. Il venait à peine de rentrer, qu'on sonnait à sa porte, pour lui remettre ce billet de Corinne :

« Veine! Jézabel malade! Relâche! Vive la classe!... Ami! Venez! Ferons la dînette ensemble!

« Amie!

« CORINNETTE.

« *P.-S.* — Portez beaucoup de musique!... »

Il eut quelque peine à comprendre. Quand il eut compris, il fut aussi content que Corinne, et se rendit à l'hôtel. Il craignait de trouver toute la troupe réunie au dîner ; mais il ne vit personne. Corinne même avait disparu. A la fin, il entendit sa voix bruyante et riante, tout au fond de la maison ; il se mit à sa recherche, et parvint à la découvrir dans la cuisine. Elle s'était mis en tête d'exécuter un plat de sa façon, un de ces plats méridionaux, dont l'arome exubérant remplit tout un quartier et réveillerait les pierres. Elle était au mieux avec la grosse patronne de l'hôtel, et elles baragouinaient ensemble un jargon effroyable, mêlé d'allemand, de français et de nègre, qui n'avait de nom en aucune langue. Elles riaient aux éclats, en se faisant goûter mutuellement leurs œuvres. L'apparition de Christophe augmenta le tapage. On voulut le mettre à la porte ; mais il se défendit, et il réussit à goûter aussi du fameux plat. Il fit un peu la grimace : sur quoi elle le traita de barbare Teuton, et dit que ce n'était pas la peine de se donner du mal pour lui.

Ils remontèrent ensemble au petit salon, où la table était prête : il n'y avait que son couvert et celui de Corinne. Il ne put s'empêcher de demander où étaient les camarades. Corinne eut un geste indifférent :

— Je ne sais pas

— Vous ne soupez pas ensemble ?

— Jamais ! C'est déjà bien assez de se voir au théâtre !... Ah bien ! s'il fallait encore se retrouver à table !...

Cela était si différent des habitudes allemandes qu'il en fut étonné et charmé :

— Je croyais, dit-il, que vous étiez un peuple sociable !

— Eh bien, fit-elle, est-ce que je ne suis pas sociable ?

— Sociable, cela veut dire : vivre en société. Il faut nous voir, nous autres ! Hommes, femmes, enfants, chacun fait partie de sociétés, du jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort. Tout se fait en Société : on mange, on chante, on pense avec la Société. Quand la Société éternue, on éternue avec elle ; on ne boit pas une chope, sans boire avec la Société.

— Ce doit être gai, dit-elle. Pourquoi pas dans le même verre ?

— N'est-ce pas fraternel ?

— Zut pour la fraternité ! je veux bien être « frère » de ceux qui me plaisent ; je ne le suis pas des autres... Pouah ! Ce n'est pas une société, cela, c'est une fourmilière !

— Jugez donc comme je dois être à mon aise ici, moi qui pense comme vous !

— Venez chez nous alors !

Il ne demandait pas mieux. Il l'interrogea sur Paris et sur les Français. Elle lui donna des renseignements, qui n'étaient pas d'une exactitude parfaite. A sa hâblerie de Méridionale se joignait le désir instinctif d'éblouir son interlocuteur. A l'en croire, à Paris, tout le monde était libre; et comme tout le monde, à Paris, était intelligent, chacun usait de la liberté,

personne n'en abusait ; chacun faisait ce qui lui plaisait, pensait, croyait, aimait ou n'aimait point ce qu'il voulait : personne n'y avait rien à redire. Ce n'était point là qu'on pouvait voir les gens se mêler des croyances les uns des autres, espionner les consciences, régenter les pensées. Ce n'était point là que les hommes politiques s'immisçaient aux affaires des lettres et des arts, et distribuaient les croix, les places et l'argent à leurs amis et à leurs clients. Ce n'était point là que des cénacles disposaient de la réputation et du succès, que les journalistes s'achetaient, que les hommes de lettres se cassaient des encensoirs sur la tête quand ils ne pouvaient pas se casser la tête avec. Ce n'était point là que la critique étouffait les talents inconnus, et s'épuisait en adulations devant les talents reconnus. Ce n'était point là que le succès, le succès à tout prix justifiait tous les moyens et commandait l'adoration publique. Des mœurs douces, affectueuses, obligeantes. Nulle aigreur dans les rapports. Jamais de médisance. Chacun venait en aide aux autres. Tout nouveau venu de valeur était sûr de voir les mains tendues vers lui, la route aplanie sous ses pas. Le pur amour du beau remplissait ces âmes de Français chevaleresques et désintéressés ; et leur seul ridicule était leur idéalisme, qui, malgré leur esprit bien connu, faisait d'eux la dupe des autres peuples.

Christophe écoutait, bouche bée ; et il y avait bien de quoi s'émerveiller. Corinne s'émerveillait elle-même, en s'écoutant parler. Elle en avait oublié ce qu'elle avait dit à Christophe, le jour d'avant, sur les

difficultés de sa vie passée; et il n'y songeait pas plus qu'elle.

Cependant, Corinne n'était pas uniquement préoccupée de faire aimer sa patrie aux Allemands : elle ne tenait pas moins à se faire aimer elle-même. Toute une soirée sans flirt lui eût paru austère et un peu ridicule. Elle n'épargnait pas les agaceries à Christophe; mais c'était peine perdue : il ne s'en apercevait pas. Christophe ne savait pas ce que c'était que flirter. Il aimait, ou n'aimait point. Lorsqu'il n'aimait point, il était à mille lieues de songer à l'amour. Il avait une vive amitié pour Corinne, il subissait l'attrait de cette nature méridionale, si nouvelle pour lui, de sa bonne grâce, de sa belle humeur, de son intelligence vive et libre : c'étaient là sans doute plus de raisons qu'il n'en fallait pour aimer ; mais « l'esprit souffle où il veut » : il ne soufflait pas là ; et, quant à jouer l'amour en l'absence de l'amour, c'était là une idée qui ne lui serait jamais venue.

Corinne s'amusait de sa froideur. Assise auprès de lui, devant le piano, tandis qu'il jouait les morceaux qu'il avait apportés, elle avait passé son bras nu autour du cou de Christophe, et, pour suivre la musique, elle se penchait vers le clavier, appuyant presque sa joue contre celle de son ami. Il sentait le frôlement de ses cils, et voyait, tout contre lui, le coin de sa prunelle moqueuse, son aimable et vivant petit museau, et le petit duvet de sa lèvre retroussée, qui, souriante, attendait. — Elle attendit. Christophe ne comprit pas l'invite; Corinne le gênait pour jouer : c'était tout ce

qu'il pensait. Machinalement, il se dégagea et écarta sa chaise. Comme, un moment après, il se retournait vers Corinne pour lui parler, il vit qu'elle mourait d'envie de rire ; la fossette de sa joue riait ; elle serrait les lèvres et semblait se tenir à quatre pour ne pas éclater.

— Qu'est-ce que vous avez ? dit-il, étonné.

Elle le regarda et partit d'un bruyant éclat de rire.

Il n'y comprenait rien :

— Pourquoi riez-vous ? demandait-il, est-ce que j'ai dit quelque chose de drôle ?

Plus il insistait, plus elle riait. Quand elle était près de finir, il suffisait qu'elle jetât un regard sur son air ahuri, pour qu'elle repartît de plus belle. Elle se leva, courut vers le canapé à l'autre bout de la chambre, et s'enfonça la figure dans les coussins, pour rire tout à son aise ; son corps riait tout entier. Il fut gagné par son rire, il vint vers elle, et lui donna de petites tapes dans le dos. Quand elle eut ri tout son soûl, elle releva la tête, essuya ses yeux qui pleuraient et lui tendit les deux mains :

— Quel bon garçon vous faites ! dit-elle.

— Pas plus mauvais qu'un autre.

Elle continuait d'être secouée de petits accès de rire, en lui tenant toujours les mains.

— Pas sérieuse, la *Françoise ?* fit-elle.

(Elle prononçait : « *Françouése* ».)

— Vous vous moquez de moi, dit-il, avec bonne humeur.

Elle le regarda d'un air attendri, lui secoua vigoureusement les mains, et dit :

— Amis ?

— Amis ! fit-il, en répondant à sa poignée de main.

— Il pensera à Corinnette, quand elle ne sera plus là ? Il n'en voudra pas à la *Françoise* de n'être pas sérieuse ?

— Et elle, elle n'en voudra pas au barbare Teuton d'être si bête ?

— C'est pour ça qu'on l'aime... Il viendra la voir à Paris ?

— C'est promis... Et elle, elle m'écrira ?

— C'est juré... Dites aussi : Je le jure.

— Je le jure.

— Non, ce n'est pas comme cela. Il faut tendre la main.

Elle imita le serment des Horaces. Elle lui fit promettre qu'il écrirait pour elle une pièce, un mélodrame, qu'on traduirait en français, et qu'elle jouerait à Paris. Elle partait, le lendemain, avec sa troupe. Il s'engagea à aller la retrouver, le surlendemain, à Francfort, où ils donnaient une représentation. Ils restèrent encore quelque temps à bavarder ensemble. Elle fit cadeau à Christophe d'une photographie qui la représentait nue presque jusqu'à mi-corps. Ils se quittèrent gaiement, en s'embrassant comme frère et sœur. Et vraiment, depuis que Corinne avait vu que Christophe l'aimait bien, mais que décidément il n'était pas amoureux d'elle, elle s'était mise à l'aimer

bien aussi, sans amour, comme une bonne camarade

Leur sommeil n'en fut pas troublé, ni à l'un, ni à l'autre. Il ne put lui dire au revoir, le lendemain ; car il était pris à cette heure par une répétition. Mais, le jour suivant, il s'arrangea, comme il l'avait promis, pour aller à Francfort. C'était à deux ou trois heures de chemin de fer. Corinne ne croyait guère à la promesse de Christophe ; mais il l'avait prise très au sérieux ; et, à l'heure de la représentation, il était là. Quand il vint, pendant l'entr'acte, frapper à la loge où elle s'habillait, elle poussa des exclamations de joyeuse surprise et se jeta à son cou, avec son exubérance habituelle. Elle lui était sincèrement reconnaissante d'être venu. Malheureusement pour Christophe, elle était beaucoup plus entourée dans cette ville de Juifs riches et intelligents, qui savaient apprécier sa beauté présente et son succès futur. A tout instant, on heurtait à la porte de la loge ; et la porte s'entre-bâillait pour laisser passage à de lourdes figures aux yeux vifs, qui disaient des fadeurs avec un âpre accent. Corinne naturellement coquetait avec eux ; et elle gardait ensuite le même ton affecté et provocant pour causer avec Christophe, qui en était irrité. Il n'éprouvait d'ailleurs aucun plaisir de l'impudeur tranquille avec laquelle elle procédait devant lui à sa toilette ; et le fard et le gras, dont elle enduisait ses bras, sa gorge et sa figure, lui inspiraient un profond dégoût. Il fut sur le point de partir sans la revoir, aussitôt après la représentation ; mais, quand il lui dit adieu, en s'excusant de ne pouvoir assister au souper qui devait lui

être offert au sortir du spectacle, elle manifesta une peine si gentiment affectueuse que ses résolutions ne tinrent pas. Elle se fit apporter un horaire des chemins de fer, pour lui prouver qu'il pouvait — qu'il devait rester encore une bonne heure avec elle. Il ne demandait qu'à être convaincu, et il vint au souper ; il sut même ne pas trop montrer son ennui des niaiseries qu'on y débita, et son irritation des agaceries que Corinne prodiguait au premier singe venu. Impossible de lui en vouloir. C'était une brave fille, sans principe moral, paresseuse, sensuelle, amoureuse du plaisir, d'une coquetterie enfantine, mais en même temps si loyale, si bonne, et dont tous les défauts étaient si spontanés et si sains qu'on ne pouvait qu'en sourire, et presque les aimer. Assis en face d'elle, tandis qu'elle parlait, Christophe regardait son visage animé, ses beaux yeux rayonnants, sa mâchoire un peu empâtée, au sourire italien, — ce sourire où il y a de la bonté, de la finesse, une lourdeur gourmande : il la voyait plus clairement qu'il n'avait fait jusque-là. Certains traits lui rappelaient Ada : des gestes, des regards, certaines roueries sensuelles, un peu grossières : — l'éternel féminin. Mais ce qu'il aimait en elle, c'était la nature du Midi, la généreuse nature, qui ne lésine point avec ses dons, qui ne s'amuse point à fabriquer des beautés de salon et des intelligences de livres, mais des êtres harmonieux, dont le corps et l'esprit sont faits pour s'épanouir à l'air et au soleil. — Quand il partit, elle quitta la table pour lui faire ses adieux, à part des autres. Ils s'embrassèrent encore

et renouvelèrent leurs promesses de s'écrire et de se revoir.

Il reprit le dernier train, pour rentrer chez lui. A une station intermédiaire, le train qui venait en sens inverse attendait. Juste dans le wagon arrêté en face du sien, — dans un compartiment de troisième, Christophe vit la jeune Française, qui avait été avec lui à la représentation d'*Hamlet*. Elle vit aussi Christophe, et elle le reconnut. Ils furent aussi saisis l'un que l'autre, Ils se saluèrent silencieusement, et restèrent immobiles, n'osant plus se regarder. Cependant il avait vu d'un coup d'œil qu'elle avait une petite toque de voyage, et une vieille valise auprès d'elle. L'idée ne lui vint pas qu'elle quittât le pays; il pensa qu'elle partait pour quelques jours. Il ne savait s'il devait lui parler : il hésita, il prépara dans sa tête ce qu'il voulait lui dire, et il allait baisser la glace du wagon, pour lui adresser quelques mots, quand on donna le signal du départ : il renonça à parler. Quelques secondes se passèrent avant que le train ne bougeât. Ils se regardèrent en face. Seuls dans leur compartiment, le visage appuyé contre la vitre du wagon, à travers la nuit qui les entourait, ils plongeaient leurs regards dans les yeux l'un de l'autre. Une double fenêtre les séparait. S'ils avaient étendu le bras au dehors, leurs mains auraient pu se toucher. Si près. Si loin. Les wagons s'ébranlèrent lourdement. Elle le regardait toujours, n'ayant plus de timidité, maintenant qu'ils se quittaient. Ils étaient si absorbés dans la contemplation l'un de l'autre qu'ils ne pensèrent même plus à se saluer une dernière fois.

Elle s'éloignait lentement : il la vit disparaître ; et le train qui la portait s'enfonça dans la nuit. Comme deux mondes errants, ils étaient passés, un instant, l'un près de l'autre, dans l'espace infini, et ils s'éloignaient l'un de l'autre, pour l'éternité peut-être.

Quand elle eut disparu, il sentit le vide que ce regard inconnu venait de creuser en lui ; et il ne comprit pas pourquoi : mais le vide était là. Les paupières à demi closes, somnolent, adossé à un angle du wagon, il sentait sur ses yeux le contact de ces yeux ; et toutes ses autres pensées se taisaient pour le mieux sentir. L'image de Corinne papillotait au dehors de son cœur, comme un insecte qui bat des ailes de l'autre côté des carreaux ; mais il ne la laissait pas entrer.

Il la retrouva, au sortir du wagon, à l'arrivée, quand l'air frais de la nuit et la marche dans les rues de la ville endormie eurent secoué sa torpeur. Il souriait au souvenir de la gentille actrice, avec un mélange de plaisir et d'irritation, selon qu'il se rappelait ses manières affectueuses ou ses coquetteries vulgaires.

— Diables de Français ! grommelait-il, en riant tout bas, tandis qu'il se déshabillait sans bruit, pour ne pas réveiller sa mère, qui dormait à côté.

Un mot qu'il avait entendu, l'autre soir, dans la loge, lui revint à l'esprit :

— Il y en a d'autres, aussi.

Dès sa première rencontre avec la France, elle lui posait l'énigme de sa double nature. Mais, comme tous les Allemands, il ne s'inquiétait point de la

résoudre; et il répétait tranquillement, en songeant à la jeune fille du wagon :

— Elle n'a pas l'air Française.

Comme s'il appartenait à un Allemand de dire ce qui est Français et ce qui ne l'est point.

Française ou non, elle le préoccupait ; car, dans le milieu de la nuit, il se réveilla, avec un serrement de cœur : il venait de se rappeler la valise placée sur la banquette, auprès de la jeune fille ; et brusquement, l'idée que la voyageuse était partie tout à fait lui avait traversé l'esprit. A vrai dire, cette idée aurait dû lui venir, dès le premier instant ; mais il n'y avait pas songé. Il en ressentait une sourde tristesse. Il haussa les épaules, dans son lit :

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? se dit-il. Cela ne me regarde pas.

Il se rendormit.

Mais, le lendemain, la première personne qu'il rencontra en sortant fut Mannheim, qui l'appela « Blücher », et lui demanda s'il avait décidé de conquérir toute la France. Par cette gazette vivante, il apprit que l'histoire de la loge avait eu un succès qui dépassait tout ce que Mannheim en attendait :

— Grâce à toi ! Grâce à toi ! criait Mannheim. Tu es un grand homme. Je ne suis rien auprès de toi.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? dit Christophe.

— Tu es admirable ! reprit Mannheim. Je suis jaloux de toi. Souffler la loge au nez des Grünebaum, et y inviter leur institutrice française à leur place,

— non, cela, c'est le bouquet, je n'aurais pas trouvé cela !

— C'était l'institutrice des Grünebaum ? dit Christophe, stupéfait.

— Oui, fais semblant de ne pas savoir, fais l'innocent, je te le conseille !... Papa ne décolère plus. Les Grünebaum sont dans une rage !... Cela n'a pas été long : ils ont flanqué la petite à la porte.

— Comment ! cria Christophe, ils l'ont renvoyée ?.. Renvoyée à cause de moi ?

— Tu ne le savais pas ? dit Mannheim. Elle ne te l'a pas dit ?

Christophe se désolait.

— Il ne faut pas te faire de bile, mon bon, dit Mannheim, cela n'a pas d'importance. Et puis, il fallait bien s'y attendre, le jour où les Grünebaum viendraient à apprendre...

— Quoi ? criait Christophe, apprendre quoi ?

— Qu'elle était ta maîtresse, parbleu !

— Je ne la connais même pas, je ne sais pas qui elle est.

Mannheim eut un sourire, qui voulait dire :

— Tu me crois trop bête.

Christophe se fâcha, somma Mannheim de lui faire l'honneur de croire à ce qu'il affirmait. Mannheim dit :

— Alors c'est encore plus drôle.

Christophe s'agitait, parlait d'aller trouver les Grünebaum, de leur dire leur fait, de justifier la jeune fille. Mannheim l'en dissuada :

— Mon cher, dit-il, tout ce que tu leur diras ne fera

que les convaincre davantage du contraire. Et puis, il est trop tard. La fille est loin, maintenant.

Christophe, la mort dans l'âme, tâcha de retrouver la piste de la jeune Française. Il voulait lui écrire, lui demander pardon. Mais nul ne savait rien d'elle. Les Grünebaum, à qui il s'adressa, l'envoyèrent promener; ils ignoraient eux-mêmes où elle était allée, et ils ne s'en inquiétaient pas. L'idée du mal qu'il avait fait, en voulant faire du bien, torturait Christophe : c'était un remord continuel. Il s'y joignait une mystérieuse attirance qui, des yeux disparus, rayonnait silencieusement sur lui. Attirance et remords parurent s'effacer, recouverts par le flot des jours et des pensées nouvelles : mais ils persistèrent obscurément au fond. Christophe n'oubliait point celle qu'il appelait sa victime. Il s'était juré de la revoir. Il savait combien il avait peu de chances de la revoir ; et était sûr qu'il la reverrait.

Quant à Corinne, jamais elle ne répondit aux lettres qu'il lui écrivit. Mais, trois mois plus tard, quand il n'attendait plus rien, il reçut d'elle un télégramme de quarante mots, où elle bêtifiait à cœur-joie, lui donnait de petits noms familiers, et demandait « si on s'aimait toujours ». Puis, après un nouveau silence de près d'une année, vint un bout de lettre griffonnée de son énorme écriture enfantine et zigzaguante, qui cherchait à paraître grande dame, — quelques mots affectueux et drolatiques. — Et puis, elle en resta là. Elle ne l'oubliait pas ; mais elle n'avait pas le temps de penser à lui.

Encore sous le charme de Corinne, et tout plein des idées qu'ils avaient échangées sur l'art, Christophe rêva d'écrire de la musique pour une pièce où Corinne jouerait, et où elle chanterait quelques airs, — une sorte de mélodrame poétique. Ce genre d'art, jadis en faveur en Allemagne, admiré passionnément par Mozart, pratiqué par Beethoven, par Weber, par Mendelssohn, par Schumann, par tous les grands classiques, était tombé en discrédit depuis le triomphe du wagnérisme, qui prétendait avoir réalisé la formule définitive du théâtre et de la musique. Les braves pédants wagnériens, non contents de proscrire tout mélodrame nouveau, s'appliquaient à faire la toilette des mélodrames et des opéras anciens ; ils effaçaient avec soin toute trace des dialogues parlés, et écrivaient pour Mozart, pour Beethoven, ou pour Weber, des récitatifs de leur façon ; ils étaient convaincus de rendre service à la gloire des maîtres et de compléter leur pensée, en déposant pieusement sur les chefs-d'œuvre leurs petites ordures.

Christophe, à qui les critiques de Corinne avaient rendu plus sensible la lourdeur et, souvent, la laideur de la déclamation wagnérienne, se demandait depuis longtemps si ce n'était pas un non-sens, une œuvre

contre nature, d'accoupler au théâtre et de ligoter ensemble dans le récitatif la parole et le chant : c'était comme si l'on voulait attacher au même char un cheval et un oiseau. La parole et le chant avaient chacun leurs rythmes. On pouvait comprendre, à la rigueur, qu'un artiste sacrifiât l'un des deux arts au triomphe de celui qu'il préférait. Mais chercher un compromis entre eux, c'était les sacrifier tous deux : c'était vouloir que la parole ne fût plus la parole, et que le chant ne fût plus le chant, que celui-ci laissât encaisser son large cours entre deux berges de canal monotones, que celui-là chargeât ses beaux membres nus d'étoffes riches et lourdes, qui paralysaient ses gestes et ses pas. Pourquoi ne pas leur laisser à tous deux leur dsontanéité et leurs libres mouvements ? Telle, une belle fille, qui va d'un pas heureux et souple le long d'un ruisseau, et qui rêve en marchant : le gai murmure de l'eau berce sa rêverie, et, sans qu'elle en ait conscience, elle rythme peu à peu ses pas et sa pensée sur le chant du ruisseau. Ainsi, libres toutes deux, musique et poésie s'en iraient côte à côte, rêvant, et mélangeant leurs rêves. — Assurément, à cette union toute musique n'était point bonne, non plus que toute poésie. Les adversaires du mélodrame avaient beau jeu contre la grossièreté des essais qui en avaient été faits, et de leurs interprètes. Longtemps, Christophe avait partagé leurs répugnances : la sottise des acteurs qui se chargeaient de ces récitations parlées sur un accompagnement instrumental, sans se soucier de l'accompagnement, sans chercher à y fondre leur voix, mais

en tâchant au contraire qu'on n'entendît rien qu'eux avait de quoi révolter toute oreille musicale. Mais, depuis qu'il avait goûté l'harmonieuse voix de Corinne, — cette voix liquide et pure, qui se mouvait dans la musique, comme un rayon de lumière dans l'eau, qui épousait tous les contours d'une phrase mélodique, qui était comme un chant plus fluide et plus libre, — il avait entrevu la beauté d'un art nouveau.

Peut être avait-il raison ; mais il était encore bien inexpérimenté pour se hasarder sans danger dans un genre, qui (si l'on veut qu'il soit beau et vraiment artistique) est le plus difficile de tous. Surtout, cet art réclame une condition essentielle : la parfaite harmonie des efforts combinés du poète, du musicien et des interprètes. — Christophe ne s'en inquiétait point : il se lançait à l'étourdie dans un art inconnu, dont lui seul pressentait les lois.

Sa première idée avait été de revêtir de musique une féerie de Shakespeare, ou un acte du *Second Faust*. Mais les théâtres se montraient peu disposés à tenter l'expérience ; elle devait être coûteuse et paraissait absurde. On admettait bien la compétence de Christophe en musique ; mais qu'il se permît d'avoir des idées sur la poésie et sur le théâtre faisait sourire les gens : on ne le prenait pas au sérieux. Le monde de la musique et celui de la poésie semblaient deux États étrangers l'un à l'autre, et secrètement hostiles. Pour pénétrer dans l'État poétique, il fallut que Christophe acceptât la collaboration d'un poète ; et ce poète, il ne lui fut pas permis de le choisir. Il ne se le fût pas permis lui-

même : il se défiait de son goût poétique ; on lui avait persuadé qu'il n'entendait rien à la poésie ; et, de fait, il n'entendait rien aux poésies qu'on admirait autour de lui. Avec son honnêteté et son opiniâtreté ordinaires, il s'était donné bien du mal pour tâcher de sentir la beauté de telle ou telle d'entre elles ; il était toujours sorti de là bredouille, et un peu honteux de lui-même : non, décidément, il n'était pas poète. A la vérité, il aimait passionnément certains poètes d'autrefois ; et cela le consolait un peu. Mais sans doute ne les aimait-il pas comme il fallait les aimer. N'avait-il pas, une fois, exprimé l'idée saugrenue qu'il n'est de grands poètes que ceux qui restent grands, même traduits en prose, même traduits en une prose étrangère, et que les mots n'ont d'autre prix que celui de l'âme qu'ils expriment ? Ses amis s'étaient moqués de lui. Mannheim l'avait traité d'épicier. Il n'avait pas essayé de se défendre. Comme il voyait journellement, par l'exemple des littérateurs qui parlent de musique, le ridicule des artistes qui prétendent juger d'un autre art que le leur, il se résignait (quoiqu'un peu incrédule au fond) à son incompétence poétique ; et il acceptait, les yeux fermés, les jugements de ceux qu'il croyait mieux informés sur la question. Aussi se laissa-t-il imposer par ses amis de la Revue un d'entre eux, un grand homme de cénacle décadent, Stephan von Hellmuth, qui lui apporta une *Iphigénie* de sa façon. C'était alors le temps où les poètes allemands — (comme leurs confrères de France) — étaient en train de refaire toutes les tragédies grecques. L'œuvre de

Stephan von Hellmuth était une de ces étonnantes pièces gréco-allemandes, où se mêlent Ibsen, Homère et Oscar Wilde, — sans oublier, bien entendu, quelques manuels d'archéologie. Agamemnon était neurasthénique, et Achille impuissant : ils se désolaient longuement de leur état ; et naturellement, leurs plaintes n'y changeaient rien. Toute l'énergie du drame était concentrée dans le rôle d'Iphigénie, — une Iphigénie névrosée, hystérique, et pédante, qui faisait la leçon aux héros, déclamait furieusement, exposait au public son pessimisme Nietzschéen, et, ivre de mourir, s'égorgeait elle-même, avec des éclats de rire.

Rien de plus contraire à l'esprit de Christophe que cette littérature prétentieuse d'Ostrogoth dégénéré, qui se costume à la grecque. Autour de lui, on criait au chef-d'œuvre. Il fut lâche, il se laissa persuader. A vrai dire, il crevait de musique, et il songeait bien plus à sa musique qu'au texte. Le texte lui était un lit où épancher le flot de ses passions. Il était aussi loin que possible de l'état d'abnégation et d'impersonnalité intelligente, qui convient au traducteur musical d'une œuvre poétique. Il ne pensait qu'à lui, et pas du tout à l'œuvre. Il se gardait bien d'en convenir. D'ailleurs, il se faisait illusion : il voyait dans le poème tout autre chose que ce qui s'y trouvait. Comme lorsqu'il était enfant, il était arrivé à se bâtir dans sa tête une pièce entièrement différente de celle qu'il avait sous les yeux.

Ce ne fut qu'au cours des répétitions qu'il aperçut l'œuvre réelle. Un jour qu'il écoutait une scène, elle

lui parut si bête qu'il crut que les acteurs la défiguraient ; et il eut la prétention, non seulement de la leur expliquer, en présence du poète, mais de l'expliquer à celui-ci, qui prenait la défense de ses interprètes. L'auteur se rebiffa, et dit, d'un ton piqué, qu'il pensait savoir ce qu'il avait voulu écrire. Christophe n'en démordait point, et soutenait que Hellmuth n'y comprenait rien. L'hilarité générale l'avertit qu'il se rendait ridicule. Il se tut, convenant qu'après tout ce n'était pas lui qui avait écrit les vers. Alors il vit l'écrasante nullité de la pièce, et il en fut accablé ; il se demandait comment il avait pu s'y tromper. Il s'appelait : imbécile, et s'arrachait les cheveux. Il avait beau tâcher de se rassurer, en se répétant : « Tu n'y comprends rien : ce n'est pas ton affaire. Occupe-toi de ta musique ! » — Il se sentait si honteux de certaines niaiseries, du pathos prétentieux, de la fausseté criante des mots, des gestes, des attitudes, que par moments, tandis qu'il conduisait l'orchestre, il n'avait plus la force de lever son bâton : il avait envie d'aller se cacher dans le trou du souffleur. Il était trop franc et trop mauvais politique pour déguiser ce qu'il pensait. Chacun s'en apercevait : ses amis, les acteurs, et l'auteur. Hellmuth lui disait, avec un sourire pincé :

— Est-ce que ceci n'a pas encore l'heur de vous plaire ?

Christophe répondait bravement :

— Pour dire la vérité, non. Je ne comprends pas.

— Vous ne l'aviez donc pas lu, pour faire votre musique ?

— Si, disait naïvement Christophe, mais je me trompais, je comprenais autre chose.

— C'est dommage alors que vous n'ayez pas écrit vous-même ce que vous compreniez.

— Ah ! si je l'avais pu ! disait Christophe.

Le poète, vexé, critiquait, pour se venger, la musique. Il se plaignait qu'elle fût encombrante, et qu'elle empêchât d'entendre les vers.

Si le poète ne comprenait pas le musicien, ni le musicien le poète, les acteurs ne comprenaient ni l'un ni l'autre, et ne s'en inquiétaient point. Ils cherchaient seulement dans leurs rôles des phrases, de place en place, où accrocher leurs effets habituels. Il n'était pas question d'adapter leur déclamation à la tonalité du morceau et au rythme musical : ils allaient d'un côté, et la musique de l'autre ; on eût dit qu'ils chantaient constamment hors du ton. Christophe en grinçait des dents et s'épuisait à leur crier la note : ils le laissaient crier, et continuaient imperturbablement, ne comprenant même pas ce qu'il voulait d'eux.

Christophe eût tout lâché, si les répétitions n'avaient été très avancées, et s'il n'eût été lié par la crainte d'un procès. Mannheim, à qui il fit part de son découragement, se moqua de lui :

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Tout va très bien ainsi. Vous ne vous comprenez pas l'un l'autre ? Eh ! qu'est-ce que cela fait ? Qui a jamais compris son œuvre, en dehors de l'auteur ? Il a encore bien de la chance, quand il se comprend lui-même !

Christophe se tourmentait de la niaiserie du poème,

qui, disait-il, ferait tomber sa musique. Mannheim ne faisait pas de difficulté pour reconnaître que le poème n'avait pas le sens commun, et que Hellmuth était « un daim » ; mais il n'avait aucune inquiétude à son égard : Hellmuth donnait de bons dîners, et il avait une jolie femme : qu'est-ce qu'il faut de plus à la critique ? — Christophe haussait les épaules, disant qu'il n'avait pas le temps d'écouter des balivernes.

— Mais ce ne sont pas des balivernes ! disait Mannheim, en riant. Voilà bien les gens graves ! Ils n'ont aucune idée de ce qui compte dans la vie.

Et il conseillait à Christophe de ne pas tant se préoccuper des affaires de Hellmuth, et de songer aux siennes. Il l'engageait à faire un peu de réclame. Christophe refusait avec indignation. A un reporter, qui cherchait à l'interviewer sur sa vie, il répondait, furieux :

— Cela ne vous regarde pas !

Et quand on lui demandait sa photographie pour une Revue, il sautait de colère, en criant qu'il n'était pas, Dieu merci ! un empereur pour étaler sa tête aux passants. — Impossible de le mettre en relations avec les salons influents. Il ne répondait pas aux invitations ; et quand, par hasard, il avait été forcé d'accepter, il oubliait de s'y rendre, ou s'y rendait de si mauvaise grâce qu'il semblait avoir pris à tâche d'être désagréable à tout le monde.

Mais le comble fut qu'il se brouilla avec sa Revue, deux jours avant la représentation.

Ce qui devait arriver arriva. Mannheim avait continué sa revision des articles de Christophe ; et il ne se gênait plus pour biffer des lignes entières de critique et les remplacer par des compliments.

Un jour, dans un salon, Christophe se trouva en présence d'un virtuose, — un pianiste bellâtre, qu'il avait éreinté, et qui vint le remercier, en souriant de toutes ses dents blanches. Il répondit brutalement qu'il n'y avait pas de quoi. L'autre insistait, se confondant en protestations de reconnaissance. Christophe y coupa court, en lui disant que s'il était satisfait de l'article, c'était son affaire, mais que l'article n'avait certainement pas été écrit pour le satisfaire. Et il lui tourna le dos. Le virtuose le prit pour un bourru bienfaisant, et s'en alla en riant. Mais Christophe, qui se souvint d'avoir reçu, quelque temps avant, une carte de remerciements d'une autre de ses victimes, fut brusquement traversé d'un soupçon. Il sortit, il alla acheter à un kiosque de journaux le dernier numéro de la Revue, il chercha son article, il lut... Sur le moment, il se demanda s'il devenait fou. Puis, il comprit ; et dans une rage folle, il courut aux bureaux du *Dionysos*.

Waldhaus et Mannheim s'y trouvaient, en conver-

sation avec une actrice de leurs amies. Ils n'eurent pas besoin de demander à Christophe pourquoi il venait. Jetant le numéro de la Revue sur la table, Christophe, sans prendre le temps de respirer, les apostropha avec une violence inouïe, criant, les traitant de drôles, de gredins, de faussaires, et tapant le plancher à tour de bras avec une chaise. Mannheim essayait de rire. Christophe voulut lui flanquer son pied au derrière. Mannheim se réfugia derrière la table, en se tordant. Mais Waldhaus le prit de très haut. Digne et gourmé, il s'évertuait à faire entendre, au milieu du vacarme, qu'il ne permettrait pas qu'on lui parlât sur ce ton, que Christophe aurait de ses nouvelles ; il lui tendait sa carte. Christophe la lui jeta au nez :

— Faiseur d'embarras !... Je n'ai pas besoin de votre carte pour savoir qui vous êtes... Vous êtes un polisson et un faussaire ! Et vous croyez que je vais me battre avec vous ?... Une correction, c'est tout ce que vous méritez !...

De la rue, on entendait sa voix. Les gens s'arrêtaient pour écouter. Mannheim ferma les fenêtres. La visiteuse, effrayée, cherchait à s'enfuir ; mais Christophe bloquait la porte. Waldhaus blême et suffoqué, Mannheim bredouillant et ricanant, essayaient de répondre. Christophe ne les laissa point parler. Il déchargea sur eux tout ce qu'il put imaginer de plus blessant, et ne s'en alla que quand il fut à bout de souffle et d'injures. Waldhaus et Mannheim ne retrouvèrent la voix que quand il fut parti. Mannheim reprit vite son aplomb : les injures glissaient sur lui, comme

l'eau sur les plumes d'un canard. Mais Waldhaus restait ulcéré : sa dignité avait été outragée ; et, ce qui rendait l'affront plus mortifiant encore, c'est qu'il avait eu des témoins : il ne pardonnerait jamais. Ses collègues firent chorus avec lui. De toute la Revue, Mannheim continua, seul, à n'en pas vouloir à Christophe : il s'était amusé de lui, tout son soûl ; il ne trouvait pas que ce fût payer trop cher, au prix de quelques gros mots, la pinte de bon sang qu'il s'était faite à ses dépens. Ç'avait été une bonne farce : s'il en avait été lui-même l'objet, il en eût ri tout le premier. Aussi, était-il prêt à serrer la main de Christophe comme si rien ne s'était passé. Mais Christophe était plus rancunier, et repoussa toute avance. Mannheim ne s'en affecta point : Christophe était un jouet, dont il avait tiré tout l'amusement possible ; il commençait à s'enflammer pour un autre pantin. Du jour au lendemain, tout fut fini entre eux. Cela n'empêcha point Mannheim de continuer à dire, quand on parlait de Christophe devant lui, qu'ils étaient amis intimes. Et peut-être qu'il le croyait.

Deux jours après la brouille, eut lieu la première d'*Iphigénie*. Ce fut un four complet. La Revue de Waldhaus loua le poème, et ne dit rien de la musique. Les autres journaux et Revues s'en donnèrent à cœur-joie. On rit et on siffla. La pièce fut retirée, après la troisième représentation ; mais les railleries ne cessèrent point si vite. On était trop heureux de trouver cette occasion de dauber sur Christophe ; et l'*Iphigénie* resta, pendant plusieurs semaines, un sujet d'inépui-

sables plaisanteries. On savait que Christophe n'avait plus d'arme pour se défendre ; et l'on en profitait. La seule chose qui retînt encore un peu, c'était sa situation à la cour. Bien que ses rapports fussent devenus assez froids avec le grand-duc, qui lui avait fait, à maintes reprises, des observations dont il n'avait tenu aucun compte, il continuait de se rendre de temps en temps au château et de bénéficier, dans l'esprit du public, d'une sorte de protection officielle, plus illusoire que réelle. — Il se chargea de détruire lui-même ce dernier appui.

Il souffrait des critiques. Elles ne s'adressaient pas seulement à sa musique, mais à son idée d'une forme d'art nouvelle, qu'on ne se donnait pas la peine de comprendre : (il était bien plus facile de la travestir, pour la ridiculiser à son aise). Christophe n'avait pas encore la sagesse de se dire que la meilleure réponse qu'on puisse faire à des critiques de mauvaise foi, est de ne leur en faire aucune, et de continuer à créer. Il avait pris, depuis quelques mois, la mauvaise habitude de ne laisser passer aucune attaque injuste, sans y répondre. Il écrivit un article, où il n'épargnait point certains de ses adversaires. Les deux journaux bien pensants, auxquels il le porta, le lui rendirent, en s'excusant avec une politesse ironique de ne pouvoir le publier. Christophe s'entêta. Il se souvint du journal socialiste de la ville, qui lui avait fait des avances. Il connaissait un des rédacteurs ; ils causaient parfois ensemble. Christophe avait plaisir à trouver quelqu'un qui parlât librement du pouvoir, de l'armée, des préjugés oppressifs et archaïques. Mais la conversation ne pouvait aller bien loin ; car, avec le socialiste, elle revenait toujours à Karl Marx, qui était absolument indifférent à Christophe. D'ailleurs, Christophe retrouvait dans ces discours d'homme libre — en outre d'un matérialisme qui ne lui plaisait pas beau-

coup — une rigueur pédante et un despotisme de pensée, un culte secret de la force, un militarisme à rebours, qui ne sonnaient pas très différemment de ce qu'il entendait, chaque jour, en Allemagne.

Néanmoins, ce fut à lui et à son journal qu'il pensa, quand il se vit fermer la porte des autres rédactions. Il se dit bien que sa démarche ferait scandale : le journal était violent, haineux, constamment condamné ; mais comme Christophe ne le lisait pas, il ne pensait qu'à la hardiesse des idées, qui ne l'effrayait point, et non à la bassesse du ton, qui lui eût répugné. Au reste, il était si enragé de voir l'entente sournoise des autres journaux afin de l'étouffer, que peut-être eût-il passé outre, même s'il avait été mieux averti. Il voulait montrer aux gens qu'on ne se débarrassait pas si facilement de lui. — Il porta donc l'article à la rédaction socialiste, où il fut reçu à bras ouverts. Le lendemain, l'article parut; et le journal annonçait, en termes emphatiques, qu'il s'était assuré le concours du jeune et talentueux maître, le camarade Jean-Christophe Krafft, dont étaient bien connues les ardentes sympathies pour les revendications de la classe ouvrière.

Christophe ne lut ni la note, ni l'article; car, ce matin-là, qui était un dimanche, il était parti avant l'aube pour une promenade à travers champs. Il était admirablement disposé. En voyant lever le soleil, il cria, rit, ioula, sauta et dansa. Plus de Revue, plus de critiques à faire ! C'était le printemps, et le retour de la musique du ciel et de la terre, la plus belle de toutes. Fini des sombres salles de concerts, étouffantes,

et puantes, des voisins désagréables, des virtuoses insipides ! On entendait s'élever la merveilleuse chanson des forêts murmurantes ; et sur les champs passaient, comme des vagues, les effluves enivrants de la Vie qui brisait l'écorce de la terre et sortait du tombeau.

Il revenait de promenade, la tête bourdonnante de lumière et de musique, quand sa mère lui remit une lettre qu'on avait apportée du palais en son absence. La lettre, écrite sous une forme impersonnelle, avisait monsieur Krafft qu'il eût à se rendre, ce matin, au château. — Le matin était passé : il était près d'une heure. Christophe ne s'en émut guère.

— Il est trop tard maintenant, dit-il. Ce sera pour demain.

Mais sa mère s'inquiéta :

— Non, non, on ne pouvait pas remettre ainsi un rendez vous de Son Altesse ; il fallait y aller tout de suite. Peut être s'agissait-il d'une affaire importante.

Christophe haussa les épaules :

— Importante ? Comme si ces individus pouvaient avoir quelque chose d'important à vous dire !... Il va m'exposer ses idées sur la musique. Ce sera gai !... Pourvu qu'il ne lui ait pas pris fantaisie de rivaliser avec Siegfried Meyer[1], et qu'il n'ait pas, lui aussi, un *Hymne à Ægir* à montrer ! Je jure que je ne l'épargnerai pas. Je lui dirai : « Faites donc de la politique.

1. Sobriquet, sous lequel les pamphlétaires allemands avaient coutume de désigner entre eux S. M. — (Sa Majesté) : — l'empereur.

Là, vous êtes le maître : vous aurez toujours raison. Mais dans l'art, prenez garde ! Dans l'art, on vous voit sans panache, sans casque, sans uniforme, sans argent, sans titres, sans aïeux, sans gendarmes ;... et dame ! pensez un peu : qu'est-ce qui restera de vous ?

La bonne Louisa, qui prenait tout au sérieux, leva les bras au ciel :

— Tu ne diras pas cela !... Tu es fou ! Tu es fou !...

Il s'amusait à l'inquiéter, en abusant de sa crédulité, jusqu'à ce que la dose de l'extravagance fût si forte que Louisa finit par comprendre qu'il se moquait d'elle. Elle haussait les épaules :

— Tu es trop bête, mon pauvre garçon !

Il l'embrassa en riant. Il était de magnifique humeur : il avait trouvé, dans sa promenade, un beau thème musical ; et il le sentait s'ébattre en lui, comme un poisson dans l'eau. Il ne voulut point partir pour le château, avant d'avoir mangé : il avait un appétit d'ogre. Louisa veilla ensuite à sa toilette ; car il recommençait à la tourmenter : il prétendait qu'il était bien comme il était avec ses vêtements usés et ses souliers poudreux. Cela ne l'empêcha point d'en changer et de cirer lui-même ses chaussures, en sifflant comme un merle et en imitant tous les instruments de l'orchestre. Quand il eut fini, sa mère passa l'inspection et refit gravement son nœud de cravate. Il était très patient, par extraordinaire, parce qu'il était content de lui, — ce qui n'était pas non plus très ordinaire. Il partit, en disant qu'il allait enlever la princesse Adélaïde, — la fille du grand-duc, une assez jolie femme, mariée à un

petit prince allemand, qui était venue passer quelques semaines auprès de ses parents. Elle avait témoigné jadis quelque sympathie à Christophe, quand il était enfant; et il avait un faible pour elle. Louisa prétendait qu'il en était amoureux; et il feignait de l'être, pour s'amuser.

Il ne se pressait pas d'arriver, flânant devant les boutiques, s'arrêtant dans la rue, pour caresser un chien, de ses amis, qui flânait comme lui, étendu sur le flanc et bâillant au soleil. Il sauta les grilles inoffensives, qui ceignaient la place du château, — un grand carré désert, entouré de maisons, avec deux jets d'eau assoupis, deux parterres symétriques et sans ombre, séparés, comme par une raie sur le front, par une allée sablée, ratissée avec soin, bordée d'orangers en caisse; au milieu, la statue en bronze d'un grand-duc inconnu, costume Louis-Philippe, sur un socle décoré aux quatre angles par des allégories de Vertus. Sur un banc, un promeneur unique dormait sur son journal. A la grille du château, un poste de soldats inutiles dormait. Derrière les fossés pour rire de la terrasse du château, deux canons endormis bâillaient sur la ville endormie. Christophe leur rit au nez à tous.

Il entra au château sans se préoccuper de prendre une attitude plus officielle : ce fut tout au plus s'il cessa de chantonner; en lui-même, ses pensées continuaient de danser. Il jeta son chapeau sur la table du vestibule, en interpellant familièrement le vieil huissier qu'il connaissait depuis l'enfance : — (le bonhomme était déjà là, lors de la première visite que Christophe

avait faite au château avec son grand-père, le soir où ils avaient vu Hassler) : — mais le vieux, qui toujours répondait avec bonhomie aux boutades un peu irrespectueuses de Christophe, prit, cette fois, un air rogue. Christophe n'y fit pas attention. Un peu plus loin, dans l'antichambre, il rencontra un employé de la chancellerie, fort bavard et prodigue avec lui, d'ordinaire, en démonstrations d'amitié ; il fut surpris de la hâte que ce personnage mit à passer, en esquivant un entretien. Il ne s'arrêta pas à ces impressions, et, continuant son chemin, il demanda à être introduit.

Il entra. Le dîner venait de finir. Son Altesse se tenait dans un des salons. Adossé à la cheminée, il fumait en causant avec ses hôtes, parmi lesquels Christophe distingua *sa* princesse, qui fumait aussi ; négligemment renversée dans un fauteuil, elle parlait très haut à quelques officiers, qui faisaient cercle autour d'elle. La réunion était animée. Tous étaient fort gais ; et Christophe, en entrant, entendit le rire épais du grand-duc. Mais ce rire s'arrêta net, quand le prince vit Christophe. Il poussa un grognement, et, fonçant droit sur lui :

— Ah ! vous voilà, vous ! cria-t-il. Vous daignez venir enfin ? Est-ce que vous croyez que vous allez vous moquer de moi plus longtemps ? Vous êtes un drôle, Monsieur !

Christophe fut si stupéfait par ce boulet reçu en pleine poitrine qu'il fut un moment avant de pouvoir articuler un mot. Il ne pensait qu'à son retard, qui ne pouvait légitimer une telle violence. Il balbutia :

— Altesse, qu'ai-je fait ?

L'Altesse n'écoutait pas, et poursuivait avec emportement :

— Taisez-vous ! Je ne me laisserai pas insulter par un drôle.

Christophe, blêmissant, luttait contre sa gorge contractée, qui refusait de parler. Il fit un effort, et cria :

— Altesse, vous n'avez pas le droit... vous n'avez pas le droit vous-même de m'insulter, sans me dire ce que j'ai fait.

Le grand-duc se tourna vers son secrétaire, qui sortit un journal de sa poche et qui le lui tendit. Il était dans un état d'exaspération que son humeur colérique ne suffisait pas à expliquer : les fumées de vins trop généreux y avaient aussi leur part. Il vint se planter devant Christophe, et, comme un toréador avec sa cape, il lui agita furieusement devant la figure le journal déplié et froissé, en criant :

— Vos ordures, Monsieur !... Vous mériteriez qu'on vous y mît le nez !

Christophe reconnut le journal socialiste :

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal, dit-il.

— Quoi ! quoi ! glapit le grand-duc. Vous êtes d'une impudence !... Ce journal de gredins, qui m'insultent journellement, qui vomissent contre moi des injures immondes !...

— Monseigneur, dit Christophe, je ne l'avais pas lu.

— Vous mentez ! cria le grand-duc.

— Je ne veux pas que vous disiez que je mens, dit

Christophe. Je ne l'avais pas lu, je ne m'occupe que de musique. Et d'ailleurs, j'ai le droit d'écrire où je veux.

— Vous n'avez aucun droit, sauf celui de vous taire. J'ai été trop bon pour vous. Je vous ai comblé de mes bienfaits, vous et les vôtres, malgré toutes les raisons que votre inconduite et celle de votre père m'auraient données de me séparer de vous. Je vous défends de continuer à écrire dans un journal qui m'est ennemi. Et de plus, je vous défends, d'une façon générale, d'écrire quoi que ce soit, à l'avenir, sans mon autorisation. J'ai assez de vos polémiques musicales. Je n'admets pas que quelqu'un qui jouit de ma protection passe son temps à attaquer tout ce qui est cher aux gens de goût et de cœur, aux véritables Allemands. Vous ferez mieux d'écrire de meilleure musique, ou, si cela ne vous est pas possible, de travailler vos gammes et vos exercices. Je ne veux pas d'un Bebel musical qui s'amuse à diffamer toutes les gloire nationales, à jeter le désarroi dans les esprits. Nous savons ce qui est bon, Dieu merci ! Nous n'avons pas attendu que vous nous le disiez, pour le savoir. Donc, à votre piano, Monsieur, et fichez-nous la paix !

Le gros homme, face à face avec Christophe, le dévisageait avec des yeux insultants. Christophe, livide, essayait de parler ; ses lèvres remuaient ; il bégaya :

— Je ne suis pas votre esclave, je dirai ce que je veux, j'écrirai ce que je veux...

Il suffoquait, il était près de pleurer de honte et de

rage ; ses jambes tremblaient. En faisant un brusque mouvement du coude, il renversa un objet sur le meuble près de lui. Il se rendait compte qu'il était ridicule ; et, en effet, il entendit rire : en regardant au fond du salon, il vit, comme au travers d'un brouillard, la princesse qui suivait la scène, en échangeant avec ses voisins des réflexions d'une commisération ironique. Dès lors, il perdit l'exacte conscience de ce qui se passait. Le grand-duc criait. Christophe criait plus fort que lui, sans savoir ce qu'il disait. Le secrétaire du prince et un autre fonctionnaire vinrent vers lui, et tâchèrent de le faire taire : il les repoussa ; il agitait en parlant un cendrier qu'il avait saisi machinalement sur le meuble auquel il était adossé. Il entendait que le secrétaire lui disait :

— Allons, lâchez cela, lâchez cela !...

Et il s'entendait lui-même crier des mots sans suite, et frapper avec le cendrier le rebord de la table.

— Sortez ! hurla le grand-duc, au comble de la fureur. Sortez ! Sortez ! Je vous chasse !

Les officiers s'étaient approchés du prince, et essayaient de le calmer. Le grand-duc, apoplectique, les yeux hors de la tête, criait qu'on jetât ce chenapan à la porte. Christophe vit rouge : il fut tout près d'appliquer son poing sur le mufle du grand-duc ; mais il était écrasé par un chaos de sentiments contradictoires : la honte, la fureur, un reste de timidité, de loyalisme germanique, de respect traditionnel, d'habitudes humiliées devant le prince. Il voulait parler, il ne pouvait pas parler ; il voulait agir, il ne pouvait pas agir ; il

ne voyait plus, il n'entendait plus : il se laissa pousser, et sortit.

Il passa au milieu des domestiques, impassibles, qui, venus près de la porte, n'avaient rien perdu du bruit de la dispute Les trente pas qu'il eut à faire pour sortir de l'antichambre lui semblèrent durer toute une vie. La galerie s'allongeait, à mesure qu'il avançait. Il ne sortirait jamais !... La lumière du dehors, qu'il voyait luire là-bas, par la porte vitrée, était pour lui le salut. Il descendit l'escalier en trébuchant ; il oubliait qu'il était nu tête : le vieil huissier le rappela pour prendre son chapeau. Il lui fallut ramasser toutes ses forces pour sortir du château, traverser la cour, regagner sa maison. Il claquait des dents. Quand il ouvrit la porte de chez lui, sa mère fut épouvantée par sa mine et par son tremblement. Il l'écarta, il refusa de répondre à ses questions. Il monta dans sa chambre, s'enferma, et se coucha. Il avait un tel frisson qu'il n'arrivait pas à se déshabiller ; il avait la respiration coupée et les membres brisés... Ah ! ne plus voir, ne plus sentir, n'avoir plus à soutenir ce misérable corps, à lutter contre l'ignoble vie, tomber, tomber sans souffle, sans pensée, n'être plus, nulle part !... — Ses habits arrachés avec une peine mortelle et épars autour de lui, par terre, il se jeta dans son lit, et il s'y enfonça jusqu'aux yeux. Tout bruit cessa dans la chambre : on n'entendit plus que le petit lit de fer, qui tremblait sur le carreau.

Louisa écoutait à la porte ; elle frappa en vain, appela doucement : rien ne répondit ; elle attendit,

épiant anxieusement le silence ; puis elle s'éloigna. Une ou deux fois dans le jour, elle revint écouter ; et le soir, encore, avant de se coucher. Le jour passa, la nuit passa : la maison était muette. Christophe tremblait de fièvre ; par moments, il pleurait : et, dans la nuit, il se soulevait pour montrer le poing au mur. Vers deux heures du matin, dans un accès de folie, il sortit du lit, en nage et à moitié nu : il voulait aller tuer le grand-duc. Il était dévoré de haine et de honte ; son corps et son cœur se tordaient dans la flamme. — De cette tempête, rien ne s'entendait au dehors : pas un mot, pas un son. Les dents serrées, il renfermait tout en lui.

Le lendemain matin, il redescendit, comme d'habitude. Il était ravagé. Il ne dit rien, et sa mère n'osa rien lui demander : elle savait déjà, par les rapports du voisinage. Tout le jour, il resta sur une chaise, au coin du feu, muet, fiévreux, le dos courbé, comme un vieux ; et, quand il était seul, il pleurait en silence.

Vers le soir, le rédacteur du journal socialiste vint le voir. Naturellement, il était au courant et voulait des détails. Christophe, touché de sa visite, l'interpréta naïvement comme une démarche de sympathie et d'excuses de la part de ceux qui l'avaient compromis ; il mit son amour-propre à ne sembler rien regretter, et il se laissa aller à dire tout ce qu'il avait sur le cœur : ce lui était un soulagement de parler librement à un homme qui eût comme lui la haine de l'oppression. L'autre l'excitait à parler : il voyait dans l'événement une bonne affaire pour son journal, l'occasion d'un article scandaleux, dont il attendait que Christophe lui fournît les éléments, à moins que Christophe ne l'écrivît lui-même ; car il comptait qu'après cet éclat, le musicien de la cour mettrait au service de « la cause » son talent de polémiste, qui était fort appréciable, et ses petits documents secrets sur la cour, qui l'étaient encore plus. Comme il ne se piquait pas d'une délicatesse exagérée, il présenta la chose sans

artifice, sous le jour le plus cru. Christophe en eut un haut-le-corps : il déclara qu'il n'écrirait rien, alléguant que toute attaque de sa part contre le grand-duc serait interprétée en ce moment comme un acte de vengeance personnelle, et qu'il était tenu à plus de réserve, maintenant qu'il était libre, que lorsque, ne l'étant pas, il courait des risques en disant ce qu'il pensait. Le journaliste ne comprit rien à ces scrupules ; il jugea Christophe un peu borné et clérical au fond ; il pensa surtout que Christophe avait peur. Il dit :

— Eh bien, laissez-nous faire : c'est moi qui écrirai. Vous n'aurez à vous occuper de rien.

Christophe le supplia de se taire ; mais il n'avait aucun moyen de l'y contraindre. D'ailleurs, le journaliste lui représenta que l'affaire ne le concernait pas seul : l'insulte atteignait le journal, qui avait le droit de se venger. A cela, rien à répondre ; tout ce que put faire Christophe, ce fut de lui demander sa parole qu'il n'abuserait point de certaines confidences faites à l'ami, et non au journaliste. L'autre la lui donna sans difficulté. Christophe n'en fut pas plus rassuré : il se rendait compte trop tard de l'imprudence qu'il avait commise. — Quand il fut seul, il repassa dans sa tête tout ce qu'il avait dit, et il frémit. Sans réfléchir une minute, il écrivit au journaliste, le conjurant, de nouveau, de ne point répéter ce qu'il lui avait confié : — (le malheureux le répétait lui-même, en partie, dans sa lettre).

Le lendemain, la première chose qu'il lut, en

ouvrant le journal avec une hâte fiévreuse, ce fut, en première page, son histoire tout au long. Tout ce qu'il avait dit, la veille, s'y retrouvait démesurément grossi, ayant subi cette déformation spéciale à laquelle sont soumis tous les objets qui passent par un cerveau de journaliste. L'article attaquait avec de basses invectives le grand-duc et la cour. Certains détails qu'il donnait étaient trop personnels à Christophe, trop évidemment connus de lui seul, pour qu'on ne lui attribuât point l'article tout entier.

Ce nouveau coup écrasa Christophe. A mesure qu'il lisait, une sueur froide lui montait au visage. Quand il eut fini, il resta affolé. Il voulut courir au journal ; mais sa mère l'en empêcha, redoutant, non sans raison, sa violence. Il la redoutait lui-même ; il sentait que s'il allait là, il ferait quelque sottise : et il resta, — pour en faire une autre. Il adressa au journaliste une lettre indignée, où il lui reprochait sa conduite en termes blessants, désavouait l'article, et rompait avec le parti. Le désaveu ne parut pas. Christophe écrivit au journal, le sommant de publier sa lettre. On lui envoya copie de sa première lettre, écrite le soir de l'entretien, et qui en était la confirmation : on lui demandait s'il fallait la publier aussi. Il se sentit dans leurs mains. Là-dessus, il eut le malheur de rencontrer dans la rue l'interviewer indiscret ; il ne put s'empêcher de lui dire le mépris qu'il avait pour lui. Le lendemain, le journal publia un entrefilet insultant, où l'on parlait de ces domestiques de cour, qui, même quand on les a flanqués à la porte,

restent toujours des domestiques et ne sont plus capables d'être libres. Quelques allusions à l'événement récent ne permettaient point de douter qu'il ne s'agît de Christophe.

Quand il fut bien évident pour tous que Christophe n'avait plus aucun appui, il se trouva soudain d'une richesse en ennemis qu'il n'eût jamais soupçonnée. Tous ceux qu'il avait blessés, directement ou indirectement, soit par des critiques personnelles, soit en combattant leurs idées et leur goût, prirent aussitôt l'offensive et se vengèrent avec usure. Le gros public, dont Christophe avait essayé de secouer l'apathie, contemplait, satisfait, la correction administrée à l'insolent jeune homme, qui avait prétendu réformer l'opinion et troubler le sommeil des gens de bien. Christophe était à l'eau. Chacun fit de son mieux pour lui tenir la tête dessous.

Ils ne fondirent pas tous ensemble sur lui. L'un commença d'abord, pour tâter le terrain. Christophe ne répondant pas, il redoubla ses coups. Alors d'autres suivirent ; et puis, toute la bande. Les uns étaient de la fête par simple divertissement, comme de jeunes chiens qui s'amusent à déposer leurs incongruités en belle place : c'était l'escadron volant des journalistes incompétents, qui, ne sachant rien, tâchent de le faire oublier, à force d'adulations aux vainqueurs et d'injures aux vaincus. Les autres apportaient là le poids de leurs principes, ils tapaient comme des sourds ; où

ils avaient passé, il ne restait rien de rien : c'était la grande critique, — la critique qui tue.

Par bonheur pour Christophe, il ne lisait pas les journaux. Quelques amis dévoués avaient l'attention de lui envoyer les plus injurieux. Mais il les laissait s'empiler sur sa table, sans penser à les ouvrir ; ce ne fut qu'à la fin que ses yeux furent attirés par une grande marque rouge qui encadrait un article : il lut que ses *Lieder* ressemblaient aux grognements d'un animal sauvage, que ses symphonies avaient l'air de sortir d'une maison de fous, que son art était hystérique, que ses spasmes d'harmonies voulaient donner le change sur sa sécheresse de cœur et sa nullité de pensée. Le critique, fort connu, terminait ainsi :

« M. Krafft a naguère donné, comme reporter, quelques preuves étonnantes de son style et de son goût, qui excitèrent dans les cercles musicaux une gaieté irrésistible. Il lui fut alors conseillé amicalement de se livrer plutôt à la composition. Les derniers produits de sa muse ont montré que ce conseil, bien intentionné, était mauvais. M. Krafft devrait décidément faire du reportage. »

Après cette lecture, qui empêcha Christophe de travailler pendant toute la matinée, il se mit naturellement à la recherche des autres journaux hostiles, pour achever de se démoraliser. Mais Louisa, qui avait la manie de faire disparaître tout ce qui traînait, sous prétexte de « faire de l'ordre », les avait déjà brûlés. Il en fut irrité d'abord, puis soulagé ; et, tendant à sa

mère le journal qui restait, il lui dit qu'elle aurai bien dû en faire autant de celui-là.

D'autres affronts lui furent plus sensibles. Un quatuor, dont il avait envoyé le manuscrit à une société réputée de Francfort, fut refusé à l'unanimité, et sans explications. Une ouverture, qu'un orchestre de Cologne semblait disposé à jouer, lui fut retournée, après des mois d'attente, comme injouable La pire épreuve lui fut infligée par une société orchestrale de la ville. Le *Kapellmeister* H. Euphrat, qui la dirigeait, était assez bon musicien : mais, comme beaucoup de chefs d'orchestre, il n'avait aucune curiosité d'esprit ; il souffrait — (ou plutôt il se portait à merveille) — de cette paresse spéciale à sa corporation, qui consiste à ressasser indéfiniment les œuvres déjà connues et à fuir comme le feu toute œuvre vraiment nouvelle. Il n'était jamais las d'organiser des Festivals Beethoven, Mozart ou Schumann : il n'avait, dans ces œuvres, qu'à se laisser porter par le ronron des rythmes familiers. En revanche, la musique de son temps lui était insupportable. Il n'osait pas l'avouer, et il se disait accueillant pour tous les jeunes talents : de vrai, quand on lui apportait une œuvre bâtie sur un patron ancien, — une sorte de décalque d'œuvres qui avaient été nouvelles, il y avait quelque cinquante ans, — il la recevait fort bien ; il mettait même de l'ostentation à l'imposer au public. Cela ne dérangeait ni l'ordre de ses effets, ni l'ordre d'après lequel le public avait coutume d'être ému. En revanche, il éprouvait un mélange de mépris et de haine pour tout ce qui menaçait de

déranger ce bel ordre et de lui causer une fatigue nouvelle. Le mépris dominait, si le novateur n'avait aucune chance de sortir de son ombre. S'il menaçait de réussir, c'était alors la haine, — jusqu'au moment, bien entendu, où il avait réussi tout à fait.

Christophe n'en était pas encore là : tant s'en fallait. Aussi, fut-il fort surpris, quand on lui fit savoir, par des ouvertures indirectes, que *Herr* H. Euphrat eût été bien aise de jouer quelque chose de lui. Il avait d'autant moins de raison de s'y attendre qu'il savait que le *Kapellmeister* était un ami intime de Brahms et de quelques autres qu'il avait malmenés dans ses chroniques. Comme il était bon garçon, il prêta à ses adversaires des sentiments généreux, qu'il eût été capable d'avoir. Il supposa que, le voyant accablé, ils voulaient lui prouver qu'ils étaient au-dessus des rancunes mesquines : il en fut touché. Il écrivit un mot plein d'effusion à H. Euphrat, en lui envoyant un poème symphonique. L'autre lui fit répondre, par son secrétaire, une lettre froide, mais polie, lui accusant réception de son envoi et ajoutant que, suivant la règle de la société, la symphonie serait prochainement distribuée à l'orchestre et soumise à l'épreuve d'une répétition d'ensemble avant d'être reçue pour l'audition publique. La règle était la règle : Christophe n'avait qu'à s'incliner. Aussi bien, c'était là une pure formalité, qui servait à écarter les élucubrations des amateurs, quelquefois encombrantes.

Deux ou trois semaines après, Christophe reçut avis que son œuvre allait être répétée. En principe,

tout se passait à huis clos, et l'auteur même ne pouvait assister à la répétition. Mais une tolérance universellement admise faisait qu'il était toujours là ; seulement, il ne se montrait pas. Chacun le savait, et chacun feignait de ne le point savoir. Au jour dit, un ami vint chercher Christophe et l'introduisit dans la salle, où il prit place au fond d'une loge. Il fut surpris de voir qu'à cette répétition fermée, la salle — du moins, les places du bas — était presque entièrement remplie : une foule de dilettantes, d'oisifs et de critiques s'agitait en caquetant. L'orchestre était censé ignorer leur présence.

On commença par la *Rhapsodie* de Brahms pour voix d'alto, chœur d'hommes, et orchestre, sur un fragment du *Harzreise im Winter* de Gœthe. Christophe, qui détestait la sentimentalité majestueuse de cette œuvre, se dit que c'était peut-être là, de la part des « Brahmines », une façon courtoise de se venger, en le forçant à entendre une composition qu'il avait critiquée irrévérencieusement. Cette idée le fit rire, et sa bonne humeur augmenta, quand, après la *Rhapsodie*, vinrent deux autres productions de musiciens connus, qu'il avait pris à partie : l'intention ne lui sembla pas douteuse. Sans pouvoir dissimuler quelques grimaces, il pensa que c'était, après tout, de bonne guerre ; et, à défaut de la musique, il apprécia la farce. Il s'amusa même à mêler ses applaudissements ironiques à ceux du public, qui fit pour Brahms et ses congénères une manifestation enthousiaste.

Enfin, ce fut le tour de la symphonie de Christophe.

Quelques regards jetés de l'orchestre et de la salle du côté de sa loge lui firent voir qu'on était averti de sa présence. Il se dissimula. Il attendait, avec ce serrement de cœur que tout musicien éprouve, au moment où la baguette du chef se lève et où le fleuve de musique se ramasse en silence, prêt à briser sa digue. Jamais il n'avait encore entendu son œuvre à l'orchestre. Comment les êtres qu'il avait rêvés allaient-ils vivre ? Quelle serait leur voix ? Il les sentait gronder en lui ; et, penché sur le gouffre de sons, il attendait en frémissant ce qui allait sortir.

Ce qui sortit, ce fut une chose sans nom, une bouillie informe. Au lieu des robustes colonnes qui devaient soutenir le fronton de l'édifice, les accords s'écroulaient les uns à côté des autres, comme une bâtisse en ruines ; on n'y distinguait rien qu'une poussière de plâtras. Christophe hésita avant d'être bien sûr que c'était lui qu'on jouait. Il recherchait la ligne, le rythme de sa pensée : il ne la reconnaissait plus ; elle allait, bredouillante et titubante, comme un ivrogne qui s'accroche aux murs ; et il était écrasé de honte, comme si on le voyait lui-même en cet état. Il avait beau savoir que ce n'était pas là ce qu'il avait écrit : quand un interprète imbécile dénature vos paroles, on a un moment de doute, on se demande avec consternation si l'on est responsable de cette stupidité. Le public, lui, ne se le demande jamais : il croit à l'interprète, aux chanteurs, à l'orchestre qu'il est accoutumé d'entendre, comme il croit à son journal : ils ne peuvent pas se tromper ; s'ils disent des absurdités, c'est que

l'auteur est absurde. Il en doutait d'autant moins, en cette occasion, qu'il avait plaisir à le croire. — Christophe essayait de se persuader que le *Kapellmeister* se rendait compte du gâchis, qu'il allait arrêter l'orchestre, et faire tout reprendre. Les instruments ne jouaient même plus ensemble. Le cor avait manqué son entrée et pris une mesure trop tard ; il continua quelques minutes, puis s'arrêta tranquillement, pour vider son instrument. Certains traits des hautbois avaient totalement disparu. Il était impossible à l'oreille la plus exercée de retrouver le fil de la pensée musicale, ni même d'imaginer qu'il y en eût une. Des fantaisies d'instrumentation, des saillies humoristiques, devinrent grotesques, par le fait de la grossièreté de l'exécution. C'était bête à pleurer, c'était l'œuvre d'un idiot, d'un farceur, qui ne savait pas la musique. Christophe s'arrachait les cheveux. Il voulut interrompre ; mais l'ami qui était avec lui l'en empêcha, l'assurant que *Herr Kapellmeister* saurait bien de lui-même discerner les fautes de l'exécution et tout remettre au point, — qu'au reste Christophe ne devait pas se montrer et qu'une observation de lui ferait le plus mauvais effet. Il obligea Christophe à se retirer au fond de la loge. Christophe se laissa faire ; mais il se cognait la tête avec ses poings ; et chaque monstruosité nouvelle lui arrachait un râle d'indignation et de douleur.

— Les misérables ! Les misérables !... gémissait-il ; et il se mordait les mains pour ne pas crier.

Maintenant, montait vers lui, avec les fausses notes,

la rumeur du public, qui commençait à s'agiter. Ce ne fut d'abord qu'un frémissement ; mais bientôt Christophe n'eut plus de doute : ils riaient. Les musiciens de l'orchestre avaient donné le signal; certains ne cachaient point leur hilarité. Le public, assuré dès lors que l'œuvre était risible, se tordit de rire. La joie fut générale ; elle redoublait au retour d'un motif très rythmé, que les contrebasses accentuaient d'une façon burlesque. Seul, le *Kapellmeister,* imperturbable, continuait à marquer la mesure, au milieu du charivari.

Enfin, l'on arriva au bout : — (les meilleures choses ont une fin). — La parole était au public. Il éclata. Ce fut une explosion d'allégresse, qui dura plusieurs minutes. Les uns sifflaient, les autres applaudissaient ironiquement ; les plus spirituels criaient : *bis !* Une voix de basse, venue du fond d'une avant-scène, se mit à imiter le motif grotesque. D'autres farceurs furent pris d'émulation et l'imitèrent, à leur tour. Quelqu'un cria : « L'auteur ! » — Il y avait longtemps que ces gens d'esprit ne s'étaient autant amusés.

Après que le tumulte fut un peu calmé, le *Kapellmeister*, impassible, le visage tourné de trois quarts vers le public, mais affectant de ne pas le voir — (le public était toujours censé ne pas exister), — fit à l'orchestre un signe, pour marquer qu'il voulait parler. On cria : « Chut ! » ; et chacun fit silence. Il attendit encore un moment ; puis — (sa voix était nette, froide et tranchante) :

— Messieurs, dit-il, je n'aurais certainement pas

laissé jouer *cette chose* jusqu'au bout, si je n'avais voulu me donner une fois en spectacle le monsieur qui a osé écrire des turpitudes sur maître Brahms.

Il dit ; et, sautant de son estrade, il sortit au milieu des ovations de la salle en délire. On voulut le rappeler ; les acclamations se prolongèrent pendant une ou deux minutes encore. Mais il ne revint pas. L'orchestre s'en allait. Le public se décida à s'en aller aussi. Le concert était fini.

C'était une bonne journée.

Christophe était déjà sorti. A peine avait-il vu le misérable chef d'orchestre quitter son pupitre, qu'il s'était élancé hors de la loge; il dégringolait les marches du premier étage, pour le rejoindre et le souffleter. L'ami qui l'avait amené courut après lui et essaya de le retenir; mais Christophe le bouscula et faillit le jeter en bas de l'escalier: — (il avait des raisons de croire que le personnage était complice dans le traquenard). — Heureusement pour H. Euphrat et pour lui même, la porte qui menait à la scène était fermée; et ses coups de poing furieux ne purent la faire ouvrir. Cependant, le public commençait à sortir de la salle. Christophe ne pouvait rester là. Il se sauva.

Il était dans un état indescriptible. Il marchait au hasard, agitant les bras, roulant les yeux, parlant tout haut, comme un fou; il renfonçait ses cris d'indignation et de rage. La rue était à peu près déserte. La salle de concert avait été construite, l'année précédente, dans un quartier nouveau, un peu hors de la ville; et Christophe, d'instinct, fuyait vers la campagne, à travers les terrains vagues, où s'élevaient des baraques isolées et quelques échafaudages de maisons, entourés de palissade. Il avait des pensées meurtrières, il eût voulu tuer l'homme qui lui avait fait cet affront... Hélas! Et quand il l'eût tué, y aurait-il eu rien de

changé à l'animosité de tous ces gens, dont les rires injurieux retentissaient encore à son oreille ? Ils étaient trop, il ne pouvait rien contre eux ; ils étaient tous d'accord — eux qui étaient divisés sur tant de choses — pour l'outrager et l'écraser. C'était plus que de l'incompréhension : il y avait là de la haine. Que leur avait-il donc fait à tous ? Il avait en lui de belles choses, des choses qui font du bien et qui dilatent le cœur ; il avait voulu les dire, en faire jouir les autres ; il croyait qu'ils allaient en être heureux comme lui. Si même ils ne les goûtaient pas, ils devaient tout au moins lui être reconnaissants de l'intention ; ils pouvaient, à la rigueur, lui remontrer amicalement en quoi il s'était trompé ; mais de là à cette joie méchante qu'ils mettaient à insulter ses pensées odieusement travesties, à les fouler aux pieds, à le tuer sous le ridicule, comment était-ce possible ? Dans son exaltation, il s'exagérait encore leur haine ; il lui prêtait un sérieux, que ces êtres médiocres étaient bien incapables d'avoir. Il sanglotait : « Qu'est-ce que je leur ai fait ? » Il étouffait, il se sentait perdu, ainsi que lorsqu'il était enfant et qu'il avait fait connaissance pour la première fois avec la méchanceté humaine.

Et comme il regardait près de lui, à ses pieds, il s'aperçut qu'il était arrivé au bord du ruisseau du moulin, à l'endroit où, quelques années avant, son père s'était noyé. Et l'idée lui vint sur-le-champ de se noyer aussi. Sans attendre une minute, il se disposa à sauter.

Mais comme il se penchait sur la berge, fasciné par le calme et clair regard de l'eau, un tout petit oiseau,

sur un arbre près de lui, se mit à chanter — chanter éperdument. Il se tut pour l'écouter. L'eau murmurait. On entendait les frémissements des blés en fleur, ondoyant sous la molle caresse de l'air ; les peupliers frissonnaient. Derrière la haie du chemin, des paniers d'abeilles invisibles, dans un jardin, emplissaient l'air de leur musique parfumée. De l'autre côté du ruisseau, une vache aux beaux yeux bordés d'agate, rêvait. Une fillette blonde, assise sur le rebord d'un mur, une hotte légère à claires-voies sur les épaules, comme un petit ange avec ses ailes, rêvait aussi, en balançant ses jambes nues et chantonnant un air qui n'avait aucun sens. Au loin, dans la prairie, un chien blanc bondissait, décrivant de grands ronds. Christophe, appuyé à un arbre, écoutait, regardait la terre printanière ; il était repris par la paix et la joie de ces êtres : il oubliait, il oubliait... Brusquement, il serra dans ses bras le bel arbre contre lequel il appuyait sa joue. Il se jeta par terre ; il s'enfonça la tête dans l'herbe ; il riait nerveusement, il riait de bonheur. Toute la beauté, la grâce, le charme de la vie l'enveloppait, l'imbibait, le pénétrait comme une éponge. Il pensait :

— Pourquoi es-tu si belle, et eux — les hommes — si laids ?

N'importe ! Il l'aimait, il l'aimait, il sentait qu'il l'aimerait toujours, que rien ne pourrait l'en déprendre Il embrassa la terre avec ivresse. Il embrassait la vie :

— Je t'ai ! Tu es à moi. Ils ne peuvent pas t'enlever à moi. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! Qu'ils me fassent souffrir !... Souffrir, c'est encore vivre !

Christophe se remit courageusement au travail. Il ne voulait plus rien avoir à faire avec les « hommes de lettres » les bien nommés, les phraseurs, les bavards stériles, les journalistes, les critiques, les exploiteurs et les trafiquants de l'art. Quant aux musiciens, il ne perdrait pas son temps davantage à combattre leurs préjugés et leurs jalousies. Ils ne voulaient pas de lui? — Soit ! il ne voulait pas d'eux. Il avait son œuvre à faire : il la ferait. La cour lui rendait sa liberté : il l'en remerciait. Il remerciait les gens de leur hostilité : il allait pouvoir travailler en paix.

Louisa l'approuvait de tout son cœur. Elle n'avait aucune ambition ; elle n'était pas une Krafft ; elle ne ressemblait ni au père, ni au grand-père. Elle ne tenait aucunement pour son fils aux honneurs et à la réputation. Certes, elle se fût réjouie qu'il fût riche et célèbre ; mais si ces avantages devaient s'acheter au prix de trop de désagréments, elle aimait beaucoup mieux qu'il n'en fût pas question. Elle avait été plus affectée du chagrin de Christophe, à la suite de sa rupture avec le château, que de l'événement même ; et, au fond, elle était ravie qu'il se fût brouillé avec les gens des revues et des journaux. Elle avait pour le papier noirci une méfiance de paysan : tout cela n'était

bon qu'à vous faire perdre votre temps et à vous attirer des ennuis. Elle avait entendu quelquefois causer avec Christophe ces petits jeunes gens de la Revue, avec qui il collaborait : elle avait été épouvantée de leur méchanceté ; ils déchiraient tout à belles dents, ils disaient des horreurs de tout ; et plus ils en disaient, plus ils étaient contents. Elle ne les aimait pas. Ils étaient sans doute très intelligents et très savants ; mais ils n'étaient pas bons : elle se réjouissait que son Christophe ne les vît plus. Elle abondait dans son sens : qu'avait-il besoin d'eux ?

— Ils peuvent dire, écrire et penser de moi ce qu'ils voudront, disait Christophe : ils ne peuvent pas m'empêcher d'être moi-même. Leur art, leur pensée, que m'importe ? Je les nie !

Il est très beau de nier le monde. Mais le monde ne se laisse pas facilement nier par une forfanterie de jeune homme. Christophe était sincère ; mais il se faisait illusion, il ne se connaissait pas bien. Il n'était pas un moine, il n'avait pas un tempérament à renoncer au monde ; surtout, il n'en avait pas l'âge. Les premiers temps, il ne souffrit pas trop : il était enfoncé dans la composition ; et, tant que ce travail dura, il ne sentit le manque de rien. Mais quand il fut dans la période de dépression qui suit l'achèvement de l'œuvre et qui dure jusqu'à ce qu'une nouvelle œuvre s'empare de l'esprit, il regarda autour de lui, et il fut glacé de son abandon. Il se demanda pourquoi il écrivait. Tandis que l'on écrit, la question ne se pose pas : il faut écrire, cela ne se discute point. Ensuite, on se trouve en présence de l'œuvre enfantée ; l'instinct puissant qui l'a fait jaillir des entrailles s'est tu : on ne comprend plus pourquoi elle est née ; à peine s'y reconnaît-on soi-même, elle est presque une étrangère, on aspire à l'oublier. Et cela n'est pas possible, tant qu'elle n'est ni publiée, ni jouée, tant qu'elle ne vit pas de sa vie propre dans le monde. Jusque-là, elle est le nouveau-né attaché à la mère, une chose vivante rivée à la chair vivante : il faut l'amputer à

tout prix pour vivre. Plus Christophe composait, plus grandissait en lui l'oppression de ces êtres sortis de lui, qui ne pouvaient ni vivre, ni mourir. Qui l'en délivrerait? Une poussée obscure remuait ces enfants de sa pensée ; ils aspiraient désespérément à se détacher de lui, à se répandre dans d'autres âmes, comme les semences vivaces et fécondes, que le vent charrie dans l'univers. Resterait-il muré dans sa stérilité ? Il en deviendrait enragé.

Puisque tout débouché — théâtres, concerts — lui était fermé, et que pour rien au monde il ne se fût abaissé à faire une démarche nouvelle auprès des directeurs qui l'avaient une fois éconduit, il ne lui restait d'autre moyen que de publier ce qu'il avait écrit ; mais il ne pouvait se flatter qu'il trouverait plus facilement un éditeur pour le lancer qu'un orchestre pour le jouer. Les deux ou trois essais qu'il fit, aussi maladroitement que possible, lui suffirent ; plutôt que de s'exposer à un nouveau refus, ou de discuter avec un de ces négociants et de supporter leurs airs protecteurs, il préféra faire tous les frais de l'édition. C'était une folie : il avait une petite réserve, qui lui venait de son traitement à la cour et de quelques concerts ; mais la source de cet argent était tarie, et il se passerait longtemps avant qu'il en trouvât une autre ; il eût fallu être assez sage pour ménager ce petit avoir, qui devait l'aider à passer la période difficile où il s'engageait. Non seulement il ne le fit pas ; mais, cette réserve étant insuffisante à couvrir les dépenses de l'édition, il ne craignit pas de s'endetter. Louisa n'osait rien dire ;

elle le trouvait déraisonnable, et ne comprenait pas bien qu'on dépensât de l'argent pour voir son nom sur un livre ; mais, puisque c'était un moyen de lui faire prendre patience et de le garder auprès d'elle, elle était trop heureuse qu'il s'en contentât.

Au lieu d'offrir au public des compositions d'un genre connu, de tout repos, où il se sentît chez lui, Christophe fit choix, parmi ses manuscrits, d'une série d'œuvres très personnelles, et auxquelles il tenait beaucoup. C'étaient des pièces pour piano, où s'entremêlaient des *Lieder*, quelques-uns très courts et d'allure populaire, d'autres très développés et presque dramatiques. Le tout formait une suite d'impressions joyeuses ou tristes, qui s'enchaînaient d'une façon naturelle et que traduisait tour à tour le piano seul, et le chant, seul ou accompagné. « Car, disait Christophe, quand je rêve, je ne me formule pas toujours ce que je sens : je souffre, je suis heureux, sans paroles pour le dire ; mais il vient un moment où il faut que je le dise, je chante sans y penser : parfois, ce ne sont que des mots vagues, quelques phrases décousues, parfois des poèmes entiers ; puis, je me remets à rêver. Ainsi, le jour s'écoule : et c'est en effet un jour que j'ai voulu représenter. Pourquoi des recueils composés uniquement de chants, ou de préludes ? Il n'y a rien de plus factice et de moins harmonieux. Il faut tâcher de rendre le libre jeu de l'âme. » — Il avait donc nommé la Suite : *Une Journée*. Les diverses parties de l'œuvre portaient des sous-titres, indiquant brièvement la succession des rêves intérieurs. Christophe y

avait écrit des dédicaces mystérieuses, des initiales, des dates, que lui seul pouvait comprendre et qui lui rappelaient le souvenir d'heures poétiques, ou de figures aimées : la rieuse Corinne, la languissante Sabine, et la petite Française inconnue.

En outre de cette œuvre, il choisit une trentaine de ses *Lieder*, — de ceux qui lui plaisaient le plus, et, par conséquent, qui plaisaient le moins au public. Il s'était bien gardé de prendre ses mélodies les plus « mélodieuses » ; il prit les plus caractéristiques. — (On sait que les braves gens ont toujours une grande peur de ce qui est « caractéristique ». Ce qui est sans caractère est mieux fait pour leur plaire.)

Ces *Lieder* étaient écrits sur des vers de vieux poètes silésiens du XVIIe siècle, que Christophe avait lus dans une collection populaire, et dont il aimait la loyauté. Deux surtout lui étaient chers, comme des frères, deux êtres pleins de génie, tous deux morts à trente ans : le charmant Paul Fleming, le libre voyageur au Caucase et à Ispahan, qui garda une âme pure, aimante et sereine, au milieu des sauvageries de la guerre, des tristesses de la vie, et de la corruption de son temps, — et Jean-Christian Günther, le génie déréglé, qui se brûla dans l'orgie et le désespoir, jetant sa vie à tous les vents. De Günther, il avait traduit les cris de provocation et d'ironie vengeresse contre le Dieu ennemi qui l'écrase, ces malédictions furieuses du Titan terrassé, qui retourne la foudre contre le ciel. De Fleming, il avait pris des chants d'amour à Anemone et à Basilene, suaves et

doux comme des fleurs, — et la ronde des étoiles, le *Tanzlied* (chant de danse) des cœurs limpides et joyeux, — et le sonnet héroïque et tranquille : *A soi-même* (*An Sich*), que Christophe se récitait, comme prière du matin.

L'optimisme souriant du pieux Paul Gerhardt charmait aussi Christophe. C'était pour lui un repos, au sortir de ses tristesses. Il aimait cette vision innocente de la nature en Dieu, les prairies fraîches, où les cigognes se promènent gravement au milieu des tulipes et des narcisses blancs, au bord des ruisselets qui chantent sur le sable, l'air transparent où passent les hirondelles aux grandes ailes et le vol des colombes, la gaieté d'un rayon de soleil qui déchire la pluie, et le ciel lumineux qui rit entre les nuées, et la sérénité majestueuse du soir, le repos des forêts, des troupeaux, des villes et des champs. Il avait eu l'impertinence de remettre en musique plusieurs de ces cantiques spirituels, qui étaient encore chantés dans les communautés protestantes. Et il s'était bien gardé de leur conserver leur caractère de choral. Loin de là : il l'avait en horreur ; il leur avait donné une expression libre et vivante. Le vieux Gerhardt eût frémi de l'orgueil diabolique que respiraient maintenant certaines strophes de son *Lied du Voyageur chrétien*, ou de l'allégresse païenne qui faisait déborder comme un torrent le flot paisible de son *Chant d'été*.

La publication fut faite, et naturellement en dépit du bon sens. L'éditeur, que Christophe payait pour faire l'impression de ses *Lieder* et les garder en dépôt,

n'avait d'autre titre à son choix que d'être son voisin. Il n'était pas outillé pour un travail de cette importance : l'ouvrage traîna, des mois ; il y eut des bévues, des corrections coûteuses. Christophe, qui n'y connaissait rien, se laissait tout compter un tiers plus cher qu'il ne fallait ; les dépenses s'élevèrent bien au-dessus de ce qui avait été prévu. Puis, quand ce fut fini, Christophe se trouva avoir sur les bras une édition énorme, dont il ne savait que faire. L'éditeur était sans clientèle ; il ne fit pas une démarche pour répandre l'œuvre. Son apathie s'accordait d'ailleurs avec l'attitude de Christophe. Comme il lui avait demandé, pour l'acquit de sa conscience, de lui écrire quelques lignes de réclame, Christophe répliqua « qu'il ne voulait pas de réclame : si sa musique était bonne, elle parlerait pour elle-même ». L'autre respecta religieusement sa volonté : il enferma l'édition au fond de son magasin. Elle était bien gardée ; car, en six mois, il ne s'en vendit pas un exemplaire.

En attendant que le public se décidât à venir, Christophe dut trouver un moyen pour réparer la brèche qu'il avait faite à son petit avoir; et il n'avait pas à être difficile; car il fallait vivre et payer ses dettes. Non seulement celles-ci étaient plus fortes qu'il ne l'avait prévu; mais il s'aperçut que la réserve sur laquelle il comptait était moins forte qu'il n'avait calculé. Avait-il perdu de l'argent sans s'en douter, ou — ce qui était infiniment plus probable — avait-il mal fait ses comptes? (Jamais il n'avait su faire une addition exacte.) Peu importait en tout cas pourquoi l'argent manquait : il manquait, la chose était sûre. Louisa dut se saigner pour venir en aide à son fils Il en eut un remords cuisant, et il chercha à s'acquitter, au plus tôt, à tout prix Il se mit en quête de leçons à donner, si pénible qu'il lui fût de se proposer et d'essuyer parfois des refus. Sa faveur était bien tombée : il eut grand mal à retrouver quelques élèves Aussi, quand on lui parla d'une place dans une école, il fut trop heureux d'accepter.

C'était une institution à demi religieuse. Le directeur, homme fin, avait su voir, sans être musicien, tout le parti qu'on pouvait tirer de Christophe. à très bon compte, dans la situation actuelle. Il était affable,

et payait peu. Christophe ayant risqué une timide observation, le directeur laissa entendre, avec un sourire bienveillant, que Christophe, n'ayant plus de titre officiel, ne pouvait prétendre à plus.

Triste besogne ! Il s'agissait moins d'apprendre la musique aux élèves que de donner l'illusion aux parents et à eux-mêmes qu'ils la savaient. La grande affaire était de les mettre en état de chanter pour les cérémonies où le public était admis. Peu importait le moyen. Christophe en était écœuré ; il n'avait même pas la consolation de se dire, en accomplissant sa tâche, qu'il faisait œuvre utile : sa conscience se la reprochait, comme une hypocrisie. Il essaya de donner aux enfants une instruction plus solide, de leur faire connaître et aimer la sérieuse musique ; mais les élèves ne s'en souciaient point. Christophe ne réussissait pas à se faire écouter ; il manquait d'autorité ; et, en vérité, il n'était pas fait pour enseigner à des enfants. Il ne s'intéressait pas à leurs ânonnements ; il voulait leur expliquer tout de suite la théorie musicale. Quand il avait une leçon de piano à donner, il mettait l'élève à une symphonie de Beethoven, qu'il jouait à quatre mains avec lui. Naturellement, cela ne pouvait marcher ; il éclatait de colère, chassait l'élève du piano, et jouait seul, longuement, à sa place. — Il n'en usait pas autrement avec ses élèves particuliers, en dehors de l'école. Il n'avait pas une once de patience : il disait, par exemple, à une gentille jeune fille, qui se piquait de distinction aristocratique, qu'elle jouait comme une cuisinière ; ou même, il écrivait à la mère qu'il y renon-

çait, qu'il finirait par en mourir, s'il devait continuer plus longtemps à s'occuper d'un être aussi dénué de talent. — Tout cela n'arrangeait pas ses affaires. Ses rares élèves le quittaient ; il ne parvenait pas à en garder un, plus de deux mois. Sa mère le raisonnait, il se raisonnait lui-même. Louisa lui fit promettre qu'il ne se brouillerait pas au moins avec l'institution où il était entré ; car, s'il venait à perdre cette place, il ne savait plus comment il ferait pour vivre. Aussi se contraignait-il, malgré son dégoût : il était d'une ponctualité exemplaire. Mais le moyen de cacher ce qu'il pensait, quand un âne d'élève estropiait pour la dixième fois un passage, ou quand il lui fallait seriner à sa classe, pour le prochain concert, un chœur insipide ! (Car on ne lui laissait même pas le choix de son programme : on se défiait de son goût.) On peut croire qu'il y mettait peu de zèle. Il s'obstinait pourtant, silencieux, renfrogné, ne trahissant sa fureur intime que par quelque coup de poing sur la table, qui faisait ressauter les élèves. Mais parfois, la pilule était trop amère : il n'y pouvait plus tenir. Au milieu du morceau, il interrompait ses chanteurs :

— Ah ! laissez cela ! laissez cela ! Je vais vous jouer plutôt du Wagner.

Ils ne demandaient pas mieux. Ils jouaient aux cartes derrière son dos. Il s'en trouvait toujours un pour rapporter la chose au directeur ; et Christophe s'entendait rappeler qu'il n'était pas là pour faire aimer la musique à ses élèves, mais pour la leur faire chanter. Il recevait les semonces en frémissant : mais il les

acceptait : il ne voulait pas rompre. — Qui lui eût dit, il y avait quelques années, quand sa carrière s'annonçait brillante et assurée (alors qu'il n'avait rien fait), qu'il en serait réduit à ces humiliations, dès l'instant qu'il commencerait à valoir quelque chose?

Parmi les souffrances d'amour-propre que lui causa sa charge à l'institution, une des moins pénibles pour lui ne fut pas la corvée des visites obligatoires à ses collègues. Il en fit deux, au hasard ; et cela l'ennuya tellement qu'il n'eut pas le courage de continuer. Les deux privilégiés ne lui en surent aucun gré ; mais les autres se jugèrent personnellement offensés. Tous regardaient Christophe comme leur inférieur, en situation et en intelligence ; et ils prenaient avec lui des manières protectrices. Il en était accablé, par moments : car ils avaient l'air si sûrs d'eux-mêmes et de l'opinion qu'ils avaient de lui, qu'il lui arrivait de la partager ; il se sentait stupide auprès d'eux : qu'eût-il pu trouver à leur dire? Ils étaient pleins de leur métier et ne voyaient rien au delà. Ils n'étaient pas des hommes. Si, du moins, ils avaient été des livres! Mais ils étaient des notes à des livres, des commentaires philologiques.

Christophe fuyait les occasions de se trouver avec eux. Mais elles lui étaient quelquefois imposées. Le directeur recevait, un jour par mois, dans l'après-midi ; et il tenait à ce que tout son monde fût là. Christophe, qui avait esquivé la première invitation, sans même s'excuser, faisant le mort, dans l'espoir fallacieux que son absence ne serait pas remarquée, fut l'objet, dès

le lendemain, d'une observation aigre douce. La fois suivante, chapitré par sa mère, il se décida à venir ; il y mit autant d'entrain que s'il allait à un enterrement.

Il se trouva dans une réunion de professeurs de l'institution et d'autres écoles de la ville, avec leurs femmes et leurs filles. Entassés dans un salon trop petit, ils étaient hiérarchiquement groupés, et ne firent nulle attention à lui. Le groupe le plus voisin parlait de pédagogie et de cuisine. Toutes ces femmes de professeurs avaient des recettes culinaires, qu'elles professaient avec un pédantisme exubérant et revêche. Les hommes n'étaient pas moins intéressés par ces questions, et à peine moins compétents. Ils étaient aussi fiers des talents domestiques de leurs femmes que celles-ci du savoir de leurs époux. Debout, près d'une fenêtre, adossé au mur, ne sachant quelle contenance faire, tantôt tâchant de sourire bêtement, tantôt sombre, l'œil fixe, les traits contractés, Christophe crevait d'ennui. A quelques pas, assise dans l'embrasure de la fenêtre, une jeune femme, à qui personne ne parlait, s'ennuyait comme lui. Tous deux regardaient la salle, et ne se regardaient pas. Ce ne fut qu'après un certain temps qu'ils se remarquèrent, au moment où, n'en pouvant plus ni l'un ni l'autre, ils se détournaient pour bâiller. Juste à cette minute, leurs yeux se rencontrèrent. Ils échangèrent un regard de complicité amicale. Il fit un pas vers elle. Elle lui dit, à mi-voix :

— On s'amuse ?

Il tourna le dos à la salle, et, regardant la fenêtre,

il tira la langue. Elle éclata de rire, et, subitement réveillée, elle lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle. Ils firent connaissance. Elle était femme du professeur Reinhart, chargé du cours d'histoire naturelle à l'école, et nouvellement arrivé dans la ville, où ils ne connaissaient encore personne. Elle était loin d'être belle, le nez gros, de vilaines dents, peu de fraîcheur, mais des yeux vifs, assez spirituels, et un sourire bon enfant. Elle bavardait comme une pie : il lui donna la réplique avec entrain ; elle avait une franchise amusante, des boutades drolatiques ; ils échangeaient en riant leurs impressions, tout haut, sans se préoccuper de ceux qui les entouraient. Leurs voisins, qui n'avaient pas daigné s'apercevoir de leur existence, tant qu'il eût été charitable de les aider à sortir de leur isolement, leur jetaient maintenant des regards indiscrets et mécontents : il était de mauvais goût de s'amuser autant... Mais ce qu'on pouvait penser d'eux était indifférent aux deux bavards : ils prenaient leur revanche.

A la fin, Mme Reinhart présenta son mari à Christophe. Il était extrêmement laid : une figure blême, glabre, grêlée, un peu macabre, mais un air de grande bonté. Il parlait du fond de la gorge, et articulait les mots d'une manière sentencieuse, ânonnante, en faisant des pauses entre les syllabes.

Ils étaient mariés depuis quelques mois, et ces deux laiderons étaient épris l'un de l'autre : ils avaient une façon affectueuse de se regarder, de se parler, de se prendre la main, au milieu de tout ce monde, — qui était comique et touchante. Ce que l'un voulait, l'autre le

voulait aussi. Tout de suite, ils invitèrent Christophe à venir souper chez eux, au sortir de la réception. Christophe commença par se défendre, en plaisantant; il disait que, pour ce soir, ce qu'on avait de mieux à faire, c'était d'aller se coucher : on était moulu d'ennui, comme si on avait fait une marche de dix lieues. Mais Mme Reinhart répliqua que, précisément, il ne fallait pas en rester là : il serait dangereux de passer la nuit sur ces pensées lugubres. Christophe se laissa faire violence. Dans son isolement, il se sentait heureux d'avoir rencontré ces braves gens, pas très distingués de manières, mais simples et *gemütlich*.

Le petit intérieur des Reinhart était *gemütlich*, comme eux. C'était un *Gemüt* un peu bavard, un *Gemüt* avec inscriptions. Les meubles, les ustensiles, la vaisselle parlaient, répétaient sans se lasser leur joie de recevoir « le cher hôte », s'informaient de sa santé, lui donnaient des conseils affables et vertueux. Sur le sofa — qui au reste était fort dur — s'étalait un petit coussin, qui murmurait amicalement :

— Seulement un petit quart d'heure ! (*Nur ein Viertelstündchen !*)

La tasse de café, qu'on offrit à Christophe, insistait pour qu'il en reprît :

— Encore une petite goutte ! (*Noch ein Schlückchen !*).

Les assiettes assaisonnaient de morale la cuisine, d'ailleurs excellente. L'une disait :

— Pense à tout : autrement il ne t'arrivera rien de bon.

L'autre :

— L'affection et la reconnaissance plaisent. L'ingratitude déplaît à tous.

Bien que Christophe ne fumât point, le cendrier sur la cheminée ne put se tenir de se présenter à lui :

— Petite place de repos pour les cigares brûlants. (*Ruheplätzchen für brennende Cigarren.*)

Il voulut se laver les mains. Le savon sur la table de toilette dit :

— Pour notre cher hôte. (*Für unseren lieben Gast.*)

Et l'essuie-mains sentencieux, comme quelqu'un de très poli, qui n'a rien à dire, mais qui se croit obligé à dire tout de même quelque chose, lui fit cette réflexion, pleine de bon sens, mais non pas d'à-propos, « qu'il faut se lever de bonne heure, pour jouir de la matinée ».

— *Morgenstund hat Gold im Mund.*

Christophe finit par ne plus oser se tourner sur sa chaise, de peur de s'entendre interpeller par d'autres voix venues de tous les coins de la chambre. Il avait envie de leur dire :

— Taisez-vous donc, petits monstres ! On ne s'entend pas ici.

Et il fut pris d'un fou rire, qu'il tâcha d'expliquer à ses hôtes par le souvenir de la réunion de tout à l'heure, à l'école. Pour rien au monde, il n'eût voulu les blesser. Au reste, il n'était pas très sensible au ridicule. Très vite, il s'habitua à la cordialité loquace des choses et des êtres. Que ne leur eût-il passé ! C'étaient de si bonnes gens ! Ils n'étaient pas ennuyeux, d'ailleurs ; s'ils manquaient de goût, ils ne manquaient pas d'intelligence.

Ils se trouvaient un peu perdus dans le pays, où ils venaient d'arriver. La susceptibilité insupportable de la petite ville de province n'admettait point qu'on y entrât, comme dans un moulin, sans avoir sollicité, dans les règles, l'honneur d'en faire partie. Les Reinhart n'avaient pas tenu assez de compte du protocole

provincial, qui régit les devoirs des nouveaux arrivants dans une ville, à l'égard de ceux qui y sont installés avant eux. A la rigueur, Reinhart s'y fût soumis machinalement. Mais sa femme, que ces corvées assommaient, et qui n'aimait pas à se gêner, les remettait de jour en jour. Elle avait choisi dans la liste des visites celles qui l'ennuyaient le moins, pour les faire d'abord ; les autres étaient indéfiniment remises. Les notabilités, qui se trouvaient comprises dans cette dernière catégorie, étaient suffoquées d'un tel manque d'égards. Angelika Reinhart — (son mari la nommait familièrement Lili) — avait des manières un peu libres ; elle ne parvenait pas à prendre le ton officiel. Elle interpellait familièrement ses supérieures hiérarchiques, qui en rougissaient d'indignation ; elle ne craignait pas, au besoin, de leur donner un démenti. Elle avait la langue bien pendue et éprouvait le besoin de dire tout ce qui lui passait par la tête : c'étaient parfois des sottises énormes, dont on se moquait derrière son dos ; c'étaient aussi de grosses malices, décochées en pleine poitrine, et qui lui faisaient des ennemis mortels. Elle se mordait la langue, au moment où elle les disait, et elle eût voulu les retenir : mais il était trop tard. Son mari, le plus doux et le plus respectueux des hommes, lui faisait à ce sujet de timides observations. Elle l'embrassait, en lui disant qu'elle était une sotte, et qu'il avait raison. Mais l'instant d'après, elle recommençait ; et c'était surtout quand et où il fallait le moins dire certaines choses, qu'aussitôt elle les disait : elle eût crevé, si

elle ne les eût dites. — Elle était bien faite pour s'entendre avec Christophe.

Parmi les nombreuses choses saugrenues qu'il ne fallait pas dire et que par conséquent elle disait, revenait à tout propos une comparaison déplacée de ce qui se faisait en Allemagne et de ce qui se faisait en France. Allemande elle-même — (nulle ne l'était plus qu'elle), — mais élevée en Alsace, et en rapports d'amitié avec des Alsaciens français, elle avait subi cette attraction de la civilisation latine, à laquelle ne résistent pas, dans les pays annexés, tant d'Allemands, et de ceux qui semblaient les moins faits pour la subir. Peut-être, pour dire vrai, cette attraction était-elle devenue plus forte, par esprit de contradiction, depuis qu'Angelika avait épousé un Allemand du Nord et se trouvait avec lui dans un milieu purement germanique.

Dès la première soirée avec Christophe, elle entama son sujet de discussion habituel. Elle vanta l'aimable liberté des conversations françaises. Christophe lui fit écho. La France, pour lui, était Corinne ; de beaux yeux lumineux, une jeune bouche rieuse, des manières franches et libres, une voix bien timbrée : il avait grande envie d'en connaître davantage.

Lili Reinhart tapa des mains de se trouver si bien d'accord avec Christophe.

— C'est dommage, dit-elle, que ma petite amie française ne soit plus ici ; mais elle n'a pu y tenir : elle est partie.

L'image de Corinne s'éteignit aussitôt. Comme une fusée qui meurt fait paraître soudain dans le ciel

sombre les douces et profondes lueurs des étoiles, une autre image, d'autres yeux apparurent.

— Qui ? demanda Christophe, sursautant. La petite institutrice ?

— Comment ! fit Mme Reinhart, vous la connaissiez aussi ?

Ils firent sa description : les deux portraits étaient identiques.

— Vous la connaissiez ? répétait Christophe. Oh ! dites moi tout ce que vous savez d'elle !...

Mme Reinhart commença par protester qu'elles étaient amies intimes et qu'elles se confiaient tout. Mais quand il fallut entrer dans le détail, ce tout se réduisit à fort peu de chose. Elles s'étaient rencontrées d'abord dans une visite. Mme Reinhart avait fait des avances à la jeune fille ; et, avec son habituelle cordialité, elle l'avait invitée à venir la voir. La jeune fille était venue deux ou trois fois, et elles avaient causé. Mais ce n'avait pas été sans peine que la curieuse Lili était parvenue à savoir quelque chose de la vie de la petite Française : la jeune fille était fort réservée ; il fallait lui arracher son histoire, lambeau par lambeau. Mme Reinhart savait tout juste qu'elle se nommait Antoinette Jeannin ; elle n'avait pas de fortune, et, pour toute famille, un jeune frère resté à Paris, qu'elle se dévouait à soutenir. Elle parlait de lui sans cesse : c'était le seul sujet sur lequel elle se montrât un peu expansive ; et Lili Reinhart avait gagné sa confiance, en témoignant une sympathie apitoyée pour le jeune garçon, seul à Paris,

sans parents, sans amis, pensionnaire dans un lycée. C'était en partie pour subvenir aux frais de son éducation qu'Antoinette avait accepté une place à l'étranger. Mais les deux pauvres enfants ne pouvaient vivre l'un sans l'autre ; ils s'écrivaient, chaque jour ; et le moindre retard à l'arrivée de la lettre attendue les jetait l'un et l'autre dans une inquiétude maladive. Antoinette ne cessait de se tourmenter pour son frère : l'enfant n'avait pas toujours le courage de lui cacher la tristesse de sa solitude ; chacune de ses plaintes résonnait dans le cœur d'Antoinette avec une intensité déchirante ; elle se torturait à la pensée qu'il souffrait, et elle s'imaginait souvent qu'il était malade, mais qu'il ne voulait pas le dire. La bonne Mme Reinhart avait dû bien des fois la rabrouer amicalement, pour ces craintes sans motif ; et elle réussissait, pour un moment, à lui rendre confiance. — Sur la famille d'Antoinette, sur sa condition, sur le fond de son âme, elle n'avait rien pu savoir. A la première question, la jeune fille se repliait sur elle-même, avec une timidité farouche. Le peu qu'elle disait montrait qu'elle était instruite, intelligente ; elle paraissait avoir une expérience précoce ; elle semblait à la fois naïve et désabusée, pieuse et sans illusions. Elle n'était pas heureuse ici, dans une famille sans tact et sans bonté. Elle ne s'en plaignait pas, mais on voyait qu'elle en souffrait. — Comment elle était partie, Mme Reinhart ne savait pas au juste. On avait prétendu qu'elle se conduisait mal. Angelika n'en croyait rien ; elle eût mis sa main au feu que c'étaient de dégoûtantes

calomnies, bien dignes de cette ville sotte et malfaisante. Mais il y avait eu des histoires ; peu importaient lesquelles, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Christophe, qui baissait la tête.

— Enfin, elle est partie.

— Et que vous a-t-elle dit, en partant ?

— Ah ! dit Lili Reinhart, je n'ai pas eu de chance. Justement, j'étais allée à Cologne pour deux jours ! Au retour... *Zu spät !* (Trop tard !)... s'interrompit elle, pour semoncer sa bonne, qui lui apportait le citron trop tard pour le prendre dans son thé.

Et elle ajouta sentencieusement, avec la solennité naturelle que les vraies âmes allemandes mettent à officier les actes familiers de l'existence quotidienne :

— Trop tard, comme si souvent dans la vie !

(On ne savait s'il s'agissait du citron, ou de l'histoire interrompue.)

Elle reprit :

— Au retour, j'ai trouvé un mot d'elle, me remerciant de tout ce que j'avais fait, et me disant qu'elle partait : elle retournait à Paris. Elle ne laissait pas d'adresse.

— Et elle n'a plus écrit ?

— Plus rien.

Christophe vit de nouveau disparaître dans la nuit la mélancolique figure, dont les yeux lui étaient réapparus, un moment, tels qu'il les avait vus, pour la dernière fois, le regardant à travers la glace du wagon.

L'énigme de la France se posait de nouveau avec plus d'insistance. Christophe ne se lassait pas d'interroger Mme Reinhart sur ce pays qu'elle prétendait connaître. Et Mme Reinhart, qui n'y était jamais allée, ne manquait point de le renseigner. Reinhart, excellent patriote, plein de préjugés contre la France, qu'il ne connaissait pas mieux que sa femme, risquait parfois quelques réserves, quand l'enthousiasme de celle-ci devenait trop excessif; mais elle redoublait ses assertions avec plus d'énergie, et Christophe, sans savoir, de confiance, faisait chorus.

Ce qui lui fut plus précieux encore que les souvenirs de Lili Reinhart, ce furent ses livres. Elle s'était fait une petite bibliothèque de volumes français : des manuels d'école, quelques romans, quelques pièces achetées au hasard. A Christophe, avide de s'instruire et ne connaissant rien de la France, cela parut un trésor, quand Reinhart alla les lui chercher et les mit obligeamment à sa disposition.

Il prit, pour commencer, des recueils de morceaux choisis, d'anciens manuels scolaires, qui avaient servi à Lili Reinhart ou à son mari, quand ils allaient en classe. Reinhart lui avait assuré qu'il fallait débuter par là, s'il voulait apprendre à se débrouiller au milieu

de cette littérature, qui lui était totalement inconnue. Christophe, plein de respect pour ceux qui en savaient plus que lui, obéit religieusement ; et, le soir même, il se mit à lire. Il tâcha d'abord de se rendre compte sommairement des richesses qu'il possédait.

Il fit connaissance avec des écrivains français, qui se nommaient : Théodore-Henri Barrau, François Pétis de la Croix, Frédéric Baudry, Émile Delérot, Charles-Auguste-Désiré Filon, Samuel Descombaz, et Prosper Baur. Il lut des poésies de l'abbé Joseph Reyre, de Pierre Lachambaudie, du duc de Nivernois, de André van Hasselt, d'Andrieux, de Mme Colet, de Constance-Marie princesse de Salm-Dyck, de Henriette Hollard, de Gabriel-Jean-Baptiste-Ernest-Wilfrid Legouvé, d'Hippolyte Violeau, de Jean Reboul, de Jean Racine, de Jean de Béranger, de Frédéric Béchard, de Gustave Nadaud, d'Édouard Plouvier, d'Eugène Manuel, de Hugo, de Millevoye, de Chênedollé, de James Lacour Delâtre, de Félix Chavannes, de Françis-Édouard-Joachim dit François Coppée, et de Louis Belmontet. Christophe perdu, noyé, submergé dans ce déluge poétique, passa à la prose. Il y trouva Gustave de Molinari, Fléchier, Ferdinand-Édouard Buisson, Mérimée, Malte-Brun, Voltaire, Lamé-Fleury, Dumas père, J.-J. Rousseau, Mézières, Mirabeau, de Mazade, Claretie, Cortambert, Frédéric II, et monsieur de Voguë. L'historien français le plus souvent cité était Maximilien-Samson-Frédéric Schœll. Christophe trouva dans cette anthologie française la Proclamation du nouvel Empire d'Allemagne ; et il lut

un portrait des Allemands par Frédéric-Constant de Rougemont, où il apprit que « *l'Allemand naissait pour vivre dans le monde de l'âme. Il n'a point la gaieté bruyante et légère du Français. Il a beaucoup d'âme ; ses affections sont tendres, profondes. Il est infatigable dans ses travaux et persévérant dans ses entreprises. Il n'est pas de peuple qui soit plus moral, et chez qui la durée de la vie soit aussi longue. L'Allemagne compte un nombre extraordinaire d'écrivains. Elle a le génie des beaux-arts. Tandis que les habitants des autres pays mettent leur gloire à être Français, Anglais, Espagnols, l'Allemand au contraire embrasse dans son amour impartial l'humanité entière. Enfin, par sa position au centre même de l'Europe, la nation allemande semble être à la fois le cœur et la raison supérieure de l'humanité.* »

Christophe, fatigué, étonné, ferma le livre et pensa :

— Les Français sont de bons garçons ; mais ils ne sont pas forts.

Il prit un autre volume. Celui-ci était d'un niveau supérieur ; il s'adressait aux grandes écoles. Musset y tenait trois pages, et Victor Duruy trente. Lamartine, sept pages, et Thiers près de quarante. On donnait *le Cid* tout entier, — presque tout entier : — (on avait supprimé simplement les monologues de don Diègue et de Rodrigue, parce qu'ils faisaient longueur). — Lanfrey exaltait la Prusse contre Napoléon Ier : aussi, la place ne lui avait pas été mesurée ; il en tenait plus, à lui tout seul, que tous les grands classiques du XVIIIe siècle. De copieux récits des défaites

françaises de 1870 avaient été puisés dans *la Débâcle* de Zola. On ne voyait là ni Montaigne, ni La Rochefoucauld, ni La Bruyère, ni Diderot, ni Stendhal, ni Balzac, ni Flaubert. En revanche, Pascal, absent de l'autre livre, apparaissait dans celui-ci, à titre de curiosité; et Christophe apprit en passant que ce convulsionnaire « *faisait partie des pères de Port-Royal, institution de jeunes filles, près de Paris...*[1] »

Christophe fut sur le point d'envoyer tout promener: la tête lui tournait ; il n'y voyait plus rien. Il se disait : « Jamais je ne sortirai de là. » Il était incapable de se formuler un jugement. Il feuilletait au hasard, depuis des heures, sans savoir où il allait. Il ne lisait pas facilement le français; et, quand il s'était donné bien du mal pour comprendre un passage, c'étaient presque toujours des choses insignifiantes et ronflantes.

Cependant, du milieu de ce chaos, des traits de lumière jaillissaient, des coups d'épée, des mots cinglants et sabrants, des rires héroïques. Peu à peu, une impression se dégageait de cette première lecture, peut-être par le fait du plan tendancieux des recueils. Les éditeurs allemands, volontairement ou non

[1] Les anthologies de la littérature française, que Jean-Christophe emprunte à la bibliothèque de ses amis Reinhart sont :

I. — *Choix de lectures françaises à l'usage des écoles secondaires*, par Hubert H. Wingerath, docteur en philosophie, directeur de l'École réale Saint-Jean à Strasbourg. — Deuxième partie : classes moyennes. — 7e édition, 1902. Dumont-Schauberg.

II. — L. Herrig et G.-F. Burguy : *La France littéraire*, remaniée par F. Tendering, directeur du Real-Gymnasium des Johanneums, Hambourg. — 1904. Brunswick.

avaient surtout choisi dans ces morceaux français tout ce qui pouvait établir, au témoignage des Français eux-mêmes, les défauts des Français et la supériorité allemande. Mais ils ne se doutaient pas que ce qu'ils mettaient ainsi en lumière, aux yeux d'un esprit indépendant, comme Christophe, c'était l'étonnante liberté de ces Français, qui critiquaient tout chez eux et louaient leurs adversaires. Michelet célébrait Frédéric II, Lanfrey les Anglais de Trafalgar, Charras la Prusse de 1813. Nul ennemi de Napoléon n'avait osé en parler d'une façon aussi dure. Les choses les plus respectées n'étaient pas à l'abri de leur esprit frondeur. Jusque sous le grand Roi, les poètes à perruques avaient leur franc-parler. Molière n'épargnait rien. La Fontaine raillait tout. Boileau lui-même flétrissait la noblesse. Voltaire insultait la guerre, fessait la religion, bafouait la patrie. Moralistes, satiriques, pamphlétaires, auteurs comiques, rivalisaient d'audace joyeuse ou sombre. C'était un manque de respect universel. Les honnêtes éditeurs allemands en étaient quelquefois effarés ; ils éprouvaient le besoin de rassurer leur conscience, en cherchant à excuser Pascal, qui mettait dans le même sac les cuisiniers, les crocheteurs, les soldats et les goujats ; ils protestaient, en note, que Pascal n'eût point parlé ainsi, s'il avait connu les nobles armées modernes. Ils ne manquaient pas non plus de rappeler avec quel bonheur Lessing avait corrigé les Fables de La Fontaine, changeant, d'après le conseil du Genevois Rousseau, le fromage de maître Corbeau en un morceau

de viande empoisonnée dont meurt le vil renard :

« *Puissiez-vous ne jamais obtenir que du poison, maudits flatteurs !* »

Ils clignotaient des yeux devant la vérité nue ; mais Christophe se réjouissait : il aimait la lumière. De-ci, de-là, il avait bien un petit heurt, lui aussi ; il n'était pas habitué à cette indépendance effrénée, qui, aux yeux de l'Allemand le plus libre, malgré tout habitué à l'ordre et à la discipline, fait l'effet de l'anarchie. Il était dérouté d'ailleurs par l'ironie française : il prenait certaines choses trop au sérieux ; d'autres, qui étaient d'implacables négations, lui semblaient au contraire des paradoxes plaisants. N'importe ! Étonné ou choqué, il était attiré, peu à peu. Il avait renoncé à classer ses impressions ; il passait d'un sentiment à l'autre : il vivait. La gaîeté des récits français — Chamfort, Ségur, Dumas père, Mérimée, pêle-mêle entassés — lui dilatait l'esprit ; et de temps en temps, par bouffées, montait de quelque page l'odeur enivrante et farouche des Révolutions.

Il était près du matin, quand Louisa, qui dormait dans la chambre voisine, vit, en se réveillant, la lumière filtrer, entre les fentes de la porte de Christophe. Elle frappa au mur et lui demanda s'il était malade. Une chaise grinça sur le plancher ; la porte s'ouvrit ; et Christophe apparut, blême, en chemise, une bougie et un livre à la main, avec des gestes étranges, solennels et burlesques. Louisa, saisie, se dressa sur son lit, pensant qu'il était fou. Il se mit à rire, et, agitant sa bougie, il déclamait une scène de

Molière. Au milieu d'une phrase, il pouffa; il s'assit au pied du lit de sa mère, pour reprendre haleine ; la lumière tremblait dans sa main. Louisa, rassurée, bougonnait affectueusement :

— Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qu'il a? Veux-tu aller te coucher !... Mon pauvre garçon, tu deviens donc tout à fait idiot?...

Mais il repartait de plus belle ;

— Tu dois écouter cela !

Et, s'installant à son chevet, il se mit à lui lire la pièce, en reprenant depuis le commencement. Il croyait voir Corinne ; il entendait son accent hâbleur, mordant et sonore. Louisa protestait :

— Va t'en ! Va-t'en ! Tu vas prendre froid. Tu m'ennuies. Laisse-moi dormir !

Il continuait, inexorable. Il gonflait la voix, il remuait les bras, il s'étranglait de rire ; et il demandait à sa mère si ce n'était pas admirable. Louisa lui avait tourné le dos, et, pelotonnée dans ses couvertures, elle se bouchait les oreilles et disait :

— Laisse-moi tranquille !...

Mais elle riait tout bas de l'entendre rire. A la fin, elle cessa de protester. Et comme Christophe, ayant terminé l'acte, la prenait vainement à témoin de l'intérêt de sa lecture, il se pencha sur elle, et vit qu'elle dormait. Alors, il sourit, lui baisa doucement les cheveux, et rentra chez lui, sans bruit.

Il retourna puiser dans la bibliothèque des Reinhart. Tous les livres y passèrent, pêle-mêle, les uns après les autres. Christophe dévora tout. Il avait un tel désir d'aimer le pays de Corinne et de l'inconnue, tant d'enthousiasme à dépenser qu'il en trouva l'emploi. Même dans des œuvres de second ordre, telle page, tel mot lui faisait l'effet d'une bouffée d'air libre. Il se l'exagérait, surtout quand il en parlait à Mme Reinhart, qui ne manquait pas de surenchérir encore. Bien qu'elle fût ignorante comme une carpe, elle s'amusait souvent à opposer la culture française à la culture allemande, et elle humiliait celle-ci au profit de celle là, pour faire enrager son mari et pour se venger des ennuis qu'elle avait à subir de la petite ville.

Reinhart s'indignait. En dehors de sa science, il en était resté aux notions enseignées à l'école. Pour lui, les Français étaient des gens adroits, intelligents dans les choses pratiques, aimables, sachant causer, mais légers, susceptibles, vantards, incapables d'aucun sérieux, d'aucun sentiment fort, d'aucune sincérité, — un peuple sans musique, sans philosophie, sans poésie (à part *l'Art poétique*, Béranger, et François Coppée), — le peuple du pathos, des grands gestes, des mots exagérés et de la pornographie. Il

n'avait pas assez de mots pour flétrir l'immoralité latine ; et, faute de mieux, il revenait toujours à celui de *frivolité*, qui, dans sa bouche, comme dans celle de la plupart de ses compatriotes, prenait un sens particulièrement désobligeant. Et cela se terminait par le couplet habituel en l'honneur du noble peuple allemand, — le peuple moral (« *Par là*, a dit Herder, *il se distingue de tous les autres peuples* »), — le peuple fidèle (*treues Volk... Treu*, cela veut tout dire : sincère fidèle, loyal, et droit), — *le Peuple* par excellence, comme dit Fichte, — la Force allemande, symbole de toute justice et de toute vérité, — la Pensée allemande, — le *Gemüt* allemand, — la langue allemande, seule langue originale, seule conservée pure, comme la race elle-même, — les femmes allemandes, le vin allemand, et le chant allemand... « *L'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout, dans le monde !* »

Christophe protestait. Mme Reinhart s'esclaffait. Ils criaient très fort tous les trois. Ils s'entendaient très bien ensemble : ils savaient tous les trois qu'ils étaient de bons Allemands.

Christophe venait souvent causer, dîner, se promener avec ses nouveaux amis. Lili Reinhart le choyait, lui faisait des soupers succulents : elle était enchantée de trouver ce prétexte pour satisfaire sa propre gourmandise. Elle avait toutes sortes d'attentions sentimentales et culinaires. Pour l'anniversaire de Christophe, elle lui fit une tarte sur laquelle étaient plantées vingt bougies, et, au milieu, une petite figure en sucre, vêtue à la grecque, qui avait la prétention

de représenter Iphigénie, et qui tenait un bouquet. Christophe, profondément Allemand, en dépit qu'il en eût, était touché par ces manifestations un peu bruyantes et pas très raffinées d'une affection véritable.

Les excellents Reinhart savaient trouver d'autres moyens plus délicats de prouver leur active amitié. A l'instigation de sa femme, Reinhart, qui lisait à peine les notes de musique, avait acheté une vingtaine d'exemplaires des *Lieder* de Christophe, (les premiers qui fussent sortis de la boutique de l'éditeur); — il les avait répandus en Allemagne, de différents côtés, parmi ses connaissances universitaires ; il en avait fait aussi envoyer un certain nombre à des libraires de Leipzig et de Berlin, avec qui il était en relations pour ses ouvrages de classes. Cette initiative touchante et maladroite, dont Christophe ne sut rien, ne donna d'ailleurs aucun fruit, du moins sur le moment. Les *Lieder* envoyés de côté et d'autre semblèrent avoir fait long feu : personne n'en parla ; et les Reinhart, tout chagrins de cette indifférence, s'applaudissaient d'avoir tenu Christophe en dehors de leurs démarches ; car il en aurait eu plus de peine que de réconfort. — Mais, en réalité, rien ne se perd, comme on a tant de fois l'occasion de le constater dans la vie ; nul effort ne reste vain. On n'en sait rien, pendant des années : puis, un jour, on s'aperçoit que la pensée a fait son chemin. Qui pouvait savoir si les *Lieder* de Christophe n'avaient pas été au cœur de quelques braves gens, perdus dans leur province, et trop timides, ou trop las, pour le lui dire ?

Un seul lui écrivit. Deux ou trois mois après les envois de Reinhart, une lettre arriva à Christophe : émue, cérémonieuse, enthousiaste, de formes surannées, elle venait d'une petite ville de Thuringe, et était signée « *Universitätsmusikdirector Professor Dr* Peter Schulz ».

Ce fut une grande joie pour Christophe, une plus grande encore pour les Reinhart, quand il ouvrit chez eux la lettre qu'il avait oubliée depuis deux jours dans sa poche. Ils la lurent ensemble. Reinhart échangeait avec sa femme des signes d'intelligence, que ne remarquait pas Christophe. Celui-ci semblait radieux, quand brusquement Reinhart le vit s'assombrir et s'interrompre net, au milieu de sa lecture.

— Eh bien, pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda-t-il.

(Ils se tutoyaient déjà.)

Christophe jeta la lettre sur la table, avce colère.

— Non, c'est trop fort ! dit il.

— Quoi donc ?

— Lis !

Il tourna le dos à la table, et s'en alla bouder dans un coin.

Reinhart lut, avec sa femme, et ne trouva que les expressions de l'admiration la plus éperdue.

— Je ne vois pas, dit-il, étonné.

— Tu ne vois pas ? Tu ne vois pas ?... — cria Christophe, en reprenant la lettre, et en la lui mettant sous les yeux. — Mais tu ne sais donc pas lire ? Tu ne vois pas qu'il est aussi un « *Brahmine* » ?

Alors seulement, Reinhart remarqua que le *Univer-*

sitätsmusikdirector, dans une ligne de sa lettre, comparait les *Lieder* de Christophe à ceux de Brahms. — Christophe se lamentait :

— Un ami ! Je trouve enfin un ami !... Et à peine je l'ai gagné que je l'ai déjà perdu !...

Il était suffoqué par la comparaison. Si on l'eût laissé faire, sur-le-champ, il eût répondu par une lettre de sottises. Ou, peut être, à la réflexion, il se fût cru très sage et très généreux, en ne répondant rien du tout. Heureusement, les Reinhart, tout en s'amusant de sa mauvaise humeur, l'empêchèrent de commettre une absurdité de plus. Il réussirent à lui faire écrire un mot de remerciements. Mais ce mot, écrit en rechignant, était froid et contraint. L'enthousiasme de Peter Schulz n'en fut pas ébranlé : il envoya encore deux ou trois lettres, débordantes d'affection. Christophe n'était pas un bon épistolier ; et, quoiqu'un peu réconcilié avec l'ami inconnu par le ton de sincérité et de vraie sympathie qu'il sentait à travers ses lignes, il laissa tomber la correspondance. Schulz finit par se taire. Christophe n'y pensa plus.

Il voyait maintenant les Reinhart, chaque jour, et souvent, plusieurs fois par jour. Ils passaient presque toutes leur soirées ensemble. Après une journée, seul, concentré en lui-même, il avait un besoin physique de parler, de dire ce qu'il avait en tête, même si on ne le comprenait pas, de rire avec ou sans raison, de se dépenser, de se détendre.

Il leur faisait de la musique. N'ayant pas d'autre moyen de témoigner sa reconnaissance, il se mettait au piano et jouait pendant des heures. Mme Reinhart n'était pas du tout musicienne, et elle avait grand'-peine à ne pas bâiller; mais elle avait de la sympathie pour Christophe, et feignait de s'intéresser à ce qu'il jouait. Reinhart, sans être beaucoup plus musicien que sa femme, était touché, d'une façon toute matérielle, par certains morceaux de musique, certaines pages, certaines mesures ; et alors, il était remué violemment, jusqu'à en avoir les larmes aux yeux : ce qui lui semblait idiot. Le reste du temps, rien : c'était du bruit pour lui. Règle générale, d'ailleurs : il n'était jamais ému que par ce qu'il y avait de moins bon dans l'œuvre, — des passages tout à fait insignifiants. — Ils se persuadaient tous deux qu'ils com-

prenaient Christophe; et Christophe voulait se le persuader aussi. Il lui prenait bien de temps en temps quelque envie malicieuse de se moquer d'eux : il leur tendait des pièges, il leur jouait des choses qui n'avaient aucun sens, d'ineptes pots-pourris; et il leur laissait croire que c'était de lui. Puis, quand ils avaient bien admiré, il leur disait ce qui en était. Alors, ils se défiaient; et, depuis, quand Christophe prenait des airs mystérieux pour leur jouer un morceau, ils s'imaginaient qu'il voulait encore les attraper; et ils le critiquaient. Christophe les laissait dire, faisait chorus avec eux, convenait que cette musique ne valait pas le diable, puis, brusquement, s'esclaffait :

— Cré coquins! Comme vous avez raison!... C'est de moi!

Il était heureux, comme un roi, de les avoir trompés. Mme Reinhart, un peu vexée, venait lui donner une petite tape; mais il riait de si bon cœur qu'ils riaient avec lui. Ils ne prétendaient pas à l'infaillibilité. Et comme ils ne savaient plus sur quel pied danser, Lili Reinhart avait pris le parti de tout critiquer, et son mari de tout louer : ainsi, ils étaient bien sûrs que l'un des deux serait toujours de l'avis de Christophe.

Au reste, c'était moins le musicien qui les attirait en Christophe que le bon garçon, un peu toqué, très affectueux et très vivant. Le mal qu'ils avaient entendu dire de lui les avait plutôt disposés en sa faveur : comme lui, ils étaient oppressés par l'atmosphère de la petite ville; comme lui, ils étaient francs, ils jugeaient par eux-mêmes, et ils le regardaient comme un grand

enfant, pas très habile dans la vie et victime de sa franchise.

Christophe ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur ses nouveaux amis ; et il était un peu mélancolique de se dire qu'ils ne comprenaient pas le plus profond de son être, que jamais ils ne le comprendraient. Mais il était tellement sevré d'amitié, et il en avait tant besoin qu'il leur avait une gratitude infinie de vouloir bien l'aimer un peu. L'expérience de cette dernière année l'avait instruit : il ne se reconnaissait plus le droit d'être difficile. Deux ans plus tôt, il n'eût pas été si patient : il se rappelait, avec un remords amusé, sa sévérité à l'égard des braves et ennuyeux Euler. Hélas ! comme il était devenu sage !... Il en soupirait un peu. Une voix secrète lui soufflait :

— Oui, mais pour combien de temps ?

Cela le faisait sourire, et il était consolé.

Que n'eût-il pas donné pour avoir un ami, un seul qui le comprît et partageât son âme ! — Mais bien qu'il fût tout jeune encore, il avait assez d'expérience du monde pour savoir que son vœu était de ceux que la vie réalisait le plus difficilement, et qu'il ne pouvait prétendre à être plus heureux que la plupart des vrais artistes qui l'avaient précédé. Il avait appris à connaître un peu l'histoire de quelques-uns d'entre eux. Certains livres, empruntés à la bibliothèque de Reinhart, lui avaient fait connaître les terribles épreuves par où avaient passé les musiciens allemands du dix-septième siècle, et la tranquille constance, dont telle de ces grandes âmes — la plus grande de toutes : l'héroïque

Schütz, — avait fait preuve, poursuivant inébranlablement sa route, au milieu des guerres, des villes incendiées, des provinces englouties par la peste, de la patrie envahie, foulée aux pieds par les bandes de toute l'Europe, et, — le pire de tout — brisée, lassée, dégradée par le malheur, n'essayant pas de lutter, indifférente à tout, n'aspirant qu'au repos. Il pensait : « Qui aurait le droit de se plaindre devant un tel exemple? Ils n'avaient point de public, ils n'avaient point d'avenir; ils écrivaient pour eux seuls et pour Dieu ; ce qu'ils écrivaient aujourd'hui, le jour qui allait venir peut-être l'anéantirait. Cependant, ils continuaient d'écrire, et ils n'étaient point tristes : rien ne leur faisait perdre leur bonhomie intrépide et joviale ; ils se satisfaisaient de leur chant, et ils ne demandaient à la vie que de vivre, de gagner tout juste leur pain, de se décharger de ce qu'ils pensaient, et de trouver deux ou trois braves gens, simples, vrais, pas artistes, qui sans doute ne les comprenaient pas, mais qui avaient confiance en eux, et en qui ils avaient confiance. — Comment eût-il osé être plus exigeant qu'eux ? Il y a un minimum de bonheur, que l'on peut demander. Mais nul n'a droit à davantage : c'est à soi même de se donner le surplus ; ce n'est pas aux autres. »

Ces pensées le rassérénaient ; et il en aimait mieux ses braves amis Reinhart. Il ne pensait pas qu'on viendrait lui disputer cette dernière affection.

Il comptait sans la méchanceté des petites villes. Leurs rancunes sont tenaces, — d'autant plus qu'elles n'ont aucun but. Une bonne haine, qui sait ce qu'elle veut, s'apaise quand elle l'a obtenu. Mais des êtres malfaisants par ennui ne désarment jamais ; car ils s'ennuient toujours. Christophe était une proie offerte à leur désœuvrement. Il était battu, sans doute ; mais il avait l'audace de n'en point paraître accablé. Il n'inquiétait plus personne ; mais il ne s'inquiétait de personne. Il ne demandait rien : on ne pouvait rien contre lui. Il était heureux avec ses nouveaux amis, et indifférent à tout ce qu'on disait ou pensait de lui. Cela ne pouvait se supporter. — Madame Reinhart irritait encore plus. L'amitié qu'elle affichait pour Christophe, à l'encontre de toute la ville, semblait, comme son attitude, un défi à l'opinion. La bonne Lili Reinhart ne défiait rien, ni personne : elle ne pensait pas à provoquer les autres ; elle faisait ce qui lui semblait bon, sans demander l'avis des autres. C'était là la pire provocation.

On était à l'affût de leurs gestes. Ils ne se méfiaient pas assez. L'un extravagant, et l'autre écervelée, ils manquaient de prudence, quand ils sortaient ensemble, ou même, à la maison, quand, le soir, ils causaient et

riaient, accoudés au balcon. Ils se laissaient aller innocemment à une familiarité de paroles et de manières, qui devait fournir sans peine un aliment à la calomnie.

Un matin, Christophe reçut une lettre anonyme. On l'accusait, en termes bassement injurieux, d'être l'amant de madame Reinhart. Les bras lui en tombèrent. Jamais il n'avait eu la moindre pensée d'amour, ni même de flirt, avec elle : il était trop honnête, il avait pour l'adultère une horreur puritaine : la seule idée de ce partage malpropre lui causait une répulsion physique et morale. Prendre la femme d'un ami lui eût semblé un crime ; et Lili Reinhart eût été la dernière personne du monde avec qui il eût été tenté de le commettre : la pauvre femme n'était point belle, il n'aurait même pas eu l'excuse d'une passion.

Il retourna chez ses amis, honteux et gêné. Il trouva la même gêne. Chacun d'eux, de son côté, avait reçu une lettre analogue ; mais ils n'osaient pas se le dire ; et, tous trois, s'observant l'un l'autre et s'observant soi-même, ils n'osaient plus ni bouger, ni parler, et ne faisaient que des sottises. Si l'insouciance naturelle de Lili Reinhart reprenait le dessus, un moment, et si elle se remettait à rire et à dire des extravagances, brusquement un regard de son mari, ou de Christophe, l'interloquait ; le souvenir de la lettre lui traversait l'esprit ; elle s'arrêtait au milieu d'un geste familier, elle se troublait ; Christophe et Reinhart se troublaient aussi. Et chacun pensait :

— Les autres ne savent-ils pas ?

Cependant, ils ne s'en disaient rien et tâchaient de vivre comme avant.

Mais les lettres anonymes continuèrent, de plus en plus insultantes, ordurières ; elles les jetaient dans un état d'énervement et de honte intolérable. Ils se cachaient, quand ils les recevaient, et ils n'avaient pas la force de les brûler sans les lire : ils les ouvraient d'une main tremblante ; le cœur leur manquait en dépliant la page ; et, quand ils y lisaient ce qu'ils craignaient d'y lire, avec quelque variation nouvelle sur le même thème, — inventions ingénieuses et ignobles d'un esprit appliqué à nuire, — ils en pleuraient tout bas. Ils s'épuisaient à chercher quel pouvait être le misérable, qui s'attachait à les poursuivre.

Un jour, madame Reinhart, à bout de forces, avoua à son mari la persécution dont elle était victime ; et il lui avoua, les larmes aux yeux, qu'il la subissait aussi. En parleraient-ils à Christophe ? Ils n'osaient. Il fallait l'avertir pourtant, afin qu'il fût prudent. — Dès les premiers mots que madame Reinhart lui dit, en rougissant, elle vit avec consternation que Christophe recevait aussi des lettres. Cet acharnement dans la méchanceté les affola. Madame Reinhart ne douta plus que la ville entière ne fût dans le secret. Au lieu de se soutenir mutuellement, ils achevèrent de se démoraliser. Ils ne savaient que faire. Christophe parlait d'aller casser la tête à quelqu'un. — Mais à qui ? Et puis, ce serait alors que les calomnies auraient beau jeu !... Mettre la police au courant des lettres ? — Ce serait rendre publiques leurs insinua-

tions... Faire semblant de les ignorer ? Ce n'était plus possible. Leurs rapports d'amitié étaient maintenant troublés. Reinhart avait beau avoir une foi absolue en l'honnêteté de sa femme et de Christophe : il les soupçonnait malgré lui. Il sentait l'absurdité et la honte de ses soupçons ; il s'imposait de n'en pas tenir compte et de laisser seuls ensemble Christophe et sa femme. Mais il souffrait ; et sa femme le voyait bien.

Pour elle, ce fut encore pis. Jamais elle n'avait pensé à flirter avec Christophe, pas plus que Christophe avec elle. Les calomnies lui insinuèrent la ridicule idée que Christophe, après tout, avait peut-être pour elle un sentiment amoureux ; et, bien qu'il fût à cent lieues de lui en rien montrer, elle crut bon de s'en défendre, non par des allusions précises, mais par des précautions maladroites, que Christophe ne comprit pas d'abord, et qui, lorsqu'il comprit, le mirent hors de lui. C'était à rire et à pleurer, tant cela était bête ! Lui, amoureux de cette brave petite bourgeoise, bonne, mais laide et commune !... Et qu'elle le crût !... Et qu'il ne pût pas se défendre, lui dire, dire à son mari :

— Allons donc ! Soyez tranquilles ! Il n'y a pas de danger !...

Mais non, il ne pouvait pas offenser ces excellentes gens. Et il se rendait compte, d'ailleurs, que si elle se défendait d'être aimée par lui, c'était qu'elle commençait secrètement à l'aimer : les lettres anonymes avaient eu ce beau résultat de lui en avoir soufflé l'idée sotte et romanesque.

La situation était devenue à la fois si pénible et si niaise qu'il n'était plus possible de continuer. Au reste, Lili Reinhart, qui, en dépit de ses forfanteries de langage, n'avait aucune force de caractère, perdit la tête devant l'hostilité sourde de la petite ville. Ils se donnèrent des prétextes honteux pour ne plus se voir :

« Madame Reinhart était souffrante... Reinhart avait à travailler... Ils s'absentaient pour quelques jours... »

Mensonges maladroits, que le hasard prenait un malin plaisir à démasquer.

Plus franc, Christophe dit :

— Séparons-nous, mes pauvres amis. Nous ne sommes pas de force.

Les Reinhart pleurèrent. — Mais ce fut un soulagement pour eux, après qu'ils eurent rompu.

La ville pouvait triompher. Cette fois, Christophe était bien seul. Elle lui avait volé jusqu'au dernier souffle d'air : — l'affection, si humble soit elle, sans laquelle aucun cœur ne peut vivre.

III

LA DÉLIVRANCE

Il n'avait plus personne. Tous ses amis avaient disparu. Le cher Gottfried, qui lui était venu en aide à des heures difficiles et dont il aurait eu tant besoin en ce moment, était parti depuis des mois, et cette fois, pour toujours. Un soir de l'été dernier, une lettre, écrite d'une grosse écriture, et qui portait l'adresse d'un village lointain, avait appris à Louisa que son frère était mort, dans une de ces tournées vagabondes que le petit colporteur s'obstinait à continuer, malgré sa mauvaise santé. On l'avait enterré là-bas, dans le cimetière du pays. La dernière amitié virile et sereine, qui eût été capable de soutenir Christophe, s'était engloutie dans le gouffre. Il restait seul, avec sa mère vieillie et indifférente à sa pensée, — qui ne pouvait que l'aimer, qui ne le comprenait pas. Autour de lui, l'immense plaine allemande, l'océan morne. A chaque effort pour en sortir, il s'enfonçait davantage. La ville ennemie le regardait se noyer...

Et comme il se débattait, dans un éclair lui apparut au milieu de sa nuit, l'image de Hassler, le grand musicien qu'il avait tant aimé, quand il était enfant, et dont la gloire maintenant rayonnait sur tout le pays allemand. Il se souvint des promesses que Hassler lui avait faites autrefois. Et il se raccrocha aussitôt à

cette épave avec une vigueur désespérée. Hassler pouvait le sauver ! Hassler devait le sauver ! Que lui demandait-il ? Ni secours, ni argent, ni aide matérielle d'aucune sorte. Rien autre, sinon qu'il le comprît. Hassler avait été persécuté comme lui. Hassler était un homme libre. Il comprendrait un homme libre, que la médiocrité allemande poursuivait de ses rancunes et tâchait d'écraser. Ils combattaient le même combat.

Aussitôt qu'il eut cette idée, il l'exécuta. Il prévint sa mère qu'il serait absent, huit jours : et il prit, le soir même, le train pour la grande ville du Nord de l'Allemagne, où Hassler était *Kapellmeister*. Il ne pouvait plus attendre. C'était le dernier effort pour respirer.

Hassler était célèbre. Ses ennemis n'avaient pas désarmé ; mais ses amis criaient qu'il était le plus grand musicien présent, passé, et futur. Il était entouré de partisans et de dénigrants également absurdes. Comme il n'était pas d'une forte trempe, il avait été aigri par ceux-ci, et amolli par ceux-là. Il mettait toute son énergie à faire ce qui était désagréable à ses critiques et pouvait les faire crier ; il était comme un gamin qui joue des niches. Ces niches étaient souvent du goût le plus détestable : non seulement, il employait son talent prodigieux à des excentricités musicales, qui faisaient hérisser les cheveux sur la tête des pontifes ; mais il manifestait une prédilection taquine pour des textes baroques, pour des sujets bizarres, souvent aussi pour des situations équivoques et scabreuses, en un mot, pour tout ce qui pouvait blesser le bon sens et la décence ordinaires. Il était content, quand le bourgeois hurlait ; et le bourgeois ne s'en faisait pas faute. L'empereur même, qui se mêlait d'art, comme chacun sait, avec l'insolente présomption des parvenus et des princes, regardait comme un scandale public la renommée de Hassler et ne laissait échapper aucune occasion de manifester à ses œuvres effrontées une indifférence méprisante. Hassler, enragé et

enchanté de cette auguste opposition, qui, pour les partis avancés de l'art allemand, était presque devenue une consécration, continuait de plus belle à casser les vitres. A chaque nouvelle sottise, les amis s'extasiaient et criaient au génie.

La coterie de Hassler se composait surtout de littérateurs, de peintres et de critiques décadents, qui avaient assurément le mérite de représenter le parti de la révolte contre la réaction — éternellement menaçante dans l'Allemagne du Nord — de l'esprit piétiste et de la morale d'État; mais leur indépendance s'était exaspérée, dans la lutte, jusqu'au ridicule, dont ils n'avaient pas conscience; car si beaucoup d'entre eux ne manquaient point d'un talent assez âpre, ils avaient peu d'intelligence, et moins encore de goût. Ils ne pouvaient plus sortir de l'atmosphère factice, qu'ils s'étaient fabriquée; et, comme tous les cénacles, ils avaient fini par perdre entièrement le sens de la vie réelle. Ils faisaient loi pour eux-mêmes et pour les centaines de nigauds qui lisaient leurs revues et acceptaient bouche bée tout ce qu'il leur plaisait d'édicter. Leur adulation avait été funeste à Hassler, en le rendant trop complaisant pour lui. Il acceptait sans examen toutes les idées musicales qui lui passaient par la tête; et il était intimement persuadé que, quoi qu'il pût écrire d'inférieur à lui-même, c'était encore supérieur au reste des musiciens. De ce que cette pensée fût malheureusement trop vraie dans la plupart des cas, il ne s'ensuivait pas qu'elle fût très saine et propre à faire naître les grandes œuvres. Hassler

avait au fond un parfait mépris pour tous, amis et ennemis ; et ce mépris amer et goguenard s'étendait à lui et à toute la vie. Il s'enfonçait d'autant plus dans son scepticisme ironique qu'il avait cru autrefois à une quantité de choses généreuses et naïves. N'ayant pas eu la force de les défendre contre la lente destruction des jours, ni l'hypocrisie de se persuader qu'il croyait à ce qu'il ne croyait plus, il s'acharnait à en persifler le souvenir. Il avait une nature d'Allemand du Sud, indolente et molle, peu faite pour résister à l'excès de la fortune ou de l'infortune, du chaud ou du froid, et qui a besoin, pour conserver son équilibre, d'une température modérée. Il s'était laissé aller, d'une façon insensible, à jouir paresseusement de la vie : il aimait la bonne chère, les lourdes boissons, les flâneries oisives et les molles pensées. Tout son art s'en ressentait, quoiqu'il fût trop bien doué pour que des étincelles de génie n'éclatassent pas encore au milieu de sa musique lâchée, qui s'abandonnait au goût de la mode. Nul ne sentait mieux que lui sa déchéance. A vrai dire, il était le seul qui la sentît, — à de rares moments, que, naturellement, il évitait. Alors, il était misanthrope, absorbé par ses humeurs noires, ses préoccupations égoïstes, ses soucis de santé, — indifférent à tout ce qui avait excité autrefois son enthousiasme ou sa haine.

Tel était l'homme, auprès duquel Christophe venait chercher un réconfort. Avec quelle joie et quel espoir il arriva, par un matin froid et pluvieux, dans la ville où vivait celui qui symbolisait à ses yeux, en art, l'esprit d'indépendance ! Il attendait de lui la parole d'amitié et de vaillance, dont il avait besoin pour continuer l'ingrate et nécessaire bataille que tout véritable artiste doit livrer au monde, jusqu'à son dernier souffle, sans désarmer un seul jour : car, comme l'a dit Schiller, « *la seule relation avec le public, dont on ne se repente jamais, — c'est la guerre* ».

Christophe était si impatient qu'il prit à peine le temps de déposer son sac dans le premier hôtel venu, près de la gare, avant de courir au théâtre, pour s'informer de l'adresse de Hassler. Hassler habitait assez loin du centre, dans un faubourg de la ville. Christophe prit un tram électrique, en mordant à belles dents un petit pain. Son cœur battait, en approchant du but.

Le quartier où Hassler avait élu domicile était presque tout entier bâti dans cette étrange architecture nouvelle, où la jeune Allemagne déverse une barbarie érudite, qui s'épuise en laborieux efforts pour avoir du génie. Au milieu de la ville banale, aux rues

droites et sans caractère, s'élevaient brusquement des hypogées d'Egypte, des chalets norvégiens, des cloîtres, des bastions, des pavillons d'Exposition universelle, des maisons ventrues, culs-de-jatte, enfoncées dans la terre, avec une face inerte, un œil unique, énorme, des grilles de cachot, des portes écrasées de sous-marins, des cerceaux de fer, des cryptogrammes d'or dans les barreaux des fenêtres grillées, des monstres vomissants au-dessus de la porte d'entrée, des carreaux de faïence bleue, plaqués par ci, par là, partout où on ne les attendait pas, des mosaïques bariolées, représentant Adam et Ève, des toits couverts en tuiles de couleurs disparates; des maisons-châteaux-forts, au dernier étage crénelé, avec des animaux difformes sur le faîte, pas de fenêtre d'un côté, puis tout d'un coup, l'un à côté de l'autre, des trous béants, carrés, rectangulaires, triangulaires, des sortes de blessures ; de grands pans de murs vides, d'où surgissait soudain un balcon massif à une seule fenêtre, — un balcon étayé sur des cariatides nibelungesques, et d'où dépassaient, perçant la rampe de pierre, deux têtes pointues de vieillards barbus et chevelus, des hommes-poissons de Bœcklin. Sur le fronton d'une de ces prisons, — une maison pharaonesque, à un étage bas, avec deux colosses nus à l'entrée, — l'architecte avait écrit :

« Que l'artiste montre son univers,
Qui jamais ne fut jamais ne sera. »
« *Seine Welt zeige der Künstler*
Die niemals war noch jemals sein wird. »

Christophe, uniquement absorbé par l'idée de Hassler, regardait avec des yeux ahuris et n'essayait point de comprendre. Il arriva à la maison qu'il cherchait, une des plus simples, — en style carolingien. A l'intérieur, un luxe cossu et banal; dans l'escalier, une atmosphère lourde de calorifère surchauffé; un ascenseur étroit, dont Christophe ne profita point, pour avoir le temps de se préparer à sa visite, en montant les quatre étages, à petits pas, les jambes fléchissantes et le cœur tremblant d'émotion. Durant ce court trajet, son ancienne entrevue avec Hassler, son enthousiasme d'enfant, l'image de grand-père, lui revinrent à l'esprit comme si c'était hier.

Il était près de onze heures, quand il sonna à la porte. Il fut reçu par une soubrette délurée, aux façons de *serva padrona*, qui le dévisagea avec impertinence, et commença par déclarer que « Monsieur ne pouvait pas recevoir, parce que Monsieur était fatigué. » Puis, le naïf désappointement qui se peignit sur la figure de Christophe l'amusa sans doute; car, après avoir terminé l'examen indiscret qu'elle faisait de toute sa personne, elle s'adoucit brusquement, fit entrer Christophe dans le cabinet de Hassler, et dit qu'elle allait faire en sorte que Monsieur le reçût. Là-dessus, elle lui décocha une petite œillade, et ferma la porte.

Il y avait aux murs quelques peintures impressionnistes et des gravures galantes du dix-huitième siècle français : car Hassler prétendait se connaître à tous les arts; et il associait dans son goût Manet et Watteau, selon les indications qu'il avait reçues du cénacle. Le

même mélange de styles se montrait dans l'ameublement, où un fort beau bureau Louis XV était encadré de fauteuils « art nouveau », et d'un divan oriental, avec une montagne de coussins multicolores. Les portes étaient ornées de glaces; et une bibeloterie japonaise couvrait les étagères et le dessus de la cheminée, où trônait le buste de Hassler. Dans une coupe, sur un guéridon, s'étalaient une profusion de photographies de chanteuses, d'admiratrices et d'amis, avec des mots d'esprit et des exclamations enthousiastes. Un désordre incroyable régnait sur le bureau; le piano était ouvert; il y avait de la poussière sur les étagères, et des cigares à demi brûlés traînaient dans tous les coins.

Christophe entendit, dans la chambre voisine, une voix maussade qui grognait; le verbe tranchant de la petite bonne lui répliquait. Il était clair que Hassler manifestait peu d'enthousiasme à se montrer. Il était clair aussi que la demoiselle avait mis sous son bonnet que Hassler se montrerait; et elle ne se gênait pas pour lui répondre avec une extrême familiarité : sa voix aiguë perçait les murs. Christophe était mal à l'aise d'entendre certaines remarques qu'elle faisait à son maître. Mais celui-ci ne s'en affectait point. Au contraire : on eût dit que ces impertinences l'amusaient; et, tout en continuant de grogner, il gouaillait la fille et prenait plaisir à l'exciter. Enfin Christophe entendit une porte s'ouvrir, et, toujours grognant et goguenardant, Hassler qui venait en traînant les pieds.

Il entra. Christophe eut un serrement de cœur. Il le reconnaissait. Plût à Dieu qu'il ne l'eût pas reconnu! C'était bien Hassler, et ce n'était pas lui. Il avait toujours son grand front sans une ride, son visage sans un pli, comme celui d'un enfant ; mais il était chauve, empâté, le teint jaune, l'air endormi, la lèvre inférieure un peu pendante, la bouche ennuyée et boudeuse. Il voûtait les épaules, enfonçait ses deux mains dans les poches de son veston débraillé, et traînait des savates aux pieds ; sa chemise formait un bourrelet au-dessus de sa culotte, qu'il n'avait même pas achevé de boutonner. Il regarda Christophe de ses yeux somnolents, qui ne s'éclairèrent pas, quand le jeune homme eut balbutié son nom. Il fit un salut automatique, sans parler, indiqua de la tête un siège à Christophe, et s'affaissa, avec un soupir, sur le divan, dont il empila les coussins autour de lui. Christophe répétait :

— J'ai déjà eu l'honneur... Vous aviez eu la bonté... Je suis Christophe Krafft...

Hassler, enfoncé dans le divan, ses longues jambes croisées, ses mains maigres jointes sur son genou droit, relevé à la hauteur du menton, répliqua :

— Connais pas.

Christophe, la gorge contractée, entreprit de lui rappeler leur ancienne rencontre. En n'importe quelle circonstance, il lui eût été difficile de parler de ces souvenirs intimes ; ici, ce lui était une torture : il s'embrouillait dans ses phrases, ne trouvait pas ses mots, disait des choses absurdes, qui le faisaient

rougir. Hassler le laissait patauger, sans cesser de le fixer de ses yeux vagues et indifférents. Quand Christophe fut arrivé au bout de son récit, Hassler continua un instant de balancer son genou, en silence, comme s'il attendait que Christophe continuât. Puis, il dit :

— Oui... Cela ne nous rajeunit pas...

et s'étira.

Après avoir bâillé, il ajouta :

— ... Demande pardon... Pas dormi... Soupé au théâtre, cette nuit...

et bâilla de nouveau.

Christophe espérait que Hassler ferait une allusion à ce qu'il venait de lui raconter ; mais Hassler, que toute cette histoire n'avait aucunement intéressé, n'en parla plus ; et il n'adressa nulle question à Christophe sur sa vie. Quand il eut fini de bâiller, il lui demanda :

— Il y a longtemps que vous êtes à Berlin ?

— Je suis arrivé, ce matin, dit Christophe.

— Ah ! fit Hassler, sans s'étonner autrement. Quel hôtel ?

Sans paraître écouter la réponse, il se souleva paresseusement, atteignit un bouton électrique, et sonna.

— Permettez, fit-il.

La petite bonne parut, avec son air impertinent.

— Kitty, dit-il, est-ce que tu as la prétention de me faire passer de déjeuner, aujourd'hui ?

— Vous ne pensez pourtant pas, dit-elle, que je vais vous apporter votre manger ici, pendant que vous avez quelqu'un ?

— Pourquoi donc pas ? — fit-il en désignant Christophe, d'un clignement d'œil railleur. — Il me nourrit l'esprit ; je vais nourrir le corps.

— Est-ce que vous n'avez pas honte de faire assister à votre repas, comme une bête dans une ménagerie ?

Hassler, au lieu de se fâcher, se mit à rire, et corrigea :

— Comme une bête en ménage...

— Apporte toujours, continua-t-il, je mangerai la honte avec.

Elle se retira, en haussant les épaules.

Christophe, voyant que Hassler ne cherchait toujours pas à s'informer de ce qu'il faisait, tâcha de renouer l'entretien. Il parla de la difficulté de la vie en province, de la médiocrité des gens, de leur étroitesse d'esprit, de l'isolement où on était. Il s'efforçait de l'intéresser à sa détresse morale. Mais Hassler, affalé dans le divan, la tête renversée en arrière sur un coussin et les yeux à demi fermés, le laissait parler, semblant ne pas écouter ; ou bien il soulevait un moment ses paupières et lançait quelques mots d'une ironie froide, une saillie bouffonne sur les gens de province, qui coupait net les tentatives de Christophe pour parler plus intimement. — Kitty était revenue avec le plateau du déjeuner : café, beure, jambon, etc. Elle le déposa, boudeuse, sur le bureau, au milieu des papiers en désordre. Christophe attendit qu'elle fût ressortie, pour reprendre son douloureux récit, qu'il avait tant de peine à suivre.

Hassler avait attiré à lui le plateau ; il se versa le

café, y trempa les lèvres ; puis, familier et bonhomme, un peu méprisant, il interrompit Christophe au milieu d'une phrase pour lui offrir :

— Une tasse ?

Christophe refusa. Il s'évertuait à renouer le fil de sa phrase ; mais, de plus en plus démonté, il ne savait plus ce qu'il disait. Il était distrait par le spectacle de Hassler, qui, son assiette sous le menton, se bourrait, comme un enfant, de tartines beurrées et de tranches de jambon, qu'il tenait avec ses doigts. Il réussit pourtant à raconter qu'il composait, qu'il avait fait jouer une ouverture pour la *Judith* de Hebbel. Hassler écoutait distraitement :

— *Was?* (Quoi ?) demanda t-il.

Christophe répéta le titre.

— *Ach! so, so!* (Ah ! bon, bon !), fit Hassler, en trempant sa tartine et ses doigts dans sa tasse.

Ce fut tout.

Christophe, découragé, était sur le point de se lever et de partir ; mais il pensa à ce long voyage fait en vain ; et, ramassant son courage, il proposa à Hassler, en balbutiant, de lui jouer quelques-unes de ses œuvres. Aux premiers mots, Hassler l'arrêta :

— Non, non, je n'y connais rien, — dit-il avec son ironie goguenarde et un peu insultante. — Et puis, je n'ai pas le temps.

Christophe en eut les larmes aux yeux. Mais il s'était juré de ne pas sortir de là, sans avoir l'avis de Hassler sur ses compositions. Il dit, avec un mélange de confusion et de colère :

— Je vous demande pardon ; mais vous m'avez promis autrefois de m'entendre ; je suis venu uniquement pour cela, du fond de l'Allemagne : vous m'entendrez.

Hassler, qui n'était pas habitué à ces façons, regarda le jeune homme gauche, furieux, rougissant, près de pleurer : cela l'amusa ; haussant les épaules avec lassitude, il lui montra le piano du doigt, et dit, d'un air de résignation comique :

— Alors !... Allons-y !...

Là-dessus, il s'enfonça dans son divan, comme un homme qui va faire un somme, bourra les coussins à coups de poing, les disposa sous ses bras étendus, ferma les yeux à demi, les rouvrit un instant pour évaluer les dimensions du rouleau de musique que Christophe avait sorti d'une de ses poches, poussa un petit soupir, et se disposa à écouter avec ennui.

Christophe, intimidé et mortifié, commença à jouer. Hassler ne tarda pas à rouvrir l'œil et l'oreille, avec l'intérêt professionnel de l'artiste qui est repris, malgré lui, par une belle chose. D'abord, il ne dit rien, et resta immobile ; mais ses yeux devinrent moins vagues, et ses lèvres boudeuses remuaient. Puis, il se réveilla tout à fait, grognant son étonnement et son assentiment. C'étaient des interjections inarticulées ; mais le ton ne laissait aucun doute sur ses sentiments ; et Christophe en éprouvait un bien-être inexprimable. Hassler ne songeait plus à calculer le nombre de pages qui étaient jouées et celles qui restaient à jouer. Quand Christophe avait fini un morceau, il disait :

— Après !... Après !...

Il commençait à faire usage du langage humain.

— Bon, cela ! Bon !... (s'exclamait-il.) Fameux !... Effroyablement fameux ! (*Schrecklich famos !*)... Mais que diable ! (grommelait-il, stupéfait), qu'est-ce que c'est que ça ?

Il s'était redressé sur son siège, penchait la tête en avant, se faisait un cornet avec sa main, se parlait à lui-même, riait de contentement, et, à certaines curiosités d'harmonies, tirait légèrement la langue, comme pour se lécher les lèvres. Une modulation inattendue eut un tel effet sur lui qu'il se leva brusquement, avec une exclamation, et vint s'asseoir au piano, à côté de Christophe. Il n'avait pas l'air de s'apercevoir que Christophe fût là. Il ne s'occupait que de la musique ; et, quand le morceau fut fini, il saisit le cahier, se mit à relire la page, puis lut les pages suivantes, continuant de monologuer son admiration et sa surprise, comme s'il eût été seul dans la chambre :

— Que le diable !... (faisait-il). Où cet animal a-t-il trouvé cela ?...

Repoussant Christophe de l'épaule, il joua lui-même certains passages. Il avait au piano de charmants doigts, très doux, caressants et légers. Christophe remarqua ses mains fines, longues, bien soignées, d'un aristocratisme un peu maladif, qui ne répondait pas au reste de la personne. Hassler s'arrêtait à certains accords, les répétait, en clignant de l'œil et faisant claquer sa langue ; il bourdonnait avec ses lèvres, imitant la sonorité des instruments, et il continuait

d'entremêler à cette musique ses apostrophes, où il y avait à la fois du plaisir et du dépit : il ne pouvait se défendre d'une secrète irritation, d'une jalousie inavouée ; et, en même temps, il jouissait avidement.

Bien qu'il persistât à se parler à lui seul, comme si Christophe n'existait pas, Christophe, rouge de plaisir, ne pouvait s'empêcher de prendre pour son compte les exclamations de Hassler ; et il expliquait ce qu'il avait voulu faire. Hassler sembla d'abord ne faire aucune attention à ce que le jeune homme disait, et poursuivit ses réflexions à voix haute ; puis, certains mots de Christophe le frappèrent, et il se tut, les yeux toujours fixés sur le cahier de musique, qu'il feuilletait, en écoutant, sans avoir l'air d'écouter. Christophe, de son côté, s'animait peu à peu ; et il finit par se confier tout à fait : il parlait avec une excitation naïve de ses projets et de sa vie.

Hassler, silencieux, était repris par son ironie. Il s'était laissé retirer le cahier des doigts ; le coude appuyé sur la tablette du piano et le front dans la main, il regardait Christophe qui lui commentait son œuvre avec une ardeur et un trouble juvéniles. Et il souriait amèrement, en pensant à ses propres débuts, à ses espoirs, aux espoirs de Christophe, et aux déboires qui l'attendaient.

Christophe parlait, les yeux baissés, dans la crainte de ne plus savoir ce qu'il avait à dire. Le silence de Hassler l'encourageait. Il sentait que Hassler l'observait, qu'il ne perdait pas une de ses paroles ; il lui semblait avoir brisé la glace qui les séparait, et son

cœur rayonnait. Quand il eut fini, il leva la tête avec timidité — avec confiance aussi — et regarda Hassler. Toute sa joie naissante gela d'un coup, comme les pousses trop précoces, quand il vit les yeux mornes et railleurs sans bonté qui le fixaient. Il se tut.

Après une pause glaciale, Hassler parla, d'une voix sèche. Il avait de nouveau changé : il affectait une sorte de dureté pour le jeune homme ; il persiflait cruellement ses projets, ses espoirs de succès, comme s'il eût voulu se persifler lui-même, puisqu'il se retrouvait en lui. Il s'acharnait froidement à détruire sa foi dans la vie, sa foi dans l'art, sa foi en soi. Il se donna lui-même en exemple, avec amertume, parlant de ses œuvres d'aujourd'hui, d'une façon insultante.

— Des cochonneries ! dit-il. C'est ce qu'il faut pour ces cochons. Est-ce que vous croyez qu'il y a dix personnes au monde, qui aiment la musique ? Est-ce qu'il y en a une seule ?

— Il y a moi ! dit Christophe, avec emportement.

Hassler le regarda, haussa les épaules, et dit, d'une voix lassée :

— Vous serez comme les autres. Vous ferez comme les autres. Vous penserez à arriver, à vous amuser, comme les autres... Et vous aurez raison...

Christophe essaya de protester ; mais Hassler lui coupa la parole, et, reprenant son cahier, se mit à critiquer aigrement les œuvres qu'il louait tout à l'heure. Non seulement il relevait avec une dureté blessante les négligences réelles, les incorrections d'écriture, les fautes de goût ou d'expression, qui avaient échappé

au jeune homme; mais il lui faisait des critiques absurdes, des critiques comme en eût pu faire le plus étroit et le plus arriéré des musiciens, dont lui-même, Hassler, avait eu, toute sa vie, à souffrir. Il demandait à quoi tout cela rimait. Il ne critiquait même plus, il niait : on eût dit qu'il s'efforçait d'effacer haineusement l'impression que ces œuvres lui avaient faite, en dépit de lui même.

Christophe, consterné, n'essayait pas de répondre Comment répondre à des absurdités, qu'on rougit d'entendre dans la bouche de quelqu'un qu'on estimait et qu'on aimait? Au reste, Hassler n'écoutait rien. Il restait là, butté, le cahier fermé entre les mains, les yeux sans expression, la bouche amère. A la fin, il dit, comme si de nouveau il avait oublié la présence de Christophe :

— Ah! la pire misère, c'est qu'il n'y a pas un homme, pas un qui soit capable de vous comprendre !

Christophe se sentit transpercé d'émotion ; il se retourna brusquement, posa sa main sur la main de Hassler, et, le cœur plein d'amour, il répéta :

— Il y a moi !

Mais la main de Hassler ne bougea point ; et si quelque chose dans son cœur tressaillit, une seconde, à ce cri juvénile, aucune lueur ne brilla dans ses yeux éteints, qui regardèrent Christophe. L'ironie et l'égoïsme prirent le dessus. Il esquissa un mouvement du buste, cérémonieux et comique, pour saluer :

— Très honoré ! dit-il.

Il pensait :

— Je m'en fiche bien ! Crois-tu que ce soit pour toi que j'ai perdu ma vie ?

Il se leva, jeta le cahier sur le piano, et, de ses longues jambes qui flageolaient, s'en alla reprendre sa place sur le divan. Christophe, qui avait saisi sa pensée et qui en avait senti l'insultante blessure, essayait fièrement de répondre que l'on n'a pas besoin d'être compris de tous : certaines âmes à elles seules valent un peuple tout entier ; elles pensent pour lui ; et, ce qu'elles ont pensé, il faudra qu'il le pense. — Mais Hassler n'écoutait plus. Il était retombé dans son apathie, causée par l'affaiblissement de la vie qui s'endormait en lui. Christophe, trop sain pour comprendre ce revirement subit, sentait vaguement que la partie était perdue ; mais il ne pouvait s'y résigner, après avoir été si près de la croire gagnée. Il faisait des efforts désespérés pour ranimer l'attention de Hassler ; il avait repris son cahier de musique, et cherchait à expliquer la raison des irrégularités que Hassler avait notées. Hassler, enfoncé dans le sofa, gardait un silence morne ; il n'approuvait, ni ne contredisait : il attendait que ce fût fini.

Christophe vit qu'il n'avait plus rien à faire ici. Au milieu d'une phrase, il s'arrêta. Il roula son cahier, et se leva. Hassler se leva aussi. Christophe, honteux et intimidé, s'excusait en balbutiant. Hassler, s'inclinant légèrement, avec une certaine distinction hautaine et ennuyée, lui tendit la main, froidement, poliment, et l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée, sans un mot pour le retenir, ou pour l'inviter à revenir.

Christophe se retrouva dans la rue, anéanti. Il allait au hasard, il ne savait où aller. Après avoir suivi machinalement deux ou trois rues, il se trouva à la station du tram, qui l'avait amené. Il le reprit, sans penser à ce qu'il faisait. Il s'affaissa sur la banquette, les bras, les jambes cassées. Impossible de réfléchir, de rassembler ses idées : il ne pensait à rien; il voulait ne penser à rien. Il avait peur de regarder en lui. C'était le vide. Il lui semblait que ce vide était autour de lui, dans cette ville; il ne pouvait plus y respirer : ce brouillard, ces maisons massives l'étouffaient. Il n'avait plus qu'une idée : fuir, fuir au plus vite, — comme si, en se sauvant de cette ville, il devait y laisser l'amère désillusion qu'il y avait trouvée.

Il retourna à son hôtel. Il n'était pas midi et demi. Il y avait deux heures qu'il y était entré, — avec quelle lumière au cœur! — Maintenant, tout était éteint.

Il ne déjeuna point. Il ne monta pas dans sa chambre. A la stupéfaction des gens, il demanda sa note, paya comme s'il avait passé la nuit, et dit qu'il voulait partir. En vain, lui expliquait-on qu'il n'avait pas à se presser, que le train qu'il voulait reprendre ne partait pas avant plusieurs heures, qu'il ferait mieux d'attendre à l'hôtel. Il voulut aller tout de suite à la

gare : il était comme un enfant, il voulait prendre le premier train, n'importe lequel, ne plus rester une heure dans ce pays. Après ce long voyage et ses dépenses pour venir, — bien qu'il se fût fait une fête non seulement de voir Hassler, mais de visiter des musées, d'entendre des concerts, de faire diverses connaissances, — il n'avait plus qu'une idée en tête : partir...

Il revint à la gare. Ainsi qu'on le lui avait dit, son train ne partait pas avant trois heures. Encore ce train, qui n'était pas express, — (car Christophe était forcé de prendre la dernière classe) — s'arrêtait-il en route ; Christophe aurait eu avantage à monter dans le train suivant, qui partait deux heures plus tard et qui rejoignait le premier. Mais c'était deux heures de plus à passer ici, et Christophe ne pouvait le supporter. Il ne voulut même plus sortir de la gare, en attendant. — Lugubre attente, dans ces salles vastes et vides, tumultueuses et funèbres, où entrent et sortent, toujours affairées, toujours courant, des ombres étrangères, toutes étrangères, toutes indifférentes, pas une qu'on connaisse, pas un visage ami. Le jour blafard s'éteignait. Les lampes électriques, enveloppées de brouillard, mouchetaient la nuit et semblaient la rendre plus sombre. Christophe, plus oppressé d'heure en heure, attendait avec angoisse le moment de partir. Il allait, dix fois par heure, revoir les affiches des trains pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. Comme il les relisait d'un bout à l'autre, une fois de plus, pour passer le temps, un nom de pays le frappa : il se dit

qu'il le connaissait ; ce ne fut qu'après un moment qu'il se rappela que c'était le pays du vieux Schulz, qui lui avait écrit de si bonnes et enthousiastes lettres. L'idée lui vint aussitôt, dans le désarroi où il était, d'aller voir cet ami inconnu. La ville n'était pas sur son chemin direct de retour, mais à une ou deux heures, par un chemin de fer local ; c'était un voyage de toute une nuit, avec deux ou trois changements de train, d'interminables attentes : Christophe ne calcula rien. Sur-le-champ, il décida d'y aller : ce lui était un besoin instinctif de se raccrocher à une sympathie. Sans se donner le temps de réfléchir, il rédigea une dépêche et télégraphia à Schulz son arrivée pour le lendemain matin. Il n'avait pas envoyé ce mot, qu'il le regrettait déjà. Il se plaisantait amèrement sur ses illusions éternelles. Pourquoi aller au-devant d'un nouveau chagrin ? — Mais c'était fait maintenant. Il était trop tard pour changer.

Ces pensées occupèrent sa dernière heure d'attente. — Son train était enfin formé. Il y monta, le premier ; et son enfantillage était tel qu'il ne commença à respirer que lorsque le train s'ébranla et que, par la portière du wagon, il vit derrière lui s'effacer dans le ciel gris, sous les tristes averses, la silhouette de la ville, sur laquelle la nuit tombait. Il lui semblait qu'il serait mort, s'il avait passé la nuit là.

A cette même heure, — vers six heures du soir, — une lettre de Hassler arrivait pour Christophe, à son hôtel. La visite de Christophe avait remué bien des choses en lui. Pendant toute l'après-midi, il y

avait songé avec amertume, et non sans sympathie pour le pauvre garçon qui était venu à lui avec une telle ardeur d'affection, et qu'il avait reçu d'une façon glaciale. Il se reprochait son accueil. A vrai dire, ce n'avait été de sa part qu'un de ces accès de bouderie quinteuse, dont il était coutumier. Il pensa le réparer, en envoyant à Christophe, avec un billet pour l'Opéra, un mot qui lui donnait rendez-vous, à l'issue de la représentation. — Christophe n'en sut jamais rien. En ne le voyant pas venir, Hassler pensa :

— Il est fâché. Tant pis pour lui !

Il haussa les épaules, et n'en chercha pas plus long. Le lendemain, il ne pensait plus à lui.

Le lendemain, Christophe était loin de lui, — si loin que toute l'éternité n'eût pas suffi à les rapprocher l'un de l'autre. Et tous deux étaient seuls pour jamais.

Peter Schulz avait soixante-quinze ans. Il avait toujours eu une santé délicate, et l'âge ne l'avait pas épargné. Assez grand, mais voûté, et la tête penchée sur la poitrine, il avait les bronches faibles, et respirait avec peine. Asthme, catarrhe, bronchite s'acharnaient après lui : et la trace des luttes qu'il lui fallait subir — bien des nuits, assis dans son lit, le corps courbé en avant, et trempé de sueur, pour tâcher de faire entrer un souffle d'air dans sa poitrine qui étouffait — était gravée dans les plis douloureux de sa longue figure, maigre et rasée. Le nez était long et un peu gonflé au sommet. Des rides profondes, partant du dessous des yeux, coupaient transversalement les joues creusées par les vides de la mâchoire. L'âge et les infirmités n'avaient pas été les seuls sculpteurs de ce pauvre masque délabré ; les chagrins de la vie y avaient eu part aussi. — Et malgré tout, il n'était pas triste. La grande bouche tranquille était d'une bonté sereine. Mais c'étaient surtout les yeux qui donnaient à ce vieux visage une douceur touchante ; ils étaient d'un gris-clair limpide et transparent ; ils regardaient bien en face, avec calme et candeur ; ils ne cachaient rien de l'âme : on eût pu lire au fond.

Sa vie avait été pauvre en événements. Il était seul depuis des années. Sa femme était morte. Elle n'était

pas très bonne, pas très intelligente, pas du tout belle. Mais il en conservait un souvenir attendri. Il y avait vingt-cinq ans qu'il l'avait perdue : et, pas un soir, depuis il ne s'était endormi, sans avoir un petit entretien mental, triste et tendre, avec elle ; il l'associait à chacune de ses journées. — Il n'avait pas eu d'enfant : c'était le grand regret de sa vie. Il avait reporté son besoin d'affection sur ses élèves, auxquels il était attaché, comme un père à ses fils. Il avait trouvé peu de retour. Un vieux cœur peut se sentir très près d un jeune cœur, et presque du même âge : il sait combien sont brèves les années qui le séparent. Mais le jeune homme ne s'en doute point : le vieillard est pour lui un homme d'une autre époque : au reste, il est absorbé par trop de soucis immédiats, et il détourne instinctivement les yeux du but mélancolique de ses efforts. Le vieux Schultz avait rencontré parfois quelque reconnaissance chez des élèves, touchés par l'intérêt vif et frais qu'il prenait à tout ce qui leur arrivait d'heureux ou de malheureux ; ils venaient le voir de temps en temps ; ils lui écrivaient, pour le remercier, quand ils quittaient l'université ; certains lui écrivaient encore, une ou deux fois, les années suivantes. Puis, le vieux Schulz n'entendait plus parler d'eux, sinon par les journaux, qui lui faisaient connaître l'avancement de tel ou tel : et il se réjouissait de leurs succès, comme si c'étaient les siens. Il ne leur en voulait pas de leur silence : il y trouvait mille excuses ; il ne doutait point de leur affection, et prêtait aux plus égoïstes les sentiments qu'il avait pour eux.

Mais ses livres étaient pour lui le meilleur des refuges : ils n'étaient point oublieux, ni trompeurs. Les âmes, qu'il chérissait en eux, étaient maintenant sorties du flot du temps : elles étaient immuables, fixées pour l'éternité dans l'amour qu'elles inspiraient et qu'elles semblaient ressentir, qu'elles rayonnaient à leur tour sur ceux qui les aimaient. Professeur d'esthétique et d'histoire de la musique, il était comme un vieux bois, vibrant de chants d'oiseaux. Certains de ces chants résonnaient très loin, ils venaient du fond des siècles : ils n'étaient pas les moins doux et les moins mystérieux. — Il en était d'autres qui lui étaient familiers et intimes : c'étaient de chers compagnons ; chacune de leurs phrases lui rappelait des joies et des douleurs de sa vie passée, consciente ou inconsciente (car sous chacun des jours que la lumière du soleil éclaire, d'autres jours se déroulent, qu'éclaire une lumière inconnue). Il y en avait enfin qu'on n'avait jamais entendus encore, et qui disaient des choses qu'on attendait depuis longtemps, dont on avait besoin : le cœur s'ouvrait pour les recevoir, comme la terre sous la pluie. Ainsi, le vieux Schulz écoutait, dans le silence de sa vie solitaire, la forêt pleine d'oiseaux ; et, comme le moine de la légende, endormi dans l'extase du chant de l'oiseau magique, les années passaient pour lui, et le soir de la vie était venu : mais il avait toujours son âme de vingt ans.

Il n'était pas seulement riche de musique. Il aimait les poètes, — les anciens et les nouveaux. Il avait une prédilection pour ceux de son pays, surtout pour

Gœthe ; mais il aimait aussi ceux des autres pays. Il était instruit et lisait plusieurs langues. Il était, d'esprit, un contemporain de Herder et des grands *Weltbürger*, — des « citoyens du monde », de la fin du dix-huitième siècle. Il avait vécu les années d'âpres luttes qui précédèrent et suivirent 70, enveloppé de leur vaste pensée. Et, quoiqu'il adorât l'Allemagne, il n'en était pas « glorieux ». Il pensait avec Herder qu' « *entre tous les glorieux, le glorieux de sa nationalité est un sot accompli* », et avec Schiller, que « *c'est un bien pauvre idéal de n'écrire que pour une seule nation* ». Son esprit était parfois timide ; mais son cœur était d'une largeur admirable, et prêt à accueillir avec amour tout ce qui était beau dans le monde. Peut-être était-il trop indulgent pour la médiocrité ; mais son instinct n'avait point de doute sur ce qui était le meilleur ; et s'il n'avait pas la force de condamner les faux artistes que l'opinion publique admirait, il avait toujours celle de défendre les artistes originaux et forts que l'opinion publique méconnaissait. Sa bonté l'abusait souvent : il tremblait de commettre une injustice ; et, quand il n'aimait pas ce que d'autres aimaient, il ne doutait point que ce ne fût lui qui se trompât ; et il finissait par l'aimer. Il lui était si doux d'aimer ! L'amour et l'admiration étaient encore plus nécessaires à sa vie morale que l'air à sa misérable poitrine. Aussi, quelle reconnaissance il avait pour ceux qui lui en offraient une occasion nouvelle ! — Christophe ne pouvait se douter de ce que ses *Lieder* avaient été pour lui. Il était bien loin de les avoir sentis lui-même aussi vivement, quand il les

avait créés. C'est que pour lui ces chants n'étaient que quelques étincelles jaillies de la forge intérieure : il en avait jailli, il en jaillirait bien d'autres. Mais pour le vieux Schulz, c'était tout un monde qui se révélait à lui, d'un seul coup, — tout un monde à aimer. Sa vie en avait été illuminée.

Depuis un an, il avait dû résigner ses fonctions à l'Université : sa santé de plus en plus précaire ne lui permettait plus de professer. Il était malade, et au lit, quand le libraire Wolf lui avait fait porter, comme il en avait l'habitude, un paquet des dernières nouveautés musicales qu'il avait reçues, et où se trouvaient, cette fois, les *Lieder* de Christophe. Il était seul. Nul parent auprès de lui ; le peu de famille qu'il avait était mort depuis longtemps. Il était livré aux soins d'une vieille bonne, qui abusait de sa faiblesse, pour lui imposer tout ce qu'elle voulait. Deux ou trois amis, guère moins âgés que lui, venaient le voir de temps en temps ; mais ils n'étaient pas non plus d'une très bonne santé ; et, quand le temps était mauvais, ils se tenaient clos aussi et espaçaient leurs visites. Justement, c'était l'hiver alors, les rues étaient couvertes d'une neige qui fondait : Schulz n'avait vu personne, de tout le jour. Il faisait sombre dans la chambre : un brouillard jaune était tendu contre les vitres, comme un écran, et murait les regards : la chaleur du poêle était lourde et fatigante. De l'église voisine, un vieux carillon du dix-septième siècle chantait, tous les quarts d'heure, d'une voix boiteuse et horriblement fausse, des bribes de chorals monotones, dont la jovialité paraissait un peu

grimaçante, quand on n'était pas très gai, soi-même. Le vieux Schulz toussait, le dos appuyé contre une pile d'oreillers. Il essayait de relire Montaigne, qu'il aimait; mais cette lecture ne lui faisait pas aujourd'hui autant de plaisir qu'à l'ordinaire; il avait laissé tomber le livre, il respirait avec peine, et rêvait. Le paquet de musique était là, sur son lit : il n'avait pas le courage de l'ouvrir ; il se sentait le cœur triste. Enfin, il soupira, et, après avoir défait très soigneusement la ficelle, il remit ses lunettes, et commença à lire les morceaux de musique. Sa pensée était ailleurs : elle revenait toujours à des souvenirs qu'il voulait écarter.

Le cahier qu'il tenait était celui de Christophe. Ses yeux tombèrent sur un vieux cantique, dont Christophe avait repris les paroles à un naïf et pieux poète du dix-septième siècle, en renouvelant leur expression : le *Christliches Wanderlied* (chant du voyageur chrétien) de Paul Gerhardt.

Hoff, o du arme Seele,
Hoff und sei unverzagt!
. . . .
Erwarte nur der Zeit,
So wirst du schon erblicken
Die Sonn der schönsten Freud.

« Espère, ô toi, pauvre âme,
espère, et sois intrépide!
. . . .
Attends seulement, attends
et voici que tu vas voir
le soleil de la belle Joie. »

Le vieux Schulz connaissait bien ces candides paroles ; mais jamais elles ne lui avaient parlé ainsi, ainsi... Ce n'était plus la tranquille piété, qui calme et endort l'âme par sa monotonie. C'était une âme comme la sienne, c'était son âme même, mais plus jeune et plus forte, qui souffrait, qui voulait espérer, qui voulait voir la Joie, qui la voyait. Ses mains tremblaient, de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il continua :

Auf, auf! gieb deinem Schmerze
Und Sorgen gute Nacht!
Lass fahren, was das Herze
Betrübt und traurig macht!

« Debout, debout! donne à ta douleur
et à tes soucis bonne nuit!
Laisse partir ce qui trouble
le cœur et le rend triste! »

Christophe communiquait à ces pensées une jeune ardeur intrépide, dont le rire héroïque s'épanouissait dans ces derniers vers confiants et naïfs :

Bist du doch nicht Regente,
Der alles führen soll,
Gott sitzt im Regimente,
Und führet alles wohl.

« Ce n'est pas toi, voyons! qui règnes
et qui dois tout conduire.
C'est Dieu. Dieu est le roi,
et mène tout comme il faut! »

Et lorsque venait cette strophe de superbe défi, qu'il

avait, avec son insolence de jeune barbare, arrachée tranquillement de sa place primitive dans l'ensemble du poème, pour en faire la conclusion de son *Lied* :

Und ob gleich alle Teufel
Hier wollten widerstehn,
So wird doch ohne Zweifel
Gott nicht zurücke gehn :

Was er ihm vorgenommen,
Und was er haben will,
Das muss doch endlich kommen
Zu seinem Zweck und Ziel.

« Et quand bien même tous les diables
voudraient s'y opposer,
sois tranquille, ne doute pas!
Dieu ne reculera point,
Ce qu'il s'est proposé,
ce qu'il veut accomplir,
cela finira bien par arriver
à son but et à sa fin! »

... alors, c'était un transport d'allégresse, l'ivresse de la bataille, un triomphe d'*Imperator* romain.

Le vieillard tremblait de tout son corps. Il suivait, haletant, l'impétueuse musique, comme un enfant qu'un compagnon entraîne dans sa course, en le tenant par la main. Son cœur battait. Ses larmes ruisselaient Il bégayait :

— Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu!...

Il se mit à sangloter, et il riait : il était heureux. Il suffoquait. Il fut pris d'une terrible quinte de toux. Salomé, la vieille servante, accourut, et elle crut que

le vieux allait y passer. Il continuait de pleurer, de tousser, et de répéter :

— Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

et, dans ses courts moments de répit, entre deux accès de toux, il riait d'un petit rire aigu et doux.

Salomé pensa qu'il devenait fou. Quand elle finit par comprendre la cause de cette agitation, elle le gronda rudement :

— S'il est possible de se mettre dans un état pareil pour une sottise !... Donnez-moi cela ! Je l'emporte. Vous ne le verrez plus.

Mais le vieux tenait bon, toujours toussant ; et il criait à Salomé de le laisser tranquille. Comme elle insistait, il se mit en fureur, il jurait, et il s'étranglait dans ses jurements. Jamais elle ne l'avait vu se fâcher et oser lui tenir tête. Elle en fut ébahie, et elle lâcha prise ; mais elle ne lui ménagea pas les paroles sévères : elle le traita de vieux fou, elle dit qu'elle avait cru jusqu'à présent avoir affaire à un homme bien élevé, mais qu'elle voyait maintenant qu'elle s'était trompée, qu'il disait des blasphèmes à faire rougir un charretier, que les yeux lui sortaient de la tête, et que s'ils étaient des pistolets, ils l'auraient tuée... Elle en eût eu pour longtemps à continuer cette chanson, s'il ne s'était soulevé, furieux, sur ses oreillers, et ne lui avait crié :

— Sortez !

d'un ton si péremptoire qu'elle partit en faisant battre la porte et déclarant qu'il pourrait bien l'appeler maintenant, qu'elle ne se dérangerait pas, qu'elle le laisserait claquer tout seul.

Alors, le silence retomba de nouveau dans la chambre où la nuit s'étendait. De nouveau, le carillon égrena dans la paix du soir ses sonneries placides et grotesques. Un peu honteux de sa colère, le vieux Schulz, immobile, étendu sur le dos, attendait, haletant, que le tumulte de son cœur s'apaisât : il serrait sur sa poitrine les précieux *Lieder*, et il riait comme un enfant.

Il passa les journées solitaires qui suivirent dans une sorte d'extase. Il ne pensait plus à son mal, à l'hiver, à la triste lumière, à sa solitude. Tout était lumineux et aimant autour de lui. Tout près de la mort, il se sentait revivre dans l'âme jeune d'un ami inconnu.

Il tâchait de se figurer Christophe. Il ne le voyait pas du tout comme il était. Il le voyait un peu à sa propre image idéalisée, et tel que lui-même eût voulu être : blond, mince, les yeux bleus, parlant d'une voix un peu faible et voilée, doux, timide et tendre. Mais quel qu'il fût, il était toujours prêt à l'idéaliser. Il idéalisait tout ce qui l'entourait : ses élèves, ses voisins, ses amis, sa vieille bonne. Sa douceur affectueuse et son manque de critique — en partie volontaire, pour écarter toute pensée troublante — tissaient autour de lui des images sereines et pures, comme la sienne. C'était un mensonge de bonté, dont il avait besoin pour vivre. Il n'en était pas tout à fait dupe ; et souvent, dans son lit, la nuit, il soupirait en songeant à mille petites choses, arrivées dans le jour, qui contredisaient son idéalisme. Il savait bien que la vieille Salomé se moquait de lui, derrière son dos, avec les commères du quartier, et qu'elle le volait régulièrement dans ses comptes de chaque semaine. Il savait

bien que ses élèves étaient obséquieux avec lui, tant qu'ils avaient besoin de lui, puis, qu'après qu'ils avaient reçu de lui tous les services qu'ils en pouvaient attendre, ils le laissaient de côté. Il savait que ses anciens collègues de l'Université l'avaient tout à fait oublié, depuis qu'il avait pris sa retraite, et que son successeur le pillait dans ses articles, sans le nommer, ou en le nommant d'une façon perfide, pour citer de lui une phrase sans valeur et pour relever ses erreurs : — (procédé, qui est courant dans le monde de la critique). — Il savait que son vieil ami Kunz lui avait encore fait un gros mensonge, cette après-midi, et qu'il ne reverrait jamais les livres que son autre ami, Pottpetschmidt, lui avait empruntés pour quelques jours, — ce qui était douloureux pour quelqu'un qui, comme lui, était attaché à ses livres ainsi qu'à des personnes vivantes. Beaucoup d'autres choses tristes, anciennes ou récentes, lui revenaient à l'esprit ; il ne voulait pas y penser ; mais elles étaient là quand même : il les sentait. Leur souvenir le traversait parfois, comme une douleur lancinante.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!

gémissait-il, dans le silence de la nuit. — Puis, il écartait les fâcheuses pensées : il les niait ; il voulait être confiant, optimiste, croire aux hommes : et il y croyait. Combien de fois ses illusions avaient été brutalement détruites ! — Mais il en renaissait d'autres, toujours, toujours... Il ne pouvait s'en passer.

Christophe inconnu devint un foyer lumineux dans sa vie. La première lettre froide et maussade, qu'il

reçut de lui, eût dû lui faire de la peine ; — (peut-être, lui en fit-elle) ; — mais il n'en avait pas voulu convenir, et il en eut une joie d'enfant. Il était si modeste, et demandait si peu aux hommes que le peu qu'il en recevait suffisait à nourrir son besoin de les aimer et de leur être reconnaissant. Voir Christophe était un bonheur qu'il n'eût jamais osé espérer : car il était maintenant trop vieux pour faire le voyage des bords du Rhin ; et, quant à solliciter sa visite, la pensée ne lui en venait même pas.

La dépêche de Christophe lui arriva, le soir, au moment où il se mettait à table. Il ne comprit pas d'abord : la signature lui semblait inconnue, il pensa qu'on s'était trompé, que la dépêche n'était pas pour lui ; il la relut trois fois ; dans son trouble, ses lunettes ne voulaient pas tenir, la lampe éclairait mal, les lettres dansaient devant ses yeux. Quand il eut compris, il fut si bouleversé qu'il oublia de dîner. Salomé eut beau crier après lui : impossible d'avaler un morceau. Il jeta sa serviette sur la table, sans la plier, comme il ne manquait jamais de le faire ; il se leva en trébuchant, alla chercher son chapeau et sa canne, et sortit. La première pensée du bon Schulz, en recevant un tel bonheur, avait été de le partager avec d'autres, et d'avertir ses amis de l'arrivée de Christophe.

Il avait deux amis, comme lui mélomanes, à qui il avait réussi à communiquer son enthousiasme pour Christophe : le juge Samuel Kunz, et le dentiste Oscar Pottpetschmidt, qui était un chanteur excellent. Les trois vieux camarades avaient souvent parlé de Chris-

tophe, ensemble ; et ils avaient joué toute la musique de lui qu'ils avaient pu trouver. Pottpetschmidt chantait, Schulz accompagnait, et Kunz écoutait. Et ils s'extasiaient ensuite pendant des heures. Combien de fois avaient-ils dit, quand ils faisaient de la musique :

— Ah ! si Krafft était là !

Schulz riait tout seul, dans la rue, de la joie qu'il avait et de celle qu'il allait faire. La nuit venait ; et Kunz habitait dans un petit village, à une demi-heure de la ville. Mais le ciel était clair : c'était un soir d'avril très doux ; les rossignols chantaient. Le vieux Schulz avait le cœur inondé de bonheur ; il respirait sans oppression, et il avait des jambes de vingt ans. Il marchait allègrement, sans prendre garde aux pierres, contre lesquelles il buttait dans l'ombre. Il se rangeait gaillardement sur le côté de la route, à l'arrivée des voitures, et il échangeait un joyeux salut avec le conducteur, qui le considérait avec étonnement, quand la lanterne éclairait en passant le vieillard grimpé sur le talus du chemin.

La nuit était complète, lorsqu'il arriva à la maison de Kunz, un peu en dehors du village, dans un petit jardin. Il tambourina à sa porte, et l'appela à tue-tête. Une fenêtre s'ouvrit, et Kunz, effaré, parut. Il essayait de voir dans l'obscurité, et demanda :

— Qui est là ? Qu'est-ce qu'on me veut ?

Schulz, essoufflé et joyeux, criait :

— Krafft... Krafft vient demain...

Kunz n'y comprenait rien ; mais il reconnut la voix :

— Schulz !... Comment ! A cette heure ? Qu'y a-t-il ?
Schulz répéta :

— Il vient demain, demain matin !...

— Quoi ? demandait toujours Kunz, ahuri.

— Krafft ! cria Schulz.

Kunz resta un moment à méditer le sens de cette parole ; puis une exclamation retentissante témoigna qu'il avait compris.

— Je descends ! cria-t-il.

La fenêtre se referma. Il parut sur le perron de l'escalier, une lampe à la main, et descendit dans le jardin. C'était un petit vieux bedonnant, avec une grosse tête grise, une barbe rouge, des taches de rousseur sur le visage et sur les mains. Il venait à petits pas, en fumant sa pipe de porcelaine. Cet homme débonnaire et un peu endormi ne s'était jamais fait grands soucis dans sa vie. La nouvelle que lui apportait Schulz n'en était pas moins capable de le faire sortir de son calme ; et il agitait ses bras courts et sa lampe, en demandant :

— Quoi ? c'est vrai ? Il vient ?

— Demain matin ! répéta Schulz, triomphant, en agitant la dépêche.

Les deux vieux amis allèrent s'asseoir sur un banc, sous la tonnelle. Schulz prit la lampe. Kunz déplia soigneusement la dépêche, lut lentement, à mi-voix : Schulz relisait tout haut, par-dessus son épaule. Kunz regarda encore les indications qui encadraient le télégramme, l'heure où il avait été envoyé, l'heure où il était arrivé, le nombre des mots. Puis, il rendit le

précieux papier à Schulz, qui riait d'aise, le regarda en hochant la tête, et répétant :

— Ah ! bien !... ah ! bien !...

Après avoir réfléchi un instant, aspiré et expiré une grosse bouffée de tabac, il posa sa main sur le genou de Schulz, et dit :

— Il faut avertir Pottpetschmidt.

— J'y allais, dit Schulz.

— Je viens avec toi, dit Kunz.

Il rentra pour déposer la lampe, et revint aussitôt. Les deux vieux s'en allèrent, bras dessus bras dessous. Pottpetschmidt habitait à l'autre bout du village. Schulz et Kunz échangeaient des mots distraits, en ruminant la nouvelle. Tout à coup, Kunz s'arrêta, et tapa le sol, de sa canne :

— Ah ! tonnerre ! fit-il... Il n'est pas ici !...

Il se rappelait maintenant que Pottpetschmidt avait dû partir dans l'après-midi pour une opération dans une ville voisine, où il devait passer la nuit et séjourner un jour ou deux. Schulz était consterné. Kunz ne l'était pas moins. Ils étaient fiers de Pottpetschmidt ; ils eussent voulu s'en faire honneur. Ils restaient au milieu de la route, ne sachant que décider.

— Comment faire ? Comment faire ? demandait Kunz.

— Il faut absolument que Krafft entende Pottpetschmidt, disait Schulz.

Il réfléchit, et dit :

— Il faut lui envoyer une dépêche.

Ils allèrent au télégraphe, et composèrent ensemble une dépêche longue et émue, à laquelle il était difficile

de rien comprendre. Puis, ils revinrent. Schulz calculait :

— Il pourra être encore ici demain matin, en prenant le premier train.

Mais Kunz fit remarquer qu'il était trop tard, et que la dépêche ne lui serait remise sans doute que le lendemain. Schulz hocha la tête ; et ils se répétaient :

— Quel malheur !

Ils se séparèrent à la porte de Kunz ; car, quelle que fût l'amitié de celui-ci pour Schulz, elle n'allait pas jusqu'à lui faire commettre l'imprudence d'accompagner Schulz hors du village, ne fût-ce qu'un bout de chemin, qu'il lui eût fallu refaire seul, dans la nuit. Il fut convenu que Kunz viendrait dîner, le lendemain, chez Schulz. Schulz regardait le ciel, avec anxiété :

— Pourvu qu'il fasse beau demain !

Et il eut un poids de moins sur le cœur, quand Kunz, qui passait pour se connaître admirablement en météorologie, dit, après avoir gravement examiné le ciel — (car il n'avait pas moins que Schulz le souci que Christophe vît leur petit pays en sa beauté) :

— Il fera beau, demain.

Schulz reprit le chemin de la ville, où il parvint, non sans avoir trébuché plus d'une fois dans les ornières, ou contre les tas de pierres élevés le long de la route. Il ne rentra point chez lui, avant d'être passé chez le pâtissier, pour lui commander une certaine tarte, qui était la gloire de la ville. Puis, il revint à sa maison ; mais, au moment d'y rentrer, il rebroussa chemin, pour aller s'informer à la gare de l'heure exacte de l'arrivée des trains. Enfin, il rentra, appela Salomé, et discuta longuement avec elle le dîner du lendemain. Alors seulement, il se coucha, harassé ; mais il était aussi surexcité qu'un enfant, dans la veillée de Noël, et il se retourna toute la nuit dans ses draps, sans trouver un instant de sommeil. Vers une heure du matin, il eut l'idée de se lever, pour dire à Salomé de faire plutôt, pour le dîner, une carpe à l'étuvée ; car elle réussissait ce plat à merveille. Il ne le lui dit pas : et il fit bien, sans doute. Il ne s'en leva pas moins pour arranger diverses choses dans la chambre qu'il destinait à Christophe ; il prenait mille précautions, pour que Salomé ne l'entendît pas : car il craignait d'être grondé. Toute la nuit, il eut peur de manquer l'heure du train, bien que Christophe ne dût pas arriver avant huit heures. Il fut

debout, de grand matin. Son premier regard fut pour le ciel : Kunz ne s'était pas trompé, il faisait un temps magnifique. Sur la pointe des pieds, Schulz descendit à sa cave, où il n'allait plus depuis longtemps, de peur du froid et des escaliers raides ; il fit un choix de ses meilleures bouteilles, se heurta rudement la tête contre la voûte, en remontant, et crut qu'il allait étouffer, quand il parvint au haut de l'escalier avec son panier chargé. Ensuite, il alla au jardin, armé de son sécateur ; il coupa impitoyablement ses plus belles roses et les premières branches de ses lilas en fleurs. Puis, il remonta dans sa chambre, fit fiévreusement sa barbe, se coupa une ou deux fois, s'habilla avec soin, et partit pour la gare. Il était sept heures. Salomé ne réussit pas à lui faire prendre une goutte de lait ; car il prétendit que Christophe n'aurait sans doute pas déjeuné non plus, quand il arriverait, et qu'ils mangeraient ensemble en revenant de la gare.

Il se trouva au chemin de fer, trois quarts d'heure en avance. Il se morfondit à attendre Christophe, et finalement le manqua. Au lieu d'avoir la patience de rester à la porte de sortie, il alla sur le quai, et perdit la tête au milieu du tourbillon des arrivées et des départs. Malgré les indications précises de la dépêche, il s'était imaginé, Dieu sait pourquoi ! que Christophe arriverait par un autre train que celui qui l'amena ; et d'ailleurs, il ne lui serait pas venu à l'idée que Christophe pût descendre d'un wagon de quatrième classe. Il resta plus d'une demi-heure encore à l'attendre à la gare, quand Christophe, arrivé depuis

longtemps, était allé tout droit frapper à sa maison. Pour comble de malheur, Salomé venait d'en sortir, pour se rendre au marché : Christophe trouva porte close. La voisine, que Salomé avait simplement chargée de dire, au cas où quelqu'un sonnerait, qu'elle serait bientôt de retour, fit la commission, sans rien ajouter de plus. Christophe, qui n'était pas venu pour voir Salomé et qui ne savait même pas qui elle était, trouva la plaisanterie mauvaise ; il demanda si le *Herr Universitätsmusikdirektor* Schulz n'était donc pas au pays. On lui répondit que si ; mais on ne put lui dire où il était. Furieux, il s'en alla.

Quand le vieux Schulz rentra, la figure longue d'une aune, et quand il apprit de Salomé, qui venait aussi de rentrer, ce qui s'était passé, il fut dans la désolation : il faillit pleurer. Il se mit en rage contre la sottise de la domestique, qui était sortie en son absence et qui n'avait même pas été capable de donner des instructions pour qu'on fît attendre Christophe. Salomé lui répondit, sur le même ton, qu'elle ne pouvait non plus s'imaginer qu'il serait assez sot pour manquer celui qu'il attendait. Mais le vieux ne s'attarda pas à discuter avec elle ; sans perdre un instant, il dégringola de nouveau son escalier, et repartit à la recherche de Christophe, sur la piste très vague que les voisins lui indiquèrent.

Christophe avait été froissé de ne trouver personne, ni même un mot d'excuses. Ne sachant que faire avant le prochain train, il était allé se promener dans la ville et les champs qui lui paraissaient jolis.

C'était une petite ville tranquille, reposante, abritée entre des collines molles ; des jardins autour des maisons, des cerisiers en fleurs, des pelouses vertes, de beaux ombrages, des ruines pseudo-antiques, des bustes blancs de princesses d'autrefois sur des colonnes de marbre au milieu de la verdure, des visages doux et gentils. Tout autour de la ville, des prairies, des collines. Dans les buissons fleuris, les merles sifflaient à cœur-joie, formant de petits concerts de flûtes rieuses et sonores. La mauvaise humeur de Christophe ne tarda pas à tomber : il oublia Peter Schulz.

Le vieillard parcourait en vain les rues, interrogeant les gens ; il monta jusqu'au vieux château, sur la colline, au-dessus de la ville, et il revenait, navré, quand, de ses yeux perçants qui voyaient de très loin, il aperçut à quelque distance un homme couché dans un pré, à l'ombre d'un buisson. Il ne connaissait pas Christophe : il ne pouvait savoir si c'était lui. L'homme lui tournait le dos, la tête à moitié enfouie dans l'herbe. Schulz rôdait sur la route, tournait autour du pré, le cœur battant :

— C'est lui... Non, ce n'est pas lui...

Il n'osait pas l'appeler. Une idée lui vint : il se mit à chanter la première phrase du *Lied* de Christophe :

« *Auf ! Auf !*... (Debout ! Debout !...)

Christophe ressauta, comme un poisson hors de l'eau, et il cria la suite à tue-tête. Il se retourna tout

joyeux. Il avait la figure rouge et des herbes dans les cheveux. Ils s'interpellèrent tous deux par leurs noms, et coururent l'un à l'autre. Schulz enjamba le fossé de la route, Christophe sauta par-dessus la barrière. Ils se serrèrent la main avec effusion, et revinrent ensemble à la maison, riant et parlant très fort. Le vieux contait sa mésaventure. Christophe, qui, un moment avant, était bien décidé à continuer sa route sans faire une nouvelle tentative pour voir Schulz, sentit immédiatement la candide bonté de cette âme, et se prit à l'aimer. Avant d'être arrivés, ils s'étaient déjà confié une multitude de choses.

En entrant, ils trouvèrent Kunz, qui, ayant appris que Schulz était parti à la recherche de Christophe, attendait tranquillement. On servit le café au lait. Mais Christophe dit qu'il avait déjeuné dans une auberge de la ville. Le vieux fut désolé ; ce lui était un vrai chagrin que le premier repas que Christophe avait pris dans le pays n'eût pas été chez lui ; ces petites choses avaient une importance énorme pour son cœur affectueux. Christophe, qui le comprit, s'en amusa en secret, et il l'en aima davantage. Afin de le consoler, il lui certifia qu'il avait assez bon appétit pour déjeuner deux fois : et il le lui prouva.

Tous ses ennuis lui étaient sortis de la tête : il se sentait au milieu de vrais amis, il ressuscitait. Il racontait son voyage, ses déboires, d'une façon humoristique : il avait l'air d'un écolier en vacances. Schulz, rayonnant, le couvait des yeux, et il riait de tout son cœur.

L'entretien ne tarda pas à rouler sur ce qui les unissait tous trois d'un lien secret : la musique de Christophe. Schulz mourait d'envie d'entendre Christophe jouer quelques-unes de ses œuvres ; mais il n'osait le lui demander. Tout en causant, Christophe arpentait la chambre. Schulz guettait ses pas, quand il passait près du piano ouvert ; et il faisait des vœux pour qu'il s'y arrêtât. Kunz avait la même pensée. Ils eurent un battement de cœur, quand ils le virent s'asseoir machinalement sur le tabouret de piano, sans cesser de parler, puis, sans regarder l'instrument, promener ses mains au hasard sur les touches. Comme Schulz s'y attendait, à peine Christophe eut-il fait quelques arpèges, que le son s'empara de lui ; il continua d'enchaîner des accords, en causant ; puis, ce furent des phrases entières ; et alors, il se tut, et commença à jouer. Les vieux échangèrent un coup d'œil d'intelligence, malicieux et heureux.

— Connaissez-vous cela ? demanda Christophe, en jouant un de ses *Lieder*.

— Si je le connais ! dit Schulz, ravi.

Christophe, sans s'interrompre, dit, en tournant à demi la tête :

— Hé ! Il n'est pas très bon, votre piano !

Le vieux fut très contrit. Il s'excusa :

— Il est vieux, dit-il humblement, il est comme moi.

Christophe se retourna tout à fait, regarda le vieillard qui semblait demander pardon de sa vieillesse, et lui prit les deux mains, en riant. Il contemplait ses yeux candides :

— Oh ! vous, dit-il, vous êtes plus jeune que moi.

Schulz riait d'un bon rire, et parlait de son vieux corps, de ses infirmités.

— Ta ta ta ! dit Christophe, il ne s'agit pas de cela ; je sais ce que je dis. Est-ce que ce n'est pas vrai, Kunz ?

(Il avait déjà supprimé le : « Monsieur ».)

Kunz approuvait, de toutes ses forces.

Schulz essayait d'associer à sa cause celle de son vieux piano.

— Il a encore de très jolies notes, dit-il timidement.

Et il les toucha : — quatre ou cinq notes assez fraîches, une demi-octave, dans le registre moyen de l'instrument. Christophe comprit que c'était un vieil ami pour lui, et il dit gentiment, — pensant aux yeux de Schulz :

— Oui, il a de jolis yeux encore.

La figure de Schulz s'éclaira. Il s'embarqua dans un éloge embrouillé de son vieux piano, mais se tut aussitôt : car Christophe s'était remis à jouer. Les *Lieder* succédaient aux *Lieder;* Christophe chantait à mi-voix. Schulz, les yeux humides, suivait chacun de ses mouvements. Kunz, les mains croisées sur son ventre, fermait les yeux pour mieux jouir. De temps en temps, Christophe se retournait, radieux, vers les deux vieilles gens, qui étaient dans le ravissement ; et il disait, avec un enthousiasme naïf, dont ils ne pensaient pas à rire :

— Hein ! Est-ce beau !... Et cela ! Qu'est-ce que vous en dites ?... Et celui-là !... Celui-là est le plus beau

de tous... — Maintenant, je vais vous jouer quelque chose, qui va vous faire dresser les cheveux sur la tête...

Comme il terminait un morceau rêveur, le coucou de la pendule se mit à sonner. Christophe bondit, et cria de colère. Kunz, réveillé en sursaut, roulait de gros yeux effarés. Schulz lui-même ne comprenait pas d'abord. Puis, quand il vit Christophe montrer le poing à l'oiseau qui saluait, et crier qu'au nom du ciel on emportât de là cet idiot, ce spectre ventriloque, il trouva aussitôt, pour la première fois de sa vie, que ce bruit était en effet intolérable ; et, prenant une chaise, il voulut grimper dessus, pour décrocher le trouble-fête. Mais il faillit tomber, et Kunz l'empêcha de remonter ; il appela Salomé. Elle arriva sans se presser, suivant son habitude, et fut stupéfaite de se voir mettre sur les bras l'horloge, que Christophe impatient avait décrochée lui-même.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? demandait-elle.

— Ce que tu voudras. Emporte ! Qu'on ne le revoie plus ici ! disait Schulz, non moins impatient que Christophe.

Il se demandait comment il avait pu supporter si longtemps cette horreur.

Salomé pensa que décidément ils étaient tous toqués.

La musique reprit. Les heures passaient. Salomé vint annoncer que le dîner était servi. Schulz lui fit faire silence. Elle revint dix minutes après, puis, de

nouveau encore, dix minutes après : cette fois, elle était hors d'elle, et, bouillant de colère, en tâchant d'avoir l'air impassible, elle se planta au milieu de la chambre, et, malgré les gestes désespérés de Schulz, elle demanda, d'une voix de trompette :

— « Si ces messieurs aimaient mieux manger leur dîner froid ou brûlé ; que, pour elle, cela lui était égal ; qu'elle attendait leurs ordres. »

Schulz, confus de l'algarade, voulut faire une scène à sa servante ; mais Christophe éclata de rire. Kunz l'imita, et Schulz finit par faire comme eux. Salomé, satisfaite de l'effet produit, tourna les talons, de l'air d'une reine qui veut bien pardonner à ses sujets repentants.

— Voilà une gaillarde ! disait Christophe, se levant du piano. Elle a raison. Rien d'insupportable comme un public qui arrive au milieu du concert.

Ils se mirent à table. C'était un repas énorme et succulent. Schulz avait stimulé l'amour-propre de Salomé, qui ne demandait qu'un prétexte pour étaler son art. D'ailleurs, elle ne manquait pas d'occasions de le produire. Les vieux amis étaient prodigieusement gourmands. Kunz était un autre homme à table ; il s'épanouissait comme un soleil : il eût pu servir d'enseigne pour un restaurateur. Schulz n'était pas moins sensible à la bonne chère ; mais sa mauvaise santé l'obligeait à plus de retenue. Il est vrai qu'il n'en tenait pas compte, le plus souvent ; et il le payait. Dans ce cas, il ne se plaignait pas : s'il était malade, au moins, il savait pourquoi. Il avait, comme Kunz,

des recettes culinaires, héritées, de père en fils, depuis des générations. Salomé avait donc l'habitude d'opérer pour des connaisseurs. Mais, cette fois, elle s'était ingéniée pour rassembler en un seul programme tous ses chefs-d'œuvre à la fois : c'était comme une exposition de cette inoubliable cuisine allemande, honnête, point frelatée, avec tous ses parfums de toutes herbes, et ses épaisses sauces, ses potages substantiels, ses pot-au-feu modèles, ses carpes monumentales, ses choucroutes, ses oies, ses gâteaux de ménage, ses pains à l'anis et au cumin. Christophe s'extasiait, la bouche pleine, et mangeait comme un ogre ; il avait la capacité formidable de son père et de son grand-père, qui eussent englouti une oie entière. D'ailleurs, il pouvait aussi bien vivre, pendant une semaine, de pain et de fromage, que manger à crever, si l'occasion s'en offrait. Schulz, cordial et cérémonieux, le considérait avec des yeux attendris, et l'arrosait de tous les vins du Rhin. Kunz, rutilant, reconnaissait en lui un frère. La large face de Salomé riait de contentement. — Au premier instant, elle avait été déçue, quand Christophe était entré. Schulz lui en avait tellement parlé, à l'avance, qu'elle se l'était figuré sous les traits d'une Excellence, chargée de titres et d'honneurs. En le voyant, elle s'était exclamée :

— Comment ! Ça n'est que ça ?

Mais, à table, Christophe conquit ses bonnes grâces : elle n'avait vu personne qui rendît justice à ses talents avec autant d'éclat. Au lieu de retourner dans sa cuisine, elle restait sur le seuil de la porte à regarder Chris-

tophe, qui disait des folies, sans perdre un coup de dent; et, les poings sur les hanches, elle riait aux éclats. Tous étaient dans la joie. Il n'y avait qu'un point noir dans leur bonheur : Pottpetschmidt n'était pas là. Ils y revenaient souvent :

— Ah ! s'il était ici ! C'était lui qui mangeait ! C'était lui qui buvait ! C'était lui qui chantait !

Ils ne tarissaient pas d'éloges.

— « Si Christophe pouvait l'entendre !... Mais peut-être le pourrait-il. Peut-être Pottpetschmidt serait-il revenu, ce soir, cette nuit au plus tard. . »

— Oh ! cette nuit, je serai loin, dit Christophe.

La figure radieuse de Schulz s'assombrit.

— Comment, loin ! fit-il, d'une voix tremblante. Mais vous ne partez pas ?

— Mais si ! dit gaiement Christophe, je reprends le train, ce soir.

Schulz fut désolé. Il avait compté que Christophe passerait la nuit, peut-être plusieurs nuits, dans sa maison. Il balbutiait :

— Non, non, ce n'est pas possible !...

Kunz répétait :

— Et Pottpetschmidt !...

Christophe les regarda tous deux : la déception, qui se peignait sur leurs bonnes faces amies, le toucha ; il dit :

— Comme vous êtes gentils !... Je partirai demain matin. Voulez-vous ?

Schulz lui saisit la main.

— Ah ! fit-il, quel bonheur ! Merci ! Merci !

Il était comme un enfant, à qui demain semble si loin, si loin qu'il n'y a pas à y penser. Christophe ne partait pas aujourd'hui, tout le jour leur appartenait, ils passeraient toute la soirée ensemble, il dormirait sous son toit : voilà tout ce que voyait Schulz ; il ne voulait pas regarder plus loin.

La gaieté reprit. Schulz se leva tout à coup, prit un air solennel, et porta un toast ému et emphatique à son hôte, qui lui avait fait l'immense joie et l'honneur de visiter sa petite ville et son humble maison ; il but à son heureux retour, à ses succès, à sa gloire, à tout le bonheur de la terre, qu'il lui souhaitait de toute son âme. Ensuite, il porta un autre toast à « la noble musique », — un autre à son vieil ami Kunz, — un autre au printemps ; — et il n'oublia pas non plus Pottpetschmidt. Kunz but à son tour à Schulz et à quelques autres : et Christophe, pour mettre fin aux toasts, but à dame Salomé, qui en devint cramoisie. Après quoi, sans laisser aux orateurs le temps de riposter, il entama une chanson connue, que les deux vieux reprirent avec lui, puis après celle-là une autre, et encore une autre à trois voix, où il était question d'amitié, de musique et de vin : le tout accompagné de rires retentissants et du tintement des verres qui trinquaient constamment.

Il était trois heures et demie, quand ils se levèrent de table. Ils étaient un peu lourds. Kunz s'affala dans un fauteuil ; il eût volontiers fait un somme. Schulz avait les jambes cassées de ses émotions du matin, non moins que de ses toasts. Tous deux espéraient que Christophe se remettrait au piano et jouerait pendant

des heures. Mais le terrible garçon, tout gaillard et dispos, après avoir frappé trois ou quatre accords sur le piano, le ferma brusquement, regarda par la fenêtre, et demanda si on ne pourrait pas faire un tour jusqu'au souper. La campagne l'attirait. Kunz montra peu d'enthousiame ; mais Schulz trouva sur-le-champ que l'idée était excellente, et qu'il fallait faire voir à leur hôte la promenade des *Schönbuchwälder*. Kunz fit un peu la grimace ; mais il ne protesta point, et se leva avec les autres : il était aussi désireux que Schulz de montrer à Christophe les beautés du pays.

Ils sortirent. Christophe avait pris le bras de Schulz, et le faisait marcher un peu plus vite que le vieux n'eût voulu. Kunz suivait, en s'épongeant. Ils péroraient gaiement. Les gens, sur le seuil de leurs portes, les regardaient passer, et trouvaient que *Herr Professor* Schulz avait l'air d'un jeune homme. Au sortir de la ville, ils prirent à travers prés. Kunz se plaignait de la chaleur. Christophe, sans pitié, trouvait que l'air était exquis. Par bonheur pour les deux vieilles gens, on s'arrêtait à tout instant pour discuter, et la conversation faisait oublier la longueur du chemin. On entra dans les bois. Schulz récita des vers de Gœthe et de Mœrike. Christophe aimait beaucoup les vers ; mais il n'en pouvait retenir aucun : il s'abandonnait, en les écoutant, à une rêverie vague, où des musiques se substituaient aux mots et les faisaient oublier. Il admirait la mémoire de Schulz. Quelle différence entre la vivacité de ce vieillard malade, presque impotent, enfermé dans sa chambre une partie de l'année,

enfermé dans sa ville de province sa vie presque tout entière, — et Hassler, qui, jeune, célèbre, au cœur du mouvement artistique, et parcourant l'Europe pour ses tournées de concerts, ne s'intéressait à rien et ne voulait rien connaître ! Non seulement Schulz était au courant de toutes les manifestations de l'art présent, que connaissait Christophe ; mais il savait une quantité de choses sur des musiciens passés ou étrangers, dont Christophe n'avait jamais entendu parler. Sa mémoire était une citerne profonde, où toutes les belles eaux du ciel avaient été recueillies. Christophe ne se lassait pas d'y puiser ; et Schulz était heureux de l'intérêt de Christophe. Il avait rencontré parfois des auditeurs complaisants, ou des élèves dociles ; mais il lui avait toujours manqué de trouver un cœur jeune et ardent, avec qui il pût partager les enthousiasmes, dont il était gonflé parfois jusqu'à en étouffer.

Ils étaient les meilleurs amis du monde, quand le vieux eut la maladresse de dire son admiration pour Brahms. Christophe se mit dans une colère froide : il lâcha le bras de Schultz, et dit d'un ton cassant que qui aimait Brahms ne pouvait être son ami. Cela jeta une douche sur leur joie. Schulz, trop timide pour discuter, trop honnête pour mentir, balbutiait, tâchait de s'expliquer. Mais Christophe l'arrêta par un :

— Assez !

tranchant, qui n'admettait pas de réplique. Il y eut un silence glacial. Ils continuèrent de marcher. Les deux vieillards n'osaient pas se regarder. Kunz, après avoir toussoté, essaya de renouer la conversation et

de parler des bois et du beau temps ; mais Christophe, boudeur, laissait tomber l'entretien et ne répondait que par monosyllabes. Kunz, ne trouvant pas d'écho de ce côté, tâcha, pour rompre le silence, de causer avec Schulz ; mais Schulz avait la gorge serrée, il ne pouvait parler. Christophe le regardait du coin de l'œil, et il avait envie de rire : il lui avait déjà pardonné. Il ne lui en avait jamais voulu sérieusement ; il trouvait même qu'il était un animal de contrister ce pauvre vieux ; mais il abusait de son pouvoir et il ne voulait pas avoir l'air de revenir sur ce qu'il avait dit. Ils restèrent ainsi jusqu'à la sortie du bois : on n'entendait plus que les pas traînants des deux vieux déconfits ; Christophe sifflotait et semblait ne pas les voir. Soudain, il n'y tint plus. Il éclata de rire, se retourna vers Schulz, et lui empoigna les bras dans ses solides mains :

— Mon bon cher vieux Schulz ! fit-il, en le regardant affectueusement, est-ce beau ! est-ce beau !...

Il parlait de la campagne et de la belle journée ; mais ses yeux qui riaient semblaient dire :

— Tu es bon. Je suis une brute. Pardonne-moi ! Je t'aime bien.

Le cœur du vieux se fondit. C'était comme si le soleil était revenu après une éclipse. Il fut, un moment encore, avant de pouvoir articuler un mot. Christophe lui avait repris le bras et causait plus amicalement que jamais ; dans son entrain, il avait doublé le pas, sans faire attention qu'il exténuait ses deux compagnons. Schulz ne se plaignait pas ; il ne s'apercevait même

pas de la fatigue, tant il était content. Il savait qu'il paierait toutes ses impudences de la journée ; mais il se disait :

— Tant pis pour demain ! Quand *il* sera parti, j'aurai bien le temps de me reposer.

Mais Kunz, moins exalté, suivait à quinze pas, en faisant une mine piteuse. Christophe s'en aperçut enfin. Il s'excusa, tout confus, et il offrit de s'étendre dans une prairie, à l'ombre des peupliers. Schulz, naturellement, acquiesçait, sans se demander si sa bronchite y trouverait son compte. Heureusement, Kunz y songea pour lui ; ou, du moins, il donna ce prétexte pour ne pas s'exposer lui-même, en nage comme il était, à la fraîcheur des prés. Il proposa d'aller reprendre à une station voisine le train qui ramenait à la ville. Ainsi fut fait. Malgré leur fatigue, ils durent hâter le pas, pour n'être pas en retard, et ils arrivèrent en gare, juste au moment où le train y entrait.

A leur vue, un gros homme s'élança à la portière d'un wagon, et mugit les noms de Schulz et de Kunz, en les accompagnant de la liste de tous leurs titres et qualités, et en agitant les bras, comme un fou. Schulz et Kunz répondirent en criant et en remuant aussi les bras ; ils se précipitèrent vers le compartiment du gros homme, qui, de son côté, accourait à leur rencontre, en bousculant ses compagnons de route. Christophe, ahuri, suivait en courant, et il demandait :

— Quoi donc ?

Et les autres, exultants, criaient :

— C'est Pottpetschmidt !

Ce nom ne lui disait pas grand'chose. Il avait oublié les toasts du dîner. Pottpetschmidt sur la plateforme du wagon, Schulz et Kunz sur le marchepied, faisaient un vacarme assourdissant : ils s'émerveilaient de leur chance. Ils se hissèrent dans le train qui partait. Schulz fit les présentations. Pottpetschmidt, après avoir salué, les traits brusquement pétrifiés, et raide comme un piquet, se jeta, aussitôt après les formalités accomplies, sur la main de Christophe, qu'il secoua cinq ou six fois, comme s'il voulait la démancher, et se remit à vociférer. Christophe distingua dans ses cris qu'il remerciait Dieu et son étoile de cette extraordinaire rencontre. Cela ne l'empêcha point, un moment après, en se frappant les cuisses, d'accuser sa mauvaise chance de l'avoir fait partir de la ville, — lui qui n'en sortait jamais, — juste pour l'arrivée de Monsieur le *Kapellmeister*. La dépêche de Schulz ne lui avait été remise que le matin, une heure après le départ du train ; il dormait quand elle était arrivée, et on avait jugé bon de ne pas le réveiller. Il en avait tempêté, toute la matinée, contre les gens de l'hôtel. Il en tempêtait encore. Il avait envoyé promener ses clients, ses rendez-vous d'affaires, et pris le premier train, dans sa hâte de revenir ; mais ce train du diable avait manqué la correspondance de la grande ligne : Pottpetschmidt avait dû attendre trois heures, dans une gare ; il y avait épuisé toutes les exclamations de son vocabulaire, et vingt fois raconté sa mésaventure aux voyageurs qui attendaient comme lui et au portier de la gare. Enfin, on était reparti. Il tremblait d'arriver

trop tard... Mais, Dieu soit loué! Dieu soit loué!...

Il avait repris les mains de Christophe, et les pétrissait dans ses vastes pattes aux doigts poilus. Il était fabuleusement gros, et grand en proportion : la tête carrée, les cheveux roux, taillés ras, la figure rasée, grêlée, gros yeux, gros nez, grosses lèvres, double menton, le cou court, le dos d'une largeur monstrueuse, le ventre comme un tonneau, les bras écartés du corps, les pieds et les mains énormes, un gigantesque amas de chair, déformé par l'abus de la mangeaille et de la bière, un de ces pots-à-tabac, à face humaine, comme on en voit rouler parfois dans les rues des villes de Bavière, qui gardent le secret de cette race d'hommes, obtenue par un système de gavage analogue à celui des volailles mises dans une épinette. De joie et de chaleur, il luisait comme une motte de beurre; et, les deux mains posées sur ses deux genoux écartés, ou sur ceux de ses voisins, il ne se lassait point de parler, faisant rouler les consonnes dans l'air, avec une vigueur de catapulte. Par instants, il était pris d'un rire qui le secouait tout entier : il rejetait la tête en arrière, ouvrant la bouche, ronflant, râlant et s'étranglant. Son rire se communiquait à Schulz et à Kunz, qui, quand l'accès était passé, regardaient Christophe, en s'essuyant les yeux. Ils avaient l'air de lui demander :

— Hein!... Et qu'est-ce que vous en dites?

Christophe n'en disait rien; il pensait avec effroi :

— C'est ce monstre qui chante ma musique?

Ils rentrèrent chez Schulz. Christophe espérait éviter

le chant de Pottpetschmidt, et ne lui faisait aucune avance, malgré les allusions de Pottpetschmidt, qui grillait de se faire entendre. Mais Schulz et Kunz avaient trop à cœur de se faire honneur de leur ami : il fallut en passer par là. Christophe se mit au piano, d'assez mauvaise grâce ; il pensait :

— Mon bonhomme, mon bonhomme, tu ne sais pas ce qui t'attend : gare à toi ! Je ne te passerai rien.

Il se disait qu'il allait faire de la peine à Schulz, et il en était fâché ; mais il n'en était pas moins résolu à lui faire de la peine, plutôt que de tolérer que ce sir John Falstaff égorgeât sa musique. Le remords de chagriner son vieil ami lui fut épargné : le gros homme chanta d'une voix admirable. Dès les premières mesures, Christophe fit un mouvement de surprise. Schulz, qui ne le quittait pas des yeux, trembla : il pensa que Christophe n'était pas content et il ne se rassura qu'en voyant sa figure s'éclairer de plus en plus, à mesure qu'il jouait. Lui-même s'illuminait du reflet de sa joie ; et, le morceau fini, quand Christophe se retourna, en criant que jamais il n'avait entendu chanter ainsi un de ses *Lieder*, ce fut pour Schulz un ravissement plus doux et plus profond que celui de Christophe satisfait et de Pottpetschmidt triomphant : car chacun des deux n'avait que son propre plaisir, et Schulz avait celui de ses deux amis. Le concert continua. Christophe s'exclamait : il ne pouvait comprendre comment cet être lourd et commun parvenait à rendre la pensée de ses *Lieder*. Sans doute, ce n'en étaient pas toutes les nuances exactes ; mais c'en était l'élan, la passion, qu'il n'avait

jamais réussi à souffler complètement à des chanteurs de profession. Il regardait Pottpetschmidt, et il se demandait :

— Est-ce qu'il sent cela, vraiment ?

Mais il ne voyait dans ses yeux d'autre flamme que celle de la vanité satisfaite. Une force inconsciente remuait cette lourde masse. Cette force aveugle et passive était comme une armée, qui se bat, sans savoir contre qui, ni pourquoi. L'esprit des *Lieder* s'emparait d'elle, et elle obéissait en jubilant : car elle avait besoin d'agir ; et, livrée à elle-même, elle n'eût jamais su comment.

Christophe se disait qu'au jour de la création, le grand sculpteur ne s'était pas donné beaucoup de peine pour mettre en ordre les membres épars de ses créatures ébauchées, et qu'il les avait ajustés, tant bien que mal, sans s'inquiéter s'ils étaient faits pour aller ensemble : ainsi, chacun se trouvait fabriqué avec des morceaux de toute provenance, et le même homme était épars en cinq ou six hommes différents : le cerveau était chez l'un, chez un autre le cœur, chez un troisième le corps qui convenait à cette âme ; l'instrument était d'un côté, et l'instrumentiste de l'autre. Certains êtres restaient comme d'admirables violons, éternellement enfermés dans leur boîte, faute de quelqu'un qui sût en jouer. Et ceux qui étaient faits pour en jouer étaient, toute leur vie, obligés à se contenter de misérables crincrins. Il avait d'autant plus de raisons de penser ainsi qu'il était furieux contre lui-même de n'avoir jamais été capable de

chanter proprement une page de musique. Il avait la voix fausse, et ne pouvait s'écouter sans horreur.

Cependant, Pottpetschmidt, grisé par son succès, commençait à « mettre de l'expression » dans les *Lieder* de Christophe ; c'est-à-dire qu'il substituait la sienne à celle de Christophe. Celui-ci, naturellement, ne trouvait pas que sa musique gagnât au change ; et il s'assombrissait. Schulz s'en aperçut. Son manque de critique et l'admiration qu'il avait pour ses amis ne lui eussent pas permis de se rendre compte, par lui-même, du mauvais goût de Pottpetschmidt. Mais son affection pour Christophe lui faisait percevoir les nuances les plus furtives de la pensée du jeune homme : il n'était plus en lui, il était en Christophe ; et il souffrait aussi de l'emphase de Pottpetschmidt. Il s'ingénia à l'arrêter sur cette pente dangereuse. Il n'était pas facile de faire taire Pottpetschmidt. Schulz eut toutes les peines du monde, quand le chanteur eut épuisé le répertoire de Christophe, à l'empêcher de se faire entendre dans les élucubrations de compositeurs médiocres, au seul nom desquels Christophe se hérissait déjà en boule, comme un porc-épic.

Heureusement, l'annonce du souper vint museler Pottpetschmidt. Un autre terrain s'offrait à lui, pour déployer sa valeur : il y était sans rival ; et Christophe, que ses exploits de la matinée avaient un peu lassé, n'essaya point de lutter.

La soirée s'avançait. Assis autour de la table, les trois vieux amis contemplaient Christophe ; ils buvaient ses paroles. Il semblait bien étrange à Christophe

de se trouver, en ce moment, dans cette petite ville perdue, au milieu de ces vieilles gens, qu'il n'avait jamais vus avant ce jour, et d'être plus intime avec eux que s'ils avaient été de sa famille. Il pensait quel bienfait ce serait pour un artiste, s'il pouvait se douter des amis inconnus que sa pensée rencontre dans le monde, — combien son cœur en serait réchauffé et ses forces grandies... Mais il n'en est rien, le plus souvent : et chacun reste seul et meurt seul, craignant d'autant plus de dire ce qu'il sent, qu'il sent davantage et qu'il aurait plus besoin de le dire. Les complimenteurs vulgaires n'ont point de peine à parler. Ceux qui aiment le mieux doivent se faire violence pour desserrer les dents et pour dire qu'ils aiment. Aussi, faut-il être bien reconnaissant à ceux qui osent parler : ils sont, sans s'en douter, les collaborateurs de l'artiste. — Christophe était pénétré de gratitude pour le vieux Schulz. Il ne le confondait pas avec ses deux compagnons ; il sentait qu'il était l'âme de ce petit groupe d'amis ; les autres n'étaient que les reflets de ce foyer vivant de bonté et d'amour. L'amitié que Kunz et Pottpetschmidt avaient pour lui était bien différente. Kunz était égoïste : la musique lui procurait une satisfaction de bien-être, comme à un gros chat qu'on caresse. Pottpetschmidt y trouvait un plaisir de vanité et d'exercice physique. Ni l'un ni l'autre ne s'inquiétaient de le comprendre. Mais Schulz s'oubliait tout entier : il aimait.

Il était tard. Les deux amis invités repartirent, dans la nuit. Christophe resta seul avec Schulz. Il lui dit :

— Maintenant, je vais jouer, pour vous seul.

Il se mit au piano et joua, — comme il savait jouer, quand il avait près de lui quelqu'un qui lui était cher. Il joua de ses œuvres nouvelles. Le vieillard était en extase. Assis auprès de Christophe, il ne le quittait pas des yeux et retenait son souffle. Dans la bonté de son cœur, incapable de garder le moindre bonheur pour lui seul, il répétait, malgré lui :

— Ah ! quel malheur que Kunz ne soit plus là !

(ce qui impatientait un peu Christophe).

Une heure passa : Christophe jouait toujours ; ils n'avaient pas échangé une parole. Quand Christophe eut fini, ils ne dirent mot, ni l'un ni l'autre. Tout était silencieux : la maison, la rue dormaient. Christophe se retourna, et vit le vieil homme, qui pleurait : il se leva et alla l'embrasser. Ils causèrent tout bas, dans le calme de la nuit. Le tic-tac de l'horloge, amorti, battait dans une chambre voisine. Schulz parlait à mi-voix, les mains jointes, le corps penché en avant ; il racontait à Christophe, qui l'interrogeait, sa vie, ses tristesses ; à tout instant, il avait des scrupules de se plaindre, il éprouvait le besoin de dire :

— J'ai tort... je n'ai pas le droit de me plaindre... tout le monde a été très bon pour moi...

Et il ne se plaignait pas, en effet : c'était seulement une mélancolie involontaire qui se dégageait du sobre récit de sa vie solitaire. Il y mêlait, aux moments les plus douloureux, des professions de foi d'un idéalisme très vague et très sentimental, qui agaçaient Cuhristophe, mais qu'il eût été cruel de contredire. A

fond, c'était, chez Schulz, bien moins une croyance ferme qu'un désir passionné de croire, — un espoir incertain, auquel il se cramponnait, comme à une bouée. Il en cherchait confirmation dans les yeux de Christophe. Chistophe entendait l'appel des yeux de son ami, qui s'attachaient à lui avec une confiance touchante, qui imploraient de lui — qui lui dictaient sa réponse. Alors il dit les paroles de foi tranquille et de force sûre d'elle-même, que le vieux attendait, et qui lui firent du bien. Le vieux et le jeune avaient oublié les années qui les séparaient : ils étaient l'un près de l'autre, comme deux frères du même âge, qui s'aiment et qui s'entr'aident ; le plus faible cherchait un appui auprès du plus fort : le vieillard se réfugiait dans l'âme du jeune homme.

Ils se quittèrent, après minuit. Christophe devait se lever de bonne heure pour reprendre le même train qui l'avait amené. Aussi ne flâna-t-il point en se déshabillant. Le vieux avait préparé la chambre de son hôte, comme s'il devait y passer plusieurs mois. Il avait mis sur la table des roses dans un vase, et une branche de laurier. Il avait installé un buvard tout neuf sur le bureau. Il avait fait porter, dans la matinée, un piano droit. Il avait choisi et placé sur la planchette, au chevet du lit, quelques-uns de ses livres les plus précieux et les plus aimés. Il n'y avait pas un détail auquel il n'eût pensé avec amour. Mais ce fut peine perdue : Christophe n'en vit rien. Il se jeta sur son lit, et dormit aussitôt, à poings fermés.

Schulz ne dormit pas. Il ruminait à la fois toute la

joie qu'il avait eue, et tout le chagrin qu'il avait déjà du départ de son ami. Il repassait dans sa tête les paroles qu'ils s'étaient dites. Il songeait que le cher Christophe dormait près de lui, de l'autre côté du mur, contre lequel son lit était appuyé. Il était écrasé de fatigue, courbaturé, oppressé ; il sentait qu'il s'était refroidi pendant la promenade et qu'il allait avoir une rechute ; mais il n'avait qu'une pensée :

— Pourvu que cela dure jusqu'après son départ !

Et il tremblait d'avoir un accès de toux, qui réveillât Christophe. Il était plein de reconnaissance envers Dieu, et se mit à composer des vers sur le cantique du vieux Siméon : *Nunc dimittis*... Il se leva, tout en sueur, pour écrire ces vers, et il resta assis à sa table, jusqu'à ce qu'il les eût recopiés soigneusement, avec une dédicace débordante d'affection, et sa signature au bas, la date et l'heure. Puis, il se recoucha, ayant le frisson, et ne put se réchauffer de tout le reste de la nuit.

L'aube vint. Schulz songeait, avec regret, à l'aube de la veille. Mais il se blâma de gâter par ces pensées les dernières minutes de bonheur qui lui restaient ; il savait bien que, le lendemain, il regretterait l'heure qui s'enfuyait maintenant ; il s'appliqua à n'en rien perdre. Il tendait l'oreille au moindre bruit de la chambre à côté. Mais Christophe ne bougeait point. Où il s'était couché, il se trouvait encore ; il n'avait pas fait un mouvement. Six heures et demie étaient sonnées, et il dormait toujours. Rien n'eût été plus facile que de lui laisser manquer le train ; et, sans

doute, eût-il pris la chose en riant. Mais le vieux était trop scrupuleux pour disposer ainsi d'un ami, sans son consentement. Il avait beau se répéter :

— Ce ne sera point ma faute. Je n'y serai pour rien. Il suffit de ne rien dire. Et s'il ne se réveille pas à temps, j'aurai encore tout un jour à passer avec lui.

Il se répliqua :

— Non, je n'en ai pas le droit.

Et il se crut obligé d'aller le réveiller. Il frappa à sa porte. Christophe n'entendit pas tout de suite : il fallut insister. Cela faisait gros cœur au vieux, qui pensait :

— Ah ! comme il dormait bien ! Il serait resté là jusqu'à midi !...

Enfin, la voix joyeuse de Christophe répondit, de l'autre côté de la cloison. Quand il sut l'heure, il s'exclama ; et on l'entendit s'agiter dans sa chambre, faire bruyamment sa toilette, chanter des bribes d'airs, tout en interpellant amicalement Schulz à travers la muraille, et disant des drôleries, qui faisaient rire le vieux, malgré son chagrin. La porte s'ouvrit : il parut, frais, reposé, la figure heureuse ; il ne pensait pas du tout à la peine qu'il faisait. En réalité, rien ne le pressait de s'en aller; il ne lui en eût rien coûté de rester quelques jours de plus ; et cela eût fait tant de plaisir à Schulz ! Mais Christophe ne pouvait s'en douter exactement. D'ailleurs, quelque affection qu'il eût pour le vieux, il était bien aise de partir : il était fatigué par cette journée de conversation perpétuelle, par ces

âmes qui s'accrochaient à lui, avec une affection désespérée. Et puis, il était jeune, il pensait qu'ils auraient le temps de se revoir : il ne partait pas pour le bout du monde! — Le vieillard savait que lui, serait bientôt plus loin qu'au bout du monde ; et il regardait Christophe, pour toute l'éternité.

Il l'accompagna à la gare, malgré son extrême fatigue. Une petite pluie fine, froide, tombait sans bruit. A la station, Christophe s'aperçut, en ouvrant son porte-monnaie, qu'il n'avait plus assez d'argent pour prendre son billet de retour jusqu'à chez lui. Il savait que Schulz lui prêterait, avec joie; mais il ne voulut pas le lui demander... Pourquoi? Pourquoi refuser à celui qui vous aime l'occasion — le bonheur de vous rendre service?... Il ne le voulut pas, par discrétion, — par amour-propre peut-être. Il prit un billet jusqu'à une station intermédiaire, se disant qu'il ferait le reste du chemin à pied.

L'heure du départ sonna. Sur le marchepied du wagon, ils s'embrassèrent. Schulz glissa dans la main de Christophe sa poésie écrite pendant la nuit. Il resta sur le quai, au pied du compartiment. Ils n'avaient plus rien à se dire, comme il arrive quand les adieux se prolongent ; mais les yeux de Schulz continuaient de parler : ils ne se détachèrent pas du visage de Christophe, jusqu'à ce que le train partît.

Le wagon disparut à un tournant de la voie. Schulz se retrouva seul. Il revint par l'avenue boueuse ; il se traînait : il sentait brusquement la fatigue, le froid, la tristesse du jour pluvieux. Il eut grand peine à rega-

gner sa maison et à monter l'escalier. À peine rentré dans sa chambre, il fut pris d'une crise d'étouffement et de toux. Salomé vint à son secours. Au milieu de ses gémissements involontaires, il répétait :

— Quel bonheur !... Quel bonheur que ç'ait attendu !...

Il se sentait très mal. Il se coucha. Salomé alla chercher le médecin. Dans son lit, tout son corps s'abandonnait, comme une loque. Il n'aurait pu faire un mouvement ; seule, sa poitrine haletait, comme un soufflet de forge. Sa tête était lourde et fiévreuse. Il passa la journée entière à revivre, minute par minute, toute la journée de la veille : il se torturait ainsi, et il se reprochait ensuite de se plaindre, après un tel bonheur. Les mains jointes, le cœur gonflé d'amour, il remerciait Dieu.

Rasséréné par cette journée, rendu plus confiant en soi par l'affection qu'il laissait derrière lui, Christophe revenait au pays. Arrivé au terme de son billet, il descendit gaiement, et se mit en route, à pied. Il avai une soixantaine de kilomètres à faire. Il n'était pas pressé, et flânait comme un écolier. C'était Avril. La campagne n'était pas très avancée. Les feuilles se dépliaient comme de petites mains ridées, au bout des branches noires ; les pommiers étaient en fleurs, et les frêles églantines souriaient, le long des haies. Par dessus la forêt déplumée, où commençait à pousser un fin duvet vert-tendre, se dressait, au faîte d'une petite colline, tel un trophée au bout d'une lance, un vieux château roman. Dans le ciel bleu très doux, voguaient des nuages très noirs. Les ombres couraient sur la campagne printanière ; des giboulées passaient ; puis, le clair soleil renaissait, et les oiseaux chantaient.

Christophe s'aperçut que, depuis quelques instants, il pensait à l'oncle Gottfried. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait plus pensé au pauvre homme ; et il se demandait pourquoi son souvenir lui revenait en ce moment, avec obstination ; il en était hanté, tandis qu'il cheminait sur une avenue, bordée de peupliers, le long d'un canal miroitant ; cette image le poursuivait

de telle sorte qu'au détour d'un grand mur, il lui sembla qu'il allait le voir venir à sa rencontre.

Le ciel s'était assombri. Une violente averse de pluie et de grêle se mit à tomber, et le tonnerre gronda au loin. Christophe était près d'un village, dont il voyait les façades roses et les toits rouges, au milieu des bouquets d'arbres. Il hâta le pas, et se mit à l'abri sous le toit avançant de la première maison. Les grêlons cinglaient dru; ils tintaient sur les tuiles, et rebondissaient dans la rue, comme des grains de plomb. Les ornières coulaient à pleins bords. A travers les vergers en fleurs, un arc-en-ciel tendait son écharpe éclatante et barbare sur les nuées bleu-sombre.

Sur le seuil de la porte, debout, une jeune fille tricotait. Elle dit amicalement à Christophe d'entrer. Il accepta l'invitation. La salle où il pénétra servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Au fond, une marmite était suspendue sur un grand feu. Une paysanne, qui épluchait des légumes, souhaita le bonjour à Christophe, et lui dit de s'approcher du feu, pour se sécher. La jeune fille alla chercher une bouteille et lui servit à boire. Assise de l'autre côté de la table, elle continuait de tricoter, tout en s'occupant de deux enfants, qui jouaient à s'enfoncer dans le cou de ces épis d'herbes, qu'on nomme à la campagne des « *voleurs* » ou des « *ramonas* ». Elle lia conversation avec Christophe. Il ne s'aperçut qu'après un moment qu'elle était aveugle. Elle n'était point belle. C'était une forte fille, les joues rouges, les dents blanches, les bras solides; mais les traits

manquaient de régularité : elle avait l'air souriant et un peu inexpressif de beaucoup d'aveugles, et aussi, leur manie de parler des choses et des gens, comme si elle les voyait. Au premier moment, Christophe, interloqué, se demanda de qui on se moquait ici, quand elle lui dit qu'il avait bonne mine, et que la campagne était très jolie aujourd'hui. Mais après avoir regardé tour à tour l'aveugle et la femme qui épluchait, il vit que cela n'étonnait personne. — Les deux femmes interrogèrent amicalement Christophe, s'informant d'où il venait, par où il avait passé. L'aveugle se mêlait à l'entretien, avec une animation un peu exagérée ; elle approuvait, ou commentait les observations de Christophe sur le chemin et sur les champs. Naturellement, ses remarques tombaient souvent à faux. Elle semblait vouloir se persuader qu'elle voyait aussi bien que lui.

D'autres gens de la famille étaient rentrés : un robuste paysan, d'une trentaine d'années, et sa jeune femme. Christophe causait avec les uns et avec les autres ; et, regardant le ciel qui s'éclaircissait, il attendait le moment de repartir. L'aveugle chantonnait un air, tout en faisant marcher les aiguilles de son tricot. Cet air rappelait à Christophe toutes sortes de choses anciennes.

— Comment ! vous connaissez cela, aussi ? dit-il.

(Gottfried le lui avait autrefois appris.)

Il fredonna la suite. La jeune fille se mit à rire. Elle chantait la première moitié des phrases, et il s'amusait à les terminer. Il venait de se lever, pour aller inspecter

l'état du temps, et il faisait le tour de la chambre, en furetant machinalement du regard dans tous les coins, quand il aperçut, dans un angle, près du dressoir, un objet qui le fit tressauter. C'était un long bâton recourbé, dont le manche, grossièrement sculpté, représentait un petit homme courbé qui saluait. Christophe le connaissait bien : il avait joué tout enfant avec. Il sauta sur la canne, et demanda d'une voix étranglée :

— D'où avez-vous... D'où avez-vous cela ?

L'homme regarda, et dit :

— C'est un ami qui l'a laissé ; un ancien ami, qui est mort.

Christophe cria :

— Gottfried ?

Tous se retournèrent, en demandant :

— Comment savez-vous... ?

Et quand Christophe eut dit que Gottfried était son oncle, ce fut un émoi général. L'aveugle s'était levée ; son peloton de laine avait roulé à travers la chambre ; elle marchait sur son ouvrage, et avait pris les mains de Christophe, en répétant, toute saisie :

— Vous êtes son neveu ?

Tout le monde parlait à la fois. Christophe demandait, de son côté :

— Mais vous, comment... comment le connaissez-vous ?

L'homme répondit :

— C'est ici qu'il est mort.

On se rassit ; et quand l'agitation fut un peu calmée, la mère raconta, en reprenant son travail, que

Gottfried venait à la maison, depuis des années ; toujours il s'y arrêtait, à l'aller et au retour, dans chacune de ses tournées. La dernière fois qu'il était venu — (c'était en juillet dernier), — il semblait très las ; et, son ballot déchargé, il avait été un bon moment avant de pouvoir articuler une parole ; mais on n'y avait pas pris garde, parce qu'on était habitué à le voir ainsi, quand il arrivait, et qu'on savait qu'il avait le souffle court. Il ne se plaignait pas. Jamais il ne se plaignait : il trouvait toujours un sujet de contentement dans les choses désagréables. Quand il faisait un travail exténuant, il se réjouissait en pensant comme il serait bien dans son lit, le soir ; et quand il était souffrant, il disait comme cela serait bon, quand il ne souffrirait plus...

— Et c'est un tort, Monsieur, d'être toujours content, ajoutait la bonne femme ; car quand on ne se plaint pas, les autres ne vous plaignent pas. Moi, je me plains toujours...

Donc, on n'avait pas fait attention à lui. On l'avait même plaisanté sur sa bonne mine, et Modesta — (c'était le nom de la jeune fille aveugle), — qui était venue le décharger de son paquet, lui avait demandé s'il ne serait donc jamais las de courir ainsi, comme un jeune homme. Il souriait, pour toute réponse ; car il ne pouvait pas parler. Il s'assit sur le banc devant la porte. Chacun partit à son ouvrage : les hommes, aux champs ; la mère, à sa cuisine. Modesta vint près du banc : debout, adossée à la porte, son tricot à la main, elle causait avec Gottfried. Il ne lui répondait pas :

elle ne lui demandait pas de réponse, elle lui racontait tout ce qui s'était passé depuis sa dernière visite. Il respirait avec peine ; et elle l'entendit faire des efforts pour parler. Au lieu de s'en inquiéter, elle lui dit :

— Ne parle pas. Repose-toi. Tu parleras tout à l'heure... S'il est possible de se fatiguer, comme cela !...

Alors, il ne parla plus, ni n'essaya de parler. Elle reprit son récit, croyant qu'il écoutait. Il soupira, et se tut. Quand la mère sortit, un peu plus tard, elle trouva Modesta, qui continuait de parler, et, sur le banc, Gottfried, immobile, la tête renversée en arrière et tournée vers le ciel : depuis quelques minutes, Modesta causait avec un mort. Elle comprit alors que le pauvre homme avait essayé de dire quelques mots, avant de mourir, mais qu'il n'avait pas pu ; alors, il s'était résigné, avec son sourire triste, et il avait fermé les yeux, dans la paix du soir d'été...

La pluie avait cessé. La bru alla à l'étable ; le fils prit sa pioche et déblaya, devant la porte, la rigole que la boue avait obstruée. Modesta avait disparu dès le commencement du récit. Christophe restait seul dans la chambre avec la mère, et se taisait, ému. La vieille, un peu bavarde, ne pouvait supporter un silence prolongé ; et elle se mit à lui raconter toute l'histoire de sa connaissance avec Gottfried. Cela datait de très loin. Quand elle était toute jeune, Gottfried l'aimait. Il n'osait pas le lui dire ; mais on en plaisantait ; elle se moquait de lui : — (c'était l'habitude, partout où il passait.) — Gottfried n'en revenait pas moins, fidèlement, chaque année. Il trouvait naturel qu'on se moquât de lui, naturel

qu'elle ne l'aimât point, naturel qu'elle se fût mariée et qu'elle fût heureuse avec un autre. Elle avait été trop heureuse, elle s'était trop vantée de son bonheur : le malheur arriva. Son mari mourut subitement. Puis, sa fille, — une belle fille saine, vigoureuse, que tout le monde admirait, et qui allait se marier avec le fils du plus riche paysan de la contrée, perdit la vue, à la suite d'un accident. Un jour qu'elle était montée dans le grand poirier derrière la maison, pour cueillir les fruits, l'échelle avait glissé : en tombant, une branche cassée la heurta rudement, près de l'œil. On crut d'abord qu'elle en serait quitte pour une cicatrice ; mais depuis, elle n'avait cessé de souffrir d'élancements dans le front : un œil s'était obscurci, puis l'autre ; et tous les soins avaient été inutiles. Naturellement, le mariage avait été rompu ; le futur s'était éclipsé, sans autre explication ; et, de tous les garçons, qui, un mois avant, se seraient assommés mutuellement pour un tour de valse avec elle, pas un n'avait eu le courage — (c'est bien compréhensible) — de se mettre une infirme sur les bras. Alors, Modesta, jusque-là insouciante et rieuse, était tombée dans un tel désespoir qu'elle voulait mourir. Elle refusait de manger, elle ne faisait plus que pleurer, du matin au soir ; et, la nuit, on l'entendait encore se lamenter dans son lit. On ne savait plus que faire, on ne pouvait que se désoler avec elle ; et elle n'en pleurait que de plus belle. On finissait par être excédé de ses plaintes ; alors, on la rabrouait, et elle parlait d'aller se jeter dans le canal. Le pasteur venait quelquefois : il l'entretenait du bon Dieu, des

choses éternelles, et des mérites qu'elle s'acquérait pour l'autre monde, en supportant ses peines ; mais cela ne la consolait pas du tout. Un jour, Gottfried revint. Modesta n'avait jamais été bien bonne pour lui. Non qu'elle fût naturellement méchante, mais dédaigneuse ; et puis, elle ne réfléchissait pas, elle aimait à rire : il n'y avait pas de malices qu'elle ne lui eût dites, ou faites. Quand il apprit son malheur, il fut bouleversé, comme une personne de la famille. Pourtant, il ne lui en montra rien, la première fois qu'il la vit. Il alla s'asseoir auprès d'elle, ne fit aucune allusion à son accident, et se mit à causer tranquillement, comme il faisait, avant. Il n'eut pas un mot pour la plaindre ; il avait l'air de ne pas même s'apercevoir qu'elle était aveugle. Seulement, il ne lui parlait jamais de ce qu'elle ne pouvait voir ; il lui parlait de tout ce qu'elle pouvait entendre, ou remarquer, dans son état ; et il faisait cela, simplement, comme une chose naturelle : on eût dit qu'il était, lui aussi, aveugle. D'abord, elle n'écoutait pas, et continuait de pleurer. Mais le lendemain, elle écouta mieux, et même elle lui parla un peu...

— Et, continuait la mère, je ne sais pas ce qu'il a bien pu lui dire. Car il y avait les foins à faire, et je n'avais pas le temps de m'occuper d'elle. Mais, le soir, quand nous sommes revenus des champs, nous l'avons trouvée qui causait tranquillement. Et depuis, elle a toujours été mieux. Elle semblait oublier son mal. Cependant, de temps en temps, cela la reprenait encore : elle pleurait toute seule, ou bien elle essayait de parler à Gottfried de choses tristes ; mais celui-ci ne semblait

pas entendre, ou il ne répondait pas sur ce ton ; il continuait de causer posément, presque gaiement, de choses qui la calmaient et qui l'intéressaient. Il la décida enfin à se promener hors de la maison, d'où elle n'avait plus voulu sortir, depuis son accident. Il lui fit faire quelques pas d'abord autour du jardin, puis des courses plus longues dans les champs. Et elle est arrivée maintenant à se reconnaître partout et à tout distinguer, comme si elle voyait. Elle remarque même des choses auxquelles nous ne faisons pas attention ; et elle s'intéresse à tout, elle qui ne s'intéressait, avant, à pas grand chose en dehors d'elle. Cette fois-là, Gottfried s'attarda plus longtemps que d'habitude chez nous. Nous n'osions pas lui demander de remettre son départ ; mais il resta, de lui-même, jusqu'à ce qu'il l'eût vue plus tranquille. Et un jour, — elle était là, dans la cour, — je l'ai entendue rire. Je ne peux pas vous dire l'effet que cela m'a fait. Gottfried avait l'air bien content aussi. Il était assis près de moi. Nous nous sommes regardés, et je n'ai pas de honte à vous dire, Monsieur, que je l'ai embrassé, et de bien bon cœur. Alors, il m'a dit :

— Maintenant, je crois que je puis m'en aller. On n'a plus besoin de moi.

J'ai essayé de le retenir. Mais il m'a dit :

— Non. Maintenant, il faut que je m'en aille. Je ne peux plus rester.

Tout le monde savait qu'il était comme le Juif errant : il ne pouvait demeurer en place ; on n'a pas insisté. Alors, il est parti ; mais il faisait en sorte de repasser

plus souvent par ici; et c'était, à chaque fois, une grande joie pour Modesta : après chacun de ses passages, elle était toujours mieux. Elle s'est remise au ménage ; son frère s'est marié; elle s'occupe des enfants ; et maintenant, elle ne se plaint plus jamais, elle a toujours l'air heureuse. Je me demande quelquefois si elle serait aussi heureuse, en ayant ses deux yeux. Oui, ma foi, Monsieur, il y a bien des jours où on se dit qu'il vaudrait mieux être comme elle, et ne pas voir certaines vilaines gens et certaines méchantes choses. Le monde devient bien laid ; il empire, de jour en jour... Pourtant, j'aurais grand peur que le bon Dieu me prît au mot ; et, pour moi, à vrai dire, j'aime encore mieux continuer à voir le monde, tout vilain qu'il est...

Modesta reparut, et l'entretien changea. Christophe voulait repartir, maintenant que le temps était rétabli ; mais ils n'y consentirent pas. Il fallut qu'il acceptât de rester souper et de passer la nuit avec eux. Modesta s'assit auprès de Christophe, et ne le quitta pas de toute la soirée. Il eût voulu causer intimement avec la jeune fille dont le sort le remplissait de pitié. Mais elle ne lui en offrit aucune occasion. Elle cherchait seulement à l'interroger sur Gottfried. Quand Christophe lui en apprenait des choses qu'elle ignorait, elle était contente et un peu jalouse. Elle-même ne racontait rien de Gottfried qu'à regret : on sentait qu'elle ne disait pas tout ; ou, quand elle le disait, elle le regrettait ensuite : ses souvenirs étaient sa propriété, elle

n'aimait pas à les partager avec un autre ; elle mettait à cette affection une âpreté de paysanne attachée à sa terre : il lui était désagréable de penser qu'un autre aimait Gottfried, aussi bien qu'elle. Il est vrai qu'elle n'en voulait rien croire ; et Christophe, qui lisait en elle, lui laissa cette satisfaction. En l'écoutant parler, il s'apercevait que, bien qu'elle eût vu Gottfried autrefois, et que même elle l'eût vu avec des yeux sans indulgence, elle s'était fait de lui, depuis qu'elle était aveugle, une image entièrement différente de la réalité ; et elle avait reporté sur ce fantôme tout le besoin d'amour qui était en elle. Rien n'était venu contrarier ce travail d'illusion. Avec l'intrépide sûreté des aveugles, qui inventent tranquillement ce qu'ils ne savent pas, elle dit à Christophe :

— Vous lui ressemblez.

Il comprit que, depuis des années, elle avait pris l'habitude de vivre dans sa maison aux volets clos, où n'entrait plus la vérité. Et maintenant qu'elle avait appris à voir dans l'ombre qui l'entourait, et même à oublier l'ombre, peut-être qu'elle aurait eu peur d'un rayon de lumière filtrant dans ces ténèbres. Elle évoquait avec Christophe une foule de petits riens un peu niais, dans une conversation décousue et souriante, où Christophe ne trouvait pas son compte. Il était agacé de ce bavardage, il ne pouvait comprendre qu'un être qui avait tant souffert, n'eût pas pris plus de sérieux dans sa souffrance et pût se complaire à ces futilités ; il faisait de temps en temps un essai pour parler de choses plus graves ; mais elles ne trouvaient

aucun écho : Modesta ne pouvait pas — ou ne voulait pas — l'y suivre.

On alla se coucher. Christophe fut longtemps avant de pouvoir dormir. Il pensait à Gottfried, dont il s'efforçait de dégager l'image des souvenirs puérils de Modesta. Il n'y parvenait pas sans peine, et il s'en irritait. Il avait le cœur serré, en songeant que l'oncle était mort ici, que dans ce lit, sans doute, son corps avait reposé. Il tâchait de revivre l'angoisse de ses derniers instants, lorsque, ne pouvant parler et se faire comprendre de l'aveugle, il avait fermé les yeux, pour mourir. Qu'il eût voulu lever ces paupières et lire les pensées qui se cachaient dessous, le mystère de cette âme qui s'en était allée, sans se faire connaître, sans se connaître peut-être ! Elle ne le cherchait point ; et toute sa sagesse était de ne pas vouloir la sagesse, de ne pas vouloir imposer sa volonté aux choses, mais de s'abandonner à leur cours, de l'accepter et de l'aimer. Ainsi, il s'assimilait leur essence mystérieuse, sans même y penser ; et s'il avait fait tant de bien à l'aveugle, à Christophe, à tant d'autres sans doute qu'on ignorerait toujours, c'est qu'au lieu d'apporter les paroles habituelles de révolte humaine contre la nature, il apportait un peu de paix indifférente de la nature, et réconciliait l'âme soumise avec elle. Il était bienfaisant, à la façon de ces champs, de ces bois, de cette nature même, dont il était imprégné... Christophe évoquait le souvenir des soirs passés avec Gottfried dans la campagne, de ses promenades d'enfant, des récits et des chants dans la nuit. Il se rappelait la dernière prome-

nade qu'il avait faite avec l'oncle, sur la colline, au-dessus de la ville, par un matin désespéré d'hiver ; et les larmes lui remontaient aux yeux. Il ne voulait pas dormir, pour rester avec ces souvenirs ; il ne voulait rien perdre de cette veillée sacrée, dans ce petit pays, plein de l'âme de Gottfried, où ses pas l'avaient conduit, comme poussés par une force inconnue. Mais tandis qu'il écoutait le bruit de la fontaine, qui coulait par saccades inégales, et le cri aigu des chauves-souris, la robuste fatigue de la jeunesse l'emporta sur sa volonté ; et le sommeil le prit.

Quand il se réveilla, le soleil brillait, tout le monde à la ferme était déjà au travail. Il ne trouva dans la salle du bas que la vieille et les petits. Le jeune ménage était aux champs, et Modesta était allée traire ; on la chercha en vain, on ne la trouva nulle part. Christophe ne consentit pas à attendre son retour : au fond, il tenait peu à la revoir, et il se disait pressé. Il se remit en route, après avoir chargé la bonne femme de ses saluts pour les autres.

Il sortait du village, quand, au détour du chemin, sur un talus, au pied d'une haie d'aubépine, il vit l'aveugle assise. Elle se leva au bruit de ses pas, vint à lui, en souriant, lui prit la main, et dit :

— Venez !

Il montèrent à travers prés, jusqu'à un petit champ ombragé et fleuri, tout parsemé de croix, qui dominait le village. Elle l'emmena près d'une tombe, et elle lui dit :

— C'est là.

Ils s'agenouillèrent tous deux. Christophe se souvenait d'une autre tombe, sur laquelle il s'était agenouillé avec Gottfried ; et il pensait :

— Bientôt ce sera mon tour.

Mais cette pensée n'avait, en ce moment, rien de triste. Une grande paix montait de la terre. Christophe, penché sur la fosse, criait tout bas à Gottfried ;

— Entre en moi !...

Modesta, les doigts joints, priait, remuant les lèvres en silence. Puis elle fit le tour de la tombe, à genoux, tâtant avec ses mains les herbes et les fleurs ; elle semblait les caresser ; ses doigts intelligents voyaient : ils arrachaient doucement les tiges de lierre mortes et les violettes fanées. Pour se relever, elle appuya sa main sur la dalle ; Christophe vit ses doigts passer furtivement sur le nom de Gottfried, effleurant chaque lettre. Elle dit :

— La terre est douce, ce matin.

Elle lui tendit la main ; il donna la sienne. Elle lui fit toucher la terre humide et tiède. Il ne lâcha point sa main ; leurs doigts entrelacés s'enfonçaient dans la terre. Il embrassa Modesta. Elle l'embrassa aussi.

Ils se relevèrent. Elle lui tendit quelques violettes fraîches qu'elle avait cueillies, et garda les fanées dans son sein. Après avoir épousseté leurs genoux, ils sortirent du cimetière sans échanger un mot. Dans les champs, les alouettes chantaient. Des papillons blancs dansaient autour de leur tête. Ils s'assirent dans un pré, à quelques pas l'un de l'autre. Les fumées du village montaient toutes droites dans le ciel lavé par la

pluie. Le canal immobile miroitait entre les peupliers. Une buée de lumière bleue enveloppait d'un duvet les prairies et les bois.

Après un silence, ce fut Modesta qui parla. Elle parla à mi-voix de la beauté du jour, comme si elle le voyait. Les lèvres entr'ouvertes, elle buvait l'air; elle épiait le bruit des êtres et des choses. Christophe savait aussi le prix de cette musique. Il dit les mots qu'elle pensait, et qu'elle n'aurait pu dire. Il nomma certains des cris et des frémissements imperceptibles, qu'on entendait sous l'herbe ou dans les profondeurs de l'air. Elle lui dit :

— Ah ! vous voyez cela aussi?

Il répondit que Gottfried lui avait appris à les distinguer.

— Vous aussi ? fit-elle, avec un peu de dépit.

Il avait envie de lui dire :

— Ne soyez pas jalouse.

Mais il vit la divine lumière qui souriait autour d'eux, il regarda ses yeux morts, et il fut pénétré de pitié.

— Ainsi, demanda-t-il, c'est Gottfried qui vous a appris?

Elle dit que oui, qu'elle en jouissait maintenant davantage qu'avant... — (Elle ne dit pas « avant quoi »; elle évitait de prononcer le mot d' « yeux », ou d' « aveugle ».)

Ils se turent, un moment. Christophe la regardait avec commisération. Elle se sentait regardée. Il eût voulu lui dire combien il la plaignait, il eût voulu

qu'elle se plaignît, qu'elle se confiât à lui. Il demanda affectueusement :

— Vous avez été bien malheureuse ?

Elle resta muette et raidie. Elle arrachait des brins d'herbe et les mâchait en silence. Après quelques instants, — (le chant de l'alouette s'enfonçait dans le ciel), — Christophe raconta que lui aussi, avait été malheureux, et que Gottfried lui avait fait du bien. Il dit ses chagrins, ses épreuves, comme s'il pensait tout haut, ou parlait à une sœur. Le visage de l'aveugle s'éclairait à ce récit, qu'elle suivait attentivement. Christophe, qui l'observait, la vit près de parler : elle fit un mouvement pour se rapprocher et lui tendre la main. Il s'avança aussi ; — mais déjà, elle était rentrée dans son impassibilité ; et, quand il eut fini, elle ne répondit à son récit que quelques mots banals. Derrière son front bombé, sans un pli, on sentait une obstination de paysan, dure comme un caillou. Elle dit qu'il lui fallait revenir à la maison, pour s'occuper des enfants de son frère : elle parlait avec une tranquillité riante.

Il lui demanda :

— Vous êtes heureuse ?

Elle sembla l'être davantage de le lui entendre dire. Elle dit que oui, elle insista sur les raisons qu'elle avait d'être heureuse, elle essayait de le lui persuader, de se le persuader ; elle parlait des enfants, de la maison, de tout ce qu'elle avait à faire...

— Oh ! oui, dit-elle, je suis très heureuse !

Christophe ne répondit rien. Elle se leva pour partir ; il se leva aussi. Ils se dirent adieu, d'un ton indif-

férent et gai. La main de Modesta tremblait un peu dans la main de Christophe. Elle lui dit :

— Vous aurez beau temps aujourd'hui, pour marcher.

Et elle lui fit des recommandations pour un tournant de chemin, où il ne fallait pas se tromper. Il semblait que, des deux, Christophe fût l'aveugle.

Ils se quittèrent. Il descendit la colline. Quand il fut au bas, il se retourna. Elle était sur le sommet, debout, à la même place : elle agitait son mouchoir, et lui faisait des signaux, comme si elle le voyait.

Il y avait dans cette obstination à nier son mal quelque chose d'héroïque et de ridicule, qui touchait Christophe, et qui lui était pénible. Il sentait combien Modesta était digne de pitié et même d'admiration ; et il n'aurait pu vivre deux jours avec elle. — Tout en continuant sa route, entre les haies fleuries, il songeait aussi au cher vieux Schulz, à ces yeux de vieillard, clairs et tendres, devant lesquels avaient passé tant de chagrins, et qui ne voulaient pas les voir, qui ne voyaient pas la réalité blessante.

— Comment me voit-il moi-même ? se demandait-il. Je suis si différent de l'idée qu'il a de moi ! Je suis pour lui, comme il veut que je sois. Tout est à son image, pur et noble comme lui. Il ne pourrait supporter la vie, s'il l'apercevait telle qu'elle est.

Et il songeait à cette fille, enveloppée de ténèbres, qui niait ses ténèbres, et voulait se persuader que ce qui était n'était pas, et que ce qui n'était pas était.

Alors il vit la grandeur de l'idéalisme allemand, qu'il avait tant de fois haï, parce qu'il est chez les âmes

médiocres une source d'hypocrisie et de niaiserie. Il vit la beauté de cette foi qui se crée un monde au milieu du monde, et différent du monde, comme un îlot dans l'océan. — Mais il ne pouvait supporter cette foi pour lui-même, il refusait de se réfugier dans cette Ile des Morts... La vie ! La vérité ! Il ne voulait pas être un héros qui ment. Peut-être ce mensonge optimiste, dont un empereur allemand prétendait faire une loi à tout son peuple, était-il en effet nécessaire aux êtres faibles, pour vivre ; et Christophe eût regardé comme un crime d'arracher à ces malheureux l'illusion qui les soutenait. Mais pour lui-même, il n'eût pu recourir à de tels subterfuges : il aimait mieux mourir que vivre d'illusions... L'art n'était-il donc pas une illusion aussi ? — Non, il ne devait pas l'être. La vérité ! La vérité ! Les yeux grands ouverts, aspirer par tous les pores le souffle tout puissant de la vie, voir les choses comme elles sont, son infortune en face, — et rire.

Plusieurs mois se passèrent. Christophe avait perdu tout espoir de sortir de sa ville. Le seul qui eût pu le sauver, Hassler, lui avait refusé son aide. Et l'amitié du vieux Schulz ne lui avait été donnée que pour lui être aussitôt retirée.

Il lui avait écrit, une fois, à son retour ; et il en avait reçu deux lettres affectueuses ; mais par un sentiment de lassitude, et surtout à cause de la difficulté qu'il avait à s'exprimer par lettre, il tarda à le remercier de ses chères paroles ; il remettait de jour en jour sa réponse. Et comme il allait enfin se décider à écrire, il reçut un mot de Kunz, lui annonçant la mort de son vieux compagnon. Schulz avait eu, disait-il, une rechute de bronchite, qui avait dégénéré en pneumonie ; il avait défendu qu'on inquiétât Christophe, dont il parlait sans cesse. En dépit de sa faiblesse extrême et de tant d'années de maladie, une longue et pénible fin ne lui avait pas été épargnée. Il avait chargé Kunz d'apprendre la nouvelle à Christophe, en lui disant que jusqu'à la dernière heure il avait pensé à lui, qu'il le remerciait de tout le bonheur qu'il lui devait, et que sa bénédiction le suivrait, tant que Christophe vivrait. — Ce que Kunz ne disait pas, c'était que la journée passée avec Christophe avait été probablement l'origine de la rechute et la cause de la mort.

Christophe pleura en silence, et il sentit alors tout le prix de l'ami qu'il avait perdu, et combien il l'aimait; il souffrit, comme toujours, de ne le lui avoir pas mieux dit. Maintenant, il était trop tard. Et que lui restait-il? Le bon Schulz n'avait fait que paraître, juste assez pour que le vide semblât plus vide et la nuit plus noire, après qu'il n'était plus. — Quant à Kunz et à Pottpetschmidt, ils n'avaient d'autre prix que l'amitié qu'ils avaient eue pour Schulz, et que Schulz avait eue pour eux. Christophe les estimait à leur juste valeur. Il leur écrivit une fois; et leurs relations en restèrent là. — Il essaya aussi d'écrire à Modesta; mais elle lui fit répondre une lettre banale, où elle ne parlait que de choses indifférentes. Il renonça à poursuivre l'entretien. Il n'écrivit plus à personne, et personne ne lui écrivit plus.

Silence. Silence. De jour en jour, le lourd manteau du silence s'abattait sur Christophe. C'était comme une pluie de cendres qui tombait sur lui. Le soir semblait venir déjà; et Christophe commençait à peine à vivre: il ne voulait pas se résigner déjà. L'heure de dormir n'était pas venue. Il fallait vivre.

Et il ne pouvait plus vivre en Allemagne. La souffrance de son génie comprimé par l'étroitesse de la petite ville l'exaspérait jusqu'à l'injustice. Ses nerfs étaient à nu: tout le blessait jusqu'au sang. Il était comme une de ces misérables bêtes sauvages, qui agonisaient d'ennui dans les trous et les cages où on les avait enfermées, au *Stadtgarten* (jardin de la ville). Christophe allait les voir, par sympathie; il contemplait leurs admirables yeux, où brûlaient — où s'étei-

gnaient de jour en jour — des flammes farouches et désespérées. Ah ! comme ils eussent aimé le coup de fusil brutal, qui délivre, ou le fer qui s'enfonce dans les entrailles saignantes ! Tout, plutôt que l'indifférence féroce de ces hommes qui les empêchaient de vivre et de mourir !

Ce qui était le plus oppressant de tout, pour Christophe, ce n'était pas l'hostilité des gens : c'était leur nature inconsistante, sans forme et sans fond. On ne savait où se prendre. Mieux vaut encore l'opposition têtue d'une de ces races au crâne étroit et dur, qui se refusent à comprendre toute pensée nouvelle. Contre la force, on a la force, le pic et la mine qui taillent et font sauter la roche. Mais que faire contre une masse amorphe, qui cède comme une gelée, s'enfonce sous la moindre pression, et ne garde aucune empreinte ? Toutes les pensées, toutes les énergies, tout disparaissait dans la fondrière : à peine si, quand une pierre tombait, quelques rides tressaillaient à la surface du gouffre ; la mâchoire s'ouvrait, se refermait : et de ce qui avait été, il ne restait plus aucune trace.

Ce n'étaient pas des ennemis. Plût à Dieu que ce fussent des ennemis ! C'étaient des gens qui n'avaient la force ni d'aimer, ni de haïr, ni de croire, ni de ne pas croire, — en religion, en art, en politique, dans la vie journalière : — toute leur vigueur se dépensait à tâcher de concilier l'inconciliable. Surtout depuis les victoires allemandes, ils s'évertuaient à faire un compromis, un mic-mac écœurant de la force nouvelle et des principes anciens. Le vieil idéalisme n'avait pas été

renoncé : c'eût été là un effort de franchise, dont on n'était pas capable ; on s'était contenté de le fausser, pour le faire servir à l'intérêt allemand. A l'exemple de Hegel, le Souabe, serein et double, qui avait attendu jusqu'après Leipzig et Waterloo pour assimiler la cause de sa philosophie avec l'État prussien, — l'intérêt ayant changé, les principes avaient changé. Quand on était battu, on disait que l'Allemagne avait l'humanité pour idéal. Maintenant qu'on battait les autres, on disait que l'Allemagne était l'idéal de l'humanité. Quand les autres patries étaient les plus puissantes, on disait, avec Lessing, que « *l'amour de la patrie était une faiblesse héroïque, dont on se passait fort bien* », et l'on s'appelait : un « *citoyen du monde* ». A présent qu'on l'emportait, on n'avait pas assez de mépris pour les utopies « *à la française* » : paix universelle, fraternité, progrès pacifique, droits de l'homme, égalité naturelle ; on disait que le peuple le plus fort avait contre les autres un droit absolu, et que les autres, étant plus faibles, étaient sans droit contre lui. Il était Dieu vivant et l'Idée incarnée, dont le progrès s'accomplit par la guerre, la violence, l'oppression. La Force était devenue sainte, maintenant qu'on l'avait avec soi. La Force était devenue tout idéalisme et toute intelligence.

A vrai dire, l'Allemagne avait tant souffert, pendant des siècles, d'avoir l'idéalisme et de n'avoir pas la force, qu'elle était bien excusable, après tant d'épreuves, de faire le triste aveu qu'avant tout, il fallait la Force, quelle qu'elle fût. Mais quelle amertume cachée dans cette confession du peuple de Herder et de Gœthe ! Et

combien cette victoire allemande était une abdication, une dégradation de l'idéal allemand !... Hélas ! Il n'y avait que trop de facilités à cette abdication dans la déplorable tendance des Allemands les meilleurs à se soumettre.

— « *Ce qui caractérise l'Allemand*, disait Moser, il y a déjà plus d'un siècle, *c'est l'obéissance.* »

Et Mme de Staël :

— « *Il sont vigoureusement soumis. Ils se servent de raisonnements philosophiques pour expliquer ce qu'il y a de moins philosophique au monde : le respect pour la force, et l'attendrissement de la peur, qui change ce respect en admiration.* »

Christophe retrouvait ce sentiment, du plus grand au plus petit en Allemagne, — depuis le Guillaume Tell de Schiller, ce petit bourgeois compassé, aux muscles de portefaix, qui, comme dit le libre Juif Bœrne, « *pour concilier l'honneur et la peur, passe devant le poteau du « cher Monsieur » Gessler, les yeux baissés, afin de pouvoir alléguer qu'il n'a pas vu le chapeau, pas désobéi* », — jusqu'au vieux et respectable professeur Weisse, âgé de soixante-dix ans, un des savants les plus honorés de la ville, qui, lorsqu'il voyait venir un *Herr Lieutenant*, se hâtait de lui céder le haut du trottoir et de descendre sur la chaussée. Le sang de Christophe bouillait, quand il était témoin d'un de ces menus actes de servilité journalière. Il en souffrait, comme si c'était lui-même qui s'était abaissé. Les manières hautaines des officiers, qu'il croisait dans la rue, leur raideur insolente, lui causaient une sourde colère : il affectait

de ne point se déranger pour leur faire place : il leur rendait, en passant, l'arrogance de leurs regards. Peu s'en fallut, plus d'une fois, qu'il ne s'attirât une affaire ; on eût dit qu'il la cherchait. Cependant, il était le premier à comprendre l'inutilité dangereuse de pareilles bravades ; mais il avait des moments d'aberration : la contrainte perpétuelle qu'il s'imposait et ses robustes forces accumulées, qui ne se dépensaient point, le rendaient enragé. Alors, il était prêt à commettre toutes les sottises ; il avait le sentiment que, s'il restait encore un an ici, il était perdu. Il avait la haine du militarisme brutal, qu'il sentait peser sur lui, de ces sabres sonnant sur le pavé, de ces faisceaux d'armes et de ces canons postés devant les casernes, la gueule braquée contre la ville, prêts à tirer. Des romans à scandale, qui faisaient grand bruit alors, dénonçaient la corruption des garnisons petites et grandes ; les officiers y étaient représentés comme des êtres malfaisants, qui, en dehors de leur métier d'automates, ne savaient qu'être oisifs, boire, jouer, s'endetter, se faire entretenir par leur famille, médire les uns des autres, et, du haut en bas de la hiérarchie, abuser de leur autorité contre leurs inférieurs. L'idée qu'il serait un jour forcé de leur obéir serrait Christophe à la gorge. Il ne pourrait pas, non, il ne pourrait jamais le supporter, se déshonorer à ses yeux, en subissant leurs humiliations et leurs injustices... Il ne savait pas quelle grandeur morale il y avait chez certains d'entre eux, et tout ce qu'ils pouvaient souffrir eux-mêmes : leurs illusions perdues, tant de force, de jeunesse, d'honneur, de foi, de désir

passionné du sacrifice, mal employés, gâchés, — le non-sens d'une carrière, qui, si elle est simplement une carrière, si elle n'a point le sacrifice pour but, n'est plus qu'une agitation morne, une inepte parade, un rituel qu'on récite, sans croire à ce qu'on dit...

La patrie ne suffisait plus à Christophe. Il sentait en lui cette force inconnue, qui s'éveille, soudaine et irrésistible, dans certaines espèces d'oiseaux, à des époques précises, comme le flux et le reflux de la mer : — l'instinct des grandes migrations. En lisant les volumes de Herder et de Fichte, que le vieux Schulz lui avait légués, il y retrouvait des âmes comme la sienne, — non « *des fils de la terre* », servilement attachés à la glèbe, mais « *des esprits, fils du soleil* », qui se tournent invinciblement vers la lumière, d'où qu'elle vienne.

Où irait-il ? Il ne savait. Mais ses yeux, d'instinct, regardaient vers le Midi latin. Et d'abord, vers la France. La France, éternel recours de l'Allemagne en désarroi. Que de fois la pensée allemande s'était servie d'elle, sans cesser d'en médire ! Même depuis 70, quelle attraction se dégageait de la Ville, qu'on avait tenue fumante et broyée sous les canons allemands ! Les formes de la pensée et de l'art les plus révolutionnaires et les plus rétrogrades y avaient trouvé tour à tour, et parfois en même temps, des exemples ou des inspirations. Christophe, comme tant d'autres grands musiciens allemands dans la détresse, se tournait, lui aussi, vers Paris... Que connaissait-il des Français ? — Deux visages féminins, et quelques lectures au

hasard. Cela lui suffisait pour imaginer un pays de lumière, de gaieté, de bravoure, voire d'un peu de jactance gauloise, qui ne messied pas à la jeunesse audacieuse du cœur. Il y croyait, parce qu'il avait besoin d'y croire, parce que, de toute son âme, il eût voulu que ce fût ainsi.

Il se résolut à partir. — Mais il ne pouvait partir, à cause de sa mère.

Louisa vieillissait. Elle adorait son fils, qui était toute sa joie; et elle était tout ce qu'il aimait le plus sur terre. Cependant, ils se faisaient souffrir mutuellement. Elle ne comprenait guère Christophe, et ne s'inquiétait pas de le comprendre : elle ne s'inquiétait que de l'aimer. Elle avait un esprit borné, timide, obscur, et un cœur admirable, un immense besoin d'aimer et d'être aimée, qui avait quelque chose de touchant et d'oppressant. Elle respectait son fils, parce qu'il lui paraissait très savant; mais elle faisait tout ce qu'il fallait pour étouffer son génie. Elle pensait qu'il resterait, toute sa vie, auprès d'elle, dans leur petite ville. Depuis des années, ils vivaient ensemble; et elle ne pouvait plus imaginer qu'il n'en serait pas toujours de même. Elle était heureuse, ainsi : comment ne l'eût-il pas été ? Ses rêves n'allaient pas plus loin pour lui, qu'à lui voir épouser la fille d'un bourgeois aisé de la ville, à l'entendre jouer à l'orgue de son église, le dimanche, et à ne jamais la quitter. Elle voyait son garçon, comme s'il avait toujours douze ans ; elle eût voulu qu'il n'eût jamais davantage. Elle torturait innocemment le malheureux homme, qui suffoquait dans cet étroit horizon.

Et pourtant, il y avait beaucoup de vrai — une grandeur morale — dans cette philosophie inconsciente de la mère, qui ne pouvait comprendre l'ambition et mettait tout le bonheur de la vie dans les affections de famille et l'humble devoir accompli. C'était une âme qui voulait aimer, qui ne voulait qu'aimer. Renoncer plutôt à la vie, à la raison, à la logique, au monde réel, à tout, plutôt qu'à l'amour! Et cet amour était infini, suppliant, exigeant ; il donnait tout, et il voulait qu'on lui donnât tout ; il renonçait à vivre pour aimer, et il voulait ce renoncement des autres, des aimés. Puissance de l'amour d'une âme simple ! Elle lui fait trouver, du premier coup, ce que les raisonnements tâtonnants d'un génie incertain, comme Tolstoy, ou l'art trop raffiné d'une civilisation qui se meurt, concluent après une vie — des siècles — de luttes forcenées et d'efforts épuisants ! — Mais le monde impérieux, qui grondait dans Christophe, avait de bien autres lois et réclamait une autre sagesse.

Depuis longtemps, il voulait annoncer sa résolution à sa mère. Mais il tremblait à l'idée du chagrin qu'il lui ferait ; au moment de parler, il était lâche, il remettait à plus tard. Deux ou trois fois pourtant, il fit de timides allusions à son départ ; mais Louisa ne les prit pas au sérieux : — peut-être feignit-elle de ne pas les prendre au sérieux, pour lui persuader à lui-même qu'il parlait ainsi par jeu. Alors, il n'osait poursuivre ; mais il restait sombre, préoccupé ; et l'on se doutait qu'il avait sur le cœur un secret qui lui pesait. Et la pauvre femme, qui avait l'intuition de

ce que pouvait être ce secret, s'efforçait peureusement d'en retarder l'aveu. A des instants de silence, le soir, quand ils étaient l'un près de l'autre, assis, à la lumière de la lampe, brusquement elle sentait qu'il allait parler ; alors, prise de terreur, elle se mettait à parler, très vite, et au hasard, n'importe de quoi : à peine si elle savait ce qu'elle disait ; mais à tout prix, il fallait l'empêcher de parler. D'ordinaire, son instinct lui faisait trouver le meilleur argument qui l'obligeât au silence : elle se plaignait doucement de sa santé, de ses mains et de ses pieds gonflés, de ses jambes qui s'ankylosaient : elle exagérait son mal, elle se disait une vieille impotente, qui n'est plus bonne à rien. Il n'était pas dupe de ses ruses naïves ; il regardait tristement, avec un muet reproche ; et, après un moment, il se levait, prétextant qu'il était fatigué, qu'il allait se coucher.

Mais tous ces expédients ne pouvaient sauver Louisa longtemps. Un soir qu'elle y avait de nouveau recours, Christophe ramassa son courage, et, posant sa main sur celle de la vieille femme, il lui dit :

— Non, mère, j'ai quelque chose à te dire.

Louisa fut saisie ; mais elle tâcha de prendre un air riant, pour répondre — la gorge contractée :

— Et quoi donc, mon petit ?

Christophe annonça, en balbutiant, son intention de partir. Elle tenta bien de prendre la chose en plaisanterie et de détourner la conversation, comme à l'ordinaire ; mais il ne se déridait pas, et continuait, cette fois, d'un air si volontaire et si sérieux qu'il n'y avai

plus moyen de douter. Alors, elle se tut, tout son sang s'arrêta, et elle restait muette et glacée, à le regarder avec des yeux épouvantés. Une telle douleur montait dans ses yeux, à mesure qu'il parlait, que la parole lui manqua, à lui aussi ; et ils demeurèrent tous deux sans voix. Quand elle put enfin retrouver le souffle, elle dit, — (ses lèvres tremblaient) — :

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible...

Deux grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il détourna la tête avec découragement, et se cacha la figure dans ses mains. Ils pleurèrent. Après quelque temps, il s'en alla dans sa chambre et s'y enferma jusqu'au lendemain. Ils ne firent plus aucune allusion à ce qui s'était passé ; et comme il n'en parlait plus, elle voulut se convaincre qu'il avait renoncé à son projet. Mais elle vivait dans des transes.

Cependant, il vint un moment où il ne put plus se taire. Il fallait parler, dût-il lui déchirer le cœur : il souffrait trop. L'égoïsme de sa peine l'emportait sur la pensée de celle qu'il ferait. Il parla. Il alla jusqu'au bout, évitant de regarder sa mère, de peur de se laisser troubler. Il fixa même le jour de son départ, pour n'avoir plus à soutenir une seconde discussion : — (il ne savait pas s'il retrouverait, une seconde fois, le triste courage qu'il avait aujourd'hui). — Louisa criait :

— Non, non, tais-toi !...

Il se raidissait, et continuait avec une résolution implacable. Quand il eut fini, — (elle sanglotait), — il lui prit les mains et tâcha de lui faire comprendre comment il était absolument nécessaire à son art, à sa vie,

qu'il partît pour quelque temps. Elle se refusait à écouter, elle pleurait, et répétait :

— Non, non !... je ne veux pas...

Après avoir vainement tenté de raisonner avec elle, il la laissa, pensant que la nuit changerait le cours de ses idées. Mais lorsqu'ils se retrouvèrent, le lendemain, à table, il recommença sans pitié à reparler de son projet. Elle laissa retomber la bouchée de pain qu'elle portait à ses lèvres, et dit, d'un ton de reproche douloureux :

— Tu veux donc me torturer ?

Il fut ému, mais il dit :

— Chère maman, il le faut.

— Mais non, mais non ! répétait-elle, il ne le faut pas... C'est pour me faire de la peine... C'est une folie...

Ils voulurent se convaincre l'un l'autre ; mais ils ne s'écoutaient pas. Il comprit qu'il était inutile de discuter : cela ne servait qu'à se faire souffrir davantage ; et il commença, ostensiblement, ses préparatifs de départ.

Quand elle vit qu'aucune de ses prières ne l'arrêtait, Louisa tomba dans un état de tristesse morne. Elle passait ses journées, enfermée dans sa chambre, sans lumière, quand le soir venait ; elle ne parlait plus, elle ne mangeait plus ; la nuit, il l'entendait pleurer. Il en était crucifié. Il eût crié de douleur dans son lit, où il se retournait, toute la nuit, sans dormir, en proie à ses remords. Il l'aimait tant ! Pourquoi fallait-il qu'il le fît souffrir ?... Hélas ! Elle ne serait pas la seule : il

le voyait clairement... Pourquoi le destin avait-il mis en lui le désir et la force d'une mission, qui devait faire souffrir ceux qu'il aimait ?

— Ah ! pensait-il, si j'étais libre, si je n'étais pas contraint par cette force cruelle d'être ce que je dois être, ou sinon, de mourir dans la honte et le dégoût de moi-même, comme je vous rendrais heureux, vous que j'aime ! Laissez-moi vivre d'abord, agir, lutter, souffrir ; et puis, je vous reviendrai, plus aimant. Que je voudrais ne faire qu'aimer, aimer, aimer !...

Jamais il n'eût pu résister au reproche perpétuel de cette âme désolée, si ce reproche avait eu la force de rester muet. Mais Louisa, faible et un peu bavarde, ne put garder pour elle la peine qui l'étouffait. Elle la dit à ses voisines. Elle la dit à ses deux autres fils. Ils ne pouvaient perdre une si belle occasion de mettre Christophe dans son tort. Surtout Rodolphe, qui n'avait pas cessé de jalouser son frère aîné, quoiqu'il n'en eût guère de raisons, pour le moment, — Rodolphe, que le moindre éloge de Christophe blessait au vif, et qui redoutait en secret, sans oser s'avouer cette basse pensée, ses succès à venir, — (car il était assez intelligent pour sentir la force de son frère, et pour craindre que d'autres ne la sentissent, comme lui), — Rodolphe fut trop heureux d'écraser Christophe sous le poids de sa supériorité. Il ne s'était jamais beaucoup préoccupé de sa mère, dont il savait la gêne ; bien qu'il fût largement en situation de lui venir en aide, il en laissait tout le soin à Christophe. Mais, quand il apprit le projet de Christophe, il se découvrit

sur-le-champ des trésors d'affection. Il s'indigna contre cette prétention d'abandonner sa mère, et il la qualifia de monstrueux égoïsme. Il eut le front d'aller le répéter à Christophe lui-même. Il lui fit la leçon, de très haut, comme à un enfant qui mérite le fouet ; il lui rappela, d'un air rogue, ses devoirs envers sa mère, et tous les sacrifices qu'elle avait faits pour lui. Christophe faillit en crever de rage. Il flanqua Rodolphe à la porte, à coups de pied au cul, en le traitant de polisson et de chien d'hypocrite. Rodolphe se vengea, en montant la tête à sa mère. Louisa, excitée par lui, commença à se persuader que Christophe agissait en mauvais fils. Elle entendait répéter qu'il n'avait pas le droit de partir, et elle ne demandait qu'à le croire. Au lieu de s'en tenir à ses pleurs, qui étaient son arme la plus forte, elle fit à Christophe des reproches amers et injustes, qui le révoltèrent. Ils se dirent l'un à l'autre des choses pénibles ; et le résultat fut que Christophe, qui jusque-là hésitait encore, ne pensa plus qu'à presser ses préparatifs de départ. Il sut que les charitables voisins s'apitoyaient sur sa mère, et que l'opinion du quartier la représentait comme une victime, et lui comme un bourreau. Il serra les dents, et ne démordit plus de sa résolution.

Les jours passaient. Christophe et Louisa se parlaient à peine. Au lieu de jouir, jusqu'à la moindre goutte, des derniers jours passés ensemble, ces deux êtres qui s'aimaient perdaient le temps qui leur restait — comme c'est trop souvent le cas — en une de ces stériles bouderies, où s'engloutissent tant d'affections.

Ils ne se voyaient qu'à table, où ils étaient assis l'un en face de l'autre, ne se regardant pas, ne se parlant pas, se forçant à manger quelques bouchées, moins pour manger que pour se donner une contenance. A grand'peine, Christophe parvenait à extraire quelques mots de sa gorge : mais Louisa ne répondait pas ; et quand, à son tour, elle voulait parler, c'était lui qui se taisait. Cet état de choses était intolérable pour tous deux ; et plus il se prolongeait, plus il devenait difficile d'en sortir. Allaient-ils donc se séparer ainsi ? Louisa se rendait compte maintenant qu'elle avait été injuste et maladroite ; mais elle souffrait trop pour savoir comment regagner le cœur de son fils, qu'elle pensait avoir perdu, et empêcher à tout prix ce départ, dont elle se refusait à envisager l'idée. Christophe regardait à la dérobée le visage blême et gonflé de sa mère, et il était bourrelé de remords ; mais décidé à partir, et, sachant qu'il y allait de sa vie, il souhaitait lâchement d'être déjà parti, pour s'enfuir de ses remords.

Son départ était fixé au surlendemain. Un de leurs tristes tête-à-tête venait de finir. Au sortir du souper, où ils ne s'étaient pas dit un mot, Christophe s'était retiré dans sa chambre ; et, assis devant sa table, la tête dans ses mains, incapable d'aucun travail, il se rongeait l'esprit. La nuit s'avançait ; il était près d'une heure du matin. Tout à coup, il entendit du bruit, une chaise renversée, dans la chambre voisine. La porte s'ouvrit, et sa mère, en chemise, pieds nus, se jeta à son cou, en sanglotant. Elle brûlait de fièvre, elle

embrassait son fils, et elle gémissait au milieu de ses hoquets de désespoir :

— Ne pars pas ! ne pars pas ! Je t'en supplie ! Je t'en supplie ! Mon petit, ne pars pas !... J'en mourrai... Je ne peux pas, je ne peux pas le supporter !...

Bouleversé et effrayé, il l'embrassait, répétant :

— Chère maman, calme-toi, calme-toi, je t'en prie !

Mais elle continuait :

— Je ne peux pas le supporter... Je n'ai plus que toi. Si tu pars, qu'est-ce que je deviendrai ? Je mourrai si tu pars. Je ne veux pas mourir loin de toi. Je ne veux pas mourir seule. Attends que je sois morte !...

Ses paroles lui déchiraient le cœur. Il ne savait que dire pour la consoler. Quelles raisons pouvaient tenir contre ce déchaînement d'amour et de douleur ! Il la prit sur ses genoux, et tâcha de la calmer, avec des baisers et des mots affectueux. La vieille femme se taisait peu à peu, et pleurait doucement. Quand elle fut un peu apaisée, il lui dit :

— Recouche-toi : tu vas prendre froid.

Elle répéta :

— Ne pars pas !

Il dit, tout bas :

— Je ne partirai pas.

Elle tressaillit, et lui saisit la main :

— C'est vrai ? dit-elle. C'est vrai ?

Il détourna la tête, avec découragement :

— Demain, dit-il, demain, je te dirai... Laisse-moi, je t'en supplie !...

Elle se leva docilement, et regagna sa chambre.

Le lendemain matin, elle avait honte de cette crise de désespoir qui l'avait prise, comme une folie, au milieu de la nuit ; et elle tremblait de ce que son fils allait lui dire. Elle l'attendait, assise, dans un coin de sa chambre ; elle avait pris un tricot pour s'occuper ; mais ses mains se refusaient à le tenir : elle le laissa tomber. Christophe entra. Ils se dirent bonjour à mi-voix, sans se regarder en face. Il était sombre, il alla se poster devant la fenêtre, le dos tourné à sa mère, et il resta sans parler. Un combat se livrait en lui ; il en savait trop le résultat d'avance, et il cherchait à le retarder. Louisa n'osait lui adresser la parole et provoquer la réponse qu'elle attendait et redoutait. Elle se força à reprendre le tricot ; mais elle ne voyait pas ce qu'elle faisait, et ses mailles allaient de travers. Dehors, il pleuvait. Après un long silence, Christophe vint près d'elle. Elle ne fit pas un mouvement ; mais son cœur battait. Christophe la regardait, immobile ; puis, brusquement, il se jeta à genoux, cacha sa figure dans la robe de sa mère ; et, sans dire un mot, il pleura. Alors, elle comprit qu'il restait ; et son cœur s'allégea d'une angoisse mortelle ; — mais aussitôt, le remords y entra : car elle sentit tout ce que son fils lui sacrifiait ; et elle commença de souffrir tout ce que Christophe avait souffert, quand c'était elle qu'il sacrifiait. Elle se pencha sur lui et couvrit de baisers son front et ses cheveux. Ils mêlèrent en silence leurs larmes et leur peine. Enfin, il releva la tête ; et Louisa, lui prenant la figure dans ses mains, le regardait, les yeux dans les yeux. Elle eût voulu lui dire :

— Pars !

Et elle ne le pouvait pas.

Il eût voulu lui dire :

— Je suis heureux de rester.

Et il ne le pouvait pas.

La situation était inextricable ; ni l'un ni l'autre n'y pouvait rien changer. Elle soupira, dans son douloureux amour :

— Ah ! si l'on pouvait être nés tous ensemble, pour mourir tous ensemble !

Ce vœu naïf le pénétra de tendresse ; il essuya ses larmes, et, s'efforçant de sourire, il dit :

— On mourra tous ensemble.

Elle insistait :

— Bien sûr ? Tu ne pars pas ?

Il se releva :

— C'est dit. N'en parlons plus. Il n'y a plus à y revenir.

Christophe tint parole : il ne parla plus de départ ; mais il ne dépendait pas de lui qu'il n'y pensât plus. Il resta ; mais il fit chèrement payer son sacrifice à sa mère, par sa tristesse et sa mauvaise humeur. Et Louisa, maladroite, — d'autant plus maladroite qu'elle savait qu'elle l'était et faisait immanquablement ce qu'il ne fallait pas faire, — Louisa, qui ne connaissait que trop la cause de son chagrin, insistait pour qu'il la lui dît. Elle le harcelait de sa chère affection, inquiète, vexante, raisonneuse, qui lui rappelait, à tout instant, qu'ils étaient différents l'un de l'autre, — ce qu'il tâchait d'oublier. Combien de fois avait-il voulu s'ou-

vrir à elle avec confiance ! Mais, au moment de parler, la muraille de Chine se relevait entre eux ; et il renfonçait en lui ses secrets. Elle le devinait ; mais elle n'osait pas provoquer ses confidences, ou elle ne savait pas le faire. Quand elle essayait, elle ne réussissait qu'à refouler encore plus profondément ces secrets qui lui pesaient tant et qu'il brûlait de dire.

Mille petites choses, d'innocentes manies, la séparaient aussi de Christophe, qu'elles irritaient. La bonne vieille radotait un peu. Elle avait un besoin de parler des choses du voisinage, ou cette tendresse de nourrice, qui s'obstine à rappeler les niaiseries des premières années, tout ce qui vous rattache au berceau. On a eu tant de peine à en sortir, à devenir un homme ! Et il faut que la nourrice de Juliette vienne vous étaler les langes salis, les médiocres pensées, toute cette époque néfaste, où une âme naissante se débat contre l'oppression de la vile matière et du milieu étouffant !

Au milieu de tout cela, elle avait des élans de tendresse touchante — comme avec un petit enfant — qui lui prenaient le cœur, et auxquels il s'abandonnait — comme un petit enfant.

Le pire était de vivre, du matin au soir, comme ils faisaient, ensemble, toujours ensemble, isolés du reste des gens. Lorsqu'on souffre, étant deux, et qu'on ne peut remédier à la souffrance l'un de l'autre, il est fatal qu'on l'exaspère : chacun finit par rendre l'autre responsable de ce qu'il souffre ; et chacun finit par le croire. Mieux vaudrait être seul : on est seul à souffrir.

C'était une torture de chaque jour pour tous deux. Ils n'en seraient jamais sortis, si le hasard n'était venu, comme il arrive souvent, trancher d'une façon malheureuse en apparence — heureuse au fond — l'indécision cruelle où ils se débattaient.

C'était un dimanche d'octobre. Quatre heures de l'après-midi. Le temps était radieux. Christophe était resté, tout le jour, dans sa chambre, replié sur lui-même, « suçant sa mélancolie ».

Il n'y tint plus, il eut un besoin furieux de sortir, de marcher, de dépenser sa force, de s'exténuer de fatigue, afin de ne plus penser.

Il était en froid avec sa mère, depuis la veille. Il fut sur le point de s'en aller, sans lui dire au revoir. Mais, déjà sur le palier, il pensa au chagrin qu'elle en aurait, pour toute la soirée, où elle resterait seule. Il rentra, se donnant à lui-même le prétexte qu'il avait oublié quelque chose dans sa chambre. La porte de la chambre de sa mère était entrebâillée. Il passa sa tête par l'ouverture. Il vit sa mère, quelques secondes... (Quelle place ces quelques secondes devaient tenir dans le reste de sa vie !)...

Louisa venait de rentrer des vêpres. Elle était assise à sa place favorite, dans l'angle de la fenêtre. Le mur de la maison d'en face, d'un blanc sale et crevassé, masquait la vue ; mais, de l'encoignure où elle était, on pouvait voir à droite, par delà les deux cours des maisons voisines, un petit coin de pelouse grand comme un mouchoir de poche. Sur le rebord de la fenêtre, un pot de volubilis grimpait le long de ficelles et tendait sur l'échelle aérienne son fin réseau, qu'un rayon de

soleil caressait. Louisa, assise sur une chaise basse, le dos rond, sa grosse Bible ouverte sur ses genoux, ne lisait pas. Ses deux mains posées à plat sur le livre, ses mains aux veines gonflées, aux ongles de travailleuse, carrés et un peu recourbés, — elle couvait des yeux avec amour la petite plante et le lambeau de ciel qu'on voyait au travers. Un reflet du soleil sur les feuilles vert doré éclairait son visage fatigué, marbré d'un peu de couperose, ses cheveux blancs très fins et peu épais, et sa bouche entr'ouverte, qui souriait. Elle jouissait de cette heure de repos. C'était son meilleur moment de la semaine. Elle en profitait pour se plonger dans cet état très doux à ceux qui peinent, où l'on ne pense à rien, où, dans la torpeur de l'être, rien ne parle plus que le cœur, à demi endormi.

— Maman, dit-il, j'ai envie de sortir. Je vais faire un tour du côté de Buir ; je rentrerai un peu tard.

Louisa, qui somnolait, tressaillit légèrement. Puis, elle tourna la tête vers lui, et le regarda de ses bons yeux paisibles.

— Va, mon petit, lui dit-elle : tu as raison, profite du beau temps.

Elle lui sourit. Il lui sourit aussi. Ils restèrent un instant à se regarder ; puis, ils se firent un petit bonsoir affectueux, de la tête et des yeux.

Il referma doucement la porte. Elle revint lentement à sa rêverie, où le sourire de son fils jetait un reflet lumineux, comme le rayon du soleil sur les feuilles pâles du volubilis.

Ainsi, il la laissa — pour toute sa vie.

Soir d'octobre. Un soleil tiède et pâle. La campagne languissante s'assoupit. De petites cloches de villages tintent sans se presser dans le silence des champs. Au milieu des labours, des colonnes de fumées montent lentement. Une fine brume flotte au loin. Les brouillards blancs, tapis dans la terre humide, attendent pour se lever l'approche de la nuit... Un chien de chasse, le nez rivé au sol, décrivait des circuits dans un champ de betteraves. De grandes troupes de corneilles tournaient dans le ciel gris.

Christophe, tout en rêvant et sans s'être fixé de but, allait pourtant, d'instinct, vers un but déterminé. Depuis quelques semaines, ses promenades autour de la ville, qu'il le voulût ou non, gravitaient vers un village, où il était sûr de rencontrer une belle fille qui l'attirait. Ce n'était qu'un attrait, mais fort vif et un peu trouble. Christophe ne pouvait guère se passer d'aimer quelqu'un ; son cœur restait rarement vide : il était toujours meublé de quelque belle image qui en était l'idole. Peu lui importait, le plus souvent, que cette idole sût qu'il l'aimait : ce dont il avait besoin, c'était d'aimer ; il fallait que le feu ne s'éteignît point, qu'il ne fît jamais nuit dans son cœur.

L'objet de la flamme nouvelle était la fille d'un paysan,

qu'il avait rencontrée, comme Eliézer rencontra Rébecca, auprès d'une fontaine ; mais elle ne lui avait pas offert à boire : elle lui avait jeté de l'eau à la figure. Agenouillée au bord d'un ruisseau, dans un creux de la berge, entre deux saules dont les racines formaient autour d'elle comme un nid, elle lavait du linge avec vigueur ; et sa langue n'était pas moins active que ses bras : elle causait et riait très fort avec d'autres filles du village, qui lavaient en face d'elle, de l'autre côté du ruisseau. Christophe s'était couché sur l'herbe, à quelques pas ; et, le menton appuyé sur ses mains, il les regardait. Cela ne les intimidait guère : elles continuaient leur bavardage, en un style qui quelquefois ne manquait pas de verdeur. A peine écoutait-il : il entendait seulement le son de leurs voix riantes, mêlé au bruit des battoirs, au lointain meuglement des vaches dans les prés ; et il rêvassait, ne quittant pas des yeux la belle lavandière. Un gai visage juvénile mettait en lui de la joie pour tout un jour. — Les filles ne tardèrent pas à distinguer l'objet de ses attentions ; elles y firent entre elles des allusions malignes ; sa préférée ne lançait pas à son adresse les remarques les moins mordantes. Comme il ne bougeait toujours point, elle se leva, prit un paquet de linge lavé et tordu, et se mit à l'étendre sur les buissons, en se rapprochant de lui, afin d'avoir un prétexte pour le dévisager. En passant à côté, elle s'arrangea de façon à l'éclabousser avec ses draps mouillés, et elle le regarda effrontément, en riant. Elle était maigre et robuste, le menton fort, un peu en galoche, le nez court, les sourcils bien arqués,

les yeux bleu foncé, hardis, brillants et durs, la bouche belle, aux lèvres grosses, avançant un peu, comme celles d'un masque grec, une masse de cheveux blonds tordus sur la nuque, et le teint hâlé. Elle portait la tête très droite, ricanait à chaque mot qu'elle disait, et marchait comme un homme, en balançant ses mains ensoleillées. Elle continuait d'étendre son linge, en regardant Christophe, d'un regard provocant, — attendant qu'il parlât. Christophe la fixait aussi ; mais il ne désirait aucunement lui parler. A la fin, elle lui éclata de rire au nez, et s'en retourna vers ses compagnes. Il resta à sa place, étendu, jusqu'à ce que le soir tombât, et qu'il la vît partir, sa hotte sur le dos, et ses bras nus croisés, courbant l'échine, causant et riant toujours.

Il la retrouva, deux ou trois jours après, au marché de la ville, au milieu des montagnes de carottes, de tomates, de concombres et de choux. Il flânait, regardant la foule des marchandes, qui se tenaient debout, alignées devant leurs paniers, comme des esclaves à vendre. L'homme de la police passait devant chacune d'elles, avec son escarcelle et son rouleau de tickets, recevant une piécette, délivrant un papier. La marchande de café allait de rang en rang, avec une corbeille pleine de petites cafetières. Une vieille religieuse, joviale et rebondie, faisait le tour du marché, deux grands paniers au bras, et, sans humilité, quémandait des légumes, en parlant du bon Dieu. On criait ; les antiques balances, aux plateaux peints en vert, cliquetaient et tintaient, avec un bruit de chaînes ; les gros

chiens, attelés aux petites voitures, aboyaient joyeusement, tout fiers de leur importance. Au milieu de la cohue, Christophe aperçut Rébecca. — De son vrai nom, elle s'appelait Lorchen (Éléonore) — Sur son blond chignon, elle avait mis une belle feuille de chou, blanche et verte, qui lui faisait un casque dentelé et ciselé. Assise sur un panier, devant des tas d'oignons dorés, de petites raves roses, de haricots verts et de pommes rubicondes, elle croquait ses pommes, l'une après l'autre, sans s'occuper de les vendre. Elle ne cessait pas de manger. De temps en temps, elle s'essuyait le menton et le cou avec son tablier, relevait ses cheveux avec son bras, se frottait la joue contre son épaule, ou le nez au dos de sa main. Ou, les mains sur ses genoux, elle faisait passer indéfiniment de l'une à l'autre une poignée de petits pois. Et elle regardait à droite et à gauche, d'un air désœuvré et dilettante. Mais elle ne perdait rien de tout ce qui se faisait autour d'elle ; et, sans en avoir l'air, elle cueillait tous les regards qui lui étaient destinés. Elle vit parfaitement Christophe. Elle avait une façon, en causant avec les acheteurs, de froncer le sourcil pour observer, par-dessus leurs têtes, son admirateur. Elle était digne et grave, comme un pape ; mais en elle-même, elle se moquait de Christophe. Il le méritait bien : il resta là planté, à quelques pas, la dévorant des yeux ; et puis, il s'en alla, sans lui avoir parlé. Il n'en avait pas la moindre envie.

Il revint plus d'une fois rôder au marché et autour du village où elle habitait. Elle allait et venait dans la

cour de sa ferme : il s'arrêtait sur la route, pour la regarder. Il ne s'avouait pas que c'était pour elle qu'il venait ; et, en vérité, c'était presque sans y penser. Quand il était absorbé par la composition d'une œuvre, il se trouvait un peu dans un état de somnambule : tandis que son âme consciente suivait ses pensées musicales, le reste de son être demeurait livré à l'autre âme inconsciente, qui guette la moindre distraction de l'esprit pour prendre la clef des champs. Il était souvent tout étourdi par le bourdonnement de ses idées musicales, quand il se trouvait en face d'elle ; et il continuait de rêvasser, en la regardant. Il n'eût pu dire qu'il l'aimât, il n'y songeait même pas ; il avait plaisir à la voir : rien de plus. Il ne se rendait pas compte du désir qui le ramenait vers elle.

Cette insistance faisait jaser. On s'en gaussait à la ferme, où l'on avait fini par savoir qui était Christophe. On le laissait tranquille d'ailleurs ; car il était inoffensif. Pour tout dire, il avait l'air d'un sot : et il ne s'en inquiétait pas.

C'était la fête au village. Des gamins écrasaient des pois fulminants entre deux cailloux, en criant : « Vive l'Empereur ! » (« *Kaiser lebe ! Hoch !* ») On entendait meugler un veau, enfermé dans son étable, et les chants des buveurs au cabaret. Des cerfs-volants aux queues de comètes frétillaient dans l'air, au-dessus des champs. Les poules grattaient avec frénésie dans le fumier d'or : le vent s'engouffrait dans leurs plumes, comme dans les jupes d'une vieille dame. Un cochon rose dormait voluptueusement sur le flanc, au soleil.

Christophe se dirigea vers le toit rouge de l'auberge des *Trois Rois*, au-dessus duquel flottait un petit drapeau. Des chapelets d'oignons étaient pendus à la façade, et les fenêtres étaient garnies de fleurs de capucines rouges et jaunes. Il entra dans la salle, pleine de fumée de tabac, où s'étalaient aux murs des chromos jaunies, et, à la place d'honneur, le portrait colorié de l'Empereur-Roi, entouré d'une guirlande de feuilles de chêne. On dansait. Christophe était bien sûr que sa belle amie serait là. Et en effet, ce fut la première figure qu'il vit. Il s'établit dans un angle de la pièce, d'où il pouvait suivre en paix les évolutions des danseurs. Mais, quelque soin qu'il eût pris pour ne pas être remarqué, Lorchen sut bien le découvrir dans son coin. Tout en

tournant d'interminables valses, elle lui lançait par-dessus l'épaule de son danseur de rapides œillades, pour s'assurer qu'il la regardait toujours; et elle se plaisait à l'exciter : elle coquetait avec les garçons du village, en riant de sa grande bouche bien fendue. Elle parlait fort et disait des niaiseries, ne différant point en cela de ces jeunes filles du monde, qui, lorsqu'on les regarde, se croient obligées de rire, de s'agiter, d'être sottes pour la galerie, au lieu de l'être pour elles seules. — En quoi elles ne sont pas si sottes : car elles savent que la galerie les regarde et ne les écoute pas. — Christophe, les coudes sur la table, et le menton sur les poings, suivait le manège de la fille avec des yeux ardents et furieux : il avait l'esprit assez libre pour n'être pas dupe de ses roueries ; mais il ne l'avait pas assez pour ne pas s'y laisser prendre ; et tour à tour, il grognait de colère, ou bien il riait sous cape, et haussait les épaules, de donner dans le panneau.

Un autre l'observait : c'était le père de Lorchen. Petit et trapu, la tête chauve, — une grosse tête au nez court, — le crâne rissolé par le soleil, avec une couronne de cheveux qui avaient été blonds, frisottaient par boucles épaisses comme un Saint Jean de Dürer, bien rasé, la figure impassible, sa longue pipe au coin de la bouche, il causait très lentement avec d'autres paysans, tout en suivant du coin de l'œil la mimique de Christophe; et il avait un rire silencieux. A un moment, il toussota; un éclair de malice brillant dans ses petits yeux gris, il vint s'asseoir de côté à la table de Christophe. Christophe, mécontent, tourna vers lui

un visage renfrogné : il rencontra le regard narquois du vieux qui, sans extraire sa pipe de sa bouche, lui adressa familièrement la parole. Christophe le connaissait : il savait que c'était une vieille canaille ; mais le faible qu'il avait pour la fille le rendait indulgent pour le père, et même lui inspirait un bizarre plaisir à se trouver avec lui : le vieux malin s'en doutait bien. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, et fait une allusion goguenarde aux belles filles qui étaient là, et à ce qu'il ne dansait pas, il conclut que Christophe avait bien raison de ne pas se donner de mal, et qu'on était mieux à table, les coudes devant son pot ; et il se fit inviter sans façon à un vider un. Tout en buvant, le vieux causait, sans se presser, comme toujours. Il parlait de ses petites affaires, de la difficulté qu'on avait à vivre, des mauvais temps, de la cherté de tout. Christophe n'écoutait guère, et ne répondait que par quelques grognements : cela ne l'intéressait pas ; il regardait Lorchen. Il y avait des moments de silence : le paysan attendait un mot ; nulle réponse ne venait : il reprenait tranquillement. Christophe se demandait ce qui lui valait l'honneur de la société du vieux et de ses confidences. Il finit par comprendre. Le vieux, après avoir épuisé ses doléances, passa à un autre chapitre : il vanta l'excellence de ses produits, de ses légumes, de sa volaille, de ses œufs, de son lait ; et, brusquement, il demanda si Christophe ne pourrait pas lui procurer la clientèle du château. Christophe sursauta :

— Comment diable savait-il ?... Il le connaissait donc ?

— Oui bien, disait le vieux. Tout se sait...

Il n'ajoutait pas :

— ... quand on se donne la peine de faire sa petite police soi-même.

Mais Christophe l'ajoutait pour lui. Il se fit un malin plaisir de lui apprendre que, bien que « tout se sût », on ne savait pas sans doute qu'il venait de se brouiller avec la petite cour, et que, si jamais il avait pu se flatter de quelque crédit auprès de l'office et des cuisines du château, — (ce dont il doutait fort) — ce crédit, à l'heure présente, était mort et enterré. Le vieux eut un froncement imperceptible de la bouche. Il ne se découragea pourtant pas ; et, après un moment, il demanda si Christophe ne pourrait pas du moins le recommander à telle et telle famille. Et il lui nomma en effet toutes celles avec lesquelles Christophe se trouvait en relations : car il s'était renseigné très exactement, au marché ; et il n'y avait pas de danger qu'il oubliât aucun détail qui pouvait lui servir. Christophe eût été furieux de cet espionnage, s'il n'avait eu plutôt envie de rire, en pensant que le vieux serait volé, malgré toute sa malice (car il ne se doutait guère de la recommandation qu'il demandait, — une recommandation plus capable de lui faire perdre sa clientèle que de lui en procurer de nouvelle). Il le laissait donc dévider en pure perte son écheveau de petites ruses grossières ; et il ne répondait ni oui, ni non. Mais le paysan insistait ; et, s'attaquant enfin à Christophe lui-même et à Louisa, qu'il avait gardés pour la fin, il voulut à toute force leur colloquer son lait, son beurre,

et sa crème. Il ajoutait que, puisque Christophe était musicien, rien ne faisait plus de bien pour la voix qu'un œuf frais avalé cru, matin et soir : et il se faisait fort de lui en fournir de tout chauds sortis du cul de la poule. Cette idée que le vieux le prenait pour un chanteur fit éclater de rire Christophe. Le paysan en profita pour faire venir une autre bouteille. Après quoi, ayant tiré de Christophe tout ce qu'il pouvait pour l'instant, il s'en alla, sans autre cérémonie.

La nuit était venue. Les danses étaient de plus en plus animées. Lorchen ne faisait plus aucune attention à Christophe : elle avait trop à faire de tourner la tête à un jeune drôle du village, fils d'un riche fermier, que toutes les filles se disputaient. Christophe s'intéressait à la lutte : ces demoiselles se souriaient, et elles se fussent griffées avec délices. Christophe, bon enfant, s'oubliait, et faisait des vœux pour le triomphe de Lorchen. Mais quand ce triomphe fut obtenu, il se sentit un peu triste. Il se le reprocha. Il n'aimait pas Lorchen, il ne tenait pas à être aimé d'elle : il était bien naturel qu'elle aimât qui elle voulait. — Sans doute. Mais il n'était pas gai de trouver si peu de sympathie soi-même, quand on avait tant besoin d'en donner et d'en recevoir. Ici, comme à la ville, il était seul. Tous ces gens ne s'intéressaient à lui que pour l'exploiter, et se moquer de lui ensuite. Il soupira, sourit en regardant Lorchen, que la joie de faire enrager ses rivales rendait dix fois plus jolie, et il se disposa à partir. Il était près de neuf heures : il avait deux bonnes lieues à faire pour rentrer en ville.

Il se levait de table, quand la porte s'ouvrit ; et une dizaine de soldats firent irruption. Leur entrée jeta un froid dans la salle. Les gens se mirent à chuchoter. Quelques couples qui dansaient s'arrêtèrent, pour jeter des regards inquiets sur les nouveaux arrivants. Les paysans debout près de la porte affectèrent de leur tourner le dos et de causer entre eux ; mais, sans en avoir l'air, ils eurent bien soin de se ranger prudemment, pour les laisser passer. — Depuis quelque temps, tout le pays était en lutte sourde avec la garnison des forts qui entouraient la ville. Les soldats s'ennuyaient à périr, et se vengeaient sur les paysans. Ils se moquaient d'eux grossièrement, ils les malmenaient, ils traitaient les filles comme en pays conquis. La semaine d'avant, quelques-uns d'entre eux, pris de vin, avaient troublé une fête dans un village voisin, et assommé à moitié un fermier. Christophe, qui était au courant de ces choses, partageait l'état d'esprit des paysans ; et, se rasseyant à sa place, il attendit ce qui allait se passer.

Les soldats, sans s'inquiéter de la malveillance qui accueillait leur entrée, allèrent bruyamment s'asseoir aux tables pleines, d'où ils bousculèrent les gens, pour se faire place : ce fut l'affaire d'un moment. La plupart s'écartèrent en grommelant. Un vieux, assis au bout d'un banc, ne se rangea pas assez vite : ils soulevèrent le banc, et le vieux culbuta, au milieu des éclats de rire. Christophe sentit le sang lui monter à la tête ; il se leva, indigné ; mais, comme il était sur le point d'intervenir, il vit le vieux, qui se ramassait péniblement,

et, au lieu de se plaindre, se confondait en excuses. Deux des soldats vinrent à la table de Christophe : il les regardait venir, serrant les poings. Mais il n'eut pas à se défendre. C'étaient deux grands diables athlétiques et bonasses, qui suivaient, comme des moutons, un ou deux risque-tout et tâchaient de les imiter. Ils furent intimidés par l'air hautain de Christophe ; et, quand il leur dit, d'un ton sec :

— La place est prise.

Ils s'excusèrent précipitamment, et se reculèrent au bout du banc, afin de ne pas le gêner. Sa voix avait eu les inflexions du maître : la servilité naturelle reprenait le dessus. Ils voyaient bien que Christophe n'était pas un paysan.

Christophe, un peu apaisé par cette attitude soumise, put observer les choses avec plus de sang-froid. Il n'eut pas de peine à voir que toute la bande était menée par un sous-officier, — un petit boule-dogue, aux yeux durs, — face de larbin hypocrite et méchant : c'était un des héros de la bagarre de l'autre dimanche. Assis à une table voisine de Christophe, et déjà ivre, il dévisageait les gens et lançait des sarcasmes injurieux, qu'ils affectaient de ne pas entendre. Il s'attaquait surtout aux couples qui dansaient, décrivant leurs avantages ou leurs défauts physiques avec une ignominie d'expressions qui soulevait les rires de ses compagnons. Les filles rougissaient, et les larmes leur venaient aux yeux ; les garçons serraient les dents et rageaient en silence. Le regard du bourreau faisait lentement le tour de la salle, en n'épargnant personne : Christophe

le vit venir vers lui. Il saisit sa chope, et, le point sur la table, il attendit, décidé à lui jeter le verre à la tête, à la première insulte. Il se disait :

— Je suis fou. Je ferais mieux de m'en aller. Je vais me faire ouvrir le ventre ; et après, si j'en réchappe, on me mettra en prison : le jeu n'en vaut pas la chandelle. Partons, avant qu'il ne m'ait provoqué.

Mais son orgueil s'y refusait : il ne voulait pas avoir l'air de fuir devant ces oiseaux-là. — Le regard sournois et brutal se posa sur lui. Christophe, raidi, le fixa avec colère. Le sous-officier le considéra, un instant : la figure de Christophe le mit en verve ; il poussa du coude son voisin, lui désigna le jeune homme, en ricanant ; et déjà il ouvrait la bouche pour l'injurier. Christophe, ramassé sur lui-même, allait lancer son verre à toute volée. — Cette fois encore, le hasard le sauva. Au moment où l'ivrogne allait parler, un couple maladroit de danseurs vint buter contre lui et fit tomber son verre. Il se retourna furieux et déversa sur eux un tombereau d'injures. Son attention était détournée : il ne pensait plus à Christophe. Celui-ci attendit encore quelques minutes ; puis, voyant que son ennemi ne cherchait plus à reprendre l'entretien, il se leva, prit lentement son chapeau, et s'achemina sans se presser vers la porte. Il ne quittait pas des yeux le banc où l'autre était assis, pour bien lui faire sentir qu'il ne cédait pas devant lui. Mais le sous-officier l'avait décidément oublié : personne ne s'occupait de lui.

Il tournait la poignée de la porte : quelques secondes encore, et il était dehors. Mais il était dit qu'il n'en

sortirait pas ainsi. Un brouhaha s'élevait dans le fond de la salle. Les soldats, après avoir bu, avaient décidé de danser. Et comme toutes les filles avaient leurs cavaliers, ils chassèrent les danseurs, qui se laissèrent faire. Mais Lorchen ne l'entendait pas indemne. Ce n'était pas pour rien qu'elle avait ces yeux hardis et ce menton volontaire, qui plaisaient à Christophe. Elle valsait comme une folle, quand le sous-officier, qui avait jeté son dévolu sur elle, vint lui arracher son danseur. Elle tapa du pied, cria, et, repoussant le soldat, elle déclara que jamais elle ne danserait avec un malotru comme lui. L'autre la poursuivit. Il bourrait de coups de poing les gens derrière lesquels elle cherchait à s'abriter. Enfin, elle se réfugia derrière une table ; et là, protégée de lui pendant un moment, elle reprit du souffle pour l'injurier ; elle voyait que sa résistance ne servirait à rien, et elle trépignait de fureur, cherchait les mots les plus blessants à lui dire, et comparait sa tête à celle de divers animaux de la basse-cour. Lui, penché vers elle, de l'autre côté de la table, avait un mauvais sourire, et ses yeux luisaient de colère. Brusquement, il prit son élan, et sauta par-dessus la table. Il l'empoigna. Elle se débattit, comme une vachère qu'elle était, à coups de poing et de pied. Il n'était pas trop bien d'aplomb sur ses jambes, et faillit perdre l'équilibre. Furieux, il la poussa contre le mur, et la gifla. Il n'eut pas le temps de recommencer : quelqu'un lui avait sauté sur le dos, le giflait à tour de bras, et le lançait, d'un coup de pied, au milieu des buveurs. C'était Christophe, qui s'était rué sur lui,

bousculant tables et gens, sans réfléchir. Le sous-officier se retourna, fou de rage, tirant son sabre. Avant qu'il eût pu s'en servir, Christophe l'assomma d'un coup d'escabeau. Le tout avait été si prompt qu'aucun des spectateurs n'eut l'idée d'intervenir. Mais quand on vit le soldat s'abattre sur le carreau, comme un bœuf, un tumulte épouvantable s'éleva. Les autres soldats coururent sur Christophe, le sabre hors du fourreau. Les paysans se jetèrent sur eux. La mêlée fut générale. Les chopes volaient à travers la salle, les tables étaient renversées. Les paysans se réveillaient : il y avait de vieilles rancunes à assouvir. Les gens roulaient par terre, et se mordaient avec fureur. Le danseur évincé de Lorchen, un solide valet de ferme, avait empoigné la tête d'un soldat qui l'avait insulté tout à l'heure, et la martelait férocement contre un mur. Lorchen, armée d'une trique, tapait comme une sourde. Les autres filles se sauvaient en hurlant, sauf deux ou trois gaillardes, qui s'en donnaient à cœur-joie. L'une d'elles, — une grosse petite blonde, — voyant un soldat gigantesque — le même qui s'était assis à la table de Christophe — défoncer à coups de genoux la poitrine de son adversaire renversé, courut au foyer, revint, et tirant en arrière la tête de la brute, elle lui appliqua dans les yeux une poignée de cendres brûlantes. L'homme poussa des mugissements. La fille jubilait, insultant l'ennemi désarmé, que les paysans maintenant assommaient à leur aise. Enfin, les soldats, trop faibles, se replièrent au dehors, laissant deux d'entre eux sur le carreau. La lutte continua dans la rue du

village. Ils faisaient irruption dans les maisons, en poussant des cris de mort, et voulaient tout saccager. Les paysans les avaient suivis avec leurs fourches ; ils lançaient sur l'ennemi leurs chiens hargneux. Un troisième soldat tomba, le ventre troué d'un coup de trident. Les autres durent s'enfuir, pourchassés jusqu'au delà du village ; et, de loin, ils criaient, en se sauvant à travers champs, qu'ils allaient chercher les camarades et qu'ils reviendraient tout à l'heure.

Les paysans, restés maîtres du terrain, retournèrent à l'auberge : ils exultaient ; c'était la revanche, depuis longtemps attendue, des avanies qu'ils avaient subies. Ils ne pensaient pas encore aux conséquences de l'échauffourée. Ils parlaient tous à la fois, et chacun vantait ses prouesses. Ils fraternisèrent avec Christophe, tout joyeux de se sentir rapproché d'eux. Lorchen vint lui prendre la main, et resta un instant à la tenir dans sa menotte rude, en lui ricanant au nez. Elle ne le trouvait plus ridicule, à cette heure.

On s'occupa des blessés. Parmi les gens du village, il n'y avait que des dents cassées, quelques côtes enfoncées, des bosses et des bleus, sans grave conséquence. Mais il n'en était pas de même des soldats. Trois étaient sérieusement atteints : le colosse aux yeux brûlés, qui avait eu l'épaule à moitié emportée d'un coup de hache ; l'homme éventré, qui râlait, et le sous-officier assommé par Christophe. On les avait étendus par terre, près du foyer. Le sous-officier, le moins blessé des trois, venait de rouvrir les yeux. Il regarda longuement, d'un regard chargé de haine, le cercle des

paysans penchés autour de lui. A peine eut-il repris conscience de ce qui s'était passé qu'il commença à les insulter. Il jurait qu'il se vengerait, qu'il leur ferait leur affaire à tous, il étranglait de rage ; on sentait que s'il pouvait, il les exterminerait. Ils essayèrent de rire ; mais leur rire était forcé. Un jeune paysan cria au blessé :

— Ferme ta gueule, ou je te tue !

Le sous-officier essaya de se redresser, et, fixant celui qui venait de parler, avec ses yeux injectés de sang :

— Salauds ! dit-il, tuez-moi ! On vous coupera la tête.

Il continuait à vociférer. L'homme éventré poussait des cris aigus, comme un cochon qu'on saigne. Le troisième était immobile et rigide comme un mort. Une terreur écrasante tomba sur les paysans. Lorchen et quelques femmes emportèrent les blessés dans une autre chambre. Les vociférations du sous-officier et les cris du mourant s'assourdirent. Les paysans se taisaient : ils demeuraient à la même place, faisant le cercle, comme si les trois corps étaient toujours étendus à leurs pieds ; ils n'osaient pas bouger et se regardaient, épeurés. A la fin, le père de Lorchen dit :

— Vous avez fait de bel ouvrage !

Il y eut un murmure angoissé : ils avalaient leur salive. Puis, ils se mirent à parler tous à la fois. D'abord, ils chuchotaient, comme s'ils avaient peur qu'on ne les écoutât à la porte ; mais bientôt, le ton s'éleva et devint plus âpre : ils s'accusaient l'un l'autre ;

ils se reprochaient mutuellement les coups qu'ils avaient donnés. La dispute s'envenimait : ils semblaient sur le point d'en venir aux mains. Le père de Lorchen les mis tous d'accord. Les bras croisés, se tournant vers Christophe, il le désigna du menton :

— Et celui-là, dit-il, qu'est-ce qu'il est venu faire ici ?

Toute la colère de la foule se retourna contre Christophe :

— C'est vrai ! C'est vrai ! criait-on, c'est lui qui a commencé ! Sans lui, rien ne serait arrivé !

Christophe, abasourdi, essaya de répondre :

— Ce que j'en ai fait, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, vous le savez bien.

Mais ils répliquaient, furieux :

— Est-ce que nous ne sommes pas capables de nous défendre seuls ? Est-ce que nous avions besoin qu'un monsieur de la ville vînt nous dire ce qu'il fallait faire ? Qui vous a demandé votre avis ? Et d'abord, qui vous a prié de venir ? Vous ne pouviez pas rester chez vous ?

Christophe haussa les épaules, et se dirigea vers la porte. Mais le père de Lorchen lui barra le chemin, en glapissant :

— C'est ça ! c'est ça ! criait-il, il voudrait filer maintenant, après qu'il nous a tous mis dans le pétrin. Il ne partira pas !

Les paysans hurlèrent.

— Il ne partira pas ! C'est lui qui est cause de tout. C'est lui qui doit payer pour tout.

Ils l'entouraient en lui montrant le poing. Chris-

tophe voyait se resserrer le cercle de figures menaçantes : la peur les rendait enragés. Il ne dit pas un mot, fit une grimace de dégoût, et, jetant son chapeau sur une table, il alla s'asseoir au fond de la salle, et leur tourna le dos.

Mais Lorchen, indignée, se jeta au milieu des paysans. Sa jolie figure toute rouge et froncée de colère, elle repoussa rudement ceux qui entouraient Christophe :

— Tas de lâches ! Bêtes brutes ! cria-t-elle. Vous n'êtes pas honteux ? Vous voudriez faire croire que c'est lui qui a tout fait ! Comme si on ne vous avait pas vus ! Comme s'il y en avait un seul qui n'avait pas cogné de son mieux !... S'il y en avait un seul qui était resté les bras croisés, pendant que les autres se battaient, je lui cracherais à la figure, et je l'appellerais : Lâche ! Lâche !...

Les paysans, surpris par cette sortie inattendue, restèrent un instant silencieux; puis ils se remirent à crier :

— C'est lui qui a commencé ! Sans lui, il n'y aurait rien eu.

Le père de Lorchen faisait en vain des signes à sa fille. Elle reprit :

— Bien sûr que c'est lui qui a commencé ! Il n'y a pas de quoi vous vanter. Sans lui, vous vous laissiez insulter, vous nous laissiez insulter, poltrons ! froussards !

Elle apostropha son ami :

— Et toi, tu ne disais rien, tu faisais la bouche en

cœur, tu tendais le derrière aux coups de botte ; pour un peu, tu aurais remercié ! Tu n'as pas honte ?... Vous n'avez pas honte, tous ? Vous n'êtes pas des hommes ! Courage de brebis, toujours le nez en terre ! Il a fallu que celui-là vous donnât l'exemple ! — Et maintenant, vous voudriez lui faire tout retomber sur le dos ?... Eh bien, cela ne sera pas, c'est moi qui vous le dis ! Il s'est battu pour nous. Ou bien vous le sauverez, ou bien vous trinquerez avec lui : je vous en donne ma parole !

Le père de Lorchen la tirait par le bras ; il était hors de lui et criait :

— Tais-toi ! tais-toi !... Te tairas-tu, bougre de chienne !

Mais elle le repoussa, et continua, de plus belle. Les paysans vociféraient. Elle criait plus fort qu'eux, d'une voix aiguë, qui crevait le tympan :

— D'abord, toi, qu'est-ce que tu as à dire ? Tu crois que je ne t'ai pas vu tout à l'heure piler à coups de talons celui-là qui est quasi comme mort dans la chambre à côté ? Et toi, montre un peu tes mains !... Il y a encore du sang dessus. Tu crois que je ne t'ai pas vu avec ton couteau ? Je dirai tout ce que j'ai vu, tout, si vous faites la moindre chose contre lui. Je vous ferai tous condamner.

Les paysans, exaspérés, approchaient leur figure furieuse de la figure de Lorchen, et lui braillaient au nez. Un d'eux fit mine de la calotter ; mais le bon ami de Lorchen le saisit au collet, et ils se secouèrent tous deux, prêts à se rouer de coups. Un vieux dit à Lorchen :

— Si nous sommes condamnés, tu le seras aussi.

— Je le serai aussi, fit-elle. Je suis moins lâche que vous.

Et elle reprit sa musique.

Ils ne savaient plus que faire. Ils s'adressaient au père :

— Est-ce que tu ne la feras pas taire ?

Le vieux avait compris qu'il n'était pas prudent de pousser à bout Lorchen. Il leur fit signe de se calmer. Le silence tomba. Lorchen seule continua de parler ; puis, ne trouvant plus de riposte, comme un feu sans aliment, elle s'arrêta. Après un moment, son père toussota, et dit :

— Eh bien, donc, qu'est-ce que tu veux ? Tu ne veux pourtant pas nous perdre ?

Elle dit :

— Je veux qu'on le sauve.

Ils se mirent à réfléchir. Christophe n'avait pas bougé de place : raidi dans son orgueil, il semblait ne pas entendre qu'il s'agissait de lui ; mais il était ému de l'intervention de Lorchen. Lorchen ne paraissait pas davantage savoir qu'il était là : adossée à la table où il était assis, elle fixait d'un air de défi les paysans, qui fumaient, en regardant à terre. Enfin, son père, après avoir mâchonné sa pipe, dit :

— Qu'on dise ou qu'on ne dise pas quelque chose, — s'il reste, son affaire est claire. Le maréchal des logis l'a reconnu : il ne lui fera pas grâce. Il n'y a qu'un parti pour lui, c'est qu'il file tout de suite de l'autre côté de la frontière.

Il avait réfléchi qu'après tout, il serait plus avantageux pour eux que Christophe se sauvât : il se dénonçait ainsi lui-même ; et, quand il ne serait plus là pour se défendre, on n'aurait pas de peine à se décharger sur lui de tout le gros de l'affaire. Les autres approuvèrent. Ils se comprenaient parfaitement. — Maintenant qu'ils étaient décidés, ils avaient tous hâte que Christophe fût déjà parti. Sans manifester aucune gêne de ce qu'ils avaient dit, un moment avant, ils se rapprochèrent de lui, feignant de s'intéresser vivement à son salut.

— Pas une minute à perdre, monsieur, dit le père de Lorchen. Ils vont revenir. Une demi-heure pour aller au fort. Une demi-heure pour retourner... Il n'y a que le temps de filer.

Christophe s'était levé. Lui aussi avait réfléchi. Il savait que s'il restait, il était perdu. Mais partir, partir sans revoir sa mère ?... Non, ce n'était pas possible. Il dit qu'il retournerait d'abord en ville, qu'il aurait encore le temps d'en repartir dans la nuit, et de passer la frontière. Mais ils poussèrent les hauts cris. Tout à l'heure, ils lui avaient barré la porte, pour l'empêcher de fuir : maintenant, ils s'opposaient à ce qu'il ne prît pas la fuite. Rentrer en ville, c'était se faire pincer, à coup sûr : avant qu'il fût seulement arrivé, on serait prévenu là-bas ; on l'arrêterait chez lui. — Il s'obstinait. Lorchen l'avait compris :

— C'est votre maman que vous voulez voir ?... J'irai à votre place.

— Quand ?

— Cette nuit.

— C'est vrai? Vous feriez cela ?

— J'y vais.

Elle prit son fichu, et s'en enveloppa.

— Écrivez quelque chose, je le lui porterai. Venez par ici, je vais vous donner de l'encre.

Elle l'entraîna dans la pièce du fond. Sur le seuil, elle se retourna ; et, apostrophant son galant :

— Et toi, prépare-toi, dit-elle, c'est toi qui le conduiras. Tu ne le quitteras pas que tu ne l'aies vu de l'autre côté de la frontière.

— C'est bon, c'est bon, fit l'autre.

Il avait aussi hâte que quiconque de savoir Christophe en France, et même plus loin, s'il était possible.

Lorchen entra avec Christophe dans l'autre pièce. Christophe hésitait encore. Il était déchiré de douleur à la pensée qu'il n'embrasserait plus sa mère. Quand la reverrait-il ? Elle était si vieille, si fatiguée, si seule ! Ce nouveau coup l'achèverait. Que deviendrait-elle sans lui?... Mais que deviendrait-elle s'il restait, s'il se faisait condamner, enfermer pendant des années ? Ne serait-ce pas plus sûrement encore pour elle l'abandon, la misère ? Libre du moins, si loin qu'il fût, il pouvait lui venir en aide, elle pouvait le rejoindre. — Il n'eut pas le temps de voir clair dans ses pensées. Lorchen lui avait pris les mains ; debout, près de lui, elle le regardait ; leur figure se touchait presque ; elle lui jeta les bras autour du cou, et lui baisa la bouche :

— Vite ! vite ! dit-elle tout bas, en lui montrant la table.

Il ne chercha plus à réfléchir. Il s'assit. Elle arracha à un livre de comptes une feuille de papier quadrillé, avec des barres rouges.

Il écrivit :

« Ma chère maman. Pardon ! Je vais te faire une grande peine. Je ne pouvais agir autrement. Je n'ai rien fait d'injuste. Mais maintenant, je dois fuir, et quitter le pays. Celle qui te portera ce mot te racontera tout. Je voulais te dire adieu. On ne veut pas. On prétend que je serais arrêté avant. Je suis si malheureux que je n'ai plus de volonté. Je vais passer la frontière, mais je resterai tout près, jusqu'à ce que tu m'aies écrit ; celle qui te remet ma lettre me rapportera ta réponse. Dis-moi ce que je dois faire. Quoi que tu me dises, je le ferai. Veux tu que je revienne ? Dis-moi de revenir ! Je ne puis supporter l'idée de te laisser seule. Comment feras-tu pour vivre ? Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! Je t'aime et je t'embrasse... »

— Dépêchons-nous, monsieur ; sans quoi il serait trop tard, dit le bon ami de Lorchen, en entr'ouvrant la porte.

Christophe signa hâtivement, et donna la lettre à Lorchen :

— Vous la remettrez vous-même ?

— J'y vais, dit-elle.

Elle était déjà prête à partir.

— Demain, continua-t elle, je vous porterai la réponse : vous m'attendrez à Leiden, — (la première station, au sortir d'Allemagne) — sur le quai de la gare.

(La curieuse avait lu la lettre de Christophe, pardessus son épaule, tandis qu'il écrivait.)

— Vous me direz bien tout, et comment elle aura supporté ce coup, et tout ce qu'elle aura dit ? Vous ne me cacherez rien ? disait Christophe, suppliant.

— Je vous dirai tout.

Ils n'étaient plus aussi libres de se parler : sur le seuil de la porte, l'homme les regardait.

— Et puis, monsieur Christophe, dit Lorchen, j'irai la voir quelquefois, je vous enverrai de ses nouvelles : n'ayez point d'inquiétude.

Elle lui donna une poignée de main vigoureuse, comme un homme.

— Allons ! fit le paysan.

— Allons ! dit Christophe.

Ils sortirent tous trois. Sur la route, ils se séparèrent. Lorchen alla d'un côté, et Christophe avec son guide, de l'autre. Ils ne causaient point. Le croissant de la lune, enveloppée de vapeurs, disparaissait derrière les bois. Une lumière très pâle flottait sur les champs. Dans les creux, les brouillards s'étaient levés, épais et blancs comme du lait. Les arbres grelottants baignaient dans l'air humide. — Quelques minutes à peine après la sortie du village, le paysan se rejeta brusquement en arrière, et fit signe à Christophe de s'arrêter. Ils écoutèrent. Sur la route, devant eux, s'approchait le pas cadencé d'une troupe. Le paysan enjamba la haie et passa dans les champs. Christophe fit comme lui. Ils s'éloignèrent à travers les labours. Ils entendirent passer sur le chemin les soldats. Dans

la nuit, le paysan leur montra le poing. Christophe avait le cœur serré, comme l'animal traqué, qui entend passer la meute. Ils se remirent en route, évitant les villages et les fermes isolées, où les aboiements des chiens les dénonçaient à tout le pays. Au revers d'une colline boisée, ils aperçurent dans le lointain les feux rouges de la ligne du chemin de fer. S'orientant d'après ces phares, ils décidèrent de se diriger vers la première station. Ce ne fut pas aisé. A mesure qu'ils descendaient dans la vallée, ils s'enfonçaient dans les brouillards. Ils eurent à sauter deux ou trois petits ruisseaux. Ils se trouvèrent ensuite dans d'immenses champs de betteraves et de terre labourée ; ils crurent qu'ils n'en sortiraient jamais. La plaine était bosselée : c'était une suite de renflements et de creux, où l'on risquait de tomber. Enfin, après avoir erré au hasard, noyés dans la brume, ils aperçurent tout à coup, à quelques pas, les fanaux de la voie ferrée sur le faîte d'un remblai. Ils grimpèrent le talus. Au risque d'être surpris, ils suivirent le long des rails, jusqu'à une centaine de mètres de la station : là, ils reprirent la route. Ils arrivèrent à la gare, vingt minutes avant le passage du train. Malgré les recommandations de Lorchen, le paysan laissa Christophe : il avait hâte d'être revenu, pour voir ce qu'on avait fait des autres et de son bien.

Christophe prit une place pour Leiden, et il attendit seul dans la salle des troisièmes déserte. Un employé, qui somnolait sur une banquette, vint regarder le billet de Christophe et lui ouvrir la porte, à l'arrivée du

train. Personne dans le wagon. Dans le train, tout dormait. Tout dormait dans les champs. Seul, Christophe ne dormait point, malgré sa fatigue. A mesure que les lourdes roues de fer le rapprochaient de la frontière, il sentait le désir trépidant d'être hors d'atteinte. Dans une heure, il serait libre. Mais d'ici là, il suffisait d'un mot pour qu'il fût arrêté... Arrêté ! A cette idée, tout son être se révoltait. Être étouffé par la force odieuse !... Il n'en respirait plus. Sa mère, son pays qu'il quittait, avaient disparu de sa pensée. Dans l'égoïsme de sa liberté menacée, il ne pensait qu'à cette liberté, à sa vie qu'il voulait sauver. A quelque prix que ce fût ! Oui, même au prix d'un crime... Il se reprochait amèrement d'avoir pris ce train, au lieu d'avoir continué sa route à pied jusqu'à la frontière. Il avait voulu gagner quelques heures. Belle avance ! Il allait se jeter dans la gueule du loup. Sûrement, on l'attendait à la gare frontière ; des ordres devaient être donnés : il serait arrêté... Il songea, un moment, à descendre du train en marche, avant la station ; il ouvrit même la portière du wagon ; mais il était trop tard : on arrivait. Le train s'arrêta. Cinq minutes. Une éternité. Christophe, rejeté dans le fond de son compartiment, abrité derrière le rideau, regardait anxieusement le quai, où se tenait immobile un gendarme. Le chef de gare sortit de son bureau, une dépêche à la main, et se dirigea précipitamment du côté du gendarme. Christophe ne douta point qu'il ne s'agît de lui. Il chercha une arme. Nul autre qu'un fort couteau à deux lames. Il l'ouvrit dans sa poche. Un employé,

avec une lanterne attachée sur la poitrine, avait croisé le chef, et courut le long du train. Christophe le vit venir. Le poing crispé dans sa poche, sur le manche du couteau, il pensa :

— Je suis perdu !

Il était dans un tel état de surexcitation qu'il eût été capable de plonger son couteau dans la poitrine de l'homme, si celui-ci avait eu la malencontreuse idée de venir directement à lui et d'ouvrir son compartiment. Mais l'employé s'arrêta au wagon voisin, pour vérifier le billet d'un voyageur qui venait de monter. Le train se remit en marche. Christophe comprimait les battements de son cœur. Il ne bougeait pas. Il osait à peine se dire qu'il était sauvé. Il ne voulait pas se le dire, tant que la frontière ne serait point passée... Le jour commençait à poindre. Les silhouettes des arbres sortaient de la nuit. Une voiture passa sur la route, comme une ombre fantastique, avec un bruit de grelots et un œil clignotant... La figure collée contre la vitre, Christophe tâchait de voir le poteau aux armes impériales, qui marquait les bornes de sa servitude. Il le cherchait encore dans la lumière naissante, quand le train siffla pour annoncer l'arrivée à la première station belge.

Il se leva, il ouvrit toute grande la portière, il but l'air glacé. Libre ! Toute sa vie devant lui ! Joie de vivre !... — Et aussitôt tomba sur lui, d'un coup, la tristesse de ce qu'il laissait, la tristesse de ce qu'il allait trouver ; et la lassitude de cette nuit d'émotions le terrassa. Il s'affaissa sur la banquette. Une

minute à peine le séparait de l'arrivée en gare. Quand, une minute plus tard, un employé ouvrit la portière du wagon, il trouva Christophe endormi. Secoué par le bras, Christophe s'éveilla, confus, croyant avoir dormi une heure ; il descendit lourdement, se traîna à la douane ; et, définitivement accepté sur le territoire étranger, n'ayant plus à se défendre, il se coucha tout de son long sur un banc de la salle d'attente, et se laissa tomber dans le sommeil, comme une masse.

Il se réveilla vers midi. Lorchen ne pouvait guère venir avant deux ou trois heures. En attendant l'arrivée des trains, il faisait les cent pas sur le quai de la petite gare. Il continua tout droit au milieu des prairies. C'était un jour gris et sans joie, qui sentait les approches de l'hiver. La lumière était endormie. Le sifflet plaintif d'un train en manœuvre rompait seul le triste silence. Christophe s'arrêta à quelques pas de la frontière, dans la campagne déserte. Devant lui une toute petite mare, une flaque d'eau très claire, où se reflétait le ciel mélancolique. Elle était close d'une palissade, et bordée de deux arbres. A droite, un peuplier, à la cime dépouillée, qui tremblait. Derrière, un grand noyer, aux branches noires et nues, comme un polype monstrueux. Des grappes de corbeaux s'y balançaient lourdement. Les dernières feuilles exsangues se détachaient d'elles-mêmes, et tombaient une à une sur l'étang immobile...

Il lui semblait qu'il avait déjà vu cela : ces deux arbres, cet étang... — Et brusquement, il eut une de ces minutes de vertige, qui s'ouvrent de loin en loin dans la plaine de la vie. Une trouée dans le Temps. On ne sait plus où on est, qui on est, dans quel siècle l'on vit, depuis combien de siècles on est ainsi. Chris-

tophe avait le sentiment que cela avait déjà été, que ce qui était maintenant n'était pas maintenant, mais dans un autre temps. Il n'était plus lui-même. Il se voyait du dehors, de très loin, comme un autre qui déjà s'était tenu debout, ici, à cette place. Il entendait une ruche de souvenirs et d'êtres inconnus; ses artères bruissaient :

Ainsi... Ainsi... Ainsi...

Le grondement des siècles passait en lui...

Bien d'autres Krafft avant lui avaient subi les épreuves qu'il subissait aujourd'hui, et goûté la détresse de cette dernière heure sur la terre natale. Race toujours errante, et de partout bannie par son indépendance et son inquiétude. Race toujours en proie à un démon intérieur, qui ne lui permettait de se fixer nulle part. Race attachée pourtant au sol, d'où on l'arrachait, et ne pouvant se passer de l'aimer.

Christophe repassait à son tour par les mêmes douloureuses étapes; et ses pas retrouvaient sur le chemin les traces de ceux qui l'avaient précédé. Il regardait, les yeux pleins de larmes, se perdre dans la brume la terre de la patrie, à laquelle il fallait dire adieu... N'avait-il pas désiré ardemment la quitter? — Oui; mais à présent qu'il la quittait vraiment, il se sentait étreint d'angoisse. Il n'y a qu'un cœur de bête qui puisse se séparer sans émotion de la terre maternelle. Heureux ou malheureux, on a vécu avec elle; elle fut la mère et la compagne : on a dormi en elle, on a dormi sur elle, on en est imprégné; elle garde dans son sein le trésor de nos rêves, toute notre vie

passée, et la poussière sacrée de ceux que nous avons aimés. Christophe revoyait la suite de ses jours et les chères images qu'il laissait sur cette terre, ou dessous. Ses souffrances ne lui étaient pas moins chères que ses joies. Minna, Sabine, Ada, le grand père, l'oncle Gottfried, le vieux Schulz, — tout reparut à ses yeux, en l'espace de quelques minutes. Il ne pouvait s'arracher à ses morts (car il comptait aussi Ada parmi les morts). L'idée de sa mère, qu'il laissait, seule vivante de tous ceux qu'il aimait, au milieu de ces fantômes, lui était intolérable. Il fut sur le point de repasser la frontière, tant il se trouvait lâche d'avoir cherché la fuite. Il était décidé, si la réponse que Lorchen devait lui apporter de la part de sa mère, trahissait une douleur trop grande, à revenir coûte que coûte. Mais s'il ne recevait rien ? Si Lorchen n'avait pu arriver jusqu'à Louisa, ou rapporter la réponse ? Eh bien, il reviendrait.

Il retourna à la gare. Après une morne attente, le train parut enfin. Christophe guettait à une portière la figure hardie de Lorchen : car il était certain qu'elle tiendrait sa promesse ; mais elle ne se montra pas. Il courut, inquiet, d'un compartiment à l'autre : l se disait que, si elle avait été dans le train, elle eût été des premières à descendre. Comme il se heurtait dans sa course au flot des voyageurs qui venaient en snes inverse, il remarqua une figure qui ne lui parut pas inconnue. C'était une petite fille de treize à quatorze ans, joufflue, courtaude, et rouge comme une pomme, avec un gros petit nez retroussé, une grande

bouche, et une natte épaisse enroulée autour de la tête. En la regardant mieux, il vit qu'elle tenait à la main une vieille valise qui ressemblait à la sienne. Elle l'observait aussi, de côté, comme un moineau ; et quand elle vit qu'il la regardait, elle fit quelques pas vers lui, mais elle resta plantée en face de Christophe, et le dévisagea de ses petits yeux de souris, sans dire un mot. Christophe la reconnut : c'était une petite vachère de la ferme de Lorchen. Montrant la valise, il dit :

— C'est à moi, n'est-ce pas ?

La petite ne bougea pas, et répondit d'un air nigaud :

— Savoir. D'où que vous venez, d'abord ?

— De Buir.

— Et qui qui vous l'envoie ?

— Lorchen. Allons, donne.

La gamine tendit la valise :

— La v'là !

Et elle ajouta :

— Oh ! je vous ai bien reconnu tout de suite !

— Alors, qu'est-ce que tu attendais ?

— J'attendais que vous me disiez que c'était vous.

— Et Lorchen ? demandait Christophe. Pourquoi n'est-elle pas venue ?

La petite ne répondait pas. Christophe comprit qu'elle ne voulait rien dire, au milieu de cette foule. Ils durent passer d'abord à la visite des bagages. Quand ce fut fini, Christophe entraîna la fillette à l'extrémité du quai :

— La police est venue, raconta la gamine, à présent

très loquace. Ils sont arrivés presque tout de suite après votre départ. Ils sont entrés dans les maisons, ils ont interrogé tout le monde, ils ont arrêté le grand Sami, et Christian, et le père Kaspar. Et aussi Mélanie et Gertrude, bien qu'elles criaient qu'elles n'avaient rien fait; et elles pleuraient; et Gertrude a griffé les gendarmes. On avait beau leur dire que c'était vous qui aviez tout fait.

— Comment, moi! s'exclama Christophe.

— Bien oui, fit la petite tranquillement, ça ne faisait rien, n'est-ce pas, puisque vous étiez parti? Alors, ils vous ont cherché partout; et on a envoyé après vous, de tous les côtés.

— Et Lorchen?

— Lorchen n'était pas là. Elle est revenue plus tard, après avoir été en ville.

— Est-ce qu'elle a vu ma mère?

— Oui. Voilà la lettre. Et elle voulait venir elle-même; mais on l'a arrêtée aussi.

— Alors, comment as-tu pu?

— Voilà: elle est rentrée au village sans que la police l'ait vue; et elle allait repartir. Mais Irmina, la sœur de Gertrude, l'a dénoncée. On est venu pour la prendre. Alors, quand elle a vu venir les gendarmes, elle est montée dans sa chambre, et elle leur a crié qu'elle descendait tout de suite, qu'elle s'habillait. Moi, j'étais dans la vigne, derrière la maison; elle m'a appelée tout bas par la fenêtre: « Lydia! Lydia! » Je suis venue; elle m'a passé votre valise et la lettre que votre mère lui avait données; et elle m'a expliqué où

je vous trouverais; elle m'a dit de courir et de ne pas me laisser prendre J'ai couru, et me voilà.

— Elle n'a rien dit de plus ?

— Si. Elle m'a dit de vous remettre aussi ce fichu, pour vous montrer que je venais de sa part.

Christophe reconnut le fichu blanc, à pois rouges et fleurs brodées, que Lorchen, en le quittant, la veille, avait noué autour de sa tête. L'invraisemblance naïve du prétexte dont elle s'était servie pour lui envoyer ce souvenir amoureux ne le fit pas sourire.

— Maintenant, fit la petite, voilà l'autre train qui remonte. Il faut que je rentre chez nous. Bonsoir.

— Attends donc, dit Christophe. Et l'argent pour venir, comment as-tu fait ?

— Lorchen me l'a donné.

— Prends tout de même, dit Christophe, lui mettant quelques pièces dans la main.

Il retint par le bras la petite qui voulait se sauver.

— Et puis,... fit-il.

Il se pencha, et l'embrassa sur les deux joues. La fillette faisait mine de protester.

— Ne te défends donc pas, dit Christophe, en plaisantant. Ce n'est pas pour toi.

— Oh ! je sais bien, fit la gamine, railleuse, c'est pour Lorchen.

Ce n'était pas seulement Lorchen que Christophe embrassait sur les joues rebondies de la petite vachère : c'était toute son Allemagne.

La petite s'échappa et courut vers le train qui partait. Elle resta à la portière et lui fit des signaux avec

son mouchoir, jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus. Il suivit des yeux la rustique messagère qui venait de lui apporter, pour la dernière fois, le souffle de son pays et de ceux qu'il aimait.

Quand elle eut disparu, il se trouva tout à fait seul, cette fois, étranger sur une terre étrangère. Il tenait à la main la lettre de sa mère et le fichu amoureux. Il serra celui-ci sur sa poitrine, et il voulut ouvrir la lettre ; mais sa main tremblait. Qu'allait-il lire ? Quelle souffrance allait-il y trouver ?... Non, il ne supporterait pas le reproche douloureux qu'il croyait déjà entendre : il reviendrait sur ses pas.

Il déplia enfin la lettre, et lut :

« Mon pauvre enfant, ne te tourmente pas de moi. Je serai sage. Le bon Dieu m'a punie. Je ne devais pas être égoïste et te garder ici. Va à Paris. Peut-être que ce sera mieux pour toi. Ne t'occupe pas de moi. Je sais me tirer d'affaire. L'essentiel, c'est que tu sois heureux. Je t'embrasse.

« Maman.

« Écris-moi, quand tu pourras. »

Christophe s'assit sur sa valise et pleura.

Le portier de la gare appelait les voyageurs pour Paris. Le train pesant arrivait avec fracas. Christophe essuya ses larmes, se leva, et se dit :

— Il le faut.

Il regarda le ciel, du côté où devait se trouver Paris. Le ciel, sombre partout, était plus sombre là. C'était comme un gouffre d'ombre. Christophe eut le cœur serré ; mais il se répéta :

— Il le faut.

Il monta dans le train, et, penché à la fenêtre, il continuait de regarder l'horizon menaçant :

— O Paris ! pensait-il, Paris ! Viens à mon secours ! Sauve-moi ! Sauve mes pensées !

L'obscur brouillard s'épaississait. Derrière Christophe, au-dessus du pays qu'il quittait, un petit coin de ciel, bleu pâle, large comme deux yeux, — comme les yeux de Sabine, — sourit tristement au milieu des voiles lourds des nuées, et s'éteignit. Le train partit. La pluie tomba. La nuit tomba.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

